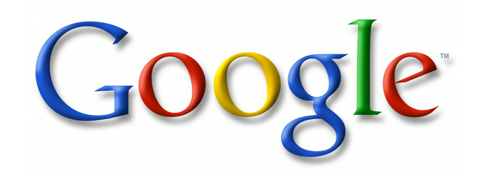
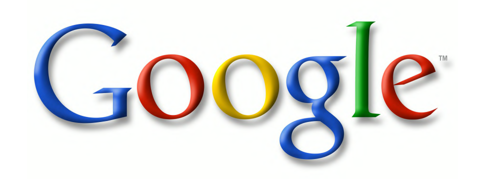




[illegible]

BANQUET
DES SAVANS,
PAR ATHÉNÉE,

Traduit, tant sur les Textes imprimés, que sur plusieurs Manuscrits,

PAR M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

TOME PREMIER.

Pour nous, qui ne pouvons plus consulter qu'une très-petite partie des Auteurs allégués par Athénée, et qui ne trouvons que dans son livre cent particularités curieuses dont il parle, nous regardons sa compilation comme un trésor très-précieux.

BAYLE, *Dict.*

A PARIS,
Chez LAMY, Libraire, quai des Augustins, n°. 26.

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.
M. DCC. LXXXIX.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

A MONSEIGNEUR

DE BARENTIN,

GARDE DES SCEAUX DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

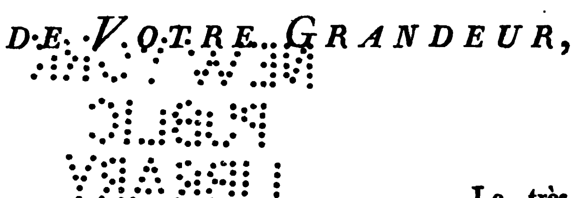
La France venoit de voir ses Tribunaux sans exercice; la Justice réclamoit au nom de la Nation les droits d'un Peuple né pour être libre sous l'autorité de la loi; les avenues du trône étoient fermées : le Roi jette les yeux sur vous; il vous fait le dépositaire de ses secrets les plus importans; aussi-tôt un cri de rallîment se fait entendre d'une extrémité de la France à l'autre. Qu'il est glorieux, MONSEIGNEUR, de présider, pour ainsi dire, à tous les rapports de l'Etat, dans des circonstances où le Souverain et le Peuple ne se disputent que l'avantage du plus sincère amour! L'intégrité que vous

avez montrée à la tête d'un des premiers Tribunaux du royaume, répond à la Patrie de ce que vous ferez pour sa gloire. Vous serez aussi par goût, comme par votre rang, le protecteur et l'ami des lettres et des sciences; vous les accueillerez avec cette affabilité qui fait votre caractère; ce sont les Mécène *qui illustrent les siècles des* Auguste. *VOTRE GRANDEUR donne une preuve de son inclination, en me permettant de lui offrir publiquement l'hommage de mon travail. L'importance et la difficulté de l'entreprise ne me permettoient pas de le produire sous vos auspices avant d'avoir réuni quelques-uns des suffrages qui devoient me rassurer. Guidé par la voix publique, j'ose aujourd'hui vous le consacrer, et je redoublerai d'efforts pour arriver promptement au terme de cette pénible carrière, si j'ai le bonheur de mériter complètement votre suffrage.*

Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,



Le très-humble et
très-obéissant serviteur,
LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

AVERTISSEMENT.

ATHÉNÉE, regardé à juste titre comme un des écrivains les plus importans de la Grèce, cité tous les jours par les savans, et presque sur toutes sortes de matières, n'a encore paru en françois que dans une traduction faite par un * littérateur qui, de son propre aveu, n'entendoit pas la langue de l'auteur. Guidé dans son travail par la seule manie d'écrire, ignorant d'ailleurs le fond de presque toutes les choses dont parle Athénée, il ne pouvoit que s'égarer à chaque pas. Les deux interprètes qu'il traduit, avoient un texte à peine intelligible de leur temps. Ils trouvèrent en outre les sciences trop peu avancées, pour parvenir, toujours avec succès, à saisir les choses par le moyen des connoissances littéraires.

Le premier est Noël le Comte **, ou *de' Conti*, qui traduisit sur un texte châtié, d'après un grand nombre de manuscrits. Très-souvent il s'égare, soit faute de bien entendre son texte, soit faute de l'avoir pu lire, soit par le vice même des manuscrits ; car il n'en est pas d'aussi altérés que ceux de notre auteur. Néanmoins le Comte a fait en général un travail précieux, en ce qu'il s'astreint à la lettre, et nous présente ses textes aussi exactement qu'il a pu, même lorsqu'il n'y comprend rien. Les manuscrits qu'il avoit ne sont plus connus aujourd'hui. M. du Teil m'a assuré qu'il

* J'ai long-temps cru, comme *Fabricius* le dit, qu'il n'y avoit que sept livres d'imprimés de la version de *Marolles*, d'autant plus que j'avois eu dans ma jeunesse un exemplaire petit in-4°. très-mince, caractère *cicéro*, où il ne se trouvoit que ce nombre de livres. L'exemplaire de la bibliothéque du roi m'a désabusé ; mais *Fabricius* n'étoit pas dans l'erreur, quoique plusieurs personnes le pensent.

** Cet écrivain est plus connu par sa mythologie. L'ouvrage latin qu'il a publié sur les révolutions de son temps, lui a fait beaucoup d'honneur, et devient aujourd'hui un monument précieux pour l'histoire.

n'en avoit pas découvert un seul * dans ses voyages d'Italie. Il y en a cependant un à Venise, que M. d'Ansse de Villoison croit assez bon. Je n'ai pu en profiter.

Le second interprète latin est Daléchamp, médecin, qui a joui et jouit encore d'une réputation bien méritée. Travailleur infatigable, ne quittant le lit des malades que pour s'occuper du progrès des sciences, sur-tout de celles qui sont le plus directement utiles à l'humanité, il rapportoit tout à ce but. Sa chirurgie est encore un ouvrage recherché des maîtres de l'art, malgré les progrès étonnans que cet art a faits depuis. Son grand ouvrage de botanique fait même la base de tout ce qu'on a publié de plus intéressant sur cette science. Les travaux d'Hardouin et de M. Brotier, quelque précieux qu'ils soient, ne feront jamais oublier le Pline de Daléchamp.

Athénée ne lui a pas moins d'obligation, quelque fautive que soit la version latine qu'il en a publiée, après s'en être occupé nombre d'années, pendant les intervalles que lui laissoient, et la pratique de la médecine, et d'autres travaux ; mais il n'avoit que de mauvais textes imprimés. Je présume cependant qu'il avoit un manuscrit, car j'ai retrouvé dans sa version des leçons qu'il lui étoit impossible de deviner, et que j'ai vues dans les deux manuscrits de la bibliothéque du roi. Malgré ces titres qu'il aura toujours à l'estime publique, Casaubon se comporte à son égard comme un crocheteur des ports; l'appelle *vesanum*, *insanum*, *Tiresiam*, etc. **: mais on étoit grand du temps de Casaubon, lorsque, comme lui et Jules Scaliger, on avoit chargé d'invectives ceux qu'on vou-

* On est réellement étonné de ne plus retrouver de manuscrits d'Athénée, en Italie, lorsqu'on lit dans Noel le Comte qu'il traduisit, aidé de plusieurs personnes distinguées, après avoir corrigé son texte grec, *Non sine magna antiquorum exemplarium copia. Epist. dedicat.*

** Quelquefois, ce qui est rare, il semble lui faire sa cour; mais c'est lorsque Daléchamp l'a devancé dans une conjecture heureuse.

loit rabaisser pour s'élever, ou paroître moins petit. Voilà au moins ce que j'ai trouvé de plus grand dans le *grand Casaubon ;* mais c'étoit le ton de son siècle.

Mais nous, qui ne sommes pas captivés par l'amour d'une vaine gloriole, rendons à le Comte et à Daléchamp la justice qui leur est due. Louons les efforts de ceux sur les épaules desquels nous nous élevons aujourd'hui. Ce sont eux qui nous ont frayé la route : il n'est encore que trop facile de s'y égarer. Que serions-nous aujourd'hui, si Pétrarque, Bocace, Pomponius, le Poge, Erasme, Budée, Ramus, Joseph Scaliger, Saumaise, Bochart, n'eussent secoué la poussière de tous les anciens auteurs qui restoient, pour nous instruire, et nous indiquer le but auquel le temps ne leur permit pas d'arriver ? Que la postérité, qui sera sans doute plus éclairée que nous, apprenne, par les fastes de notre temps, que si nous n'avons pas élevé de statues à ces maîtres du genre humain, nous ne sommes au moins pas ingrats, et que nous avons su jouir avec là plus juste reconnoissance.

Casaubon, qui réunissoit une érudition fort étendue, quoique très-mal digérée, convient lui-même qu'il s'est quelquefois endormi dans la longue carrière qu'il a parcourue avec Athénée, liv. 1, ch. 8. Les savans de nos jours, qui veulent, avec raison, des choses et non des mots, ont avoué que cet infatigable compilateur n'avoit que trop souvent dormi. Jaloux de paroître avoir parcouru toutes les parties des connoissances humaines, il cite à tort et à travers, sans examiner s'il entend bien ce qu'il écrit, et s'il en fait une juste application. Quelquefois même il ne s'aperçoit pas que les passages qu'il cite sont altérés, et qu'il fait dire aux auteurs ce qu'ils n'ont jamais pensé. Outre les preuves que j'en ai, je pourrois citer deux hommes des plus érudits de l'Europe, Tibère Hemsterhuys et Pearson. Souvent aussi Casaubon passe sur les plus grandes difficultés sans en rien dire, ou il se sauve à la faveur du nom de tel ou tel auteur auquel il renvoie, et dans lequel il

n'y a rien qui jette de jour sur la difficulté. N'est-il pas plus louable d'avouer qu'on n'entend pas ce dont il s'agit ?

D'un autre côté, les érudits auxquels Casaubon renvoie, n'en savoient pas plus que lui ; et sans sa morgue * je le trouverois excusable d'avoir écrit trois fois plus de notes que l'ouvrage d'Athénée ne contient de texte. Saumaise, Bochart n'avoient pas encore montré quel est le vrai but des connoissances littéraires. Un gros volume étoit un grand ouvrage. Des masses énormes de doctes rêveries, sur-tout celles de Casaubon, faisoient gémir les presses en pure perte pour la postérité. En effet, si l'on ôte environ trente pages de bonnes choses, à quoi l'on peut réduire le volume qu'il a écrit, le reste de son ouvrage mérite à peine d'être ouvert. C'est même l'homme dont on doit le plus se défier sur les citations de manuscrits. Ceux que j'ai d'Athénée, et cinq de Strabon que j'ai collationnés totalement, me l'ont assez prouvé.

La connoissance des choses a donc heureusement succédé à celle des mots ; et l'on a cessé d'admirer avec stupeur ces érudits qui avoient tant abusé de leur temps. C'est à Saumaise, cet homme étonnant, que les sciences en seront à jamais redevables. Malgré ses fréquentes erreurs, c'est lui qui a déchiré le voile, et qui, le premier, a montré le vrai but de l'érudition. Depuis ses travaux, on a vu dans les anciens les choses que la science des mots n'y avoit pas présentées ; et il est actuellement des hommes du premier mérite, qui ne balancent pas à mettre les anciens au rang élevé qui leur est dû. Je citerois à cet égard MM. de Buffon, Adanson, etc. D'autres, qui veulent que notre siècle soit le plus éclairé qu'on ait jamais vu, rampent tacitement, j'oserois dire honteusement, à côté des anciens, les mettent à contribution, s'approprient leurs

---

* Qui ne riroit de voir Casaubon s'écrier, *ingens facinus !* quand il croit avoir fait une belle correction, qui justement se trouve des plus absurdes. Ces exclamations ne sont pas rares chez lui, et presque toujours sans fondement.

dépouilles, et les traitent avec mépris. Quoiqu'une longue lecture, et sur-tout la réflexion, ne m'aient encore démontré qu'un petit nombre de vérités dans les sciences, si l'on excepte celles de sentiment, j'en ai cependant entrevu une avec assez de probabilité : c'est que les anciens ont été infiniment plus * loin que nous, à beaucoup d'égards. Plus on les lit, plus ils étonnent ; mais il faut être très-instruit pour les entendre, et démêler nos théories dans les leur.

Athénée, nommé avec raison le Varron et le Pline des Grecs, est une de ces mines riches, où l'on fouillera toujours avec avantage, quoique son ouvrage ne soit composé que de fragmens d'auteurs que nous avons perdus en grande partie. Histoire, usages anciens, civils ou religieux; cultes, fêtes, pompes publiques ; philosophie, éloquence, poésie; physique, botanique, médecine; animaux terrestres, aquatiques, volatiles; coquillages, insectes; repas; parties de plaisirs; musique, danse, instrumens; armes ; vases; marine, architecture, monumens; femmes galantes : voilà en bref les principaux objets que présente son volume; quelque difficile qu'il soit encore à comprendre en plusieurs endroits, c'est la faute du temps, et non la nôtre.

Les abréviateurs, qui nous ont fait perdre plusieurs grands ouvrages des anciens, en travaillant pour leur propre utilité, nous font aussi regretter les deux premiers livres de notre auteur. Il est vrai que les extraits en sont fort étendus; mais, mutilés en nombre d'endroits, sans ordre et sans suite, ces deux livres perdent beaucoup de leur intérêt. Néanmoins il s'y trouve de très-beaux morceaux : on en sentiroit encore mieux le prix, si le texte étoit

---

* J'ai prouvé de la manière la plus évidente, que les anciens connoissoient l'électricité. Voy. les additions aux lettres de M. le comte Carli. Qu'est-ce en outre que ce feu (ou ce *phosphore*) qui s'allumoit spontanément, et qu'un Xénophon savoit préparer, selon notre auteur? etc. etc.

entier ; aucun des manuscrits ne nous le présente tel. Le texte n'est pas non plus sans désordre dans les livres suivans, outre les vices même de la lettre, si fréquemment altérée par des copistes qui n'entendoient ni la langue, ni les choses. Saumaise observe sensément que les Grecs des derniers temps de Constantinople, si l'on en excepte un très-petit nombre, entendoient à peine les anciens : quelques-uns s'occupoient même à traduire des auteurs latins en grec, au lieu d'étudier leurs grands modèles.

Un homme de mérite *, né de pauvres parens, quoique honnêtes, ignoré jusqu'ici du grand nombre des savans, avoit consacré une partie de son temps à la gloire de notre auteur, et entrepris d'en donner une traduction françoise faite sur le texte même, qu'il vouloit aussi publier avec de nombreuses corrections, mais il ne consulta aucun manuscrit. Cette version, ébauchée en totalité, et portée, dans les deux premiers livres, au degré de perfection dont elle étoit susceptible sous la plume de cet écrivain, me fut remise par M. Desaunays, garde des livres de la bibliothéque du roi. Comme il l'avoit achetée pour lui-même, il lui étoit libre d'en disposer envers qui lui sembleroit bon. Je lui avois parlé, il y a plusieurs années, du projet que j'avois de continuer une version françoise d'Athénée, dont l'étude de la médecine m'avoit engagé à faire des extraits. Ce fut à cette occasion qu'il me remit quelque temps après son manuscrit, par le seul désir de m'être utile, et d'obliger même les littérateurs qui s'occupent de choses vraiment solides. J'appris alors par d'autres personnes, que le traducteur avoit achevé tout son travail, et fait un recueil de plusieurs milliers de corrections. Sur cet avis, je fis toutes les recherches nécessaires, mais sans succès ; et depuis, un avocat de Paris, faisant

* Adam, né à Vendôme, d'abord précepteur du feu prince de Conti, ensuite chef de son conseil, membre de l'académie françoise, reçu le 2 décembre 1723, mort le 12 novembre 1735. Il n'y a plus à Vendôme qu'un marchand de sa famille, et même d'une fortune assez médiocre.

l'année dernière un voyage à Vendôme, n'y a rien découvert chez le seul parent qui reste de la famille du traducteur. Une lettre originale d'Adam me fit voir que les bruits relatifs à ces milliers de corrections n'étoient pas mal fondés; car Adam le disoit lui-même aux savans d'Angleterre à qui il écrivoit cette lettre, consignée parmi les manuscrits du roi. Elle m'a été communiquée par M. Caussin, garde des manuscrits.

Mais je ne tardai pas à voir combien ces assertions, réitérées par feu d'Alembert *, étoient mal fondées. Je ne vois çà et là que quelques conjectures hasardées, assez rarement heureuses, et une version qui, dans le cahier que l'auteur appelle *sa bonne copie* des deux premiers livres, avoit besoin d'être généralement retouchée. En rendant justice au talent du traducteur, je la dois autant à l'original qu'il ne saisissoit pas bien, moins par ignorance de la langue grecque, que par celle des matières dont s'occupe Athénée, sur-tout lorsqu'il s'agit d'histoire naturelle et de physique ou de médecine. Adam n'y comprenoit rien.

Je n'ai donc que trop senti qu'il étoit impossible de publier les deux premiers livres tels qu'ils se trouvoient mis au net. Ainsi, voulant que la mémoire d'Adam fût intéressée à cette version, je l'ai beaucoup corrigée, ayant des ressources qu'il ne pouvoit avoir de son temps; et je publie cette partie comme étant à lui, malgré les nombreux changemens que j'y ai faits. Cette seule réforme m'a coûté plus de quatre mois de travail. Je vis bientôt qu'il n'étoit plus possible que je le suivisse; ainsi le reste de la traduction, depuis le troisième livre, est tout ** entier de mon travail. Néan-

* D'Alembert a fait l'éloge d'Adam. M. le marquis de Condorcet, secrétaire de l'académie des sciences, et dépositaire des manuscrits de d'Alembert, m'a communiqué ce discours manuscrit, et imprimé, parmi les éloges des académiciens, chez Moutard. Il n'avoit pas encore paru, lorsqu'il eut l'honnêteté de m'en faire part.

** Ceux qui en douteroient, pourront consulter le manuscrit d'Adam, que je remettrai à M. Desaunays.

moins je saisirai * toujours avec plaisir l'occasion de citer Adam dans mes notes, lorsqu'elle se présentera. *Pium est profiteri per quos profeceris.* Il paroît, par plusieurs de ses notes, qu'il a encore été plus choqué que moi de la morgue de Casaubon. Cependant je supprime ce qu'il a écrit contre ce savant, dont le nom fait encore loi, mais pour les seuls érudits qui ne cherchent que des mots.

Voici les secours que j'ai eus pour mon travail, 1°. deux manuscrits de la bibliothéque du roi, l'un n°. 3056, écrit, dit-on, de la main d'Hermolaus Barbarus, excepté les deux premiers livres qui sont d'une autre main, mais très-ignorante, ou qui a copié sur un volume très-fautif; cependant ce texte n'est pas à mépriser: le reste ne va que jusqu'à la fin du livre ix; en général, le texte, copié par Hermolaus Barbarus, est précieux. Le second manuscrit est le n°. 1853, très-bien écrit, mais moins sûr que l'autre. Les deux premiers livres manquent; le reste ne va pas plus loin que l'autre. Je désigne le premier par A, le second par B.

2°. Un exemplaire imprimé des premières éditions, dont presque toutes les marges sont remplies de corrections de la main d'un nommé Antoine Pursan. Un dictionnaire allemand m'apprend qu'on a de lui des *miscellanea theologica.* Au reste, cet homme a lu Athénée avec le plus grand soin, et de temps en temps il est très-heureux dans ses conjectures.

3°. L'exemplaire même de Casaubon, et sur les marges duquel il a jeté toutes les variantes et les passages non imprimés alors, et qu'il devoit au travail d'Ægius de Spolète: cet exemplaire présente nombre de remarques, d'une et même de deux autres mains, dont Casaubon a profité **, sans dire d'où il les tenoit.

---

* La nomenclature historique des personnages dont parle l'auteur, et que je publierai, appartiendra même à Adam, sauf quelques additions.

** Casaubon dit dans son avis au lecteur (*vidimus*), qu'il a vu l'exemplaire d'Ægius

4°. Un

4°. Un exemplaire où Saumaise avoit écrit toutes les corrections de Casaubon, bonnes ou mauvaises, et quelques autres, mais peu importantes. 5°. Enfin, les commentaires de Casaubon, qui m'ont donné mille fois plus de peine que le texte même de l'auteur.

Je suivrai cet ordre-ci dans l'édition de ma version. Le texte sera traduit avec autant de fidelité, et aussi littéralement qu'il sera possible. Je néglige toute affectation d'élégance, pourvu que je fasse comprendre l'auteur, qui certainement n'est pas facile à saisir à une première lecture; c'est même beaucoup si on le comprend à une troisième dans son texte.

J'y joins quelques notes, parce que je n'ai absolument pas pu m'en dispenser * : elles ne concernent que l'intelligence du texte même, ou de la lettre. J'évite avec le plus grand soin la moindre apparence d'érudition, content de citer en général les auteurs lorsque les choses le permettent, et indiquant les chapitres, même les pages, s'il le faut. L'ouvrage présentera à la fin un index général sur toutes les choses qui auroient exigé des notes, mais trop souvent répétées; par ce moyen, je suppléerai à un commentaire fastidieux, et je ne rougirai pas d'avouer ce que je ne sais pas.

Je fais même imprimer le grec avec nos caractères ordinaires,

---

de Spolète, dans la bibliothéque de Pierre Galès, Espagnol. Cela ne nous apprend pas s'il en a tiré quelque avantage : on voit qu'il veut le cacher; mais voici le témoignage écrit de sa propre main sur son exemplaire, et qui prouve combien Ægius lui a été utile, quoiqu'il ne soit pas un des acteurs dans les notes de Casaubon. *In margine annotavimus quàm plurima quæ non erant edita. Habuimus illa e codice quem olim Benedictus Ægius Spoletinus diligentissimè cum manuscripto Farnesianæ bibliothecæ contulerat. Eo codice et notis Ægii manuscriptis usi sumus, Petri Galesii Hispani beneficio.* Casaubon dit dans son avis qu'il en doit la collation à Henri Etienne, et se garde bien de faire l'aveu qu'on lit ici : c'est donc un plagiaire.

* Je présente seulement les leçons que je suis. Si j'avois eu à publier une édition grecque, je serois entré dans les discussions les plus détaillées; mais elles sont étrangères à mon but.

écrivant les voyelles longues *eta*, *oomega*, par deux *ee*, deux *oo;* le *theta*, par *th;* le *chi*, par *ch;* l'esprit rude par *h.* Les littérateurs savent qu'on peut se passer de l'*iota* ou *i* souscrit.

Il ne tiendra pas à moi, dans l'ordre naturel des choses, que cette version ne paroisse d'ici à douze ou quinze mois.

Paris, 15 *avril* 1788.

ŒUVRES D'ATHÉNÉE,

OU

BANQUET DES SAVANS.

ARGUMENT

DE L'ABRÉVIATEUR

DES DEUX PREMIERS LIVRES.

ATHÉNÉE est l'auteur de cet ouvrage, intitulé *Banquet des Savans* *. C'est à un ami, nommé Timocrate, qu'il adresse la parole. Celui qui donne lieu à tous les discours de ce Banquet est, selon la supposition de l'auteur, un romain nommé Larensius, homme d'une grande fortune, qui admettoit à sa table ce qu'il y avoit alors de gens les plus instruits dans toutes les sciences : c'est pourquoi il n'y a rien de beau et d'intéressant dont il n'ait été fait mention à ce repas.

* *Banquet des Savans* : je rends ainsi le mot grec *Deipnosophistes*. Le mot *sophiste* se prend souvent, chez les Grecs, pour un homme *érudit*, *savant* en général. Clément d'Alexandrie, que j'ai souvent sous la main, m'en présente différentes preuves. Quant à *Larensius*, je l'écris comme les textes. Cette famille, dit-on, venoit d'*Acca*, que les anciens textes de Plutarque, Macrobe, Aulugelle, surnomment *Larentia*, et non *Laurentia*, qui ne se lit que par l'erreur des copistes.

L'auteur a fait entrer dans son ouvrage les poissons, ce que les écrivains ont dit de chacun en particulier, les explications relatives aux différens sens des dénominations, les diverses espèces de légumes et d'animaux. -- Il a cité les historiens, les poètes, et en général tous les savans : il a parlé des instrumens de musique, rapporté une infinité de traits de plaisanterie, raconté quelles étoient les différentes sortes de vases, la richesse des rois, la grandeur des divers bâtimens en usage dans la marine : en un mot, il a dit tant de choses, que j'aurois de la peine à les rappeler ici ; un jour entier ne me suffiroit même pas pour les détailler. L'ordre des discours est le même que celui de l'appareil somptueux du Banquet, et la suite de chaque livre, la même que celle des discours. Attentif à faire régner un ordre admirable dans les détails charmans de ce Banquet, Athénée s'élève comme au-dessus de lui-même dans sa narration, à l'exemple des orateurs d'Athènes, et ennoblit de plus en plus toutes les matières de son ouvrage.

Les personnages qui assistèrent à ce festin, furent *Masurius*, fameux jurisconsulte, très-versé d'ailleurs

en toute sorte de sciences ; le poète *Monius*, homme qui ne le cédoit en savoir à personne. Dès sa première jeunesse, il s'étoit appliqué avec succès à l'étude de tous les arts libéraux * ; il y avoit fait de si grands progrès, que sur quelque matière qu'il parlât, il sembloit qu'il n'en eût jamais étudié d'autres. Il faisoit outre cela des vers ïambes, et il ne cédoit à cet égard à aucun de ceux qui s'étoient exercés en ce genre depuis Archiloque. *Plutarque*, *Léonide* d'Elide, *Emilien* de Mauritanie, *Zoïle*, grammairien des plus célèbres, furent aussi de la compagnie. Les philosophes qui s'y trouvèrent, furent *Pontien* et *Démocrite*, l'un et l'autre de Nicomédie, et tous deux hommes du savoir le plus étendu ; *Philadelphe* de Ptolémaïde, personnage qui joignoit à la philosophie spéculative, une pratique exacte de tous les devoirs de la vie civile.

Parmi les Cyniques qui y assistèrent, il s'en trouvoit un nommé Cynulque **, qui, loin d'imiter

---

* Texte, *enkyklion.* L'auteur indique par ce terme l'*érudition* dans le sens le plus général, ou le cercle des connoissances humaines le plus généralement connues.

** *Cynulque* : mot qui signifie celui qui mène des chiens en laisse. L'auteur donne ce nom au chef des Cyniques qui parurent à ce Banquet.

Télémaque, content de mener avec lui deux chiens blancs en allant aux assemblées d'Ithaque, en avoit plus à sa suite qu'Actéon. Il y vint aussi une troupe de Rhéteurs aussi nombreuse que celle des Cyniques.

Les convives, mais sur-tout ces Cyniques, ne pouvoient ouvrir la bouche sans être aussi-tôt interrompus par certain Ulpien de Tyr, surnommé *keitoukeitos* *, à cause des questions continuelles dont il fatiguoit le monde, à toute heure, dans les rues, au bain, à la promenade, et dans les boutiques de libraires : il étoit même plus connu par ce sobriquet, que sous son vrai nom. Jamais il ne mangeoit de rien qu'il ne demandât, *le nom de ceci* **, *se trouve-t-il ? ne se trouve-t-il pas ?* Par exemple, le mot heure, *hora*, se trouve-t-il chez les Grecs pour signifier une partie du jour ? Le mot *méthysos* ***, ivre, se dit-il de

* *Keitoukeitos :* mot formé de *keitai ? ou keitai ?* Cela *se trouve-t-il ? ne se trouve-t-il pas ?* comme on le voit dans l'auteur.

** Telle est la vraie leçon qu'il faut suivre. *Keitai ? ou keitai ?* C'est aussi celle des manuscrits de Noël le Comte, dont la version est infiniment plus précieuse que ne le dit Casaubon, avec sa jactance et son air méprisant. Cette version présente à la lettre les leçons des textes écrits ; et dans plus de mille passages, je l'ai trouvée préférable au fatras ennuyeux de Casaubon.

*** Le mot *methysos*, ivre, se d. i. d. l. e. d. l. f. Cette restitution du texte

l'homme

l'homme et de la femme ? Le mot *metra*, ou vulve des animaux femelles, se lit-il quelque part de chose qu'on peut manger ? Le mot *syagros* *, ou *porc sauvage*, se trouve-t-il comme composé pour désigner un *sanglier* ?

Il y eut de plus à ce Banquet trois médecins ; savoir, *Daphnus* d'Éphèse, homme divin dans son art, et dont les mœurs prouvoient qu'il avoit bien étudié les préceptes de l'académie ; *Galien* de Pergame, cet homme qui a tant écrit sur la médecine et la philosophie, qu'on peut le mettre au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé : aucun des anciens ne l'emporte même sur lui dans l'art d'interpréter les auteurs : *Rufin* de Nicée faisoit le troisième. Il ne s'y trouva de musicien qu'Alcide d'Alexandrie. Enfin la liste totale ressembleroit plutôt à celle d'une troupe de soldats, qu'à celle d'une assemblée de convives, pour parler comme un des personnages d'Athénée.

---

est de Pursan, guidé en partie par Léopard, ch. 20, qui cite Suidas. J'ai cru pouvoir l'admettre : elle m'a paru heureuse. Pollux distingue les genres.

* *Syagros*. On trouvera aussi ce mot comme nom propre, dans notre auteur, dans Élien, et dans d'autres.

Notre auteur se propose donc Platon pour modèle dans cet ouvrage, où il met tout en action par le moyen du dialogue; et il débute ainsi:

Nota. Je préviens le Lecteur de n'avoir aucun égard à la division des chapitres, qui souvent coupe le sens. Je l'ai admise pour ne pas interrompre l'ordre que Casaubon a suivi dans ses observations. C'est aussi selon cet ordre que je le cite.

LE BANQUET DES SAVANS D'ATHÉNÉE.

ABRÉGÉ DU LIVRE PREMIER.

TIMOCRATE. Dites-moi, je vous prie, Athénée, étiez-vous de la belle assemblée qui a fait tant de bruit dans cette ville, et à laquelle on a donné le nom de *Banquet des Savans?* ou est-ce sur le rapport d'autrui que vous en avez fait le récit à vos amis? *ATHÉNÉE.* Oui, Timocrate, j'en étois.

CHAP. II. *TIMOCRATE.* Voudriez-vous bien me faire part des discours intéressans qui se sont tenus à ce Banquet?

« Les dieux, dit le poète de Cyrène, sont toujours très-favorables
« à ceux qui se purifient trois fois : »

ou bien faudra-t-il que j'en apprenne les détails d'un autre?

Après ce court préambule, Athénée se mit à faire

l'éloge de Larensius : il dit que ce Romain se faisoit un honneur de rassembler chez lui nombre de savans, qu'il régaloit autant par les charmes de la conversation, que par tout ce qu'il leur présentoit : qu'il leur proposoit des questions très-curieuses, dont quelques-unes étoient même de son invention ; que ce n'étoit pas sans choix et au hasard qu'il les proposoit, mais qu'il s'appliquoit sur-tout à suivre la méthode et la subtilité de Socrate : ce qui lui attiroit l'admiration de tout le monde, tant il faisoit paroître de finesse dans ses demandes. Il ajoute que Larensius avoit été nommé par l'excellent prince Marc-Aurèle, pour diriger tout ce qui regardoit la religion et les sacrifices; qu'il ne connoissoit pas moins les cérémonies des Grecs que celles des Romains ; et qu'il parloit si bien les deux langues, qu'on lui avoit donné le nom d'*Astéropée* *.

Il étoit d'ailleurs très-instruit de tout ce qui concernoit les rits religieux, établis à Rome par Romulus, dont cette ville prit le nom, et par Numa Pompilius. Outre la connoissance qu'il avoit des lois civiles, il avoit acquis ces lumières en examinant avec soin les

* C'est-à-dire, qu'il se servoit de l'une et l'autre langues, comme Astéropée des deux mains, étant ambidextre. V. Homère, *Il.* 21.

décrets et les édits anciens, et en réunissant en un corps les lois qu'on enseigne encore à présent : lois que l'insouciance des bonnes choses avoit fait oublier, comme le poète comique Eupolis le dit des poésies de Pindare.

Larensius avoit un si grand nombre d'anciens livres grecs, qu'on ne peut mettre en parallèle avec lui aucun de ceux qui ont pris tant de peine pour former les plus fameuses bibliothéques de l'antiquité, tels que Polycrate de Samos, Pisistrate, tyran d'Athènes, Euclyde l'Athénien, Nicocrate de Chypre, les rois de Pergame, le poète Euripide, le philosophe Aristote, Théophraste *, Nélée, qui devint possesseur des bibliothéques de ces deux derniers, et dont les descendans les vendirent à Ptolémée Philadelphe, roi de ma patrie, dit Athénée. Ce prince les fit transporter dans sa belle bibliothéque d'Alexandrie, avec les livres qu'il acheta à Rhodes et à Athènes. Ainsi

---

* *Théophraste.* Adam rend très-à-propos ce mot au texte, guidé par le pronom *toutoon*, qui est dans tous les textes. Il est évident que Nélée eut les bibliothéques d'Aristote et de Théophraste. V. Strabon, l. 13. L'inadvertance de Casaubon est ici bien étonnante. Il devoit se rappeler que selon ce géographe, la bibliothéque de Théophraste étoit en partie formée de celle d'Aristote. Ce pronom *toutoon* ne doit pas être changé, puisqu'il se rapporte à ces deux philosophes.

nous pouvons appliquer à Larensius ces deux vers d'Antiphane :

« Il est sans cesse avec les Muses et les livres ; car c'est-là qu'on
« doit chercher le vrai but de la sagesse. »

Ou l'on diroit de lui avec Pindare :

« Il goûtoit autant de plaisir dans le parterre des Muses, que nous
« à nous divertir souvent à une bonne table avec nos amis. »

La maison de Larensius et sa table, dit Athénée, faisoient regarder Rome comme la patrie commune du genre humain. En effet, que peut-on désirer de chez soi, quand on est chez un homme dont la maison est toujours ouverte à ses amis, et à qui l'on peut appliquer ce passage du poète comique Apollodore :

« Quand vous allez chez un ami, ô Nicophon! la bienveillance de
« l'ami se manifeste dès la porte; le portier vous reçoit avec un
« air de gaieté ; le chien remue la queue pour vous flatter ; un
« domestique vient au-devant de vous, vous présente un siége :
« et tout cela se fait sans que le maître dise un mot? »

CHAP. III. Voilà comme devroient se comporter tous ceux qui ont du bien * ; autrement on est en droit de leur dire avec un poète :

« Pourquoi cette épargne sordide? tandis que vos celliers regorgent

---

* C'est-à-dire, les riches *plousions*, comme lit très-bien Adam, au lieu de *pleious*. Casaubon estropie ce passage.

« de vin, invitez des gens (vieillards) expérimentés à votre table:
« c'est ainsi qu'il faut se comporter. »

C'est aussi de cette manière qu'Alexandre faisoit connoître sa grande ame; et que Conon, après avoir gagné une bataille navale contre les Lacédémoniens, près de Cnide, et bâti le Pirée, offrit une hécatombe réelle de cent bœufs, et traita toute la ville d'Athènes. Alcibiade remporte à Olympie la première, la seconde et la troisième palme des chars (comme nous l'apprend Euripide, qui a célébré ces victoires); il fait de même un sacrifice à Jupiter Olympien, et donne un repas à toute l'assemblée d'Olympie. Léophron, dont Simonide a chanté la victoire, ne se comporta pas autrement. Mais Empédocle, qui étoit pytagoricien, et ainsi ne mangeoit de rien qui eût eu vie, fit avec de la myrrhe *, de l'encens et d'autres aromates précieux, un bœuf qu'il distribua à toute l'assemblée des jeux olympiques. Jon de Chio ayant remporté à Athènes le prix de la tragédie, donna à chaque Athénien un flacon de vin de Chio.

Antiphane a dit:

« Par les dieux! pourquoi désirer être riche et dans l'abondance,

* Avec du miel et de la farine, selon *Diogène de Laërte*.

« si ce n'est pour être en état de soulager ses amis, et de répandre
« le fruit de la faveur la plus agréable des dieux ? car pour le
« plaisir de boire et de manger, nous le sentons tous également :
« il ne faut pas de repas splendides pour contenter la faim. »

Mais Gellias d'Agrigente *, qui exerçoit avec tant de plaisir l'hospitalité, et se tenoit, pour ainsi dire, à la porte pour recevoir le premier qui se présentoit, ne reçut-il pas un jour cinq cents cavaliers de Géla, qui vinrent chez lui au milieu de l'hiver, donnant même à chacun une tunique et un manteau ?....

CHAP. IV. Le sophiste ** qui couroit les festins avec avidité, dit alors : Cléarque raconte que Charmus de Syracuse faisoit, à chaque espèce de mets qu'on présentoit dans les plats, des applications ingénieuses, soit de proverbes, soit de vers anciens. Par exemple, si l'on servoit un poisson, il rappeloit ce vers d'Euripide :

« Je viens ici après avoir quitté les gouffres salés de la mer Egée. »

Si l'on servoit des coquillages, appelés *buccins*, il leur adressoit ce vers d'Homère :

« Je vous salue, *hérauts*, messagers de Jupiter. »

---

* Voy. Diodore de Sic. Val. Maxime sur ce Gellias, ou Burmann, *Thesaur. Hist. Sicul.* Tom. V.

** Le sophiste ; c'est Cynulque, sans doute.

Servoit-on

Servoit-on des intestins? il appliquoit ce vers d'Euripide :

« Tripes entortillées, et rien de bon! »

Si c'étoit un petit calmar bien arrosé d'huile et de vinaigre, il lui disoit :

« Que tu montres d'intelligence! »

Quant à la sauce piquante qui accompagnoit la blanchaille, il disoit d'un ton grondeur :

« Tu ne m'ôteras pas ce fretin *? »

A une anguille écorchée, il adressoit ces mots (pris d'Euripide) :

« Elle n'a plus la boucle ronde ** qui la couvroit »....

Athénée dit qu'il y avoit à la table de Larensius plusieurs convives qui apportoient pour leur écot de semblables passages, mis en réserve dans leurs portefeuilles : qu'au reste ce Charmus étoit regardé chez

* Il s'agit là de tous ces petits poissons dont parle Aristote, *hist. anim.*, liv. 6, ch. xv; on les saloit pour les faire entrer dans les sauces.

** C'est le sens qu'a ici ce vers des Phénisses d'Euripide, vers 1493, tronqué à dessein. C'est à tort que Casaubon veut qu'on rétablisse le vers; on peut prendre ce sens : « Cette anguille coupée n'a plus la forme de boucle « ronde qu'elle avoit dans la peau qui la couvroit. »

les Messinois comme un homme instruit, parce qu'à chaque chose que l'on servoit, il avoit un passage tout prêt à y appliquer. Calliphane, fils de Parabrycon, en faisoit autant : il mettoit dans son porte-feuille les trois ou quatre premiers vers de plusieurs poëmes, et les récitoit, pour faire accroire qu'il en savoit beaucoup.

La plupart des convives vantoient extrêmement les murènes et les anguilles du détroit de Sicile, les ventres des thons du cap Pachino, les chevreaux de l'île de Mélos, les muges de Scyathe; et entre les mets moins renommés, les huîtres du cap Pélore, les mendoles de Lipara, les raves de Mantinée, les navets de Thèbes, et la bette ou poirée d'Ascra....

Cléanthe de Tarente, dit Cléarque, parloit toujours en vers lorsqu'il étoit à table, de même que Pamphile de Sicile : comme,

« Verse-moi à boire : qu'on me donne une cuisse de perdrix,
« l'urinal *, une galette..... »

Aristophane dit:

« Ceux-là sont assurés d'un bien-être constant, qui, au lieu de
« gagner leur vie en mercenaires, ne portent que des sacs de procès. »

---

* Voy. sur cet usage Pignorius, *de Servis*, pag. 134, 136 : *Edit.* 1674.

Archestrate de Syracuse ou de Géla, fameux gourmand, a fait un poëme épique sur la bonne chère. Chrysippe l'appelle *la Gastronomie;* Lyncée et Callimaque, *l'Hédypathie;* Cléarque, *la Deipnologie;* d'autres, *l'Opsopée.* En voici le commencement :

« C'est pour toute la Grèce que j'écris ces préceptes, afin qu'on
« mange ensemble à une même table délicate, et qu'on ne soit
« pas plus de trois ou quatre, ou tout au plus cinq ; autrement
« c'est une tente de soldats maraudeurs. »

CHAP. V. Il ignoroit sans doute qu'il y avoit vingt-huit convives au festin de Platon....
Antiphane a dit :

« Il y a des gens qui ont des yeux de lynx, pour découvrir où il
« y a quelque repas, et ils y volent fort à propos, sans être invités. »

Le même ajoute :

« Il seroit bon que l'état nourrît ces gens-là, ou que l'on fît partout,
« pour eux, ce qui se pratique à Olympie pour les mouches, c'est-à-
« dire, que l'on tuât exprès un bœuf, sans les inviter.... »

Il y a des choses qui viennent en été, d'autres en hiver, dit *le poète de Syracuse.*

On ne peut donc avoir de tout en même temps, mais on peut au moins en parler....

Nombre d'auteurs ont écrit sur la bonne chère : tels sont Timachidas de Rhodes, qui l'a fait en vers et en

onze livres, ou même davantage; Numenius d'Héraclée, élève du médecin Dieuchus; Metreas de Pitane, poète parodique; Egémon de Thase, surnommé la *lentille*, et que quelques écrivains mettent au nombre des poètes de l'ancienne comédie; Philoxène * de Leucade, comme on le voit par ce passage de Platon le comique :

« A. Voilà un livre que je veux lire en mon particulier, et dans
« ma solitude. B. Quel est donc ce livre, je te prie? A. C'est la
« nouvelle cuisine de Philoxène. B. Montre-moi vîte ce livre.
« A. Ecoute donc. *Philox.* Je commencerai par la truffe, et je
« finirai par le thon. B. Par le thon ! quoi, garder pour la fin le
« meilleur, tandis qu'il en doit être le plus éloigné ! *Philox.* Mange
« beaucoup de truffes cuites sous la cendre, et bien imprégnées de
« sauce ; rien de meilleur pour les ébats amoureux. Mais en voilà
« assez là-dessus ; je passe aux enfans de la mer... »

Peu après il dit :

« La marmite n'est pas mauvaise ; mais je crois que la poêle à frire
« vaut mieux... »

Quelques vers plus loin il dit :

« Il y a des poissons que vous ne devez pas servir par parties, comme
« l'orphe, l'aïol, le dentale et le requin ; autrement, Némésis
« vous fera sentir le souffle de la vengeance divine. Servez-les donc
« rôtis et entiers, cela vaut beaucoup mieux. S'il vous arrive de

* Un autre Philoxène de Cythère, également ami de la table, a écrit en vers hexamètres. Il ne faut pas les confondre. *Adam.*

« prendre un polype dans le temps le plus favorable, et qu'il soit « gros, il sera beaucoup meilleur bouilli que rôti ; cependant j'en « aimerois mieux deux rôtis qu'un bouilli. Le barbeau n'est pas « favorable à l'amour; il détend son arc : aussi est-il consacré à la « chaste Diane. Quant au scorpion de mer appliqué en pessaire *, « il calme aussi les sens... »

C'est du nom de ce Philoxène que certains gâteaux ont été nommés *Philoxéniens*. Chrysippe parloit de cet homme lorsqu'il disoit : « J'ai connu certain gour- « mand, si impudent, et qui avoit si peu d'égards « pour les autres convives, qu'étant au bain, il s'ha- « bituoit ouvertement à tenir les mains dans l'eau « très-chaude, et même à s'en gargariser la bouche, « afin de ne sentir que très-peu l'impression des mets « les plus chauds. » On dit même qu'il gagnoit secrettement les cuisiniers, et les engageoit à servir tous leurs mets, le plus chaud qu'il fût possible, afin qu'il mangeât ce qu'il voudroit avant qu'aucun autre pût y toucher. On en a dit autant de Philoxène de Cythère, d'Archytas et de beaucoup d'autres. Un semblable glouton parle ainsi dans le comique Crobyle :

« J'ai au suprême dégré les doigts à l'épreuve du feu, comme les

* C'est en vain qu'on veut trouver ici une allusion à la peine de l'adultère dont Aristophane, Catulle et Juvénal ont parlé. Il faut prendre le sens littéral. V. Pline, l. 32, ch. 9. Le scorpion marin a réellement passé pour avoir une vertu calmante, appliqué en cataplasme.

« Dactyles * du mont Ida : quel plaisir pour moi que de me
« fomenter le gosier avec des tronçons brûlans de poissons ! Je
« suis un four, et non un homme.... »

Cléarque dit que ce Philoxène alloit ** toujours au bain avant les autres ; qu'ensuite il rôdoit autour des maisons suivi de quelques esclaves qui portoient de l'huile, du vinaigre, du vin et autres assaisonnemens : entrant alors chez l'un ou chez l'autre, il assaisonnoit ce qu'on y avoit fait bouillir, mettant tout ce qu'il falloit, et s'en régaloit en glouton. S'étant un jour embarqué pour Ephèse, il ne fut pas plutôt arrivé qu'il se rendit à la poissonnerie : n'y ayant rien trouvé, il en demanda la raison. Tout, lui dit-on, a été enlevé pour une noce. Sur le champ il se baigne, va trouver le nouveau marié sans être prié ; et après le souper, il chanta l'Épithalame qui commence ainsi :

« Hymen ! le plus brillant des dieux, etc. »

* Mot équivoque qui signifie *les doigts :* c'est aussi le nom des forgerons qui, les premiers, tirèrent du fer du mont Ida en Crète. D'autres l'entendent des prêtres chargés d'attiser continuellement le feu sacré qui brûloit en l'honneur du soleil. Ce sentiment est assez probable. Ces prêtres dansant aussi autour du feu, leur danse fut appelée *danse pyrique*, et ensuite *pyrrhique*. Telle est la vraie origine de cette fameuse danse.

** C'est-à-dire, qu'il alloit au bain un des premiers ; car l'heure du bain étoit marquée. V. *Stuck*. C'est ainsi qu'Epictète a dit : Un tel va au bain de très-bonne heure, etc.

Tout le monde fut enchanté, car il étoit poète dityrambique. L'époux lui dit : Philoxène, viendrez-vous demain ? Oui, si l'on ne vend pas de poisson....

Il ne faut pas, dit Théophile, imiter Philoxène, fils d'Erynis, qui, mécontent de la nature, souhaitoit avoir un cou de grue, pour goûter plus long-temps le plaisir d'avaler : il auroit mieux fait de souhaiter d'être bœuf, chameau, cheval, éléphant. Les jouissances augmentant à proportion des forces, ces animaux doivent en avoir de beaucoup plus grandes * et beaucoup plus vives....

Voici un souhait de Melanthius : c'est Cléarque qui le rapporte en ces termes :

« Melanthius parut beaucoup plus sâge que Tithon dans ses désirs ;
« car Tithon ayant demandé d'être immortel, se trouve actuellement suspendu en l'air dans un nid **, où sa vieillesse le prive
« de tous les plaisirs de la vie ; au lieu que Melanthius, qui aimoit
« à jouir, ne souhaita que le gosier d'un oiseau à long cou, afin
« de savourer les alimens le plus qu'il étoit possible. »

CHAP. VI. Ce même auteur rapporte que certain

* Cela est mal vu. Les jouissances des sens ne sont qu'en proportion de l'irritabilité du genre nerveux. Un passereau jouit autant avec sa femelle, qu'un éléphant avec la sienne.

** *Nid.* Adam lit ici *talaroo*, d'après Eustathe ; *corbeille* ou *cage d'osier*. Cette leçon est vraie.

Pithylle, surnommé le friand, non content de la membrane qui tapisse la langue, mettoit par-dessus un enduit muqueux pour y faire adhérer davantage la saveur de ce qu'il mangeoit, et qu'ensuite il ôtoit cet enduit en se ratissant la langue avec un poisson. De tous les gourmands, ce triple goinfre est le seul qui se soit servi de doigtiers pour porter les morceaux plus chauds à sa bouche....

Il y a des auteurs qui ont écrit que le mets favori de Philoxène étoit le poisson. Aristote a simplement dit qu'il aimoit la table. Le même dit ailleurs que ces orateurs * d'Athènes, qui gouvernoient le peuple, passoient quelquefois toute la journée à voir des baladins, ou des *Prestigiateurs*, ou à parler à ceux qui revenoient des pays qu'arrose le Phase, ou le Borysthène; et qu'ils n'avoient jamais rien lu, si ce n'est peut-être le souper de Philoxène, encore pas tout entier....

Phanias raconte que Philoxène de Cythère, poète fort friand de bons morceaux, soupant un jour chez Denys, tyran de Sicile, et ayant vu servir un gros barbeau devant le prince, mais un fort petit devant

* Les Démagogues.

lui

lui, prit ce petit dans sa main et l'approcha de son oreille. Denys lui demanda pourquoi il faisoit cela; c'est, dit-il, qu'occupé de ma Galathée, je le questionne sur ce que je voudrois savoir à l'égard de Nérée; mais il ne répond pas à mes demandes *. On l'a sans doute pris trop jeune; ainsi il ne m'entend pas. Je suis persuadé que ce vieux, qu'on a servi devant vous, sait parfaitement ce que je voudrois connoître. Denys rit de la plaisanterie, et lui fit porter ce gros barbeau.

Ce prince s'enivroit volontiers avec Philoxène; mais celui-ci ayant été surpris en commerce illicite avec certaine Galathée, maîtresse du tyran, Denys l'envoya aux carrières. C'est-là que notre poète a fait son Cyclope, adaptant sa pièce à ce qui venoit de lui arriver. Le Cyclope étoit Denys, Galathée la joueuse de flûte, dont le tyran étoit amoureux; et Philoxène avoit pris pour lui le personnage d'Ulysse.....

Il y avoit à Rome, sous l'empereur Tibère, un homme voluptueux et très-riche, nommé Apicius. C'est de son nom que plusieurs sortes de gâteaux ont été appelés

---

* C'est à tort que Casaubon veut changer ici la négation en pronom.

apiciens. Son ventre lui coûtoit par an des sommes immenses. Il demeuroit ordinairement à Minturne, ville de Campanie, où il mangeoit des squilles qu'il payoit fort cher. On en pêche là de si grosses, que ni celles de Smyrne, ni les écrevisses d'Alexandrie n'en approchent pas. On lui dit un jour qu'on pêchoit des squilles monstrueuses en Afrique : il s'embarque sans tarder d'un seul jour. Après avoir essuyé une furieuse tempête, il arrive à la côte, où le bruit de son voyage l'avoit déja dévancé. Avant qu'il ait mis pied à terre, les pêcheurs viennent à son bord, lui apportent ce qu'ils ont de plus beau. – N'en avez-vous pas de plus grosses, leur dit-il ? – Non : il ne s'en pêche pas de plus belles que ce que nous apportons. Se rappelant aussi-tôt les squilles de Minturne, il ordonne à son pilote de retourner en Italie, sans approcher davantage de la côte où ils étoient....

CHAP. VII. Aristoxène de Cyrène, qui suivit réellement les maximes de la secte de sa patrie, étoit un philosophe extrêmement voluptueux. C'est de lui qu'est venu le nom d'*Aristoxéniens*, pour désigner certains jambons qu'on assaisonne d'une manière particulière. Le soir il alloit arroser de vin et de miel les

laitues de son jardin ; et les cueillant le lendemain de grand matin, il disoit que c'étoit des gâteaux verts que la terre lui envoyoit....

Trajan étant dans le pays des Parthes, et à plusieurs journées de la mer, un autre Apicius trouva le moyen de conserver des huîtres fraîches, et de les lui porter jusque-là. Mais ce ne fut point par le stratagème avec lequel on satisfit Nicomède, roi de Bithynie. Ce prince étoit alors très-éloigné de la mer, et avoit grande envie de manger d'un petit poisson qu'on appelle *aphye*. Son cuisinier ne pouvant en avoir, contrefit si bien ce poisson, que Nicomède y fut trompé. Voici comment Euphron fait parler un cuisinier à ce sujet dans une de ses pièces.

« Je suis élève du fameux Sotéride, cuisinier du roi Nicomède.
« Ce prince étant à douze journées de la mer, désira de manger
« de l'aphye : Sotéride, au milieu de l'hiver, lui en servit, pour
« la première fois *, une si délicate, que tout le monde en publia
« la bonté. Mais comment celà fut-il possible ? Sotéride prit une
« longue rave, la coupa en très-petits morceaux, imitant de son
« mieux la forme de l'aphye : la faisant alors frire dans l'huile, il

---

* Je conserve *prooton*, que Casaubon veut changer de la manière la plus absurde. L'auteur veut dire que jamais on ne s'étoit avisé d'un pareil stratagême. Adam lisoit *prootos*; mais gardons le texte.

« y mit le sel convenable, la saupoudra avec la graine de douze
« pavots noirs, et parvint ainsi à contenter le désir du roi, qui étoit
« sur les confins de la Scythie. Au reste, Nicomède, après avoir
« mangé sa rave, vanta beaucoup à ses amis l'excellence de
« l'aphye. Un poète et un cuisinier se ressemblent bien : c'est le
« génie qui fait l'ame de leur art particulier..... »

Archiloque de Paros parlant d'un certain Périclès, dit qu'il alloit comme un Myconien, s'introduire dans tous les festins sans y être invité. Comme le terroir de l'île de Mycone est très-mauvais, et que les habitans en sont pauvres, on les a toujours accusés d'une avarice sordide. Voilà pourquoi Cratinus appelle *Myconien* Ischomachus, qui étoit extrêmement avare.

« Comment serois-tu libéral, toi qui es fils d'Ischomachus le My-
« conien? B. Mais je suis honnête homme, et en cette qualité je
« suis venu manger chez d'honnêtes gens : entre amis, tout est
« commun. A. Oui, en buvant bien, et t'enivrant de vin pur,
« mais sans payer l'écot *. Tu viens sans être prié; en ami, cer-
« tainement ! c'est ton ventre qui porte ton esprit et ta raison à
« cet excès d'impudence !.... »

---

* Casaubon lit *eiseenegkas* au second vers; ce qui fait un spondée au quatrième pied, contre toutes les règles de la poésie, qui veut trois brèves ou un ïambe à ce pied; mais il falloit ôter l'augment du parfait, selon la liberté qu'ont les poètes. En général, Casaubon est pitoyable lorsqu'il veut toucher aux vers grecs. Il en ignoroit absolument les rythmes : il en donne preuve sur preuve. Adam n'a pas laissé passer cette erreur. J'abandonne donc les prétendus rétablissemens que fait Casaubon dans les vers; j'aurois une note à écrire presqu'à chaque passage.

Selon Archiloque, Eubule le comique disoit d'un semblable personnage :

« Nous avons à souper deux terribles acteurs, Philocrate et Philocrate. Ce n'est qu'un homme qui en vaut bien deux, et deux bons, ou plutôt trois. En effet, on raconte que cet homme étant invité à souper par un ami, qui lui dit de venir quand l'ombre * du cadran auroit vingt pieds, il s'y rendit du matin, avant que le soleil fût au point dont on étoit convenu, et l'ombre étant plus longue de deux pieds qu'on ne l'avoit dit ; encore s'excusa-t-il d'être venu un peu tard. J'ai eu, dit-il, des affaires qui ne m'ont pas permis de venir à la pointe du jour ; = car, dans le fait, un homme qui vient tard à un repas où l'on ne paie pas, est un soldat qui manque de se trouver à son poste, dit Amphis... »

Mais Chrysippe donne cet avis :

« Ne manquez pas un de ces banquets où l'on ne paie rien : une partie de débauche ne doit pas se négliger ; il faut au contraire la chercher avec empressement..... »

On lit dans Antiphane :

« C'est mener une vie de dieux, que de souper aux dépens d'autrui, sans assister au compte.... »

Il dit ailleurs :

« Que je vais vivre heureux ! je ne serai plus sans cesse aux expédiens pour avoir de quoi mettre sous la dent.... Voilà ce que j'apporte de chez moi, en venant à ce repas. Je n'ai pas voulu y assister sans payer ma réception : c'est ce que j'ai médité auparavant ; car nous autres poètes nous sacrifions toujours sans fumée... »

---

* Voy. Pollux, l. 6, p. 588, note 37.

CHAP. VIII. Le terme *monophagein* ou *manger seul*, étoit en usage chez les anciens. On lit dans Antiphane :

« Quoi, tu manges seul, et tu m'outrages ? »

Ameipsias a dit :

« Retire-toi, dit-il, monophage ! perceur de murs ! »

Homère, persuadé que la première vertu des jeunes gens, celle qui leur convient le plus, et dont ils peuvent tirer le plus d'avantages, est la tempérance, n'oublie rien pour leur en inspirer l'amour, afin qu'ils s'exercent aux belles actions, qu'ils s'y portent avec ardeur, qu'ils soient bienfaisans, et qu'ils se communiquent réciproquement ce qu'ils ont de bon. C'est donc dans ces vues qu'il ne leur propose que des mets communs, et d'un apprêt très-facile, sachant bien que la bonne table est la mère de la volupté, et ne fait qu'allumer les passions : qu'au contraire la frugalité est la source du bon ordre et de la modération dans toutes les circonstances de la vie. Voilà pourquoi il ne propose à tous les hommes qu'une manière de vivre très-simple, qui est la même pour les rois et pour les particuliers, pour la jeunesse et pour la vieillesse : toujours du rôti,

toujours du bœuf : fêtes, noces, festins, tout est égal chez lui.

Homère ne met sur la table de ses héros ni *thrions*, ni *candyles*, ni *ametes* *, ni aucune sorte de pâtisserie fine, ou *melipectes*. Il ne leur donne que des viandes propres à tenir le corps et l'esprit en bon état. Lorsqu'Ajax eut combattu seul contre Hector, Agamemnon lui donna, par honneur, un filet de bœuf : au vieux Nestor et à Phénix, il donna des viandes rôties.

Quoiqu'Alcinoüs menât une vie voluptueuse, Homère ne lui donne pas non plus d'autres mets. Le but de ce poète étoit sans doute d'éloigner les hommes de tout ce qui peut porter au déréglement. Ménélas en use de même aux nôces de ses enfans : il présente à Télémaque un filet de bœuf,

« Qu'on lui avoit servi rôti à lui-même, par honneur. »

Nestor, quoique roi, et ayant beaucoup de sujets, n'immole que des bœufs à Neptune sur le bord de la mer, pour ses enfans qu'il aimoit extrêmement ; et

* Ces mots, qui désignent différens alimens, seront expliqués plus loin. Il faudra chercher aussi à l'index tous les mots que je conserverai dans leur langue originale. Autrement, je devrois répéter nombre de fois les mêmes choses.

l'on peut dire qu'il n'y a pas de sacrifices plus agréables aux dieux que ceux qu'on fait pour ses proches et pour ses amis. Les amans de Pénélope, tout insolens et tout déréglés qu'ils sont, ne mangent dans Homère, ni poisson, ni volaille, ni pâtisserie délicate. Ce poète retranche, autant qu'il peut, tous ces ragoûts recherchés et ces mêts qui, comme dit Ménandre, sont de nature à allumer le feu de la concupiscence. On ne voit pas chez lui ces *plats de débauchés*, que le vulgaire et Chrysippe appellent *lastaurocacabes*, et dont l'apprêt étoit si recherché. Priam reproche même à ses enfans d'user de choses défendues par la loi, et les traite

« De brigands qui voloient publiquement des agneaux et des
« chevreaux. »

Philochore rapporte que les agneaux ayant manqué certain temps en Attique, les magistrats d'Athènes défendirent d'en manger aucun avant qu'il eût été tondu une fois....

Homère appelle l'Hellespont *poissonneux*. Il nous peint les Phéaciens comme de grands marins; nous apprend qu'il y avoit plusieurs ports à Ithaque, et plusieurs îles voisines où les poissons et les volatiles étoient en abondance : il compte même la mer

pleine

pleine de poissons entre les avantages particuliers de ces îles; et cependant il ne nous dit pas qu'on y ait jamais rien servi de semblable sur les tables. Il ne fait même pas servir de fruits, quoiqu'il y en eût beaucoup, et qu'il en parle avec un plaisir particulier. Ces fruits, selon lui, y étoient comme perpétuels, puisque les arbres en étoient chargés en toute saison :

« La poire y succède à la poire, etc. »

On ne voit ses convives ni couronnés, ni oints de baumes, ni faire de fumigations aromatiques; mais, débarrassant les hommes de tout ce superflu, il apprend sur-tout aux princes à être libres et à se contenter de peu.

A l'égard des dieux, on ne peut même leur supposer une nourriture plus simple que celle qu'il leur donne : c'est du nectar et de l'ambrosie. Les hommes ne leur présentent pour hommage, que les prémices de leurs propres repas : il n'y a ni encens, ni parfum, ni couronne; en un mot, rien de somptueux, rien de recherché. Il ne veut même pas que les hommes usent de ces vivres si simples jusqu'à pleine satiété; mais, à l'exemple des médecins les plus éclairés, il défend de se

remplir d'alimens, comme le donne à entendre ce vers :

« Après qu'ils eurent pris ce qui leur étoit nécessaire du boire et « du manger. »

Dès qu'ils avoient contenté la faim, les uns sortoient sur le champ pour aller s'exercer à la lutte, au palet, au javelot, et faisoient de ces divertissemens une préparation à des travaux plus sérieux : les autres entendoient des *citharœdes*, qui, joignant les accens de la cithare au chant, célébroient les actions des héros. Il n'est pas étonnant que des hommes élevés de cette manière, eussent toujours le corps et l'esprit libres des effets de l'humeur *......

Mais pour montrer combien une vie régulière est salubre, utile, et combien elle fournit de ressources, Homère fait venir Nestor au secours de Machaon, médecin des Grecs, blessé à l'épaule droite : et que lui fait-il donner ? Du vin, substance la plus contraire

* Je rends le mot *aphlegmantous* dans le sens le plus général. Mais il est faux qu'Athénée entende ce mot *simplement de maladie.* Athénée veut dire que ces héros ne prenant pas ces alimens incendiaires des cuisines recherchées, tenoient toujours leurs passions en bride, et qu'ils n'avoient pas les humeurs enflammées, ni susceptibles de violens orgasmes. Casaubon cite à tort et à travers les médecins, peu inquiet de les entendre, et d'en faire une juste application. Nous le verrons encore.

aux amas d'humeurs ; que dis-je, du vin de Pramne, que nous savons être épais, et capable de bien soutenir les forces : ce n'est pas pour le désaltérer, mais pour lui servir comme d'aliment ; aussi lui recommande-t-il d'en continuer l'usage. « Assieds-toi, bois, gratte du fromage de chèvre dans ce vin ; et après avoir bu, mange de l'oignon, afin de t'exciter encore à boire. « Homère dit néanmoins * ailleurs que le vin détruit les forces et abat totalement.....

Hécube, dans le même poète, s'imaginant qu'Hector va demeurer toute la journée à Troie, lui conseille de boire après qu'il aura fait des libations, l'exhortant ainsi à se réjouir. Mais Hector remet la partie à un autre temps, et sort pour aller combattre. Hécube ne continue pas moins de faire l'éloge du vin. Hector, qui revient tout hors d'haleine, rejette son conseil. Elle insiste encore sur ce qu'il boive après les libations d'usage ; mais lui, tout souillé de sang, il croit qu'il y auroit de l'impiété à le faire dans l'état où il se trouve alors....

Homère ne connoît pas seulement les avantages du vin, il sait aussi qu'il faut en prendre avec mesure,

---

* Oui, pris sans mesure.

et dit qu'il fait du mal à ceux qui en boivent à grands coups. Il n'ignoroit pas non plus les diverses manières de le mêler avec l'eau. En effet, Achille n'auroit pas dit en certaine circonstance, qu'il falloit le boire plus spiritueux, s'il n'y avoit pas eu certaine règle pour le mélange ordinaire de chaque jour. Peut-être ignoroit-il que le vin transpire aisément lorsqu'on n'y joint pas une dose d'alimens solides ; mais les médecins en ont été instruits par leur art. Voilà pourquoi ils donnent à ceux qui éprouvent quelque douleur à l'orifice * supérieur de l'estomac, du pain trempé dans du vin, pour soutenir et fortifier ces sujets. Quant à Homère, il donne à Machaon du pain, du vin et du fromage. Dans un autre endroit de ce poète, Ulysse réunit les avantages du boire et du manger :

« Celui qui a pris assez de boire et de manger, etc. »

Mais quand il s'agit de quelque partie de plaisir, où l'on boit plus qu'à l'ordinaire, Homère donne au vin l'épithète de *moëlleux :*

« Il y avoit des tonneaux de vin vieux moëlleux. »

Ce sont dans Homère, les femmes et de jeunes

* J'explique le terme *cardiaques* en traduisant.

filles même, qui lavent les hôtes; ce qui suppose qu'elles ne touchoient qu'avec décence des gens d'une vie réglée, et qui ne connoissoient ni le feu, ni les écarts des passions : tel étoit l'usage de l'antiquité. Ce fut ainsi que les filles de Cocale lavèrent Minos *, lorsqu'il arriva en Sicile. L'usage le leur permettoit.

Homère voulant censurer l'ivrognerie, nous représente un cyclope monstrueux, vaincu dans son ivresse par un homme bien petit en comparaison. Ailleurs il rapporte l'histoire du centaure Eurytion. Dans un autre endroit les compagnons d'Ulysse sont changés en lions et en loups par Circé, parce qu'ils s'étoient abandonnés à des plaisirs voluptueux. Ulysse est préservé, selon lui, parce qu'il a écouté les conseils de Mercure ; mais Elpénor, ivre et voluptueux, se précipite et se tue. Antinoüs, qui dit à Ulysse :

« Ce vin délicieux te blesse la tête. »

n'ayant pas su en user avec mesure, se *blesse* lui-même, et meurt ayant le verre à la main.

Lorsque les Grecs se rembarquent, Homère nous les représente comme ivres, et par cela même séditieux:

* Il est douteux, selon une autre tradition fabuleuse, que Minos ait poursuivi Dédale jusqu'en Sicile. Voy. *Val. Flac.*

ce qui cause aussi leur perte. Il nous dit ailleurs qu'Enée, le plus sensé des Troyens pour le conseil, s'étant oublié dans le vin jusqu'à vanter sa bravoure, et à menacer les Grecs, voulut soutenir ces bravades, en osant s'exposer à l'impétuosité d'Achille; mais qu'il s'en fallut peu qu'il ne pérît....

CHAP. IX. Agamemnon dit quelque part, au sujet de l'ivresse :

« Je me suis attiré ces maux en suivant de malheureuses pensées ;
« ou parce que j'étois ivre, ou parce que les dieux m'avoient
« troublé la cervelle. »

Mettant ainsi dans la même balance l'ivrognerie, et la fureur que lui avoient inspirée les dieux : car c'est ainsi que Dioscoride, disciple d'Isocrate, avoit lu ce passage.

Entre les reproches qu'Achille fait à Agamemnon, il l'appelle ivrogne, et impudent comme un chien. Telle étoit la manière de s'exprimer de ce sophiste thessalien, selon le proverbe qui dit : *un sophisme thessalien*, pour une injure grossière; et c'est sur ce jeu de mots que s'arrête sans doute ici Athénée....

Homère nous apprend les différens repas que faisoient ses héros. Le premier étoit l'*acratisme* ou

déjeûner, qu'il appelle *ariste*. Il en fait une fois mention dans l'Odyssée :

« Ulysse et le divin Porcher ayant allumé du feu et préparé
« l'*ariste*. »

Et une fois dans l'Iliade :

« Ils se mirent promptement à préparer l'*ariste*. »

Or, on voit dans ces vers qu'il parle d'un repas qu'on faisoit du matin, et que nous appelons *acratisme*, parce que ce ne sont que quelques morceaux de pain qu'on prend trempés dans de l'*acrate* ou vin pur; c'est ce que désigne Antiphane :

« Pendant que le cuisinier préparera le *dîner* * ; puis il ajoute :
« Tu peux faire l'*acratisme* avec moi. »

Cantharus a dit *acratisometha* dans le même sens :

« A. Est-ce que nous ne *déjeûnerons* pas ici ? B. Non, car nous
« devons dîner à l'isthme. »

Aristomène a dit, *acratioumai*.

« *Je vais prendre un petit déjeûner*, et je reviens après avoir
« mangé deux ou trois bouchées de pain. »

Philémon dit que les anciens faisoient quatre repas,

---

* Antiphane prend ici le mot *ariste* ou *dîner* dans le sens général des âges postérieurs à Homère; mais la citation n'est relative qu'au mot *acratisme*. Conférez Plutarque, *sympos*. et Pollux, sur tous ces mots.

l'*acratisme*, ou le déjeûner; l'*ariste* ou le dîner; l'*hespérisme* ou le goûter; et le *deipne* ou le souper. Ils appeloient aussi l'acratisme *dianestisme;* l'ariste *dorpiste;* et le deipne *epidorpide.*

Voici comme Eschyle rapporte l'ordre des repas.

« J'ai, dit Talamède, assigné le rang aux *Taxiarques*, aux *Stra-*
« *tarques* et aux *Hecatontarques:* quant à la nourriture, j'ai réglé
« qu'on feroit trois repas, l'*ariste*, le *deipne* et le *dorpe.* »

CHAP. X. Homère fait mention d'un quatrième repas en ces termes:

« Mais toi, viens après avoir *goûté: deielieesas.*

Ce repas, qu'on faisoit entre le dîner et le souper, s'appelle, selon quelques-uns, *deilinon.*

On voit, par le passage d'Eschyle, que l'*ariste* se prenoit du matin, le *deipne* à midi, et le *dorpe* au soir. Mais on pourroit présumer que les mots *ariste* ou déjeûner, et *deipne*, ont été synonymes: car Homère dit, en parlant d'un repas du matin:

« Ils prirent donc *le deipne*, et s'armèrent après. »

Or, on sait que ces guerriers prenoient de la nourriture dès que le soleil étoit levé, et qu'ils marchoient aussitôt au combat.

Dans Homère on mange assis. Il y a des gens qui pensent

pensent que chaque convive avoit sa table particulière. Ils se fondent sur ce que l'on dressa une table *bien polie* pour Mentès, lorsqu'il arriva chez Télémaque, toutes les tables étant déja dressées ; mais cela ne prouve pas clairement ce qu'on veut en conclure. En effet, ces termes peuvent signifier que Mentès (ou Minerve) mangea à la table de Télémaque. Au reste, les tables de ces assemblées étoient pleines, ou, selon l'expression d'Anacréon, entièrement couvertes de toutes sortes de biens, comme on le pratique encore chez les Barbares en général. Dès qu'on avoit quitté la table les servantes l'ôtoient, emportant aussi les vases et le pain qui restoit.

Homère nous présente une singularité dans le repas que Ménélas donne à Télémaque. Il les fait converser ensemble après qu'ils ont soupé ; ensuite ils se lavent, et se remettent à table pour souper : enfin ils pleurent, et rappellent encore le souper : *dorpe*.

Un passage de l'Iliade sembleroit contraire à ce que l'on vient de dire, savoir, qu'après le repas on ôtoit les tables *,

* Il faut lire *men* et non *mee*. Adam l'a bien vu ; autrement on rend l'auteur absurde. L'abréviateur rend le passage encore plus obscur, en retranchant du vers précédent, *il venoit de cesser de* — boire et de manger, etc. ;

« Il venoit de finir de boire et de manger, et la table étoit encore
« dressée ; »

mais il faut ponctuer autrement, et lire :

« Il mangeoit et buvoit encore, et la table étoit dressée ; »

ou bien il faut dire que c'est dans ce passage une censure de ce qui se faisoit en ce moment-là chez Achille. En effet, il semble contre la bienséance qu'il soit tout en larmes, et que la table se trouve dressée, comme elle l'est devant une compagnie de convives, pendant toute la durée d'un repas.

On servoit le pain dans des corbeilles ; mais on ne servoit à souper que du rôti : car, selon Antiphane,

« Quand Homère immole des bœufs, il ne fait point de ragoûts ;
« il ne fait bouillir ni viande, ni cervelle : il rôtit jusqu'aux in-
« testins, tant il tient aux anciens usages. »

On faisoit des viandes autant de parts qu'il y avoit de convives. Voilà sans doute pourquoi les repas ont l'épithète de *eïsas*, égaux, ou égalité des portions.

---

ainsi l'on ne doit pas changer la ponctuation. Voy. *Ili.* l. 24, v. 475. Mais en examinant bien ce passage, il n'est pas favorable à ce que veut dire Athénée, selon l'abréviateur. Le sens est : « Il venoit de cesser de boire et de manger ; la « table n'étoit même pas encore ôtée. » On ne peut pas conclure de-là qu'on n'ôtoit point la table après les repas ; car il s'agit du moment même où Achille vient de la quitter : l'abréviateur l'a bien senti.

Ces repas sont en outre appelés *daitai*, du mot *dateisthai*, qui signifie *partager*. En effet, tout s'y distribuoit par portions, même jusqu'au vin.

« Nous sommes enfin rassasiés de mets; de mets, dis je, partagés « également. »

On lit dans un autre endroit:

« Sois content, Achille : tu ne seras pas privé d'une portion égale. »

Ces passages ont fait croire à Zénodote que repas *égal* signifioit ici *bon repas*, parce que la bonne nourriture étoit nécessairement * toujours en certaine proportion; et que le poète, au lieu de dire simplement *iseen*, *égale* ou *proportionnée*, avoit alongé ce mot par l'addition d'une syllabe, et avoit dit *eïseen*. (D'ailleurs le rapport de *bonté* et d'*égalité* se fait encore sentir, selon lui) par ce qui arrivoit chez les premiers hommes: comme ils étoient sujets à manquer du nécessaire, dès qu'il y avoit des vivres en quelque endroit, ils y couroient par bandes, les ravissoient avec violence, en privoient ceux qui les avoient, et devenoient même

* Casaubon et Adam se sont mis mal-à-propos à la torture pour expliquer cet endroit, où il faut lire *anagkaion een isee, ep.* etc., ou *hee isee*, etc. ; ce que j'ajoute ensuite en parenthèse n'est pas du texte, mais pour faire sentir le but des détails suivans. Il est certain que l'abréviateur a mutilé ici le texte, sans trop l'entendre.

meurtriers, en blessant tous les rapports d'*égalité*; c'est ce qui a fait appeler ces actions *atasthalies*, ou proprement *injures faites dans les repas*, des mots *atee*, outrage, et *thalia*, festin; parce que c'est, dit-il, dans les repas que les hommes ont commencé à s'offenser les uns les autres. Mais Cérès leur ayant procuré une nourriture abondante, ils se la partagèrent également, et le bon ordre régna aussi-tôt dans leurs repas. C'est de-là qu'est venue l'idée de partager le pain et les mets par *égales portions*, et de donner aux convives ces vases nommés *aleisa*, parce qu'ils étoient de même mesure. Les alimens ont donc ensuite été nommés *dais*, partage ou portion, du mot *daiesthai*, partager, distribuer. Le cuisinier a été nommé *daitros*, parce qu'après avoir fait rôtir les viandes, il les servoit par égales portions à chacun.

Homère n'emploie non plus le mot *dais*, comme *aliment*, qu'en parlant des hommes, et non des animaux. Zénodote, ne sentant pas la vraie signification de ce mot, a mis dans son édition d'Homère :

« Il donna leur corps en proie aux chiens, et les fit servir de nour-
« riture (*daita*) aux oiseaux carnassiers. »

appelant ainsi (*daite*, partage égal) la nourriture des vautours, et autres semblables oiseaux; tandis qu'il

n'y a que l'homme qui soit susceptible d'admettre l'égalité *, en renonçant à une violence volontaire. Ainsi il est le seul dont la nourriture puisse être appelée *dais*, parce qu'elle se distribue à chacun avec égalité.

Les convives d'Homère n'emportent jamais chez eux ce qui reste du festin : cela est laissé chez celui qui donne le repas ; et la femme de charge le serre, afin qu'on ait de quoi servir sur le champ au premier hôte qui pourra se présenter.

Homère fait manger du poisson et des oiseaux aux personnages de son temps. Les compagnons d'Ulysse étant en Sicile, vont à la chasse des oiseaux, et tâchent de prendre avec leurs hameçons crochus des poissons, et tout ce qui leur tombe sous la main. Ils n'avoient pas fait ces hameçons en Sicile, mais ils les avoient apportés dans leurs vaisseaux : ce qui montre qu'ils savoient l'art de la pêche, et qu'ils s'en occupoient. Ce poète compare les compagnons d'Ulysse, ravis par Scylla, à des poissons pris avec une longue ligne, et tirés hors de l'eau. Il nous présente même l'art de la

* Adam, comme tous les autres, manque le sens de ce passage, qui est cependant bien clair.

pêche beaucoup mieux que nombre d'auteurs qui ont écrit des poëmes et des traités sur ce sujet : tels sont Cæclus d'Argos, Numenius d'Héraclée, Pancratius d'Arcadie, Posidonius de Corinthe, et Oppien * de Cilicie, qui a presque été de notre temps. Voilà tout ce que je connois de poëmes sur l'art de la pêche. Ceux qui l'ont traité en prose, sont Seleucus de Tarse, et Léonide de Byzance.

CHAP. XI. Nous ne voyons pas qu'Homère fasse servir dans les repas de semblables alimens, ni de jeunes animaux. Une telle nourriture ne convenoit pas à des gens aussi distingués. Depuis, on a mangé des poissons et des huîtres, quoique cet aliment-ci soit peu salubre et peu agréable, et qu'il faille même aller le chercher dans les gouffres de la mer, si on veut en avoir :

« Vraiment cet homme est bien leste, et plonge habilement. »

Le même poète ajoute que cet homme a rassasié bien des gens,

« En pêchant des calmars. »

---

* Poète peu important, boursouflé, qui, çà et là, présente quelques heureux vers ; du reste, peu instructif, et souvent dans l'erreur. On doit cependant savoir gré au dernier éditeur du soin qu'il prend pour nous l'éclaircir. Ses notes font tout le prix de l'édition.

On voit dans Homère que chaque convive* a plusieurs choses devant lui. Ainsi ils ont tous leur corbeille, leur table et leur coupe,

« Pour boire quand il leur plaît. »

Les cratères étoient couronnés de la liqueur qu'on buvoit. Pour cet effet le bord ** étoit surmonté d'un cercle plus évasé, afin qu'on pût les remplir jusqu'au vrai bord, et les couronner ainsi sans répandre : ils prenoient cette précaution pour éviter un mauvais présage.

« Les serviteurs, dit le poète, commencèrent à verser à boire à *tous*
« les convives, dans leurs vases. »

Le mot *tous* *** de ce vers ne se rapporte pas aux *vases*, mais aux convives. C'est aussi de même qu'Antinoüs s'exprime, en parlant à Pontonoüs :

« Verse du vin pur à *tous* ceux de la salle. »

---

* Je lis *polla*, avec les débris de mon manuscrit, où je trouve distinctement *pol*. Casaubon aura lu *pot*, dont il a fait *poteeria* ; mais ce mot est inutile ici.

** On a interprété le *vina coronant* bien différemment. Voy. l'article de *la table*, dans le traité des vins de Baccius. L'auteur en parlera encore. Paschal mérite d'être comparé avec Baccius. V. *de coronis*, p. 68 et pag. 12.

*** La phrase grecque souffre l'équivoque dans le mot *tous* ; mais elle ne peut avoir lieu en françois.

Il ajoute :

« Il versa ensuite à boire à *tous* les convives, dans leurs coupes... »

Il y avoit dans les repas des honneurs particuliers pour les personnages de distinction. Diomède a, par honneur, plus de viandes et plus de coupes à boire que les autres. Ajax a un filet entier de bœuf, morceau réservé aux rois. Télémaque et Pisistrate ont chez Ménélas,

« Un filet de bœuf qu'on lui avoit servi par honneur. »

Homère fait aussi donner à Agamemnon et à Idoménée plus de coupes à vider. Les Lydiens honorent de même Sarpédon, tant par les morceaux distingués qu'on lui sert, que par la place qu'on lui donne.

Il y avoit aussi une manière de se saluer réciproquement, par les santés qu'on se portoit :

« Les dieux se saluoient les uns les autres avec des coupes d'or. »

c'est-à-dire, qu'ils les tenoient de la main droite, et se les présentoient réciproquement. Quelqu'un salua ainsi Achille. Le poète se sert ici du mot *deidecto*, au lieu d'*edexiouto ;* c'est-à-dire qu'Ulysse porta la santé à Achille en lui présentant la coupe de la main droite.

Mais il étoit permis dans les repas de donner de sa portion ce qu'on vouloit. Ce fut ainsi qu'Ulysse coupa

coupa un morceau d'un filet de bœuf qu'on lui avoit servi, et le donna à Demodocus.

Dans les grands repas on avoit des citharœdes et des danseurs, comme on le voit par les amans de Pénélope chez Ménélas :

« Un divin musicien chantoit, et deux *cubistères*, commençant
« leurs jeux en suivant ses accens, se mirent à pirouetter. »

Le mot *molpee*, relatif aux cubistères, est ici pour *paidia*, jeu.

CHAP. XII. Ces musiciens étoient ordinairement des gens circonspects, et même une espèce de philosophes. Agamemnon en laissa un à sa femme Clytemnestre pour la garder, et l'aider de ses avis. Cet homme l'entretenant sur-tout des vertus des femmes, lui inspiroit l'amour du bien. Comme il avoit d'ailleurs le talent de la divertir, il la détournoit du mal sans même qu'elle s'aperçût de la ruse. C'est ainsi qu'Egiste n'a pu la corrompre, qu'après qu'il eut tué ce gardien dans une île déserte.

Tel étoit encore ce musicien que les amans de Pénélope forçoient de chanter à leurs repas, malgré les imprécations qu'il faisoit contre eux, vu les embûches qu'ils tendoient à cette reine. C'est ce qui fait dire

à Homère qu'en général ces chantres étoient des gens respectables ou circonspects.

« Voilà pourquoi, dit-il, les muses leur ont donné le talent de la « musique, et aiment tous les chantres. »

Il est vrai que Démodocus chante chez les Phéaciens les amours de Mars et de Vénus; mais il est évident que l'intention du poète n'est pas d'approuver cette passion : au contraire, sachant qu'ils étoient élevés dans une vie voluptueuse, il veut les détourner des désirs déréglés, en leur présentant des choses toutes semblables à ce qui se passoit chez eux, tandis qu'il paroît ne vouloir que les amuser. Phémius chante aux amans de Pénélope le retour des Grecs, comme ils le lui ordonnent; mais les syrènes chantent à Ulysse ce qui peut lui faire le plus de plaisir, et flatter davantage son amour pour la gloire, et sa grande expérience.

« Outre les autres choses qui nous sont connues, nous savons tout « ce que la terre fertile renferme dans son sein. »

Les danses que l'on remarque dans Homère, sont celles de ces cubistères, et celle qui s'exécutoit en jetant une balle. Agallis, grammairienne de Corcyre, en donne l'invention à Nausicaa, voulant en

faire honneur à une princesse de son pays. Dicæarque l'attribue aux Sicyoniens, Hippase aux Lacédémoniens, qui, certes, ont toujours excellé dans cette danse, et dans tous les autres exercices du corps. Nausicaa est la seule des héroïnes qu'Homère fasse jouer à ce jeu de balle. On vit par la suite Démotèle, frère de Théognis, sophiste de l'île de Chio, et certain Chéréphane se rendre fameux à ce même exercice.

C'est ce Chéréphane qui suivoit par-tout un jeune débauché, et qui, sans lui parler, l'empêchoit, par sa présence, de faire aucun mal. Le jeune homme, fatigué de sa compagnie, lui dit enfin : Chéréphane, si vous voulez cesser de me suivre, vous obtiendrez tout de moi. Croirois-tu, répond Chéréphane, que je voulusse m'entretenir un instant avec toi ? — Pourquoi donc me suivez-vous ainsi ? — C'est que j'ai beaucoup de plaisir à te voir, quoique je désapprouve ta conduite.....

Cette balle, qu'on appeloit autrefois *Phæninde*, s'appelle actuellement *Harpaste*. C'est de tous les jeux celui que je préfère, parce qu'étant pénible, il demande beaucoup d'agilité pour ne pas manquer la balle, et beaucoup d'efforts dans les mouvemens de la colonne

cervicale. Antiphane nous rapporte ainsi le jeu de la *Phœninde.*

« Lorsqu'il a pris la balle, il se plaît à l'envoyer à celui-ci, à éviter
« celui-là ; à la faire manquer à l'un, à la relever pour l'autre *, et
« avec de grands cris. »

Cette balle s'appeloit encore *Aphétinde*, du mot *aphesis*, qui signifie *renvoi.* A l'égard du mot *Phœninde*, Juba, roi de Mauritanie, prétend qu'elle fut ainsi nommée de *Phœnestius*, qui tenoit une académie pour la jeunesse, et qui en fut l'inventeur. Antiphane dit :

« Vous alliez chez Phænestius jouer à la Phæninde. »

Ceux qui jouoient à la balle, s'appliquoient à faire tous leurs mouvemens avec grace, comme on le voit dans ce passage de Damoxène :

« Un jeune homme d'environ dix-sept ans, jouoit à la balle ; il
« étoit de Coos : or, cette île semble ne produire que des dieux.
« Dès qu'il eut jeté un regard sur ceux qui étoient assis, il com-
« mença à jouer ; et soit qu'il prît la balle, soit qu'il la jetât à
« un autre, nous l'accompagnions de cris de joie. Quelque chose
« qu'il dît ou qu'il fît, sa bonne grace, sa politesse, son maintien
« frappoient encore plus, messieurs, que sa beauté. Pour moi, je
« n'ai jamais vu tant de charmes réunis, et je n'en ai pas non plus
« entendu parler. Le trait qui me perça, m'eût encore été bien plus
« sensible, si j'eusse demeuré là davantage ; et il me semble que
« je ne suis pas encore bien guéri. »

---

* Je lis *too d'an.* dans ce troisième vers, où *ton* est absurde. — Du reste, voyez *Meurs.* sur les *jeux* de la Grèce, et Burette, *acad. inscript.*

Ctésibius de Chalcide, quoique philosophe, jouoit aussi avec grace à la balle : plusieurs seigneurs de la cour d'Antigonus se faisoient même un plaisir de s'y exercer avec ce philosophe. Un auteur Lacédémonien, nommé Timocrate, a fait un traité sur cette matière.

CHAP. XIII. Les Phéaciens, dans Homère, dansent aussi sans balle * : ils dansent même seuls alternativement et en se succédant souvent. C'est ce qu'indique le poète par ces mots : *changeant fréquemment.* Les spectateurs applaudissoient pendant ce temps-là, faisant retentir leurs premiers doigts ; ce qu'Homère exprime par le mot *leekein*, ou *faire du bruit*, *éclater.*

Il a aussi connu les danses qui s'exécutoient au chant : car pendant que Démodocus chante, de jeunes garçons dansent ensemble. On voit dans l'*oplopée*** un jeune garçon jouer de la cithare, et d'autres chanter, danser de concert au son de cet instrument. Or, ceci nous indique la danse *hyporchematique*, qui fut fort en vogue du temps de Xénodème et de Pindare.

* Casaubon ajoute, *avec une balle*, ce qui est inutile après les détails précédens. Au reste, cela n'est pas dans les textes.

** Nom du liv. 18 de l'Iliade.

Cette danse consiste à représenter, par des gestes appropriés, ce que désignent les paroles que l'on chante. L'élégant Xénophon nous présente l'exécution de cette danse, en décrivant dans son *anabasis* le repas que lui donna Seuthès, roi de Thrace. Il dit donc :

« Après les libations et les hymnes sacrés, les « Thraces, se levant de table les premiers, se « mirent à danser en armes au son des flûtes. Ils « sautoient fort haut, et avec beaucoup de légèreté, « en s'escrimant avec leurs épées : enfin, l'un d'eux « frappa son adversaire, de manière qu'on crut qu'il « l'avoit blessé. Celui-ci se laissa tomber avec adresse, « et toute l'assemblée jeta un cri. Le vainqueur le « dépouilla de ses armes, et s'en alla en chantant « les louanges de Sitalce. Les autres Thraces em- « portèrent le vaincu, comme s'il eût été mort; mais « il n'avoit aucun mal. »

« Après lui parurent les Œnianes et les Magné- « siens, et ils dansèrent en armes la *karpœe* ou les « semailles : voici comment cette danse s'exécute. « L'un des acteurs, ayant ses armes auprès de soi, « sème et fait avancer deux bœufs accouplés, se « retournant souvent comme ayant peur. Un voleur

« s'approche, l'autre l'aperçoit, prend les armes, et
« combat devant le joug, en suivant le son de la
« flûte. Le voleur, à la fin, le lie et emmène l'atte-
« lage : quelquefois c'est le conducteur des bœufs
« qui lie et emmène le voleur attaché à l'attelage,
« les mains liées par derrière. »

« Un autre dansa la Persique, frappant deux
« petits boucliers l'un contre l'autre, tombant à ge-
« noux en cadence, pour se relever de même, et
« cela au son de la flûte : ensuite les Arcadiens se
« levèrent après s'être armés de toutes pièces; ils
« s'avancèrent en cadence au son de la flûte, qui
« jouoit l'air de *la danse armée* *, chantèrent des
« hymnes, et dansèrent.... »

Les héros d'Homère s'amusoient des flûtes simples, ou même des flûtes composées (*syrinx*). Agamemnon entend avec plaisir le son bruyant de l'une et l'autre de ces flûtes. Cependant Homère ne les introduit pas dans les festins, quoiqu'il en fasse mention au XVIIIe. livre de l'Iliade (l'*oplopée*), à l'occasion d'une nôce; mais il laisse les flûtes aux Barbares. Voilà pourquoi il fait entendre chez les

* Voyez le Lexique de Baduelle, pour le rythme de cette danse, et de Cahusac, t. 1, p. 93, *Traité de la danse*.

Troyens le son bruyant des flûtes, tant simples que composées....

CHAP. XIV. Après le souper on faisoit des libations ; mais c'étoit à Mercure, et non à Jupiter * *teleios*, comme on l'a fait par la suite. On rendoit cet honneur à Mercure, parce qu'il semble que ce soit lui qui préside au sommeil. On lui faisoit aussi des libations sur les langues que l'on brûloit en son honneur en sortant de table. Les langues lui sont consacrées à titre d'interprète des dieux.

Homère n'ignoroit pas qu'il y eût *diverses espèces de mets*, puisqu'il le dit formellement : *pantoiee edoodee*. Il dit encore *des mets tels qu'en mangent les rois que Jupiter place sur le trône*. Il connoissoit aussi la magnificence de nos jours. La maison de Ménélas étoit la plus brillante de son temps. Polybe nous représente de même la maison pompeuse et brillante d'un roi d'Ibérie, qui, selon lui, avoit imité la volupté des Phéaciens ; outre qu'on voyoit au milieu de son palais des cratères d'or et d'argent pleins d'une espèce de vin **

* Jupiter et Junon avoient cette épithète, comme présidans aux mariages, selon Plutarque. Mais voy. ici Pollux, p. 572, et la note 30.

** De la bierre.

fait

fait avec de l'orge. Homère décrivant la maison de Calypso, nous représente Mercure tout étonné de sa magnificence. Il nous peint en un seul vers les délices et les jouissances des Phéaciens :

« Les plaisirs de la table et la musique ne cessent pas chez « nous, etc.... »

Ératosthène lit ainsi un passage d'Homère :

« Pour moi, je dis qu'il n'y a pas de moment plus flatteur qu'une « joie sage et sans écart, lorsque des convives entendent un chantre « dans l'appartement. »

Il y a dans son texte *kakoteetos apousees* *, *toute méchanceté à l'écart.* Mais le mot méchanceté s'entend ici de *folie*, *extravagance.* En effet, les Phéaciens, très-chéris des dieux, comme le dit Nausicrate, devoient nécessairement être des gens fort réservés....

Les amans de Pénélope jouoient ** à la *pettie* devant la porte, selon le même poète. Ils ne l'avoient certainement pas appris de Diodore Mégalopolitain, ni de Léon de Mitylène, originaire d'Athènes, et qui, selon Phanias, étoit invincible à ce jeu. Appion d'Alexandrie, dit que Ctéson d'Ithaque, lui avoit appris ce que c'étoit que la *pettie* des amans de Pénélope :

* C'est ce qui fait la différence de son texte. *Odyss.* l. 9, v. 6.

** V. Meursius, livre cité, et Bianchini, *Hist. Univers.*

« Comme ils étoient cent huit, ils posoient le même » nombre de pièces, mais en opposition, cinquante- » quatre d'un côté, et autant de l'autre, laissant un » petit intervalle libre entre les deux lignes. Dans » cet intervalle ils plaçoient la pièce qu'ils appe- » loient Pénélope : c'étoit là le but qu'ils tâchoient » de frapper, après avoir tiré au sort à qui viseroit » le premier. Si quelqu'un frappoit la pièce Péné- » lope avec une autre pièce, et la faisoit sauter de » sa place, il mettoit la sienne à la place où se » trouvoit d'abord Pénélope : relevant ensuite celle- » ci à l'endroit où elle avoit été jetée, il lançoit » une autre pièce, et s'il l'atteignoit encore sans tou- » cher aucune des autres, il avoit gagné, et conce- » voit le plus grand espoir d'épouser la reine. »

Eurymachus, qui avoit souvent vaincu ses rivaux à ce jeu, se flattoit beaucoup de ce mariage. Mais tous ces amans ont, dans le poète, les mains si foibles et si délicates, qu'ils ne peuvent tendre l'arc d'Ulysse. Ceux qui les servent sont aussi esclaves d'un luxe voluptueux....

L'odeur des parfums est singulièrement vaporante dans Homère : *

* Iliad, liv. 14.

« Ce parfum ayant été remué dans la maison d'airain du maître « des dieux, l'odeur s'en répandit par toute la terre et dans les « cieux.... »

Ce poète connoissoit aussi la mollesse des bons lits. Arète * en fait couvrir un très-bon pour Ulysse; et Nestor, parlant à Télémaque, se vante d'en avoir un grand nombre de semblables....

Il y a des poètes qui ont prêté aux temps de Troie, le luxe et les bassesses de leur âge. C'est donc avec indécence qu'Eschyle représente les Grecs ivres, et se cassant mutuellement des pots de chambre sur la figure.

« Voici, dit-il, l'homme qui m'a lancé un trait : c'est, vous allez « en rire, un puant pot-de-chambre ; et il n'a pas manqué son « coup. Le pot s'est brisé en mille pièces autour de ma tête, et « ce fut pour moi une odeur bien différente de vos flacons « d'essences !... »

Sophocle dit aussi dans son banquet des Grecs:

« Mais dans sa colère il me jeta un puant pot-de-chambre, et il ne « me manqua point. Le vase se brisa autour de ma tête: il puoit ! « il puoit si fort, que j'en frissonnai !

Eupolis fait blâmer ainsi celui qui a introduit le nom de pots-de-chambre :

« A. Je n'aime pas à *laconiser;* mais *tageniser* (ou faire de la

---

* Odyss., l. 7.

« friture), je donnerois de l'argent pour le faire. Je pense que « nombre de femmes s'en sont actuellement *bien donné*. Celui « qui a le premier conseillé de boire sur nouveaux frais, a certai- « nement donné lieu aux *infamies les plus grossières*. B. Soit. « Mais qui a le premier introduit l'usage des pots-de-chambre ? « L'invention est belle, sans doute, et digne de Palamède * !.....

Les chefs qui, dans Homère, mangent chez Agamemnon, ne font rien d'indécent ; et si Achille et Ulysse se querellent, au grand plaisir de ce roi, leur dispute a quelque chose d'utile pour but, puisqu'il s'agit de savoir si l'on doit prendre Ilion par embûches ** ou par force. Les amans de Pénélope, lors même que le poète nous les représente ivres, ne font rien qui approche de l'indécence qu'Eschyle et Sophocle ont supposée. Ils se contentent de jeter un pied de bœuf à la tête d'Ulysse....

Les héros étoient assis à table, et non couchés: ce qui se pratiquoit quelquefois chez Alexandre le grand, comme l'a dit Douris. Ce prince donnant un repas à quatre cents officiers de son armée, les fit tous asseoir sur des chaises et des siéges d'argent

* Palamède s'acquit une gloire immortelle par l'invention des lettres, en observant le vol des oiseaux, comme elles furent, dit-on, inventées chez les Chinois. C'est une allusion au grand génie de ce guerrier, car certainement il n'imagina par les pots-de-chambre.

** Lisez *Lochoo*.

garnis de coussins de pourpre. Hégésandre dit qu'il étoit d'usage en Macédoine de ne jamais être couché à table, à moins qu'on n'eût tué un sanglier hors des filets. Jusque-là on mangeoit assis. Cassandre, quoiqu'âgé de trente-cinq ans, ne mangeoit qu'assis à la table de son père, parce qu'il n'avoit pas encore pu exécuter cette tâche, malgré sa force et son habileté à la chasse....

Homère, attentif aux bienséances, ne met sur la table de ses héros que les viandes mêmes qu'ils ont apprêtées pour eux. Loin de trouver quelque chose de ridicule et de bas à faire cuire et assaisonner leur souper, ils se faisoient un plaisir de se servir eux-mêmes : ils attachoient certain honneur, dit Chrysippe, à montrer en cela beaucoup d'adresse. Ulysse, si l'on en croit Homère, n'a jamais eu d'égal pour bien découper les viandes, et pour arranger un feu de cuisine. Patrocle et Achille mettent la main à tout dans le neuvième livre de l'Iliade, intitulé les *lites* (ou *supplications*). A la nôce que fait Ménélas pour son fils Mégapenthès, c'est le jeune marié qui verse à boire. Mais nous sommes si déchus de cette simplicité, que nous nous couchons à table...

Autrefois il n'étoit pas permis d'avoir des bains

dans l'enceinte d'une ville; mais depuis peu on les y a introduits. Antiphane avoit montré le danger de cet usage:

« Peste soit du bain qui m'a si mal arrangé! il m'a tout échaudé.
« On ne sauroit plus me toucher qu'on ne m'écorche, tant l'eau
« chaude est mordante! »

Hermippe parle de même:

« Par Jupiter! il ne faut pas qu'un homme de bien s'enivre, ni
« qu'il prenne de bains chauds: c'est néanmoins ce que vous
« faites. »

Mais de nos jours on a poussé le raffinement de la cuisine et des parfums à l'excès: un homme se plongeroit tout entier dans un bassin de parfums, qu'il ne seroit pas content, dit Alexis. Les confiseurs épuisent tout leur art pour les friandises.

CHAP. XV. On a même imaginé de se coucher sur des éponges, pour augmenter les plaisirs des jouissances de l'amour. On connoissoit déja, du temps de Théophraste *, des substances si efficaces pour ces plaisirs, qu'elles procurent, dit-il, jusqu'à soixante-dix extases, mais causent enfin une hémorragie.

---

* Voy. Theoph. *Hist. Plantar.* l. 9, c. 20, et Bod a Stapel, p. 1169, seq.

Phylarque rapporte que Sandiocotte, roi des Indes, envoya à Seleucus des présens, parmi lesquels il y avoit des aphrodisiaques d'une telle vertu que, mis sous la plante des pieds dans les délires de l'amour, ils rendoient les uns aussi chauds que des coqs, et calmoient les feux des autres....

A l'égard de la musique, elle est devenue d'une licence extrême; mais le luxe des habits et des chaussures est des plus somptueux....

Homère, qui connoissoit la nature des parfums, ne nous présente aucun de ses héros parfumé, si l'on excepte Pâris, qu'il nous peint

« Tout brillant de parfum. »

Un autre poète s'est aussi servi de la même expression :

« Il se rend le visage brillant, en le frottant avec le cosmétique de
« Vénus. »

Homère ne donne pas non plus de couronne à ses héros, quoiqu'il ait connu ce que c'étoit qu'une *couronne*. En effet, il emploie figurément le mot *couronner* * dans ce passage :

« Une île qu'une vaste mer couronnoit. »

---

* Voy. Paschal, *de coronis* : il mérite d'être lu, l. 1, c. 5, et c. 2, 3.

Il dit dans un autre endroit :

« La couronne de la guerre étendoit par-tout ses ravages.... »

Il faut encore remarquer que dans l'Odyssée Ulysse se lave les mains avant de manger, ce que les héros de l'Iliade ne font jamais, au moins ne voit-on pas qu'ils le fassent. C'est sans doute parce que l'Odyssée est la peinture de la vie de gens oisifs, et que la paix a accoutumés à la mollesse. Dans ce genre de vie on a grand soin de son corps; on se baigne, on se lave, on danse, on joue aux osselets, à la paume : (ceci montre qu'Hérodote a dit mal-à-propos que ce fut sous Atys * qu'on inventa les jeux pendant un temps de famine, afin qu'en jouant on oubliât qu'on avoit faim : or, ces temps héroïques sont bien plus anciens qu'Atys.) Mais pendant la guerre de Troie, tous les peuples ne font presque que crier :

« Ecoute-nous, *Alala,* fille de la guerre, toi qui préludes aux jets
« des lances.... »

Les Athéniens ont accordé le droit de bourgeoisie

---

* C'est Athénée qui se trompe. Selon l'histoire obscure de ces anciens temps, *Atys* eut pour fils *Lydus,* chef des Lydiens, à qui l'on attribue l'invention des jeux. Adam entre ici dans de grands détails pour justifier Hérodote : ils sont inutiles.

à

à Aristonicus de Caryste, joueur de balle d'Alexandre le grand, en considération de son habileté à ce jeu, et lui ont érigé une statue : car les Grecs ont fait par la suite beaucoup plus de cas des arts mécaniques, que des inventions dues au génie et à la culture de l'esprit.

CHAP. XVI. C'est aussi pour la même raison que les Istiéens ou *Orites* dressèrent sur leur théâtre, en l'honneur d'un joueur de gobelets, nommé Théodore, une statue d'airain qui tenoit une petite boule. Les Milésiens firent le même honneur à Archélaüs, cithariste. Pindare n'eut pas de statue à Thèbes, tandis que le musicien Cléon en eut une avec cette inscription :

« Tel fut Cléon, chantre de Thèbes, fils de Pythéas. De tous les
« mortels, c'est lui qui se ceignit la tête de plus de couronnes. Sa
« gloire s'étendit jusqu'au ciel. Nous te saluons, Cléon, toi qui
« illustras Thèbes, ta patrie.... »

Polémon raconte que lorsqu'Alexandre rasa la ville de Thèbes, un des habitans cacha son or dans la cavité du manteau de cette statue, et se déroba en fuyant. La ville ayant été rebâtie et repeuplée, il y revint et retrouva son or trente (*vingt*) ans après. Un

Logomime nommé Hérodote *, et un danseur nommé Archélaüs, furent au nombre des amis les plus honorés du roi Antiochus, dit Hégésandre. Antiochus, père de ce prince, avoit confié la garde de sa personne aux fils d'un joueur de flûte, nommé Sostrate. Matreas, le ** *plane* (d'Alexandrie), fit l'admiration des Grecs et des Romains. Il disoit: « Je nourris une bête qui se mange « elle-même ; » et l'on demande encore aujourd'hui que c'étoit que la bête de M atreas.

Il composa des *équivoques* dans la forme des problêmes d'Aristote, et les lut publiquement. En voici quelques-unes : « Pourquoi le soleil se couche-t-il dans « la mer sans s'y plonger ? Pourquoi les éponges *** « *s'abreuvent*-elles totalement sans *s'enivrer* ensemble? « Pourquoi les pièces de monnoie **** sont-elles hors « d'elles-mêmes sans être fâchées ? »

CHAP. XVII. Les Athéniens accordèrent à un

* Adam lit *Hérode :* il a probablement raison.

** *Plane.* Je conserve ce mot, que Cicéron a aussi latinisé, pour désigner un homme adroit, qui en impose par ses ruses et ses prestiges, ou par des équivoques.

*** Ou, se gorgent-elles sans s'enivrer ? Ineptie.

**** Plat jeu de mots sur les divers sens du mot *katallattestkai,* se changer, être échangé, ou hors de soi par colère.

joueur de marionnettes, nommé Pothin, la scène qu'Euripide avoit animée de tout son enthousiasme. Ils érigèrent même une statue à Euryclide, à côté de celle d'Eschyle, sur leur théâtre. Le prestigiateur Xénophon s'attira une admiration générale. Cet homme, qui eut pour élève Cratistène de Phlionte, savoit préparer la matière d'un feu * qui s'allumoit de lui-même, et faisoit nombre d'autres choses étonnantes qui déconcertoient les spectateurs. Tel fut encore un autre prestigiateur nommé Nymphiodore, qui, selon Douris, berna les Rhégiens par quelque tour de sa façon, et osa, le premier, les railler sur leur pusillanimité.

Aristoxène nous apprend qu'un bouffon nommé Eudicus, se rendit fameux par son adresse à contrefaire les lutteurs et les pugiles. Straton de Tarente fut aussi admiré dans ses imitations des Dithyrambes. Œnonas, qui étoit Italien, n'eut pas moins de renom pour ses parodies des Citharœdes. C'est lui, dit le même auteur, qui a représenté Polyphème chantant d'un ton langoureux, et Ulysse parlant le langage du bas peuple, lorsqu'il paroît après son naufrage.

* Cet endroit mérite d'être remarqué.

Diophite de Locres vint un jour à Thèbes, dit Phanodème, ayant en forme de ceinture des vessies pleines de vin et de lait, qu'il faisoit jaillir en les pressant, et disoit qu'il tiroit ces fluides de sa bouche. Trois de ces escamoteurs furent en grande considération auprès d'Alexandre, savoir, Skymnus de Tarente, Philistide de Syracuse, et Héraclite de Mitilène. Il y eut aussi des *planes* célèbres, tels que Céphisodore et Pantaléon. Xénophon parle dans quelque passage d'un farceur nommé Philippide. *...

Athénée dit que Rome ** présente un peuple réuni de toutes les parties du globe. On pourroit même, selon lui, appeler cette ville l'abrégé de l'univers, et sans risquer de se tromper. En effet, on y voit toutes les villes du monde y former des établissemens, et un grand nombre s'y retrouvent d'une manière plus particulière : comme la riche Alexandrie, la belle Antioche, la brillante Nicomédie; mais sur-tout la plus éclatante des villes que Jupiter montre du haut des cieux, je veux dire Athènes. Un jour ne suffiroit pas,

* Ms. A, porte *Philippe.* Tous ces farceurs sont inconnus.

** Ce manuscrit porte ici, *horos oikoumenees*, pour *hoti*, etc.; mais j'ignore ce qu'il veut indiquer. Est-ce le reste d'une phrase qui a disparu ? Je le crois. Au reste, Athénée semble parler ici d'après Pline, l. 3, c. 6.

que dis-je un jour! tous les jours de l'année pris en somme, ne seroient pas un temps assez long pour compter les villes qui se trouvent dans cette céleste Rome, tant le nombre en est grand. On y voit des peuples entiers établis, de la Cappadoce, du Pont, de la Scythie, et beaucoup d'autres, qui tous réunis font ainsi un peuple composé de toutes les nations de la terre....

On a nommé, dit Athénée, *Memphis* un danseur philosophe de nos jours, sans doute pour caractériser sa danse grave et composée, en comparant les mouvemens de son corps à cette capitale royale, très-ancienne, dont Bacchylide a dit:

« Memphis exempte de tempête, et le Nil plein de joncs. »

Il nous montre ce que c'est que la philosophie de Pythagore, en nous exposant tout, sans parler, beaucoup plus clairement que ces gens qui font profession d'enseigner l'art de la parole.

Selon lui, c'est Bathylle d'Alexandrie qui a été l'inventeur de la danse appelée *Tragique*. Seleucus assure que ce Bathylle dansoit avec beaucoup de mesure; mais Aristonicus, qui a écrit sur la danse, nous apprend que Bathylle et Pylade ont composé

la danse *italique* de la comique, qu'on appeloit *Cordax*, de la tragique ou *emmelée*, et de la satyrique ou *sicinnis*. Il y a des auteurs qui le font Crétois. Quoi qu'il en soit, c'est de la danse *sicinnis* qu'on a donné aux satyres le nom de *Sicinnistes*. La danse de Pylade étoit majestueuse, pathétique et convenable à la tristesse. Celle de Bathylle avoit pour caractère la gaieté, et étoit hyporchématique à certain point...

Sophocle, qui étoit d'une fort belle figure, joignit à cet avantage celui de la musique et de la danse, qu'il apprit de Lamprus dans sa tendre jeunesse. Après la victoire de Salamine, il dansa avec une lyre auprès du trophée élevé par les vainqueurs. Les uns disent qu'il étoit tout nu, et oint d'huile; les autres, qu'il dansa habillé. Lorsqu'il donna sa tragédie de *Thamyris*, il y joua de la cithare; et lorsqu'on représenta sa Nausicaa, il y montra la plus grande adresse à jouer de la balle....

Le sage Socrate aimoit la danse appelée *Memphis*. Ses amis l'ayant souvent surpris dans le temps qu'il dansoit, il leur dit que la danse étoit l'exercice de tous les membres: aussi le mot *orcheisthai*, que l'on rend par *danser*, signifioit simplement, à son origine,

s'*agiter*, se *mouvoir avec précipitation*, selon même ce vers d'Anacréon :

« Les filles de Jupiter, parées de leurs beaux cheveux, s'agitèrent
« (*oorcheesanto*) avec beaucoup de légèreté. »

Et selon le passage d'Ion :

« Il s'agita (*oorcheese*) beaucoup l'esprit pour des choses inat-
« tendues..... »

Hermippus dit que Théophraste se frottoit d'huile, et s'exerçoit lorsqu'il étoit près d'aller à son école ; que, lorsqu'il s'étoit assis et avoit commencé à parler, il adaptoit à ses discours tous ses mouvemens, tous ses gestes, au point même que, voulant contrefaire un gourmand, il tira la langue, et s'en lécha tout le tour de la bouche....

CHAP. XVIII. On avoit alors le plus grand soin de s'habiller avec décence ; et ceux qui se négligeoient sur ce point, avoient bien des railleries à essuyer. Platon, dans son *Théætète*, fait peu de cas d'un homme qui, fort adroit à toutes les fonctions domestiques, ne sait ni s'habiller comme doit le faire un homme libre, ni choisir les termes propres pour chanter la félicité des dieux et des hommes. Sapho se moque aussi pour cette raison d'Andromède :

« Cette personne qui vous charme est grossière et mal élevée : elle
« ne sait pas faire tomber une robe sur les talons. »

Amphis, ou Philétère, a dit quelque part:

« Couvrez-vous la poitrine de votre robe : ne la ferez-vous pas
« descendre plus bas, grossier que vous êtes? voulez-vous porter
« comme un rustre, un habillement qui ne vous va pas aux
« genoux? »

Hermippus dit que Théocrite de Chio traitoit Anaximène d'homme grossier et sans éducation, parce qu'il s'habilloit mal. Callistrate, disciple d'Aristophane, a fait un livre, dans lequel il traite assez mal Aristarque, sur ce qu'il ne s'habilloit pas avec goût; supposant, avec raison, que la manière de se mettre fait preuve de l'éducation qu'on a reçue, selon ces vers d'Alexis:

« Je regarde comme le fait d'une ame basse de marcher dans les
« rues sans s'observer soigneusement, lorsqu'il est possible d'avoir
« une démarche décente. Il n'y a pas d'impôt à payer pour cela,
« ni rien à donner en échange. Cette démarche décente fait hon-
« neur à ceux qui l'ont, et plaît en même temps à ceux qui la
« remarquent. C'est un beau vernis sur toute la vie. Peut-on avoir
« du bon sens, et négliger un pareil avantage?.. »

Eschyle a été l'inventeur de ces robes si séantes et si majestueuses, qui ont été adoptées par les prêtres, et par ceux qui portent des flambeaux aux sacrifices. Il le fut aussi de la plupart des attitudes

et

et des figures qui ont été depuis en usage dans les chœurs. Ce fut lui, dit Chaméléon, qui y forma ses chœurs, sans s'être jamais servi de maîtres de danses. Lui-même il leur traçoit tout l'ensemble des figures: en un mot, il prit sur lui toute l'économie de ses pièces, et il en faisoit parfaitement tous les rôles. Comme le témoignage d'un poète comique en faveur d'un tragique ne sauroit être suspect, voici ce qu'Aristophane fait dire à Eschyle:

« C'est moi qui ai fait toutes les figures de mes chœurs. »

Il dit ailleurs:

« Vous souvient-il d'avoir vu ces Phrygiens qui vinrent chez
« Achille avec Priam pour racheter le corps d'Hector? Combien
« de figures diverses ils ont faites? .... »

CHAP. XIX. Télésis ou Téleste, maître de danses, inventa des gestes si expressifs et si variés, que ses mains sembloient personnifier ses expressions. Ce danseur d'Eschyle, dit Aristoclès, possédoit cet art au point que, lorsqu'il représenta, en dansant, les Sept devant Thèbes, on crut voir leurs actions mêmes....

On dit qu'on appeloit *orchestriques* les anciens poètes, comme Thespias, Phryniques, Pratinas,

Cratinus; et cela, non-seulement parce qu'ils adaptoient les sujets de leurs pièces aux danses des chœurs, mais encore parce que hors du théâtre ils enseignoient aussi ces sortes de danses à ceux qui vouloient les apprendre....

Chaméléon dit qu'Eschyle avoit toujours une pointe de vin quand il travailloit à ses pièces, et que Sophocle lui reprochoit, pour cette raison, de faire bien sans le savoir....

Il y avoit des danses particulières à certains peuples, comme les Lacédémoniennes, les Trézéniennes, les Epizéphyriennes, les Crétoises, les Ioniennes, les Mantinéennes. Aristoxène préféroit les dernières à toutes les autres, parce qu'on y faisoit agir les mains avec prestesse. On regardoit alors la danse comme quelque chose de si noble et de si sage, que Pindare appelle Apollon *Danseur :*

« Apollon *danseur*, roi des chœurs, toi qui portes un large
« carquois! »

Homère, ou un imitateur d'Homère, a dit dans un hymne à l'honneur de ce dieu :

« Apollon, prends ta lyre, et joue-nous un air agréable, en mar-
« chant avec grace sur la pointe du pied. »

On a fait danser jusqu'à Jupiter, comme Eumèle

ou Aretinus de Corinthe nous le représente dans ce vers :

« Au milieu d'eux dansoit le Père des dieux et des hommes. »

Théophraste assure qu'Andron de Catane, joueur de flûte, est le premier qui ait joint les mouvemens mesurés du corps au son de cet instrument; et que c'est de-là qu'est venu le mot *siciliser* pour *danser*, chez les anciens. Cléophane de Thèbes fit ensuite la même chose....

Les plus célèbres danseurs ont été Balbus, dont parlent Cratinus et Callias; Zénon de Crète, fort aimé d'Artaxercès, selon Ctésias; Théodore et Chrysippe, dont il est fait mention dans une lettre d'Alexandre à Philoxène......

Timon de Phlionte, le sillographe, a dit que le musée * étoit une cage : se moquant ainsi des philosophes qu'on y nourrissoit, comme on nourrit certains oiseaux de prix dans une ménagerie.

« Dans l'Egypte, où il y a nombre de peuples, on nourrit aussi
« nombre de griffonneurs qui se battent sans cesse dans la *cage* des
« muses; et Dieu sait quand ils seront guéris de ce flux de bouche. »

Mais vous qui dissertez à table, il me semble que

* D'Alexandrie. Voy. un discours latin prononcé à Strasbourg sur ce musée.

la même démangeaison de parler vous a fait oublier l'oracle de la Pythie, rapporté par Chaméléon.

« Vingt jours avant la canicule et vingt jours après, prends Bac-
« chus * pour médecin, en te tenant à l'ombre dans ta maison... »

Mnésithée d'Athènes dit que la Pythie ordonna aux Athéniens d'honorer Bacchus médecin. Alcée de Mitylène, poète lyrique, dit :

« Arrose ton poumon ** de vin, car la canicule fait sa révolution.
« C'est un temps pénible, et tout a soif pendant cette chaleur. »

Il dit encore ailleurs :

« Buvons pendant que cet astre parcourt sa période. »

Eupolis dit que Protagoras obligeoit Callias de boire avant la canicule, afin qu'il eût le jeu des poumons bien libre *** ; mais nous, nous avons non-

---

* Bacchus Médecin. Voy. Vink., *Amœnit. philolog.*

** Ceci est pris de Plutarque : *Sympos.*, comme beaucoup d'autres passages dont Athénée n'avoit probablement pas les originaux. Macrobe y a puisé aussi une grande partie de ses Saturnales.

*** Je lis *eulyton.* Les leçons de Casaubon sont de pures inepties. Il est certain que l'acide du vin soutient le ton et le jeu des poumons, et rend ainsi la chaleur plus supportable. On a donné un sage avis aux moissonneurs, en leur disant de jeter un peu de vinaigre dans l'eau dont souvent ils se gorgent.

seulement le poumon désséché, notre cœur l'est presque aussi : or, Antiphane a écrit :

« Dis-moi ce que c'est que vivre ? C'est boire, sans doute. Tu vois
« la grandeur et la beauté de ces arbres plantés sur les bords des
« eaux, où ils sont arrosés jours et nuits, tandis que ceux qui sont
« dans un local tout contraire, semblent languir de soif et de
« sécheresse, et près de périr jusqu'à la racine. »

Enfin, dit Athénée, après qu'ils eurent ainsi discouru sur la canicule, on versa à boire aux convives.

(*Remarques du texte sur quelques mots.*)

Le mot *brechein*, arroser, signifie aussi *boire*. Antiphane dit :

« Il faut que ceux qui mangent arrosent largement, ou
« il faut que ceux qui mangent beaucoup arrosent. »

On lit dans l'Ion d'Eubule :

« A. Me voici bien arrosé et bien plein. B. Oui, ... tu n'as pas
« mal bu. A. Et de bon vin de Mende, n'en doute pas. »

Le mot *anapiptein* se dit de l'ame dans le sens de *se décourager*, *s'abattre* ; Thucydide l'emploie ainsi dans son premier livre :

« Les vaincus se découragent bientôt, *anapiptousi.* »

Cratinus l'a employé dans le sens littéral :

« Rame avec vigueur, et renverse-toi : *anapipte.* »

Xénophon dit dans son économique : « Pourquoi les rameurs ne s'incommodent-ils pas ? C'est qu'ils font tout en ordre : ils s'asseient, ils se courbent, ils se renversent en ordre ; *anapiptousi*.

Ce mot se prend encore dans le sens de *se coucher* pour manger, ou de se mettre à table. Euripide dit dans son Cyclope :

« Il se mit à table, *anepese*, et nous lâcha des bordées vineuses
« qui n'embaumoient pas. »

Alexis s'en sert dans la même acception :

« Après cela, j'engageai cette femme à se mettre à table, *ana-*
« *peseîn*, près de moi.... »

Le mot *anakeisthai* se dit d'une statue qu'on érigé. Voilà pourquoi l'on s'est moqué de quelques Écrivains, qui l'ont employé dans le sens de *katakeisthai*, se coucher, se mettre à table, comme dans Diphile :

« Jusque-là, j'étois à table ; *anekeimeen.* »

L'ami qui étoit à côté, lui répartit avec humeur, *anakeiso*, c'est-à-dire, puisses-tu être *planté* comme une statue ! On lit aussi dans Philippide :

« A. A souper, il étoit toujours couché à côté de lui : *anakei-*
« *menos*. B. Est-ce qu'il donne à manger à une statue ? »

Les mots *katakeisthai* et *katakeklisthai*, sont ceux

que l'on emploie pour signifier *être à table*, comme on le voit dans les Banquets de Platon et de Xénophon. Alexis parle de même :

« Qu'il est désagréable d'être à table, *katakeisthai*, avant que « l'on serve ! Dormir, il n'y a pas moyen. Si quelqu'un parle, c'est « en pure perte ; car l'esprit n'est occupé que de la table qu'on « a sous les yeux. »

On trouve néanmoins, quoique rarement, ce mot *anakeisthai* dans le même sens. Un satyre dit dans Sophocle :

« Si le feu m'attaquoit, je sauterois même sur le cou d'Hercule, « fût-il à table ; *anakeimenoo.* »

Aristote dit aussi dans ses lois des Tyrrhéniens :

« Les Tyrrhéniens soupent avec leurs femmes, couchés sous la « même couverture ; *anakeimenoi.* »

Théopompe emploie *katakeisthai* :

« Nous bûmes après cela chez Télamon, couchés, *katakeimenoi*, « mollement sur un lit à trois, nous chantant tour-à-tour des airs « lugubres. »

Philonide dit aussi :

« Il y a dix heures, comme vous voyez, que je suis à table ; « *katakeimai.* »

Le mot *pasasthai* s'emploie dans le sens de

goûter, simplement. C'est ainsi que Phénix dit à Achille:

« Tu n'aurois pas voulu goûter, *pasasthai*, de la moindre chose
« avec tout autre que moi. »

Le poète dit encore ailleurs:

« Ils goûtèrent des intestins; *epasanto.* »

En effet, ils ne font ici que *goûter* de ces entrailles, qui étoient un plat bien mince pour un si grand nombre de convives. Priam dit aussi à Achille:

« Je viens de prendre une bouchée de pain; *pasameen.* »

Dans l'état affligeant où il se trouvoit, il ne pouvoit guère que *goûter* des alimens : la douleur ne lui permettoit pas de se rassasier ; ainsi, celui qui, dans Homère, n'a absolument goûté de rien, est *asitos*, *apastos*. Mais au lieu d'employer ce mot *pasasthai*, goûter, pour *manger assez*, ce poète se sert de ceux qui désignent certaine *satiété; koros*. (C'est dans ce sens qu'il dit:)

« Lorsqu'ils se furent réjouis à table; »

ou bien,

« Lorsqu'ils eurent bu et mangé selon leur appétit. »

Mais les poètes des âges postérieurs ont employé le

mot

mot *pasasthai*, pour *se remplir*, *se repaître*, comme parle Callimaque :

« Je me repaîtrois volontiers de ce discours ; *pasaimeen.* »

On lit dans Eratosthène :

« Ils se rassasièrent, *epasanto*, de viandes grillées sur la braise,
« et qu'ils avoient prises à la chasse. »

Mais pour *coller bois sur bois*, comme dit Pindare, (c'est-à-dire, pour ne rien omettre ici) je dirai que Seleucus prétend que *daita thaleian*, ou *repas splendide*, est dans Homère la même chose que *diaita* ; car il ne faut que transposer deux lettres. Or, selon lui, tirer *diaita* de *daio*, diviser, c'est une dérivation bien forcée....

Les femmes jouent, dans Homère, à la balle comme les hommes. L'exercice du javelot ou du palet est réservé à ceux-ci, et ils le font avec des mouvemens combinés :

« Ils se divertissoient au disque et aux javelots, en les lançant. »

car le plaisir adoucit les chagrins. La jeunesse alloit chasser avec des chiens. C'est ainsi qu'elle se préparoit alors à braver les dangers de la guerre. En poursuivant les bêtes féroces, ces gens se faisoient un corps plus robuste et plus sain : s'il se présentoit

quelque animal, ils se plantoient là comme des tours, et l'accabloient de javelots sans jamais lâcher pied.

Ils savoient que le bain est un remède pour la fatigue, quelle qu'en soit la cause; c'est pourquoi on les voit dissiper leur lassitude dans l'eau de mer, qui est amie des nerfs. Ils relâchoient dans leurs baignoires les muscles qui avoient été trop long-temps tendus, ensuite ils se frottoient de quelque substance onctueuse, pour empêcher que la peau ne se desséchât * après avoir été essuyée. C'est ainsi que les espions, de retour,

« Vont déterger leur sueur dans la mer, en se frottant les jambes,
« les cuisses et le sommet de la tête. »

Après s'être ainsi rafraîchis, ils se mettoient dans leurs baignoires, s'y lavoient, s'oignoient d'huile, et s'asseyoient à table.

Il y a une autre manière de dissiper la fatigue, c'est de verser de l'eau sur le corps :

« Elle lui versa, dit Homère, une liqueur bienfaisante sur la tête
« et sur les épaules. »

---

* Voyez ce que j'ai dit dans un assez long chapitre sur les bains, *Traité* des maladies des enfans, de M. Underwood; et Stuck, *antiquit. conviv.*

L'eau, appliquée dans ces baignoires sur toute la circonférence du corps, empêchoit la sueur de continuer à transpirer. En effet, c'est comme si l'on mettoit un crible dans l'eau; il ne sort rien par ce crible, à moins qu'on ne l'élève au-dessus de l'eau, et qu'on ne laisse une libre issue par les trous dont il est percé. C'est ainsi qu'Aristote explique, dans ses problêmes de physique, pourquoi les gens qui suent, cessent de suer dès qu'ils entrent dans l'eau chaude ou froide, et recommencent à suer lorsqu'ils sont hors du bain.

On servoit des légumes à la table des Héros, et l'on ne sauroit douter qu'ils ne connussent la culture des plantes légumineuses : ces planches si bien arrangées au bout de la vigne d'Alcinoüs le prouvent. Ils mangeoient même des oignons, légume * d'un très-mauvais suc.

« Après avoir bu, dit-il, mange de l'oignon. »

Ils cultivoient aussi, selon Homère, les arbres à fruits :

« La poire mûrit sans cesse après la poire, la figue après la
« figue. »

* Ceux de l'Égypte et de Provence sont excellens.

Il distingue par l'épithète de *beaux*, les arbres fruitiers :

« Là, croissoient de beaux arbres, des grenadiers, des pommiers. »

Quant à ceux qui ne sont utiles que par leur bois, il leur donne l'épithète de grands :

« Là, croissoient de grands arbres, l'aune, le peuplier, le sapin
« qui s'élève jusqu'aux cieux. »

L'usage de manger des fruits est plus ancien que le siége de Troie ; car Tantale, après sa mort, veut encore en manger : en effet, le dieu qui le punit, l'attirant avec de semblables fruits, comme on fait venir à soi des animaux avec des rameaux feuillus, le berne bientôt en le privant * d'en jouir lorsqu'il se croit au comble de ses vœux. Ulysse rappelle aussi à Laërte qu'il eut de lui en présent, dans sa jeunesse, treize poiriers, etc.....

On mangeoit aussi du poisson ; c'est ce qu'indique la comparaison que Sarpédon fait de la prise de Troie avec un filet que l'on retire plein de poisson. Cependant Eubule dit avec le ton badin de la comédie :

* Plusieurs anciens suivent cette tradition. La véritable est que Tantale n'osoit ni boire ni manger, de peur d'être écrasé par la roche qui le menaçoit.

« En quel endroit Homère présente-t-il un Grec mangeant du « poisson? Ils faisoient seulement rôtir des viandes. Jamais il ne « leur en fait bouillir. Il n'y en a pas un qui ait eu une maî- « tresse en second pendant dix ans. Mais taisons-nous sur ce « qu'ils faisoient entre eux. Enfin, après une guerre si funeste, ils « ont pris une ville, et s'en sont retournés, laissant l'enceinte de « Troie moins large que *la leur.* (*Lisez l'original.*) »

Ces Héros ne laissoient pas les oiseaux traverser les airs impunément : ils tendoient des piéges et des filets aux grives et aux pigeons ; ils s'exerçoient à la chasse des oiseaux en liant un pigeon au haut d'un mât, et de loin ils le tiroient avec des flèches. On en a la preuve dans les jeux funéraires.

Cependant Homère ne parle, dans ses repas, ni de légumes, ni d'oiseaux, ni de poissons, parce qu'il a regardé ces sortes de mets comme autant de friandises, et que d'ailleurs il en trouvoit l'apprêt peu décent, et au-dessous des hauts faits de ses Héros. Il a cependant parlé de viande bouillie, lorsqu'il a dit :

« Comme la marmite bout = tandis que le tendre cochon * y « fond dans son suc. »

Le pied de bœuf qu'on jette à la tête d'Ulysse, le

* Je lis ici *meldomenou.* Il est étonnant que cette erreur ait échappé à Clarke, comme aux autres. Casaubon n'y pense pas non plus.

prouve encore : car personne ne fait rôtir un pied de bœuf.

Voici un autre endroit qui semble appuyer cet usage :

« Il servit des plats garnis de toutes sortes de viandes. »

Or, ceci n'indique pas seulement qu'un plat de différente espèce succéda à l'autre, comme de la volaille, du cochon, du chevreau, du bœuf; mais que ces viandes étoient apprêtées très-différemment, et même de la manière la plus recherchée : de sorte qu'en remontant à cette époque, on y trouve l'origine des tables de Sicile, de Sybaris, de * l'Italie et de Chio; car l'on assure que les habitans de Chio ne l'ont cédé en rien à ceux de ces autres contrées, dans l'apprêt des alimens. Timoclès nous dit : « Les habitans « de Chio ont inventé d'excellentes choses dans « l'art d'assaisonner les alimens. »

La jeunesse, et même les vieillards, se livrent à de douces rêveries avec les femmes, dans Homère : Phénix et Nestor le prouvent. Ménélas est le seul qui n'a point de maîtresse; il fait la guerre pour recouvrer sa femme qu'on lui a ravie.....

---

* Rhodigin me feroit croire qu'il faut ici *attalikas*. Voyez ses détails, l. 7, c. 9 et 10; l. 11, c. 1.

Pindare loue le vin vieux, et les charmes des chansons nouvelles. Eubule dit :

« Il est absurde que les courtisanes préfèrent *toujours* le vin
« vieux, tandis que ce n'est pas un vieillard, mais un jeune
« homme qui peut leur plaire. »

Alexis a dit la même chose, sinon qu'il écrit *beaucoup* au lieu de *toujours*.

CHAP. XX. Mais c'est avec raison qu'on préfère le vin vieux au nouveau, tant pour le plaisir que pour la santé : il fait mieux digérer les alimens. Comme les principes en sont plus atténués, il passe plus aisément. D'ailleurs, c'est un bon restaurant, qui fait un sang d'un rouge brillant *, bien fluide, et procure un sommeil paisible.

Homère vante le vin qui porte bien l'eau, tel que celui de Maronée. Or, le vin vieux porte beaucoup mieux l'eau, parce qu'en vieillissant il devient plus spiritueux.

Quelques écrivains ont dit que la fable de Bacchus qui s'enfuit et se jette dans la mer, dénotoit une ancienne manière de faire le vin, savoir, d'y mêler

* Rouge brillant, non chargé. Texte *enereuthes*, qu'il faut distinguer d'*exereuthes*, rouge chargé, sombre.

de l'eau de mer, parce que cette eau * combinée, le rendoit plus agréable......

Homère, préconisant le vin noir, *melana oinon*, l'appelle souvent *aithopa*, ou de couleur fauve foncée. Or, ce vin a beaucoup de sève, et soutient plus long-temps les forces.....

Théopompe dit que les habitans de Chio ont les premiers planté et cultivé la vigne, et fait du vin noir : selon lui, ils l'apprirent d'un fils de Bacchus, nommé *Enopion*, qui peupla cette île. Il ajoute que ce furent ces insulaires qui en communiquèrent la culture aux autres hommes. Le vin blanc est foible et léger, le paillet est dessicatif, et cuit mieux la masse alimentaire.

CHAP. XXI. Voici ce que Galien dit des vins d'Italie, dans le récit de notre sophiste. Il faut dix ans au Falerne pour être en boite, et il est dans sa bonté depuis dix ans jusqu'à vingt; plus vieux, il porte à la tête et attaque les nerfs. Il y en a de

---

* Voy. Baccius, *Traité* des vins; les Géoponiques, Dioscoride, *Plin.* l. 14, c. 8, sur ce mélange.

** Le Lexique de Gorrée, au mot *oinos*, et sur-tout Baccius, me dispensent de tout commentaire sur cet article des vins.

deux

deux sortes, l'austère et la douceâtre : si l'on en fait la récolte lorsque les vents du midi commencent à souffler, il devient douceâtre, et outre cela noir; autrement il est austère et paillet.

Il y a aussi deux espèces de vin d'Albe, l'un est doux, l'autre acerbe; ils ne commencent à être en boite qu'à quinze ans. Le Sorrento n'est pas potable avant vingt-cinq ans. Comme il n'a que très-peu ou point de principes huileux, et qu'il est ainsi fort vert, il ne mûrit qu'avec peine; mais quand il est bien vieux, c'est le meilleur vin dont on puisse faire ordinaire. Le Rhegio a quelque chose de plus onctueux que le Sorrento, et est ainsi bon à prendre à quinze ans. Le Priverne a les principes plus déliés que le Rhegio, et ne porte point à la tête : on peut le boire en sûreté au même âge. Le Formie lui ressemble assez, quoique plus onctueux et plus tôt fait.

Le Trifoli n'est pas sitôt en boite : il a des principes plus grossiers que le Sorrento. Le Setia est un des premiers vins, semblable au Falerne, quoique plus léger, et ne porte pas à la tête. Le Tivoli a peu de corps, passe aisément, et peut se prendre à dix ans; mais sa qualité augmente avec le temps.

Le Labique est agréable, huileux sur la langue, et tient le milieu entre le Falerne et l'Albe : on le boit à dix ans.

Il ne vient pas beaucoup de vin sur le Gaurus, mais il a le plus bel œil, de la force, du corps, et est plus moëlleux que le Tivoli et le Préneste. Le Massique est très-austère, quoique stomacal. Il vient aussi près de Cumes, dans la Campanie, un vin qu'on appelle Urbain *; il est léger, et peut se prendre à cinq ans. L'Ancône est bon, mais un peu gras; le Vicenze tient de la saveur acerbe d'un de ceux d'Albe : c'est un vin qui a de la force, et fait un bon stomachique. Le *ouetère* ** est agréable, et flatte

* *Urbain* ou *urban*. Texte, *oulbanos*, changeant *r* en *l*, comme plus bas, *barbinos* pour *balbinos*. Casaubon se garde bien de rien dire de cet endroit obscur. Je crois qu'il s'agit de l'*urbana colonia* de Pline, l. 14, c. 6. Voy. Hardouin, t. 1, p. 715, *not.* 15. Daléchamp traduit *faustianum* : c'est au moins dire quelque chose de vraisemblable.

** Je conserve la leçon du texte, toute fautive qu'elle paroisse. Comme ce long passage ne se trouve plus dans les écrits que nous avons de Galien, et que d'ailleurs l'auteur compte parmi les vins d'Italie, selon l'abréviateur, des vins qui n'en sont pas, ne peut-on pas présumer que ce vin *ouetère* seroit celui que Pline, l. 14, c. 6, n° 5, nomme le vin de *bæterre*, ou le muscat de Béziers. Voy. *Hard.* et M. Brotier. La ressemblance des mots me conduit à cette conjecture ; car on sait que les Grecs rendoient le *B* latin par la diphthongue *OU*.

Casaubon dit qu'il a trouvé *ouestinos*. Je n'en crois rien : c'est ici un mot

l'estomac ; il a ceci de particulier, qu'il ne paroît pas naturel : on diroit qu'il y a toujours un mélange d'autre vin. Le Calès est un vin léger, et plus stomacal que le Falerne. Le Cécube est un excellent tonique, mais donne sur les nerfs : il lui faut beaucoup d'années pour se faire.

Le Fondi donne aussi du ton aux solides, nourrit bien, mais il affecte la tête et l'estomac ; c'est pourquoi l'on en boit peu dans les festins. Le Sabin est plus léger que tous ces vins ; il est bon à prendre depuis sept ans jusqu'à quinze. Le Signie se boit lorsqu'il a six feuilles, mais le temps ne fait qu'augmenter sa bonté. Le Nomente n'est pas long-temps à se faire : il est potable à cinq ans ; cependant on lui trouve toujours quelque chose de désagréable et d'épais.

Le Spolète flatte autant par sa couleur tirant sur l'or, que par son agréable saveur. Les vins de Capoue rappellent, à beaucoup d'égards, ceux de Sorrento. On trouve d'abord une saveur fort austère au

---

de sa forge, comme bien d'autres ailleurs ; ce dont j'ai les preuves suffisantes. Il dit vrai quand il présente *ouenteros*. Je lis dans mon manuscrit *ouentemos*, d'où Daléchamp a pu faire, avec probabilité, *velitemos*, vin de *velitre*, selon son manuscrit.

Barbin *; mais il s'améliore avec le temps. Le Caulon est un vin généreux, qui va de pair avec celui de Falerne. Le Venafre est léger, stomacal. Le Trebelli, au territoire de Naples, a une qualité bien tempérée, flatte l'estomac et le palais.

L'*Herbulos* ** est d'abord noirâtre, et devient blanc quelques années après; c'est un vin fort léger et délicieux. Le vin du territoire de Marseille est bon, mais outre qu'il y en a peu, il est épais, et de couleur de chair. Ceux de Tarente, et en général de tout ce climat, sont délicats, agréables, et bons pour l'estomac : on ne les trouve ni violens, ni capiteux. Les Mamertins ont aussi en Sicile leur vin, qui ne doit pas être regardé comme du crû de l'Italie: on l'appelle *potalin* *** : il est agréable, léger, et ne manque pas de force.....

---

* *Barbin* pour *Balbin*, ou vin de *Babie*. Voy. Pline, *ib.*

** Je n'ai osé changer ce mot en *helwolos* ou *helvolus* latin. Le raisin *helvolus*, ainsi appelé de sa couleur, comme dit M. Brotier, d'après Columelle, *ab helvo colore*, c'est-à-dire, selon Pline, l. 14, c. 2, *medio inter purpureas nigrasque* (uvas), donnoit un vin paillet. Mais ne s'agiroit-il pas du vin de ce raisin que Pline appelle *albuelis? Ib.* p. 710, *Hard.* Je pencherois pour ce sentiment : autrement ce sera un vin de Sicile, si l'on conserve le mot grec à la lettre.

*** Ou Potulan.

Charès de Mitylène nous dit qu'on adore aux Indes un Démon nommé *Soroadeios*, ce qui en grec s'interprèteroit par *oinopoios*, ou *faiseur de vin*.....

Antiphane, ce charmant poète, nous raconte ainsi ce qui est particulier à chaque ville :

« Cuisiniers d'Élide, chaudron d'Argos, vin de Phlionte, tapis de
« Corinthe, poisson de Sicyone, joueuses de flûte d'Egium, fro-
« mage de Sicile, cochons de Syracuse, parfums d'Athènes, an-
« guilles de Bœotie. »

Hermippus nous donne à ce sujet le détail suivant :

« Muses, qui habitez l'Olympe, racontez-moi tous les biens que
« Bacchus a procurés aux humains depuis les voyages qu'il a faits,
« par mer, sur un vaisseau noir. Il a apporté de Cyrène le selfion,
« et des cuirs de bœufs; de l'Hellespont, des maquereaux et toutes
« sortes de poissons salés; d'Italie, du gruau et des côtes de bœuf; du
« pays de Sitalce, la gale pour les Lacédémoniens; de celui de
« Perdiccas, une flotte chargée de fausses promesses pour les Athé-
« niens; de Syracuse, du fromage et du cochon * que fournit
« cette ville : pour les Corcyréens, puisse Neptune les abymer
« dans leurs vaisseaux, parce qu'ils gardent leurs oignons pour eux!
« Voilà donc ce qu'il a rapporté de ces pays-là. Mais de l'Égypte,
« il a procuré des voiles de vaisseau et du papier; de Syrie, l'en-
« cens; de la charmante Crête, le cyprès pour les dieux; de la
« Lybie **, l'ivoire, dont on y fait commerce; de Rhodes, les rai-
« sins secs, les figues sèches qui procurent des rêves agréables; de
« l'Eubée, des poires et des pommes excellentes; de la Phrygie,

---

* Ou *du blé*.

** Texte, *la Libye fournit*, etc.

« des valets; de l'Arcadie, des troupes auxiliaires (ou des alliés);
« de Pagase, des esclaves marqués sur le front ; de la Paphla-
« gonie *, les glands de Jupiter, et les amandes brillantes qui
« font l'ornement des repas; de la Phénicie, des dattes et de la
« semoule; de Carthage, des tapis et des coussins de diverses
« couleurs.... »

Pindare, célébrant la victoire remportée par Hiéron aux jeux pythiens, fait l'éloge des chiens de Laconie en ces termes:

« L'animal le plus rapide qu'il y ait à la poursuite des bêtes fauves,
« est le chien de Laconie, élevé sur le mont Taygète. »

CHAP. XXII. Le même, parlant du lait, dit:

« Il n'y en a pas qui approche de celui des chèvres de Scyros. »

Il ajoute:

« Il faut avoir des armes d'Argos; des chariots de Thèbes, ce pays
« si fertile en beaux fruits; et des chars de Sicile : ils sont faits
« avec le plus grand art... »

Critias, le poète, parle ainsi:

« Le *cottabe* ** vient de Sicile (c'est quelque chose de merveil-
« leux); et le but où nous visons avec nos *latages****. Le char de
« Sicile est ensuite le plus beau et le plus richement orné....****
« Les siéges les plus mollets, pour reposer avec volupté, sont

---

* Texte, *fournit des*, etc.

** L'auteur parlera de ce jeu. Voy. Meursius, livre cité.

*** Vin jeté en jouant au cottabe, de sorte qu'il fit du bruit.

**** Lacune dans ce morceau.

« ceux de Thessalie; mais Milet et Chio, la ville maritime d'Œno-
« pion, font les lits les plus commodes. Les vases dorés, les
« ouvrages en bronze, qui servent d'ornement et aux besoins
« d'une maison, rendent la Toscane célèbre *. Les Phéniciens
« ont inventé les lettres qui conservent nos paroles. Thèbes a
« imaginé les chaises pour voyager. On doit les bâtimens de trans-
« port aux Cariens, ces habiles navigateurs. La ville qui a élevé
« le trophée de Marathon, a aussi inventé les vaisseaux de terre,
« enfant de la roue et du four : or, rien de plus utile pour le
« ménage; »

Et c'est avec raison qu'on vante la poterie d'Athènes. Eubule a cependant dit:

« Des *céramies* (ou *amphores*) de Cnide, des plats de Sicile,
« et des cruches de Mégare. »

Antiphane vantoit

« La moutarde de Chypre et la résine de Scammonée; le cresson
« de Milet; l'oignon de Samothrace; le selfion de Carthage, et son
« suc; le thym du mont Hymette, et l'origan de Ténédos.... »

Le roi de Perse ne buvoit que du vin de Chalybon. Posidonius rapporte que les Perses ayant transplanté de leurs vignes à Damas, on fit aussi de ce même vin en Syrie. Agatharcide nous apprend qu'on faisoit dans Issa, île de la mer adriatique, un vin qui,

* Un homme très-instruit, m'a assuré avoir tenu d'anciens fragmens de vases étrusques, où il y avoit de l'or très-épais incrusté. Mais j'en ai vu un où il y avoit du mica qui étoit encore fort brillant.

comparé avec tous les autres, les surpassoit en qualité. Eubule fait mention du vin de Chio et de Thase.

« Du vin de Chio et de Thase filtré. »

Clarque parle ainsi de celui de Lesbos :

« Un vin de Lesbos, qui me semble fait de la main même de
« Maron. »

Alexis dit :

« Il n'y a pas de vin plus agréable à boire que celui de Lesbos. »

Et ailleurs,

« Il arrose tout le reste du jour avec du vin de Lesbos et de Thase,
« et s'en régale à l'aise. »

Le même dit :

« Oui, Bacchus est aimable ! il a exempté de tribut les Lesbiens
« qui portent là (*à Athènes*) leur vin, et a ordonné qu'on saisît
« à son profit, les biens de celui qu'on surprendroit à faire passer
« de ce vin dans une autre ville, quand ce n'en seroit qu'un verre. »

Ephippus dit :

« A. Pour moi, j'aime le vin de Pramne et de Lesbos. B. On vide
« ici bien des flacons de ce vin de Lesbos. »

On lit dans Antiphane,

« Rien ne fait trouver les mets si bons, et ne rappelle mieux le
« buveur que le vin de Thase, les parfums et les couronnes de
« fleurs.

« fleurs. Vénus se trouve volontiers où tout abonde, mais jamais « parmi des gens qui ne vivent qu'avec peine. »

Et dans Eubule,

« Après avoir pris du Thase, ou du Chio, ou du Lesbos, dont les « gouttes sont autant de gouttes de nectar. »

Il parle aussi d'un vin appelé *Psythien* * :

« Après m'avoir fait goûter seulement d'un Psythien charmant, « il me donna, pour calmer ma soif, du vinaigre qui me déchira « la poitrine... »

On lit dans Anaxandride,

« Un conge de Psythien étendu d'eau.... »

CHAP. XXIII. Athénée dit que Démétrius de Trézène appelle *Thesmophoriasasai* **, les secondes *Thesmophoriazousai* d'Aristophane; or, le poète parle dans cette pièce d'un vin nommé *Péparéthien :*

« Non, je ne souffrirai pas qu'on boive du vin de Pramne, de

* Voy. Pline, t. 1, l. 14, c. 9, *passi genus ;* et notes 5, 2, p. 719.

** Ce mot signifie celles qui *ont célébré* les Thesmophores, ou les fêtes de Cérès législatrice : titre que donnoit ce Démétrius à la pièce retouchée d'Aristophane. Le titre de la première est, celles *qui célèbrent,* etc. Casaubon a beaucoup disserté dans son énorme commentaire sur ces pièces retirées du théâtre, et remises après avoir été corrigées; mais Aristophane instruit mieux lui-même ceux que Casaubon croit plus ignorans que lui, et qu'il a la charité de vouloir enseigner.

« Chio, de Thase, de Péparèthe, ni d'aucun autre qui éveille l'a-
« mour endormi.... »

Eubule a dit,

« Je n'ai que du petit vin de Leucade et de Milet, et même encore
» bien vert.... »

Voici un passage d'Archestrate, qui a écrit sur les festins :

« Quand vous aurez bu la rasade de *Jupiter Sauveur*, c'est alors
« que, la tête parfumée d'onguent et couronnée de fleurs écla-
« tantes, il faudra boire le vin délicieux qui vient dans l'île de
« Lesbos, battue de tous côtés par les flots; mais pour être tel, ce
« vin doit aussi être tout blanc de vieillesse. Je fais grand cas du
« vin de Byblos en Phénicie, contrée admirable; cependant je ne
« l'égalerai pas à celui de Lesbos. Il est vrai que, quand on en
« boit pour la première fois, il semble présenter un bouquet plus
« agréable que le Lesbos, parce qu'on le boit d'ordinaire fort vieux;
« mais si l'on continue d'en boire, il est bientôt beaucoup moins flat-
« teur. Le Lesbos, au contraire, paroîtra toujours plutôt de l'am-
« brosie que du vin. Si quelques impertinens railleurs prétendent
« me berner, et soutiennent qu'il n'y a pas de meilleur vin que
« celui de Phénicie, je ne daignerai pas même les écouter. C'est
« encore un bon vin que celui de Thase, lorsqu'il s'est rendu recom-
« mandable par la maturité de la vieillesse. Je pourrois citer et vanter
« les productions vineuses de plusieurs autres villes : je n'en ai
« pas oublié le nom; mais, pour le dire en deux mots, rien n'égale
« le vin de Lesbos. Au reste, certains écrivains, je le sais, se
« plaisent à louer ce qui vient chez eux. »

Éphippus fait aussi mention du vin de Phénicie

« Des noix *, des grenades et autres friandises de Phénicie, et
« quelques flacons de vin de la même contrée. »

Il dit encore :

« On mit en perce un baril de vin de Phénicie. »

Xénophon en fait aussi mention dans son *anabasis.*

Cratinus parle du vin de Mende en ces termes :

« S'il aperçoit du petit vin de Mende qui commence à prendre
« du corps, il le suit, il ne le quitte plus, et s'écrie : ah ! qu'il est
« délicat et blanc ! Certes, il porteroit trois parties d'eau. »

Hermippus fait ainsi parler Bacchus dans le passage suivant :

« Le vin de Mende fait pisser les dieux même sur leurs tapis mol-
« lets. J'aime la douce saveur du vin de Magnésie : quant à celui
« de Thase, il répand une légère odeur de pomme ; mais je le
« regarde comme le meilleur de tous les vins, après le vin parfait
« et innocent de Chio. Il est une autre espèce de vin qu'on nomme
« *Saprias*, et qui, lorsqu'on débouche le vaisseau où il est,
« répand par l'ouverture une odeur ravissante de violette, de rose
« et de jacinthe, qui parfume toute la vaste maison. Ce vin est l'am-
« brosie et le nectar réunis : c'est, dis-je, le nectar même des dieux.
« Voilà le vin qu'il faut donner à mes amis, dans une partie de
« plaisir, et laissons le Péparèthe à nos ennemis.

Phanias d'Érèse, dit que les Mendéens arrosoient

* Ce passage est un peu plus étendu ailleurs. Je suis mon manuscrit et les imprimés.

leurs raisins pendans au sep, avec de l'*elaterium* *, ce qui leur donnoit une vertu laxative.....

Le roi de Perse donna cinq villes à Thémistocle; Lampsaque, pour son vin; Magnésie, pour son pain; Myonte, pour son poisson; Percope et Palæscepsis, pour ses tapis et ses habits; mais il voulut qu'il fût habillé comme les Perses; ce qu'il avoit aussi exigé de Demaratus, lorsqu'il lui donna ces mêmes possessions, dont jouit ensuite Thémistocle; mais le roi de Perse ** ajouta en faveur de celui-ci, l'habit particulier aux Princes nés du sang royal, afin qu'il ne fût plus tenté de s'habiller à la grecque....

Agathocle de Babylone rapporte que Cyrus le grand, donna sept villes à Phytharque de Cyzique, qu'il avoit affectionné : ces villes étoient Pédase, Olympe, Acamantion, Tion, Sceptre, Artypse *** et Tortyre. Mais Phytharque poussant la violence et la folie jusqu'à rassembler une armée pour subjuguer sa patrie, les Cyzicéniens marchèrent au-devant de lui, sans

---

* Pulpe du concombre sauvage, qu'ils faisoient bouillir dans l'eau pour cet arrosement. Cette pulpe, ou son extrait, est une drogue qui cause des tranchées horribles.

** Voy. Brisson, *de Regn. Pers.* Plutarq. *Themistocle.*

*** Villes inconnues ailleurs.

perdre de temps, pour se défendre, et le chargèrent sans quartier, en bravant tous les dangers.....

Priape est adoré à Lampsaque : c'est le même que Bacchus, surnommé *Priape*, comme il est aussi appelé *Thryambe*, et *Dithyrambe*.....

CHAP. XXIV. Les Mytiléniens appeloient leurs vins doux, *Prodromes ;* d'autres l'appellent indifféremment *Protrope* * ou *Prodrome*.....
On fait grand cas du vin d'Icare, selon Amphis :

« L'huile des Thuriens, les lentilles de Géla, le vin d'Icare, et
« les figues sèches de Cimole.... »

Selon Éparchide, le vin de Pramne vient dans l'île d'Icare; c'est une des espèces de vin de cette île, mais il n'a ni douceur ni corps ; il est austère, sec, et d'une violence singulière. Aristophane dit que les Athéniens ne l'aimoient pas ; voici ses termes :

« Ce peuple n'aime ni les poètes secs et durs, ni le vin de Pramne,
« vu sa dureté : il fait froncer le sourcil, et resserre le ventre. Mais
« vive l'Anthosmie **, et celui qui, très-mûr, semble distiller le
« nectar.... »

---

* Vin de *Mère-goutte*.

** Qui a une odeur de fleurs. Ce vin est décrit un peu plus loin. Voyez Gorrée, aux mots *oinos saprias*.

Semus dit qu'il y a dans l'île d'Icare, un rocher qu'on appelle *Pramne*, et près delà une haute montagne, d'où l'on tire le vin de Pramne, que quelques-uns nomment *Pharmacite*. L'île d'Icare avoit eu le nom d'*Ichtyoyesse* *, à cause de la quantité de poissons qu'on y pêche. C'est ainsi que les *Echinades* prirent leur nom des oursins, *echinoi*; le cap *sepias* eut le sien des sèches, *sepiais*, qui se trouvent autour; les *Lagouses* eurent le leur du grand nombre de lièvres, *lagoi*. Ce fut des circonstances que les Phykouses et les Lépadouses eurent leur dénomination **.

Éparchide nous apprend encore que la vigne qui produit le Pramne de l'île d'Icare, est appelée *sacrée* par les étrangers, et *dionysios*, c'est-à-dire de *Bacchus*, par les habitans d'Œnée, ville de cette île.

Didyme prétend que le Pramne a eu ce nom de la vigne appelée *Prâmnia*; d'autres appellent ainsi particulièrement tous les vins d'un rouge foncé tirant sur le noir; d'autres, tous les vins qui sont

---

* Ou poissonneuse. C'est aussi ce que signifie le mot Phénicien *Icar*. Voy. Bochart, *Géogr. Sacr.*

** C'est-à-dire, l'une de la quantité du *fucus*, l'autre de celle des coquillages nommés *Lepas*. Mon manuscrit porte *Lepadousai*.

de garde; et que le mot *pramnion* s'est dit pour *parameneion*, c'est-à-dire, *qui subsiste long-temps;* enfin l'on a dit aussi que *pramnion* signifioit *praünon to menos*, qui *calme les vivacités*, parce que ceux qui boivent de ce vin, sont en général d'un caractère doux et social....

Amphis loue aussi le vin de la ville d'Acanthe, en ces termes:

« A. De quel pays es-tu, dis-moi? B. D'Acanthe. A. Par tous les « dieux! tu es compatriote d'un excellent vin, et tu as un air si « revêche?... Toutes tes manières sont bien d'accord avec le nom « de ta patrie, mais tu ne tiens guère du caractère de tes conci- « toyens!... »

Alexis fait mention du vin de Corinthe, comme d'un vin dur:

« Nous avions du vin étranger; car pour celui de Corinthe, il est « bon pour donner la question. »

Il rappelle aussi le vin d'Eubée:

« Après avoir beaucoup bu de vin d'Eubée.... »

Archiloque met le vin de Naxe en parallèle avec le nectar. Le même dit aussi quelque part:

« Ma lance me fournit du pain; ma lance me fournit du vin « d'Ismare; et c'est sur ma lance que je me soutiens quand je « bois.... »

Strattis vante le vin de Sciathe :

« Le vin noir de Sciathe, dit-il, mêlé avec égale quantité d'eau,
« invite le voyageur à boire.... »

Achæus parle avantageusement du vin Biblin :

« Il me régala d'une rasade de vin Biblin. »

Ce vin a pris ce nom du lieu où on le recueille. Philinus dit :

« Je vous donnerai du Lesbos, du Chio ; que dis-je * ! du Thase,
« du Mende et du Biblin : or, ces vins ne portent pas à la tête. »

Mais Épicharme dit que ce vin tire son nom de certaines montagnes appelées Biblines. Arménidas avance que Biblie est un canton de Thrace, que l'on nomme aussi Tisare, ou Antisare, et Œsyme. En effet, la Thrace a été assez renommée pour ses vins agréables, de même que les pays d'alentour.....

« Il arriva de Lemnos, dit Homère, des vaisseaux chargés de
« vin.... »

Cependant Hippias de Rhegio, prétend que le Biblin a pris son nom d'une espèce de vigne appelée

---

* Daléchamp a sans doute vu *pax !* exclamation, dans son manuscrit, comme je le trouve dans le mien. La correction de Casaubon suppose ici *Péparèthe*. Qu'il le garde, en attendant qu'on le prouve.

eileos

eileos *, et que l'on nomme aussi *biblia;* que Pollis ** d'Argos, qui régna à Syracuse, y transporta ce plant d'Italie. Ainsi le vin doux que les Siciliens appellent *pollien*, seroit le vrai biblin....

Oracle :

> « Bois le vin *** avec sa lie ; car tu n'es pas d'Anthédon, ni de
> « la sacrée Hypère, où tu le boirois sans lie (ou *soutiré*)... »

Aristote nous apprend dans sa république de Trézène, qu'on appeloit *anthedonias* et *hyperias*, certaine vigne plantée par Anthus et Hyperus; comme on avoit nommé *althephias*, une autre espèce de vigne plantée par Althephius ****, un des descendans d'Alphée.....

Alcman fait quelque part mention d'un vin nommé *apyre*, et qui avoit une odeur de fleurs : il se recueilloit sur cinq collines; ce lieu n'étoit éloigné de Sparte

* Espèce de vigne, qui, selon son nom, doit être de celles dont Pline dit, t. 1, l. 14, c. 1, *herbarum modò vagantur per arva ;* ce qui la distingue de l'*orthampelos* ou *droite*, et de l'*anadendrite* qui grimpe sur les arbres.

** *Polas*, et *Polis Pollis* dans Pollux. Adam indique cet écrivain, pour faire voir la méprise de notre abréviateur. Retenez *pollios* dans le texte, et conférez Pollux, l. 6, n°. 16, et les notes.

*** Plutarque, dit Adam, veut expliquer ce proverbe ; mais ses détails sont insuffisans. Voy. *Quæst. Græc.*

**** Adam se trompe en rappelant ici *althepus*, de Pausanias.

que de sept stades. Il parle aussi des vins d'une forteresse des Denthiades, d'Œnonte, des Œnogles et des Stathmes, cantons qui sont dans le voisinage de Pitane. Il nomme ces vins œnontiade, denthis, karistien, œnoglite et stathmite. Quant au karistien, il prend ce nom de Kariste, lieu près de l'Arcadie. Le vin qu'il nomme *apyre*, est celui qu'on faisoit sans coction, car on usoit de vins cuits.....

Polybe dit qu'il vient dans le territoire de Capoue, un excellent vin, nommé *anadendrite*, et auquel on ne peut comparer aucun autre.....

Alciphron, qui étoit des environs du Méandre, dit que le vin de Pramne venoit sur une côte près d'Éphèse, dans le territoire d'un village appelé d'abord *Latois* *, et ensuite *Latorie*, du nom de l'amazone Latorie.

Timachidas de Rhode appelle *hypochyte* **, certain vin de cette île, presque semblable au vin doux.

On appelle *glyxis* celui dans lequel on a jeté du vin cuit.....

---

* *Lectous* dans mon manuscrit.

** Hardouin interprète par ce mot le *diachyte* de Pline, t. 2, l. 14, c. 9, p. 719. Pline explique au long comment se fait ce vin.

Polyzèle appelle *autite* * une autre espèce de vin de Rhode.....

Platon le comique, parle d'un vin nommé *capnias* **, et dont la meilleure espèce se faisoit à Bénévent, ville d'Italie.....

Sosicrate appelle *amphis* *** le vin plat.....

Les anciens avoient une boisson faite avec des ingrédiens aromatiques; ils l'appeloient *trimma*, ou mélange trituré.....

Théophraste dit dans son histoire des plantes, que dans le territoire d'Hérée, en Arcadie, on faisoit un vin qui rendoit les hommes fous, et les femmes fécondes ****; que dans les environs de Cerynie, en Achaïe, il y avoit une espèce de vigne dont le vin faisoit avorter les femmes : le raisin produisoit même cet effet. Selon lui, ceux qui boivent du vin de Trézène n'ont point d'enfans; il ajoute que l'on

* C'est-à-dire, selon ce que je présume, vin qui doit se boire la même année, *entos tou autou etou.* D'autres disent *pur, sans mélange,* ou *du pays.*

** Vin des coteaux de Thurium. Le raisin ne se recueilloit qu'après les premières gelées. Voy. Pline, t. 1, l. 14, c. 3, p. 711.

*** Est-ce une raillerie contre le poète *Amphis?*

**** Théophraste dit *ateknousas.* Voyez *Théophr.* Bod a St. l. 9, c. 20, Pline favorise notre texte, l. 14, c. 18. Théophr. paroît plus vrai.

fait à Thase deux sortes de vins, dont l'un est soporifique, et l'autre produit un effet tout contraire.....

Quant au vin * *anthosmias*, voici comme on le fait, selon Phanias d'Érèse.

« Versez une partie d'eau de mer sur environ cinquante de vin « doux, et il devient anthosmias. »

Il ajoute que l'anthosmias est beaucoup plus fort avec du vin de jeune plant. Selon lui, on faisoit aussi de l'anthosmias en écrasant du raisin qui commençoit à peine à tourner, et en le tenant dans des vaisseaux bouchés.....

Théophraste dit que le vin que les Thasiens font servir dans leur Prytanée, est d'une saveur des plus agréables; mais c'est un vin composé. On jette dans le vaisseau où est le vin pur, de la fleur de farine pétrie avec du miel, de sorte que le miel lui donne certaine odeur, et la farine de la douceur. Il ajoute ensuite que si l'on mêle un vin dur et sans odeur, avec un vin moëlleux et odorant, par exemple, du vin d'Héraclée avec celui d'Érythrée, il en résulte une liqueur mixte, qui tiendra de l'un sa qualité lubréfiante, et de l'autre sa vertu stomachique....

---

* Voy. Gorrée, *Lexic.*

Posidippe parle d'un vin *myrtite*, ou *myrrhin* *.

« Le vin qui altère est nuisible ; mais faites cas du Myrrhin.... »

CHAP. XXV. *Hermès* ou *Mercure* est le nom de certain verre de vin dans Strattis......

Chæreas dit qu'on faisoit à Babylone un vin qu'on y appeloit *Nectar*.....

« On a dit, avec vérité, le vin demande les agrémens de la con-
« versation, outre certaine quantité d'eau... »

Le poète de Cée a dit:

« Il ne faut rien jeter de la liqueur de Bacchus, pas même le
« marc... »

Il y a en général du vin de trois couleurs; le blanc, le paillet et le rouge très-chargé. Le blanc est léger de sa nature, diurétique, chaud, digestif;

* Il ne faut pas confondre le *myrtite* avec le *myrrhin*. On met infuser dans l'un des baies de myrte, pour en calmer la violence : voilà pourquoi la fable dit que *Faune*, le même que *Bacchus*, fouetta *Fatua*, sa femme, avec une poignée de myrte, jusqu'à la faire expirer, parce qu'il l'avoit trouvée ivre; l'autre étoit aromatisé avec de la myrrhe. Voy. Baccius et Gorrée sur ces vins. Cependant Jules Scaliger, *ibid.*, prétend que par *myrrhin* il faut aussi entendre le vin de *myrte*. Ses raisons paroissent sensées, et autorisées par ce passage, quoique Dioscoride, l. 5, c. 6, et ailleurs, Pline, l. 14, c. 13, m'empêchent d'être de son avis. Ce vin *myrrhin* a pris son nom de la petite quantité de *myrrhe* qu'on y jetoit, comme principal aromate. Voy. cependant Saumaise *Solin.* et Junius *index*.

mais il porte des fumées à la tête, vu la volatilité de ses principes. Le rouge foncé, et non douceâtre, est très-nourrissant; mais il a un peu d'astringence. Le vin douceâtre est le plus nourrissant des vins blancs et des paillets; car, outre qu'il lubréfie dans son passage, il donne de la consistance aux humeurs; d'ailleurs, il affecte moins la tête. En effet, le vin doux est de nature à séjourner dans les hypochondres * : il sollicite l'excrétion de la salive, si l'on en croit Dioclès et Praxagoras.

Mnésithée d'Athènes, dit que le vin d'un rouge très-chargé est le plus nourrissant; le vin blanc, très-diurétique et le plus léger; le paillet, sec, mais plus favorable à la digestion des alimens....

Les vins que l'on combine ** par parties bien proportionnées avec de l'eau de mer, n'enivrent pas: ils lâchent le ventre, pincent l'estomac, causent quelques flatuosités; cependant on les trouve très-propres à dissoudre les alimens: tels sont les vins

---

* C'est-à-dire, qu'il se développe un gas qui réside quelque temps dans le colon, et se fait ainsi sentir par des borborygmes dans les deux hypochondres, pour sortir ensuite par des vents. Il faut un peu aider les anciens dans leurs interprétations sur l'économie animale.

** Voy. Baccius, Pline, Dioscoride, Géoponic.

de Mynde et d'Halicarnasse. C'est sans doute à cause de ces vins marinés, que le cynique Ménippe donne à la ville de Mynde l'épithète d'*almopotis* (qui boit de la saumure).

Les vins de Coo portent beaucoup d'eau de mer. Il en faut moins à celui du terroir même de Rhodès; mais en général ce vin a peu de valeur. Les autres vins de cette île sont bons à boire en partie de plaisir, et même pour en faire ordinaire. Celui de Cnide fait beaucoup de sang, nourrit bien, et tient le ventre libre; mais il affoiblit l'estomac quand on en boit trop.

Le vin de Lesbos a quelque légère astringence, et sollicite plus les urines. Ceux de Chio ont cependant quelque chose de plus flatteur, mais sur-tout celui d'Ariuse *. Il y a trois espèces de ce vin; l'une austère, l'autre douceâtre; la troisième tient le milieu entre ces deux-ci pour la saveur : on l'appelle *autocrate* **. L'austère flatte assez le palais : il est nourrissant et plus diurétique; le douceâtre

* Lisez donc dans Virgile *ariusia*, et non *arvisia*.

** Voy. Stuck, *antiq. conviv. Autocrates*, à la lettre, est le vin qui tient toute sa qualité de lui-même, sans mélange, ou un vin qui n'est pas détrempé : *Isocrates* est celui qui est mêlé avec quantité d'eau. *Isos*, *isoo pinomenos*, dit Hippocrate.

nourrit, donne même de l'embonpoint, quoiqu'il tienne le ventre à l'aise. L'autocrate a des qualités moyennes. En général, le vin de Chio est digestif, nourrissant; il fait un bon sang, engraisse, et est des plus favorables à la santé, vu les excellens principes dont il est formé.

Quant aux vins d'Italie les plus flatteurs, ce sont certainement le Falerne et l'Albe; mais quand ils sont très-vieux, ils causent un assoupissement assez prompt, parce qu'on ne les garde si vieux qu'en les mixtionnant. Celui qu'on appelle *Adrian*, a un charmant bouquet, et passe aisément: c'est un vin très-innocent; mais il faut faire ces vins de bonne heure, et les mettre dans un lieu bien aéré, afin que ce qu'ils ont de trop vif et de trop volatil * puisse s'évaporer.

Le vin de Corcyre devient très-flatteur avec la vieillesse. Ceux de Zacynthe et de Leucade sont imprégnés de gypse ** : voilà pourquoi ils sont capiteux. L'*abate****, vin de Cilicie, n'a d'autre vertu que

* Le gas.

** Voyez, sur ce mélange, Baccius, Pline, Dioscoride, Géoponic.

*** Galien écrit *albate*. Gorrée dit que ce nom est corrompu dans différens

de

de tenir le ventre à l'aise. Les eaux dures, telles que celles de sources et de pluie, filtrées et laissées long-temps en résidence, vont bien avec les vins de Coo, de Mynde, d'Halicarnasse, et en général avec tous ceux qui sont mêlés de beaucoup d'eau de mer. Voilà pourquoi ces vins sont d'un grand débit à Athènes, à Sicyone, où les eaux ont beaucoup de crudité. A l'égard des vins non marinés *, et de ceux qui ont une astringence assez sensible, tels que ceux de Lesbos et de Chio, il faut de l'eau qui ne contienne aucun principe hétérogène......

« O langue ! dit Sophocle, qui as si long-temps gardé le silence,
« comment as-tu osé commettre une pareille faute ? Mais il n'y
« a rien de si accablant que la nécessité : elle force même à décou-
« vrir le secret des Souverains.... »

Le vin maréotique, ou d'Alexandrie, a pris son nom du lac Marée, qui est dans le territoire d'Alexandrie, ou de la ville de Marée, voisine de ce lac. Elle étoit autrefois très-grande, mais actuellement

---

auteurs, et qu'on le trouve désigné par *sybate*, *abate*, *anabate*; ce qu'il est bon d'observer.

* Je lis ici *athalassiois*, terme dont se sert Dioscoride. Adam avoit senti cette correction : Pursan prenoit le sens de Daléchamp, et il est très-soutenable. Deux lignes au-dessous, dans le texte, je lis *too men chioo*, etc.

elle se trouve réduite à un village * : elle avoit été ainsi nommée de Maron, son fondateur, qui accompagna Bacchus dans ses expéditions militaires. Il y a beaucoup de vignes dans tout ce canton; les raisins ont un goût délicieux, et l'on en fait un vin exquis: il est blanc, friand, présente un bouquet charmant; sa légèreté le fait passer aisément: il facilite les urines, et jamais ne porte à la tête. Le *tæniotique* est la meilleure sorte de ces vins; il a pris ce nom d'une éminence sablonneuse (*tænia*), qui s'étend en longueur dans ces cantons-là : les vins qui y viennent sont d'abord d'un blanc un peu jaunâtre, et décèlent certaine onctuosité; mais mêlés avec de l'eau, ils s'étendent promptement, et prennent la teinte du miel attique délayé dans l'eau : outre sa saveur agréable, le vin tæniotique a quelque chose d'aromatique et d'astringent.

On voit aussi beaucoup de vignes sur les bords du Nil, tout le long du cours de ce fleuve; mais les vins qu'on y fait sont fort différens, tant pour la couleur que pour l'usage : le meilleur de tous est

---

* Ou *circonscrite*. Casaubon lisoit mal *perieleiphthee ;* mais mon manuscrit est plus exact, *perieileephthee*.

celui du territoire d'Antylle, ville non éloignée d'Alexandrie, et dont les anciens rois d'Égypte, et ceux de Perse après eux, donnoient les revenus à leurs épouses pour leur ceinture.

Le vin de la Thébaïde, sur-tout celui des environs de Copte, se donne même à ceux qui ont la fièvre, car c'est un vin très-léger, prompt à passer, et qui digère on ne peut plus facilement.....

« Femme*, vous vous louez vous-même, comme Astydamas. »

Astydamas étoit un poète tragique.....

Théopompe de Chio, dit que la vigne a été trouvée à Olympie **, sur les bords de l'Alphée, et qu'il y a un endroit dans l'Élide, à un mille d'Olympie, où, pendant les fêtes de Bacchus, les habitans ferment trois chaudrons d'airain, et les scellent en présence des étrangers *** : le lendemain

* Athénée étant Égyptien, citoit peut-être ce passage pour éviter le reproche d'avoir loué les vins de sa patrie.

** Depuis les milliers d'années que la terre existe, il y a eu de la vigne dans plusieurs des pays chauds du globe. On en a trouvé en Amérique dont le tronc égaloit celui de très-gros arbres : ainsi elle étoit extrêmement vieille. Voyez, sur de très-vieilles vignes, M. Brotier, *Pline*, l. 14, c. 1, not. 1.

*** Ce trait est rapporté par plusieurs Écrivains, qui n'en sont pas plus croyables.

on ôte les sceaux, et l'on trouve les chaudrons pleins de vin.

Mais Hellanicus prétend que c'est au territoire de Plinthine, ville d'Égypte, que l'on a trouvé la première vigne : aussi Dion, philosophe académique, reproche-t-il aux Égyptiens d'aimer le vin, et d'être grands buveurs. Selon lui, c'est en Égypte qu'on a inventé le moyen d'y suppléer, en faveur de ceux que la pauvreté empêchoit d'avoir du vin : c'étoit une boisson faite avec de l'orge. Il ajoute que ceux qui en usoient, y trouvoient tant de charmes, qu'ils chantoient, dansoient, et faisoient les mêmes choses que ceux qui se trouvoient pris de vin.....

Aristote dit que ceux qui sont ivres de vin tombent en devant, au lieu que ceux qui le sont de cette boisson d'orge, tombent à la renverse, parce que le vin appesantit la tête, et la boisson d'orge produit le *carus* *, ou une stupeur.....

Les Égyptiens ont toujours aimé le vin ; ce qui le prouve, c'est qu'il n'y a que chez eux où ce soit comme une loi de manger, avant tout autre aliment, des choux bouillis : or, la même coutume s'oberve

* Assoupissement qui, vu la stupeur, tient à certains égards de la léthargie. Mais l'observation d'Aristote est fausse.

encore actuellement chez eux ; c'est d'après cet usage que bien des gens commencent par avaler de la graine de chou, pour se garantir de l'ivresse *.

On a aussi remarqué que le vin des vignobles où l'on plante des choux est moins liquoreux ; c'étoit aussi pour se garantir de l'ivresse, que les Sybarites mangeoient des choux avant de boire, selon le rapport de Timée.....

Alexis a dit :

« Tu en avalas bien hier ! aujourd'hui tu as mal à la tête : va faire
« un somme, cela se passera ; et qu'on te donne ensuite un chou **
« bouilli.... »

Eubule dit quelque part :

« Femme, sers-moi un chou (*raphanos*) ; il me semble que tu me
« feras passer ainsi mon mal de tête... »

Apollodore de Cariste, nous fait voir que les anciens appeloient le chou *raphanos*.

---

* Casaubon appelle quelque part Daléchamp *Tirésias ;* mais il auroit pu ici s'appliquer cette épithète, en laissant passer cet endroit corrompu, malgré tout le gâchis qu'il fait. Je lis donc, comme tous les gens instruits liront, *kai polloi heautous kataskeuasomenoi amethystous , prolambanousi*. Le sens est clair, évident. Casaubon, selon Dioscoride, devoit prendre du chou pour s'en frotter les yeux, l. 2, c. 146.

** C'est aussi le conseil de Dioscoride, *ibid.*

« Je sais que nous appelons *raphanos* * ce que vous autres étran-
« gers appelez chou, *crambe ;* mais, dites-moi, qu'est-ce que cela
« fait à nos femmes ? ... »

Anaxandride a dit :

« Si vous vous baignez maintenant, et mangez beaucoup de chou,
« vous ferez cesser cette pesanteur de tête, et vous dissiperez ce
« nuage qui vous offusque... »

Nicocharis dit aussi :

« Demain, au lieu de faire bouillir des choux, nous ferons bouillir
« le bain, afin que cela nous ôte les fumées du vin.... »

On lit dans Amphis :

« Il n'y a pas, à mon avis, de remède si bon pour l'ivresse qu'un
« accident fâcheux. L'effet en est si prompt, que celui des choux
« n'est qu'un conte en comparaison... »

Théophraste ** a parlé de cette vertu qu'a le chou. L'odeur seule du chou, dit-il, fait même détourner la vigne lorsqu'elle est dans sa végétation.....

---

* Je lis *hymeisde ;* mais vous autres étrangers, etc.

** Voy. Théophr. *Hist.* l. 4, ch. 20.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

. . . .

.... donner au sommeil * *le par-dessus de la mesure* pendant une grande partie du jour.....

.... la variété des discours que vous avez rappelés, ne m'a pas permis de donner quelques momens au sommeil....

Nicandre de Colophone dit que *oinos* **, mot qui signifie *vin* , est venu d'*Œnée*, selon ce passage :

« Œnée ayant exprimé du jus de raisin dans des vases, l'appela « *vin*.... »

* Ce second Livre, qui renferme des articles essentiels pour l'histoire naturelle, a exigé plus de notes que je n'avois dessein d'en faire. D'ailleurs, Casaubon est ici d'une si grande ignorance, d'une si grande ineptie sur certain nombre d'articles, que cette raison seule m'auroit empêché d'être court. Les fragmens intéressans de ce Livre, faisant beaucoup regretter ce que l'Abréviateur a supprimé, je tâcherai d'en rendre la lecture moins fastidieuse, par quelques réflexions relatives aux matières qui y sont rappelées. Casaubon nous fait la grace de nous dire que les termes grecs n'ont pas été compris des savans. Je ne sais ce qu'il entend par *savans ;* mais long-temps avant lui on avoit senti la force du texte. Baduell, dans son excellent Lexique, l'explique ainsi: *Aliquid, ultrà justum, subindè admetiri, et ad cumulum addere.* On n'avoit donc pas attendu Casaubon pour comprendre ce passage.

** Les Grecs ont eu leur mot *oinos* de l'Asie, comme on le sait ; ainsi laissons-les s'amuser d'étymologies à leur gré. Voy. Plutarq. *Sympos.* l.7, Q. 10.

Mélampide de Milet dit:

« O maître! le mot *oinos* approche bien du nom d'*Œnée*....»

Hécatée de Milet, disant que la vigne a été trouvée en Étolie, raconte ceci:

Oresthée *, fils de Deucalion, étant venu régner en Étolie, sa chienne mit bas une souche au lieu d'un chien. Il ordonna que ce bois fût enfoui, et il en vint un cep qui se couvrit de raisins. Voilà aussi pourquoi il appela son fils, *Phytius* (*Planteur*). Du nom de la vigne que les anciens appeloient *oinee*, le fils de Phytius fut appelé Œnée, et celui-ci eut un fils qu'on nomma *Ætolus*.

Platon, dans son Cratyle, occupé de l'étymologie du mot *oinos*, vin, dit qu'il est pour *oionous*, en ce qu'il nous remplit d'*oieesis* ** ou *présomption*; ou que

* Casaubon ne sait ce qu'il dit ici. Il confond les personnages. Adam, qui le relève à propos, se trompe cependant lorsqu'il dit que Lycaon n'a pas eu de fils nommé Oresthée. Pausanias le contredit formellement dans ses Arcadiques. Voy. Pausan. *Edit. Wechel.* 1583, p. 237. Mais Casaubon a tort d'attribuer à celui-ci ce que la fable dit d'Oresthée, fils de Deucalion. Le passage se trouve entier dans les Phociques du même, pag. 356 : ainsi la leçon ne doit pas être changée. Quant à *epi basileia* (*ablatif*), Casaubon le devoit aux manuscrits, et non pas à ses conjectures. Ces plagiats ne sont pas rares chez lui.

** Ce passage se trouve dans Platon, p. 56, *édit. Basil.* 1553. Je l'ai ensuite retrouvé dans les notes de Kuster. *Suid.* t. 2, p. 669.

peut-être

peut-être il a été ainsi appelé du mot *onesis*, qui signifie *utilité.* En effet, Homère, faisant en quelque manière allusion à cette origine du mot *oinos*, parle ainsi :

« Buvez ce vin *, il vous fera du bien : *oneeseai.* »

Aussi appelle-t-il *oneiata* les alimens, parce qu'ils nous sont utiles.

Un poète a dit :

« Les dieux, ô Ménélas ** ! ont donné le vin aux mortels, comme
« le meilleur moyen de dissiper les soucis. . . . »

Diphile, poète comique, a dit aussi :

« O Bacchus, délice des sages, et très-sage toi-même, que tu es
« charmant ! toi seul tu élèves *** l'ame des gens qui sont dans
« la bassesse : tu dérides le front de l'homme le plus sévère, et
« le fais rire. Avec toi, la foiblesse devient la force même, et
« l'homme timide ne connoît plus la crainte. . . . »

On lit dans Philoxène de Cythère :

« Le vin qui se verse à larges flots, fait entendre mille voix
« différentes. »

Chérémon, le poète tragique, dit que ceux qui

---

* Iliade 6.

** Voy. Suidas. *Ibid.*

*** *Addis cornua pauperi*, etc. dit Horace.

usent du vin, y trouvent les ris, la sagesse *, la science et le bon conseil.

Mais Ion de Chio appelle

« Le vin un enfant indomptable **, à l'œil de taureau, un jeune « vieillard, l'aimable entremetteur des bruyantes amours, un « maître qui donne de la fierté.... »

Mnésithée en parle en ces termes :

« Les dieux ont fait connoître le vin aux hommes, comme un « très-grand bien pour ceux qui en usent avec raison, mais comme « très-pernicieux pour ceux qui en usent sans discrétion. Il nour- « rit, fortifie le corps et l'ame, et devient très-utile pour la mé- « decine; car on en fait entrer le mélange dans les médicamens. « On ne le trouve pas moins avantageux pour les plaies. Il met « dans une assiette tranquille l'esprit de ceux qui en boivent » modérément, et étendu, dans les repas ordinaires. Si l'on « passe la juste mesure, il causera des querelles : si l'on en boit « avec moitié eau, il rend fou ***; mais pris pur, il abat tout le « corps. Voilà pourquoi Bacchus est invoqué par-tout comme « médecin. La Pythie a même ordonné à quelques-uns d'invoquer « Bacchus comme dieu de la santé.... »

Eubule fait ainsi parler Bacchus :

« Pour les sages, je ne mêle que trois cratères; un pour la santé,

* On verra des réflexions bien contraires dans Platon, *de Legibus* 2, à la fin.

** *Adamon*. Leçon des manuscrits : doit-on lire *adamnon?* J'en doute ici. Au reste, voyez l'Hesychius d'*Alberti*, à ce mot, et *adamatos*.

*** C'est à-peu-près ce que l'on trouve dans les problêmes d'Aristote, sect. III, n°. 18; mais l'assertion n'en est pas plus vraie.

« et c'est celui qu'ils boivent le premier; le second est pour l'a-
« mour et pour le plaisir; le troisième, pour le sommeil. Quand
« ils ont bu ce troisième verre, ils s'en vont chez eux, en gens
« sages. Quant au quatrième, je ne m'en mêle * point; c'est le
« fait de l'insolence; le cinquième cause du tumulte; le sixième
« enivre; le septième enflamme les yeux (ou fait pocher les yeux);
« au huitième, on crie à la garde; le neuvième met la bile en
« effervescence; le dixième rend maniaque, et jette bas son
« homme : car le vin versé en grande quantité dans un petit vais-
« seau, donne facilement le croc-en-jambes à ceux qui l'ont bu.... »

CHAP. II. Épicharme dit à ce sujet:

« Du sacrifice on vint au festin, et dans le festin l'on but, même
« avec gaieté, selon moi. Mais en buvant, on se mit en débauche.
« De la débauche on passa au vacarme; du vacarme aux procès:
« les procès furent suivis de condamnation; on fut mis en prison:
« les fers ulcérèrent les membres, et l'on fut encore obligé de payer
« l'amende. »

Panyasis, poète épique, donne le premier cratère aux Grâces, aux Heures et à Bacchus; le second, à Vénus jointe à Bacchus; le troisième, à l'insolence et à la violence; car, selon Euripide,

« La débauche occasionne des injures, des outrages et des coups. »

C'est ce qui a fait dire que Bacchus et l'injure étoient nés en même temps.....

---

* Conservez *hameteros*, que Casaubon veut changer : c'est un Dorien qui parle; et lisez au vers n°. 8, *ho d'ogd*, avec Adam. Conférez ensuite Suidas, t. 2, p. 669.

Alexis fait cette comparaison :

« L'homme, de sa nature, est en quelque sorte bien semblable « au vin. Il faut que le vin nouveau et un jeune homme jettent « leur premier bouillon. Après cette despumation, qui en fait « monter les fleurs, les rend durs, et les dégage de tous ces prin- « cipes hétérogènes qui nagent sur la surface, et qui, dans le jeune « homme, sont la folie de son âge, ils deviennent, l'un potable « (*l'autre traitable*), et sont enfin dans l'état où chacun peut « leur trouver des charmes.... »

Le poète de Cyrène a dit :

« Le vin a la force du feu lorsqu'il est introduit dans le corps de « l'homme : il l'agite, comme les vents du nord et du midi agitent « la mer de Libye. Comme ils découvrent ce qui est caché au fond « de ses gouffres, de même le vin met au jour tout ce que l'homme « pense.... »

Mais Alexis dit quelque part tout le contraire de ce qu'on a lu de lui plus haut :

« L'homme ne tient en rien de la nature du vin : en vieillissant, « il devient morose et déplaisant ; le vin vieux, au contraire, nous « égaie, et nous le voulons le plus vieux.... »

Panyasis dit :

« Le vin est aussi utile à l'homme que le feu : c'est toujours le fidèle « compagnon des chansons *. Il fait une partie des délices des fes- « tins, de la joie, de la danse, et du doux commerce de l'amitié. « C'est pourquoi buvez avec gaieté dans un repas, lorsqu'il vous

* Je lis *pasees synopadon aoidees*, avec Kuster, *ibid.* Les manuscrits portent la faute des imprimés.

« faut arroser ; et n'allez pas vous remplir de manger comme un « vautour, en oubliant de vous livrer à la joie avec trop de nour- « riture. »

Il dit encore ailleurs :

« Le meilleur présent que les dieux font aux hommes, est un vin « brillant. Les chansons, les danses, toutes les liaisons de l'amitié « l'accompagnent : bu avec modération, il chasse du cœur toutes « les peines ; mais il devient préjudiciable, bu sans discrétion.... »

Timée de Taormine nous apprend qu'une maison d'Agrigente fut nommée la Galère, pour la raison suivante :

« Quelques jeunes gens s'y étant enivrés, eurent la tête tellement échauffée par les fumées du vin, qu'ils perdirent la raison, et prirent cette maison pour une galère. S'imaginant donc voguer dedans, et être battus d'une furieuse tempête, ils poussent l'extravagance jusqu'à jeter par les fenêtres, vases, meubles, croyant que c'est le pilote qui leur ordonne d'alléger ainsi le vaisseau, à cause de la tempête. Il se rassemble là beaucoup de monde : on pille tout ce qu'ils jettent ; mais ils persévèrent dans leur extravagance. Le lendemain, la garde se rend à cette maison, trouve les jeunes gens penchés comme des personnes qui ont encore envie de vomir : on les interroge ; ils répondent aux magistrats présens que,

battus par la tempête, ils avoient été forcés de jeter à la mer la partie de la cargaison la moins importante. La garde paroissant étonnée de l'égarement de ces jeunes gens, celui qui sembloit être le plus âgé d'entre eux, prend la parole, et dit : Seigneurs Tritons, j'ai eu tant de frayeur que je me suis jeté sous ces bancs, le plus avant que j'ai pu. La garde leur pardonnant leur aliénation d'esprit, se contente de les réprimander, leur enjoignant de boire plus modérément à l'avenir, et s'en va ; les jeunes gens la remercient, et répondent : « Si nous pouvons nous sauver de cette tempête, et arriver au port, ce sera à votre heureuse apparition que nous attribuerons notre salut, et nous vous dresserons des statues dans notre patrie, à côté de celles de nos dieux marins. » Voilà donc pourquoi cette maison fut appelée *la galère*. ....

Philochore dit que ceux qui se livrent au vin, non-seulement se mettent à découvert, mais donnent aux autres occasion de se faire connoître par la liberté qu'ils leur inspirent dans le vin. Delà vient le proverbe,

« *Vin*, * *vérité*. »

* Conférez Plutarque, *Sympos.* l. 7, q. 10, p. 715. *Edit. Ruald.*

Théognis a dit aussi :

« Le vin découvre la pensée de l'homme.... »

Le *trépied* est le prix du vainqueur aux jeux bachiques ; voilà pourquoi nous disons qu'un homme parle du trépied lorsqu'il dit la vérité ; mais par ce trépied bachique, il faut entendre le cratère.

Il y avoit anciennement deux espèces de cratères, que l'on appeloit indifféremment chaudrons (*lebetas*) : l'un étoit l'*empyribate*, ou *loetrochoos*. C'est de celui-ci que parle Eschyle dans ce passage :

« Après cela vint un *trépied* de cuisine, gardien soigneux du
« foyer : »

L'autre est le cratère dont parle Homère :

« Sept *trépieds* qui n'ont jamais été au feu. »

C'étoit dans ceux-ci qu'ils mêloient le vin qu'on alloit boire : or, c'étoit-là le *trépied*, proprement dit, *de la vérité*. Il appartient aussi à Apollon, à cause de la vérité de ses oracles. Quant à Bacchus, il lui est propre, à cause de la vérité qui suit l'ivresse.

Semus de Délos dit : C'est un trépied d'airain, non comme celui de la Pythie, mais un de ceux que l'on appelle *lebes*, ou chaudron. De ceux-ci, les uns n'alloient pas sur le feu, et l'on y mêloit le vin : les

autres étoient les *loetrochooi*, ou chaudrons à faire chauffer l'eau du bain; comme on les mettoit sur le feu, on les appeloit *empyribates*, c'est-à-dire, *allans au feu.*

Quelques-uns de ces vaisseaux avoient des oreilles; mais on appeloit généralement *trépied*, tout ce qui avoit une base à trois pieds....

Éphippe a dit quelque part:

« Le vin que tu as largement bu te donne du babil. Voilà pour-
« quoi, sans doute, on dit que ceux qui ont bu parlent vrai.... »

On lit dans Antiphane:

« Phidias, on peut tout cacher, excepté deux choses : un verre de
« vin et une intrigue amoureuse. L'un et l'autre se trahissent dans
« un seul regard, dans un mot : plus on le nie, plus on se dévoile... »

Philochore rapporte que ce fut Amphictyon, roi d'Athènes, qui mit le premier de l'eau dans le vin, et que ce fut de Bacchus même qu'il apprit à le faire. Auparavant les hommes buvoient leur vin pur, et marchoient tout courbés : dès qu'ils l'eurent pris étendu, ils devinrent droits; c'est pourquoi on éleva un autel à Bacchus (*orthos*) *droit*, dans le temple des Heures *, parce que ce sont les Heures qui nourrissent

* Ou des saisons. Elles étoient figurées par une *rose*, un *épi*, une *pomme*. Cette théorie tient à celles de l'Égypte, où il n'y a que trois saisons. Vigenère,

nourrissent le fruit de la vigne ; mais Amphictyon éleva aussi un autel aux Nymphes, près du précédent, parce que les Nymphes ont été les nourrices de Bacchus, laissant un monument relatif à ce mélange pour ceux qui usent du vin. Il établit outre cela pour loi, que pendant le repas on ne présentât de vin pur aux convives, qu'autant qu'il en faudroit pour en goûter, voulant faire connoître la vertu de ce dieu bienfaisant; que du reste on n'en bût qu'avec de l'eau autant qu'on en voudroit, en y joignant l'invocation de *Jupiter sauveur;* de sorte que ceux qui en boiroient, perpétuant ainsi et l'usage * et le souvenir de ce fait, sauroient que le vin bu de cette manière, leur seroit toujours salutaire.....

Platon ** assure, au second livre des Loix, que l'usage du vin est bon pour la santé; que cependant on a comparé Bacchus au taureau et à la panthère, à cause de l'état où met l'ivresse; état dans lequel les hommes s'abandonnent à toutes sortes d'excès.

---

sur les tableaux de Philostrate, mérite d'être lu à ce sujet. *Édit. Paris, in-folio.* Cramoisy, 1637.

* Je lis *diamonees*, qui s'accorde avec le sens, et achève le mot *dia* des manuscrits. Les corrections qu'on présente s'écartent de la lettre.

** Voyez Platon cité plus haut.

Alcée dit :

« La vertu * incompréhensible du vin, qui tantôt est doux comme
« le miel, tantôt plus piquant que les épines. »

Il est des gens qu'il rend furieux : tel est un taureau irrité. Euripide présente la même pensée :

« Ce sont des taureaux irrités qui s'élancent en menaçant des
« cornes.... »

D'autres, portés à se battre, le sont dans le vin jusqu'à la férocité ; c'est Bacchus sous la forme du léopard. Ariston de Chio, a dit avec beaucoup de sens : le vin le plus agréable est celui qui réunit à la douceur les charmes du parfum **, et que c'étoit dans ces vues qu'on préparoit au mont Olympe de Lydie, ce que l'on appelle *nectar*, en mêlant ensemble du vin, des rayons de miel, et des fleurs d'une agréable odeur.

Je sais qu'Anaxandride prétend que le nectar est

---

* Ou *inexprimable*. Je lis *arrheeton menos*, sous-entendant *oinou*, que le poète a sans doute dit auparavant. Casaubon est aussi obligé de le supposer dans la correction qu'il propose. Mais je ne change que *y* en *n*, qui, en grec, ont si souvent la même forme dans les manuscrits.

** *Eudias* est absurde ici. Je lis *euoodias*, comme l'exige le mot suivant, *euoodee*.

la nourriture, et non la boisson des dieux ; voici le passage :

« Je mange, dit Ganimède, le nectar, et je le broie sous la « dent : je vide les coups d'ambrosie ; je sers Jupiter ; j'ai l'hon-« neur de parler librement à Junon, et je m'assieds à côté de « Vénus.... »

Selon Alcman, les dieux mangent le nectar.
Sapho dit :

« On prépara un cratère d'ambrosie ; mais Mercure prenant du « vin *, en versa aux dieux. »

Homère cependant fait du nectar la boisson des dieux. Ibycus nous dit que l'ambrosie étoit neuf fois plus douce que le miel ; ou, en parlant comme lui, pour le plaisir le miel n'est que la neuvième partie de l'ambrosie....

Selon Alexis :

« Aucun buveur n'est un méchant homme ; car le dieu qui a eu « deux mères ne se plaît pas avec les méchans, ni à une vie « déréglée. »

Il ajoute que ceux qui en ont un peu trop bu, aiment beaucoup à raisonner.

---

* *Herpin.* Leçon des manuscrits, et qu'on retrouvera dans Rhodigin, l. 28, c. 34.

CHAP. III. Celui qui a fait l'épigramme sur Cratinus *, y parle ainsi :

« Pour un poète qui veut plaire, le vin est un Pégase merveilleux :
« mais si vous buvez de l'eau, vous ne produirez rien de bon. C'est
« ainsi, Bacchus, que parloit Cratinus; et son haleine n'exhaloit pas
« la vapeur d'un broc, mais celle de tout un tonneau. Toute sa
« maison étoit pleine de couronnes: il avoit aussi, comme toi, le
« front couronné de lierre.... »

Selon Polémon, l'on révéroit à Munichie un héros nommé *Akratopote* ** : quelques cuisiniers avoient même dressé à Sparte, dans le *phédites*, des statues aux deux héros Matton *** et Céraon. On honore le dieu *Deipnée* en Achaïe, ainsi nommé du mot *deipnon*, qui signifie *souper*, ou repas.....

Un repas sec ne fournit jamais de railleries fines,

---

* Casaubon, qui copie, devoit ici ouvrir l'anthologie ; il auroit vu que son vieux manuscrit, inconnu, le trompoit. Cette épigramme est de Nicérate. *Edit. Brodæi*, p. 116. Au lieu de *megas*, Brodeau présente *tachys*, d'après le Démétrius que Casaubon vouloit indiquer ; ensuite Brodeau conserve *kekrokoomenou*, qui est le vrai mot qu'il faut garder. La correction de Casaubon présente un sens qu'il n'a certainement pas compris. Ce mot ne pourroit se dire du front, mais de la couronne même.

** Celui qui boit le vin sans mélange d'eau. Voy. Stuck. *Antiquit. conviv.*; et Aristote, *Probl.* sect. III, n°. 14, etc. Mais *akratopote* se disoit aussi de celui qui boit de l'*eau pure*.

*** *Matton*, celui qui pétrit : *Ceraon*, celui qui *mêle le vin*. Adam.

ni d'impromptus en vers, ni de sentimens élevés, ni certaine bonne opinion de soi-même. C'est donc avec raison qu'Aristarque le grammairien, vouloit qu'on retranchât une partie de vers de ce passage d'Homère :

« Que sont devenues ces bravades que nous faisions, disant que nous « étions les plus vaillans des hommes ? ces discours, dis-je, pleins « de jactance, tenus dans l'île de Lemnos, lorsque nous mangions « toutes sortes de viandes, vidant des verres pleins jusqu'aux bords? »

Ce vers est celui qui concerne les bravades faites en mangeant des viandes ** : or, selon Aristarque, tout contentement d'esprit et toute satiété, ne produisent pas de jactance, de raillerie, ni de badinage; c'est ce qui arrive à des gens dont l'esprit, troublé par l'ivresse, suit l'illusion du mensonge.

Bacchylide a dit :

« La douce nécessité de boire ** met à peine en train, qu'elle « calme la colère de Vénus. L'espérance, jointe aux dons délicieux « de Bacchus, donne une secousse agréable à l'ame, chasse au plus « loin les soucis de l'homme, et dès l'instant il renverse les remparts « des villes, devient le monarque de toute la terre : l'or, l'ivoire « brillent dans sa maison; des vaisseaux chargés de bled lui amènent « d'Égypte d'immenses richesses sur l'onde blanchissante, tant le « plaisir lui agite le cœur lorsqu'il boit.... »

---

* Adam conserve avec raison *hyper*.

** Casaubon fait pitié ici. Voy. Scaliger sur Tibulle, l. 3, él. 6.

Sophocle a dit :

« L'ivresse est le remède de tous les maux. »

Les autres poètes ont appelé le vin :

« Le fruit réjouissant de la terre. »

Quant au prince des poètes, il fait dire à Ulysse :

« Un guerrier qui a suffisamment bu et mangé, peut combattre
« toute la journée contre l'ennemi ; son cœur affermi est plein de
« hardiesse, etc.... »

C'est à l'ivresse qu'on doit l'invention de la Tragédie et de la Comédie; elles furent imaginées l'une et l'autre à Icarie *, bourgade de l'Attique, pendant les vendanges. C'est pourquoi la comédie eut d'abord le nom de *trygoodie* ** , ou chant de vendanges....

Euripide a dit dans ses Bacchantes :

« La vigne a été donnée à l'homme pour calmer ses peines : plus
« de vin, plus d'amour, plus de plaisir pour les hommes. »

Astydamas dit aussi :

« Il a montré la vigne, mère du vin, aux mortels, comme le remède
» de leurs peines... »

---

* On disoit *Icaria* et *Icarios*. Voyez Meursius, de *Popul. Attic.* Casaubon veut donc changer mal-à-propos *Adam*. Mon manuscrit porte aussi *Ikarioo*.

** Je laisse de côté ces étymologies.

Car, comme dit Antiphane,

« L'homme qui a toujours une bonne dose de vin, n'a pas de soucis;
« celui qui ne fait qu'en goûter est toujours rêveur.... »

On lit dans Alexis,

« Je ne mets jamais ma raison dans la cuve; mais je bois tant que
« je puis encore bien articuler * les mots (ou bien distinguer les
« lettres d'un livre).... »

Séleucus nous dit, que l'usage de l'antiquité étoit de ne pas faire d'extraordinaire de vin, ni de tout autre plaisir, à moins que ce ne fût en l'honneur des Dieux.

On se servoit alors des expressions *thoinee*, *thalia*, *methee*, parce qu'on supposoit que c'étoit en l'honneur des dieux qu'il falloit faire couler le vin, et parce qu'on s'assembloit à un festin pour les Dieux, ce qu'on exprimoit par *daita thaleian*. Quant au mot *methyein*, Aristote dit qu'il signifie proprement boire après le sacrifice **.

* *Diorizesthai :* ce que Silius exprimoit par *voces distinguere linguâ*. Aristote a dit de la langue d'un homme ivre, *glossa sphallomenee ptaiei*, *kai ou dynatai teen lexin diarthroûn*. Cependant l'autre leçon qui concerneroit la vue, se prouveroit aussi par le même passage d'Aristote : *Probl.* sect. III, n°. 29; mais je suis les manuscrits. Plutarque favorise le premier sens. *Sympos.* l. 3, q. 3.

** C'est-à-dire, *meta* (to) *thyein*.

Euripide a dit :

« Ceux qui présentent aux dieux * de petites offrandes, leur mar-
« quent plus de piété que ceux qui immolent un bœuf. »

Observez que dans ce passage, le mot *telos* **, offrande, est pris pour *thysia*, sacrifice. Homère l'a employé dans ce sens :

« Pour moi, je dis qu'il n'y a point de sacrifice, *telos*, plus
« agréable que quand la joie s'empare de tout le peuple. »

Nous appelons *telètes*, les grandes fêtes qui se célèbrent avec des cérémonies mystérieuses, vu les grandes dépenses qu'elles exigent : car *telein* signifie dépenser, *dapanan*. *Polyteleis* se dit de ceux qui dépensent beaucoup, et *euteleis*, de ceux qui dépensent peu.

Alexis dit des gens fortunés :

« Il faut que ceux qui ont de la fortune vivent dans la splendeur,
« et qu'ils se fassent honneur de ce que Dieu leur a donné. Il re-
« garde cela comme le témoignage de la reconnoissance qu'on a des
« biens qu'il a départis. Mais quand il voit des gens qui les cachent,
« disant qu'ils n'ont que bien justement de quoi vivre, et qui consé-
« quemment se traitent avec une épargne sordide, il leur ôte

* Rappelez ici l'offrande de la pauvre femme de l'évangile.

** Quelques écrivains ont nié que *telos* signifiât *offrande, chose consacrée*, et ainsi *sacrifice*; mais mal-à-propos. Je l'observe ici, pour donner lieu d'éviter l'erreur.

bientôt,

« bientôt, comme à des gens indignes de ces faveurs, ce qu'il leur « avoit donné.... »

CHAP. IV. Celui qui dès ses premières années a été accoutumé à ne boire que de l'eau, ne prend aucun plaisir au vin.....

Hésiode a dit dans sa Mélampodie :

« Quand on se trouve à un repas splendide et qu'on a mangé suffi-
« samment, la conversation a ses charmes et ses plaisirs. »

Mais personne de nous n'a encore songé à parler de l'eau : c'est cependant de l'eau que vient le vin ; d'ailleurs Pindare *, ce poète sublime, a dit que l'eau est la meilleure de toutes les choses. Le divin Homère n'ignoroit pas qu'elle étoit nourrissante, lorsqu'il dit :

« Un bois de peupliers nourris d'eau. »

Il en loue ailleurs la beauté cristalline :

« Il y avoit, dit-il, quatre sources d'une eau limpide. »

Une eau légère et excellente, est chez lui une eau désirable, *imerton* : c'est l'épithète qu'il donne au fleuve *Titarèse*, qui tombe dans le Penée, mais sans y confondre ses eaux. Il fait aussi mention de la qualité détersive de l'eau ; et c'est d'après lui que

* Ode, p. 1.

Praxagoras, de Coo, donne à une telle eau l'épithète de belle dans ce vers :

« Il sort au bas une belle eau, très-bonne pour déterger ce qu'il
« y a de plus sale. »

Il distingue aussi l'eau douce (*glyky*) *, de celle de la mer, qu'il appelle *platy :* c'est ainsi qu'il nomme l'Hellespont *platyn;* mais en parlant de l'autre eau, il dit:

« Ils amarèrent ** leurs vaisseaux près d'une eau douce (*glykeroio*).

Il connoissoit aussi l'utilité de l'eau chaude pour les plaies; il en fait fomenter la blessure d'Eurypile: mais s'il avoit été nécessaire d'arrêter une hémorragie ***, l'eau froide auroit été ce qu'il falloit, parce qu'elle coagule et resserre. Comme il s'agit là de calmer des douleurs, il fait fomenter avec de l'eau chaude, comme parégorique.....

Le mot *liaros* signifie chaud dans Homère ; c'est ce qu'il montre clairement en parlant des sources du Scamandre :

« Il coule d'une de ces sources une eau chaude, couverte d'une
« fumée aussi épaisse que s'il y avoit un feu très-ardent. »

---

* Iliade 7.

** Iliade 12.

*** L'auteur parle ici d'après un aphorisme d'Hippocrate, l. 5. 23, mais dont il devoit rappeler l'exception. Voy. aussi, *de liquid. usu*, du même.

Assurément l'eau est chaude lorsqu'il en sort une vapeur ignée et une fumée ardente ; mais il dit de l'autre source*:

« Ses eaux sont, en été, aussi froides que la grêle, ou la neige, ou
« l'eau glacée.... »

Comme d'ailleurs, en parlant des blessures récentes, il a coutume de dire qu'elles sont baignées d'un sang chaud, *thermon*, il se sert aussi de la même expression au sujet d'Agamemnon blessé :

« Tandis qu'il sortoit de sa blessure un sang chaud, *thermon.* »

En parlant d'un cerf qui s'enfuit après avoir été blessé, il interprète lui-même le mot *liaros :*

« Tant que son sang fut chaud, *liaron*, il remua les jarrets.... »

Les Athéniens appeloient l'eau tiède *metakeras*, et c'est dans ce sens qu'Ératosthène emploie ce mot, pour marquer une substance aqueuse, tiède.....

Il y a diverses espèces d'eau. Homère appelle *ténébreuses* celles qui sortent des rochers, sans doute parce qu'on ne peut en user ; il préfère à toutes les autres celles qui coulent long-temps sur une terre fertile. C'est dans ce sens qu'Hésiode a dit :

« Il coule de la belle fontaine de Tilphose une eau aussi douce
« que le miel et que l'ambrosie. »

* Nous connoissons en Europe des sources d'eau très-chaudes, près de sources très-froides.

Tilphose est une fontaine de Béotie. Aristophane dit que Tirésias mourut pour en avoir bu, parce qu'il ne put en supporter la froideur, à cause de son grand âge.

Théophraste dit dans son traité des eaux, que celle du Nil * est très-douce et très-utile à la génération, mais qu'elle lâche le ventre, parce qu'elle est imprégnée de certaine quantité de nitre. Dans son traité des plantes **, il écrit qu'il y a des contrées où les eaux sont avantageuses à la génération, comme à Thespie, et d'autres où elles y sont préjudiciables, comme à Pyrrha : qu'entre les eaux douces, il y en a qui sont contraires à la nutrition ***, ou au moins

* Voy. Lachambre, sur la cause de l'inondation du Nil, ouvrage assez rare aujourd'hui. On en trouve un extrait dans les *Transact. Philosoph.* de Londres, *Édit. Angl.* t. 1.

** Il faut ajouter ici, d'après Théophraste, *Hist.* l. 9, c. 20, *aux femmes.* Lisez ensuite *Pyrrhaia,* comme le même, et Pline, l. 31, c. 2. Les poètes écrivent *Pyrrha.* Voy. Bod, *ib.* p. 1172.

*** Si Casaubon avoit jamais ouvert Théophraste, il auroit vu qu'Athénée, citant de mémoire, a écrit *agonaou polygona,* pour *atrophaou polytropha: de Causis,* l. 2, c. 8; et que *Phæta* doit être ici changé en *Œta,* qui se trouve joint à *Pyrrhaia. Hist.* l. 9, ch. 11. Il est évident que *Pyrrhaia* doit rester ici : *de Causis,* l. *cit.* et non *Tarrha.* Mais Casaubon copie des notes au hasard, et n'en fait pas, ou gâte tout.

qui nourrissent peu, comme celles de *Phéta* et de *Pyrrha*. Il rapporte ailleurs qu'une grande sécheresse ayant régné le long du Nil, les eaux de ce fleuve en contractèrent une qualité vénéneuse qui fit périr beaucoup de monde en Égypte.

Selon lui, les eaux changent aussi de nature; ce qui arrive non-seulement aux eaux amères, mais encore à celles qui sont séléniteuses, sans excepter même des fleuves entiers. Tels sont l'Asope, au pied du mont Cithéron, près duquel est un temple de Jupiter *, et un autre fleuve de Carie, près duquel est un temple de Neptune. La cause de ce changement est, dit-il, la foudre qui tombe souvent dans les environs.

Il y a des eaux qui ont quelque chose de matériel et de lourd, comme celles de Trézène. Ces eaux-ci semblent emplir la bouche à la seule dégustation. Celles qu'on trouve près des mines du Pangée, pèsent en hiver quatre-vingt-seize dragmes le cotyle, et en été seulement quarante-six **; ce surcroît de

* Voy. Pline, l. 31, c. 4, t. 2, p. 555. — Pursan lisoit ici après *Égypte*, ce que l'auteur dit à la fin de ce chapitre, en traduisant, « voilà ce qu'il dit de « l'Égypte, où l'air, etc.; » mais c'est une inadvertance. Quant aux temples dont parle l'auteur, voyez Pline, l. 31, c. 5.

** Daléchamp lit ici *soixante-six*. Je n'en vois pas la raison, à moins que son manuscrit ne lui ait présenté cette leçon; mais elle seroit vicieuse.

poids vient de l'astriction et de la densité plus considérable qu'y produit le froid ; c'est aussi par cette même cause que les clepsydres * ne marquent plus les mêmes heures en hiver : ils les prolongent en conséquence du plus lent écoulement de l'eau : or, cette lenteur vient de la densité plus grande du liquide. Il en dit autant de l'Égypte, quoique l'air y soit plus doux.

CHAP. V. L'eau séléniteuse est plus terreuse que les autres, et d'une coction plus difficile : c'est ce que prouve l'eau de la mer, qui, quoique naturellement d'une qualité plus chaude **, ne s'échauffe pas sur le feu en même raison.

---

* L'auteur écrit *gnoomosi*, terme général qui signifie *index*, ou ce qui désigne précisément (l'*heure* ici.) V. l'anthologie sur ces clepsydres. Vigenère, sur les *Tabl.* de Philostr. Magius.

** C'est-à-dire, qu'elle contient des principes d'une nature plus chaude, mais accessoires. En effet, on reconnoît dans l'eau de mer une qualité onctueuse ou grasse. Je n'entrerai dans aucun détail chimique. On sentira que l'eau de mer doit être plus chaude, selon l'idée de l'auteur, lorsqu'on saura qu'elle contient différens sels, outre le sel marin, et autres substances, comme du sel de Glauber, du sel d'Epsom, du sel marin à base de magnésie et de chaux : il y a même du mercure et du fer dans le sel marin.

Quant au mot *alykon*, il faut l'entendre en général de toutes les eaux *séléniteuses*, mais dont les qualités varient en raison des différens principes

De toutes les eaux séléniteuses, celles du lac *Aréthisse** est la seule à laquelle la coction n'ôte pas la moindre partie de sa dureté. En général, les eaux pesantes, dures et froides, sont plus mauvaises pour les mêmes raisons, et parce que les molécules terreuses, jointes à l'excès de leur froideur intrinsèque, en rendent la coction parfaite très-difficile; celles, au contraire, qui s'échauffent aisément **, sont légères et salubres.

Il y a à Cranon une source modérément chaude ***, et qui conserve pendant deux ou trois jours cette chaleur étant mêlée avec du vin. Les eaux qui coulent sur terre, ou dans des canaux, sont meilleures

---

qui s'y trouvent quelquefois réunis. Ceux qui voudront avoir une idée de ces phénomènes chimiques, consulteront l'excellent traité de l'eau, par M. Macquart, in-8°. Baccius, dans son traité *des Bains*, donnera une idée exacte des dénominations des anciens. Voy. aussi M. Fourcroy, *chim.*

* Casaubon se met ici à la torture pour ne dire rien qui vaille. Il faut lire *Arethisses* avec *Solin*, et tout sera clair, si l'on se rappelle le lac *Aréthisse* ou *Aréthuse*, qui, selon Pline, *pisces nitrosos alit.* l. 2, c. 103, t. 1, p. 120. C'est le même que Strabon appelle *Arsena*. Il y avoit huit endroits nommés *Aréthuse* chez les Grecs. Voy. *Stéphan.*

** Ceci est un aphorisme d'Hippocrate.

*** Je lis *thermon* avec les manuscrits, non *thermainon*; et ensuite *epi*, non *apo*; comme plus bas, *epi tinas heemeras*, à l'accusatif.

que les eaux stagnantes ; le mouvement continuel les atténue, leur donne de la légèreté ; c'est pourquoi l'eau de neige * est fort salubre, parce que les molécules les plus potables de l'eau dont la neige est formée, ont été comme volatilisées dans l'atmosphère, où elles ont éprouvé le plus grand mouvement : c'est aussi par sa légèreté que l'eau de pluie et celle de la glace fondue sont des meilleures : car la glace ** est toujours plus légère que l'eau dont elle est formée. Les eaux intrinséquement froides, sont dures, à cause de leurs molécules plus terreuses.

Toutes les eaux qui ont plus de densité *** sont plus chaudes que les autres, lorsqu'une fois on les a chauffées ; mais une fois refroidies, elles sont beaucoup plus froides.

L'eau des montagnes est meilleure que celle des plaines,

* Mauvais raisonnement, quoique spécieux. L'expérience seule le réfute.

** Si l'auteur avoit observé la formation de la glace, il auroit vu que c'est sa structure, et non sa qualité, qui la rend plus légère que l'eau. Voy. Mairan.

*** Principe qui est d'une bonne physique : plus les corps ont de masse sous un même volume, plus ils sont susceptibles de s'échauffer, *et vice versâ*. Les détails que l'auteur va donner sur les eaux, se retrouvent tous, et avec plus de vérité, dans les écrits d'Hippocrate. On lira aussi avec fruit ceux que donne Théophraste, *de Causis*, l. 7, c. 7, 8.

plaines, parce qu'elle contient moins de mòlécules terreuses.

Toutes les eaux qui ont plus de densité, sont plus chaudes que les autres, lorsqu'une fois on les a chauffées; mais une fois refroidies, elles sont beaucoup plus froides.

L'eau des montagnes est meilleure que celle des plaines, parce qu'elle contient moins de molécules terreuses. Ces eaux n'ont de couleur que par la teinte que leur donnent ces molécules : voilà pourquoi le lac de Babylone est rouge en certains jours, et le lac Borysthène violet en certaines saisons, quoique les eaux en soient extrêmement légères. En effet, elles coulent sur celle de l'Hypanis * à leur confluent : or, ce phénomène est dû à la légèreté qu'occasionne le souffle des vents du nord.

On trouve aussi dans plusieurs contrées des sources dont les eaux sont des meilleures, et en même temps comme vineuses : telle est celle de Paphlagonie, dont les gens du pays vont de temps à autre faire

* Voy. Pline, l. 31, c. 5. Il ajoute que c'est l'Hypanis qui surnage, lorsque les vents du midi soufflent. Je crois que Pline met ici un peu du sien : au reste, je lirois ici *ginetai de dia tees kouph. tees en t. b.* Mon manuscrit est ici fort altéré.

une petite débauche. Il y a chez les Sicaniens de Sicile des eaux muriatiques, et qui font en même temps sentir certaine saveur * acide. On voit dans le territoire de Carthage, une source, sur l'eau de laquelle flotte une substance semblable à l'huile, mais plus noire **; les gens du pays l'enlèvent par globules ***, et s'en servent pour les maux de leurs bestiaux et de leurs bêtes de somme. Il y a encore de semblables sources huileuses dans d'autres contrées: telle est celle d'Asie, au sujet de laquelle Alexandre écrivit une lettre, disant qu'il avoit découvert une source d'huile.

Parmi les eaux thermales, il en est de douces, comme celles d'Èges en Cilicie, des environs de Tragase, de Larisse en Troade, des environs de Magnésie, de Mélos, de Lipara ****, des environs

* On connoît aujourd'hui plusieurs sources semblables. Baccius, *ibid.* en rappelle aussi quelques autres connues des anciens.

** Nous en connoissons plusieurs semblables. Baccius en cite aussi quelques autres connues des anciens. *Ibid.* Vitruve, l. 8, c. 3.

*** *Aposphairoûntes.* Ce mot ne peut avoir d'autre sens. Vitruve auroit-il voulu rendre ce mot par *diripiunt?*

**** Il s'agit ici de *Lipara*, partie de la Cappadoce, non d'une des îles Éoliennes.

de Pruse, près du mont Olympe, et qu'on appelle *royales*. Il y en a aussi en Mysie, vers Tralles; près du fleuve Caracomète, aux environs de Nyssa, et qui sont si grasses, que ceux qui s'y baignent * n'ont pas besoin d'autre huile : telles sont aussi les eaux voisines du bourg de Dascyle; mais les eaux thermales de Caroures sont très-chaudes et sans aucune molécule onctueuse. On en trouve de fort nitreuses et même assez mordantes près du bourg de Men en Phrygie : telles sont aussi celles du bourg du Lion, dans la même contrée; mais les eaux thermales des environs de Dorylée, sont très-agréables à boire. Quant à celles de Baies en Italie, elles ne sont pas potables.

J'ai pesé ** les eaux de la fontaine Pirène de Corinthe, et j'ai trouvé qu'elles sont beaucoup plus légères que toutes celles de la Grèce; je n'en ai pas cru Antiphane, qui, mettant l'Attique au-dessus de toutes les autres contrées, la vante

* C'est ce que Vitruve dit du fleuve *Liparis* en Cilicie, liv. 8, chap. 3, *Édit. Philandre*, 1586, in-4°. pag. 315. Ce chapitre de Vitruve mérite d'être lu ici.

** Hippocrate savoit que cette expérience étoit trompeuse. L'auteur la rappelle plus bas.

sur-tout pour l'excellence de ses eaux. Voici ce qu'il dit :

« Hipponique, par quel nombre d'excellentes productions ce pays « ne l'emporte-t-il pas sur toute la terre ! miel, pain, figues ; et « quelles figues, bon dieu ! brebis, laine, baies de myrthe, viande, « fromage, *tout est excellent.* L'eau y est d'une qualité si supé- « rieure, qu'il me suffit de la goûter pour dire qu'elle est de « l'Attique .... »

CHAPITRE VI. Eubule dit que Chérémon le tragique a appelé l'eau *corps du fleuve ;* voici le passage :

« Lorsque nous eûmes passé au-delà des parcs de brebis, et traversé « l'eau, *corps du fleuve* (*potamou* * *soma*).... »

Toute notre substance est abreuvée et nourrie d'eau, a dit quelqu'un.....

Il y a à Tenos une source, avec l'eau de laquelle le vin ne se mêle point... Hérodote dit dans son quatrième livre, que l'Hypanis est fort petit près de sa source ; que l'eau y est douce, et continue de l'être pendant cinq journées de chemin ; mais qu'elle devient ensuite amère pendant quatre journées, par le confluent d'une eau amère qui s'y jette.....

---

* L'Abréviateur conserve sans doute ce passage pour la seule singularité de l'expression.

Théopompe rapporte que près du fleuve Ergane, il y a une eau acidule qui enivre ceux qui en boivent, comme ceux qui boivent du vin.....

Aristobule de Cassandrie, assure que l'eau de la fontaine d'Achille, au territoire de Milet, est très-douce, et que cependant elle dépose un sédiment muriatique. Les Milésiens disent que c'est dans cette eau que se purifia Achille lorsqu'il eut tué Strambelus, roi des Léléges.

On dit qu'il y a en Cappadoce une grande pièce de très-belle eau, qui ne se corrompt pas, quoi qu'elle n'ait point d'écoulement, à moins que ce ne soit sous terre.....

Ptolémée, roi d'Égypte, dit dans le septième livre de ses commentaires : « En approchant de Corinthe « par un endroit appelé Contoporie, nous montâmes « à la cime de la montagne, et nous y vîmes une « source dont l'eau étoit plus froide que la neige. « Plusieurs d'entre nous n'en voulurent pas boire, « de crainte d'en être glacés ; mais moi j'en bus.... »

Philarque dit qu'il y a dans le territoire de Clitore, une source, dont l'eau (lorsqu'on en a bu) donne une aversion décidée pour l'odeur du vin.....

Selon Cléarque, on dit de l'*eau blanche*, comme

on dit du lait blanc, du vin *rouge*, du nectar *rouge*, du miel *jaune*, de l'huile *jaune*, et comme on dit qu'un mélange de parfums triturés ensemble est *noir*....

Eubule dit que les buveurs d'eau sont inventifs, et que le vin obscurcit l'imagination.

Philétas a dit la même chose en vers iambes.....

.....Après avoir ainsi disserté en rhéteur sur l'eau, il reprit un peu haleine, et recommença ainsi :

Amphis le comique a dit quelque part :

« Il semble qu'il y ait de la raison dans le vin ; en effet, plusieurs
« ne buvant que de l'eau, sont comme des corps sans ame. »

Antiphane a dit :

« Il faut dissiper le vin par le vin, la fatigue par la fatigue, opposer
« trompette à trompette, crieur à crieur, bruit à bruit, courti-
« sane à courtisane, arrogance à arrogance, sédition à sédition,
« combat à combat, un pugile à des coups de poings, la douleur à
« la douleur, procès à procès, et femme à femme.... »

Les anciens employoient aussi le mot (*akraton*) sans mélange, en parlant de l'eau, comme Sophron :

« De l'eau sans mélange (*akraton*), dans une coupe.... »

Phylarque nous apprend que Théodore de Larisse, toujours indisposé contre le roi Antigone, étoit un buveur d'eau. Il dit aussi que les Ibériens, quoique

les plus riches des hommes, ne buvoient tous que de l'eau, mangeoient seuls par épargne, tandis qu'ils portoient les habits les plus somptueux.....

Aristote, ou Théophraste, rapporte qu'un certain Philinus n'avoit de sa vie pris d'autre aliment solide ou fluide que du lait... Pytherme compte Glaucon, buveur d'eau, parmi les tyrans * qui ont demeuré au Pirée. Hégésandre de Delphes, dit qu'Anchimolus et Moschus, Sophistes qui ont enseigné à Élide, n'avoient bu que de l'eau toute leur vie, ne mangeant non plus que des figues : que néanmoins ils étoient très-robustes; mais leur sueur sentoit si mauvais, que tout le monde les évitoït au bain. Matris d'Athènes ne mangea toute sa vie ** que quelques baies de

---

* Je lis ici *en tois Peiraioi tyranneesasi*, etc. Casaubon ne devoit pas ignorer que *Peiraioi* est un ablatif absolu, du meilleur style, en grec, pour *en Peiraioo*. Les copistes ont défiguré le mot, qu'ils ne comprenoient pas. Ensuite Casaubon pouvoit-il ignorer que les trente tyrans, et les dix qui leur avoient été substitués, demeuroient dans le Pirée ? Il n'a donc jamais lu l'histoire de Xénophon ? Voilà l'érudition de Casaubon, lorsqu'il ne trouvoit rien dans les notes d'Ægius qu'il copioit. Mon manuscrit porte *Peiraioi*, par abréviation, et il n'y a rien à changer au texte. Adam se tait ici. Il a mieux fait que Casaubon.

** Casaubon a tort de substituer *hoson* à *hon*, qui est très-exact, pour *kath'hon*.

myrthe *; il s'abstenoit de vin et de toute autre boisson, excepté l'eau. Le musicien Lamprus fut aussi un buveur d'eau; Phrynicus dit à son sujet:

« Lamprus, le buveur d'eau, étant mort parmi les Mouettes **,

---

* Mon manuscrit porte *myrrikee*, comme Théophraste écrit ce mot. Il s'agiroit alors du *Tamarisc*.

** En latin, *Larus*. Nous l'appelons plus souvent *Goiland*. C'est un oiseau aquatique, palmipède dans la plupart des espèces, ayant quatre doigts à chaque pied : il est extrêmement goulu, et a un cri plaintif, qui semble être un miaulement. Les Allemands l'ont appelé, pour cette raison, *Meue*, de *Mawen*, gémir, se lamenter; et nous en avons fait *Mauve* et *Mouette*. M. Camus observe sensément que *Goiland* seroit pris, avec raison, pour le nom du genre qui comprendroit les différentes espèces de ces oiseaux. Celui qui a parlé avec plus de détail et de précision de ces espèces d'oiseaux, est, sans contredit, Cyprian, dans ses additions à l'histoire des animaux de Frangius, p. 1591 et suiv. : ainsi j'y renvoie. Cet oiseau a donné lieu à plusieurs proverbes. Voyez Gesner, page 525, sur cet oiseau et sur ces proverbes; Suidas, à ce mot. Schott a repris ceux de Suidas; mais Casaubon n'a pas fait attention aux termes, *en hoisi Lampr.*, etc. Ce n'est pas *eo mortuo* simplement, comme traduit Daléchamp, mais *inter quos Laros, Lampro mortuo*, etc. Les Mouettes pleurent Lamprus mort, parce que, selon l'idée de Phrynicus, Lamprus étoit une des leurs, ayant la même voix et le même chant. Les Mouettes pleurent aussi Télestagores, fils de Timarès, dans l'Anthologie, mais par une autre raison. Il périt sur les côtes de la mer, dans un naufrage. Voy. Antholog. l. 3, Épigr. 61, sect. 22. Ce passage prouve, en même temps, que ceux qui ne placent les Mouettes que sur les rivières, ont mal examiné les habitudes des différentes espèces, dont quelques-unes sont, en partie, *fidipèdes*, et les autres *palmipèdes*. Cyprian les décrit bien d'après les naturalistes.

elles

« elles le pleurèrent. C'étoit un admirable Fausset, le squélette des « Muses, la fièvre * des Rossignols, le chantre du Tartare. »

Macon le comique fait mention d'un buveur d'eau nommé Moschion. Aristote dit, en traitant de l'ivresse **, que quelques personnes, entr'autres Archonide d'Argos, restoient sans avoir soif en prenant des alimens salés. Magon de Carthage a traversé trois fois le désert aride ***, vivant de farine seule, et sans boire. Polémon, philosophe de l'académie, se mit à trente ans à ne boire que de l'eau, et continua jusqu'à sa mort, comme le rapporte Antigone de Caryste. Démétrius de Scepse dit que Dioclès de Péparèthe ne but que de l'eau froide jusqu'à sa mort. L'orateur Démosthène **** est sans doute un témoin croyable lorsqu'il parle de lui-même : il dit que pendant certain tems il n'a bu que de l'eau. C'est pour cette raison, sans doute, que

* Texte, *Eepialos*, fièvre, dont l'invasion est accompagnée de froid et de tremblement. Voy. *Foës œcon.* Gorrée, *Lexic.*, etc.

** Je ne sais si Aristote avoit écrit un traité sur l'ivresse : il est certain que ceci ne se trouve plus dans la section III de ses problêmes, intitulée *de l'Ivresse*. Cependant Plutarque en cite un passage qui s'y trouve. Sympos. l. 3, q. 3, et donne ainsi lieu de croire qu'il s'agit de cette section.

*** Dont parle Strabon, l. 17, *Libye*.

**** Philippique II.

Pythéas disoit aux Athéniens : voyez combien vos deux démagogues, Démosthène et Démade, mènent une vie contraire : Démosthène ne boit que de l'eau, dit-on, et passe les nuits à réfléchir, tandis que Démade, qui ne vit qu'avec des prostituées, et toujours dans l'ivresse, ne vient à vos assemblées que pour y promener son énorme panse....

Euphorion de Chalcide rapporte quelque part le fait suivant : « La nécessité de boire n'étoit pas non plus indispensable pour Lasyrtas de Lasione, comme elle l'est pour les autres hommes ; cependant il urinoit comme tout le monde. Des curieux, qui ne pouvoient le croire sans en être témoins, entreprirent de l'observer. Ils passèrent donc trente jours d'été à observer cet homme : voyant qu'il ne s'abstenoit même pas de choses salées *, et qu'il avoit là son pot-de-chambre, ils ne doutèrent plus de la vérité ; ce n'est pas qu'il ne bût quelquefois, mais il n'en avoit pas plus besoin pour cela...... »

---

* Je suis les textes. *Kystis* signifie aussi pot-de-chambre, *matula*. L'auteur dit qu'il l'avoit *là* ; sans doute qu'on vit qu'il s'en servoit. Je lis *autou*, adverbe, *là*. Daléchamp a traduit comme s'il avoit lu *ekcheonta*, *effundentem*, vidant sa *vessie*. Cette leçon est bonne, mais je ne la trouve pas. Casaubon est pitoyable ici, et n'entend pas le sens de *kystis*.

Antiphane dit :

« Qu'il est agréable de changer de différens mets, et de goûter
« de quelque chose de nouveau, lorsqu'on a déja bien mangé.
« C'est, dit le proverbe, doubler le plaisir de la table. »

Le roi de Perse, dit Hérodote dans son premier livre, se fait apporter du Choaspe *, l'eau dont il use. Ce fleuve passe au pied des murs de Suze, et c'est la seule eau dont il boit : on la fait d'abord bouillir, et des mulets l'amènent dans des flacons d'argent sur plusieurs chariots à quatre roues. Ctésias de Cnide nous apprend, dans son histoire de Perse, comment on fait bouillir cette eau, et comment on la met dans ces vaisseaux pour la mener au roi. Il assure qu'elle est très-légère et très-agreable.

Ptolémée II, surnommé Philadelphe, ayant marié sa fille Bérénice avec Antiochus, roi de Syrie, eut toujours soin d'envoyer de l'eau du Nil à cette princesse, sa fille, afin qu'elle n'en bût pas d'autre, comme le rapporte Polybe.

Héliodore nous dit, qu'Antiochus Épiphanes, (et que Polybe appelle *Epimanes*, à cause de ses atrocités) fit jeter du vin dans une fontaine d'Antioche.

** Voy. Brisson. *Regn. Persar.*

Midas, roi de Phrygie, avoit fait la même chose avant lui, selon Théopompe, dans le dessein d'enivrer Silène, et de s'en saisir. Cette fontaine s'appelle Inna *, dit Bion, qui la place entre le pays des *Maides* et celui des Pæoniens.

Staphyle ** dit que c'est Melampus qui imagina le mélange de l'eau et du vin.

Mais Plistonicus pense que l'eau fait mieux digérer que le vin. Il ajoute que quand on commence le repas par boire largement, on se dérange l'estomac, ou plutôt on le met dans un état vraiment malade, de sorte qu'il ne fait qu'une masse putride des alimens qu'il reçoit. Celui qui veut se bien porter, doit donc prendre quelques exercices modérés pour se faire bien suer, ensuite un bain, afin d'humecter et de

---

* Est-ce le mot oriental même *Inna*, qui signifie fontaine? J'avoue que je ne trouve qu'ici le nom de cette fontaine, entre les Pæoniens et les *Maides*. J'écris *Maides* avec *Stephanus*. Voyez-le sur ce mot. Plusieurs écrivains ont parlé de ces *Maidobithyniens*. Si on trouve leur nom écrit *Mèdes* ici, dans Strabon, Tite-Live, c'est une faute de copiste. Casaubon approuveroit ici *æna*, mais sans savoir pourquoi, car il l'auroit dit.

** Ce Staphyle est le médecin de *Naucrates*, sur lequel voyez *Plin. Hard.* t. 1, p. 66; mais Pline, l. 7, p. 415, attribue cette invention à Staphyle, fils de Silène: c'est-à-dire, qu'il a confondu la fable avec l'histoire. Le fait ne mérite pas assez d'attention pour être discuté. Voy. aussi Brodeau, *Antholog.* l. 1, p. 116.

relâcher les solides : après cela qu'il boive de la meilleure eau, le plus souvent chaude en hiver et au printemps, et fraîche en été, afin de ne pas affoiblir l'estomac; mais il faut en prendre avec certaine mesure : elle aura ainsi le temps de passer dans toute l'habitude du corps, et empêchera la vertu irritante du vin de se faire sentir sans mélange à l'extrémité des vaisseaux, et d'y causer * une astriction violente.

---

* Réflexion de la meilleure physique, et qui explique bien la cause de l'ivresse. Casaubon fait ici une note assez longue, dans laquelle il y a autant d'inepties que de mots. On voit aussi-tôt qu'il copie sans entendre ce qu'il lit : il confond *Plistionices*, surnom d'un *Appion* dont Pline parle, liv. 37, c. 5, avec *Plistionicus*, dont parle le même, l. 20, c. 4, 12. Il dit que Pline parle de celui-ci dans son *Histoire* des Plantes. Pline n'a pas fait une telle histoire. Il parle des plantes dans le liv. 19, en général; et des médicamens, dans le liv. 20, où il cite Plistionicus : ensuite Casaubon cite le commentaire III, *peri oxeoon*, ce qui veut dire touchant les maladies aiguës. Mais Hippocrate n'a jamais écrit un tel traité. Nous n'avons de lui que son *Pronostique*, relatif à ce but, ouvrage où il expose les signes de ces maladies. Ægius, qui savoit ce qu'il écrivoit, aura mis sur sa marge *peri oxeoon*, sachant bien que cela signifioit le *Traité de la diète* dans les maladies aiguës; ce que Casaubon n'étoit pas en état de comprendre. En outre, Casaubon expliquant le mot *perata*, fait dire à Galien tout le contraire de ce que dit et devoit dire ce médecin Grec. *Perata* étoit assez expliqué par *stena*, qui désigne dans ce passage l'extrémité des vaisseaux où aboutissoit le chyle dans le système de Galien. Mais Galien se trompoit de son temps, les vaisseaux lactés, le réservoir de Pecquet, et le canal thorachique, n'ayant été vraiment connus que des modernes : nous savons donc que le chyle ne se rend pas au foie.

Voici le vrai sens du passage de Plistionicus. Il conseille de boire d'abord

CHAP. VII. Si quelqu'un de nous ne s'accommode pas de bonne eau froide ou chaude, qu'il commence par boire du vin doux *, bien trempé et chaud, sur-tout de ce vin doux de Lesbos, de la première goutte (*potrope*), qui est si bon pour l'estomac. Hippocrate assure que le vin doux n'appésantit pas la tête; le livre où il le dit a plusieurs titres : les uns l'intitulent *de la diète* ** *dans les maladies aiguës*,

---

de l'eau, afin que les vaisseaux (et sur-tout leurs extrémités) s'abreuvant du fluide aqueux, soient moins saisis par l'acide du vin, qui en crispe les dernières ramifications, *ta perata*, et empêche ainsi le sang de circuler en liberté. Cette crispation, causée par l'acidité du vin, force le sang à revenir sur le centre, et à se porter en plus grande quantité à la tête, où il peut affluer avec moins de gêne : le cerveau et les nerfs y étant alors fortement comprimés, il en résulte cette stupeur, cet abattement de l'ivresse, de sorte que, si la crispation des extrémités artérielles ne cesse pas, le sujet périt apoplectique, comme il arrive assez souvent aux ivrognes. Voilà pourquoi un homme qui a un peu bu, et même sans être ivre dans la chambre ou l'appartement, le devient s'il est frappé d'un air frais en sortant, parce que cette sensation du froid saisit et crispe les dernières ramifications artérielles. Plistionicus raisonnoit donc en vrai physicien, et Casaubon en franc ignorant. Il n'a même pas su copier Ægius.

* Je lis ici *glyky hydares*, expression d'Hippocrate, et ensuite *thermon*. On voit comment les copistes en ont fait *glyky hydoor ee*, etc. Casaubon bavarde.

** Ce livre, très-précieux, est interpolé en plusieurs endroits par des hommes cupides, pour grossir les volumes qu'ils vendoient à la bibliothèque d'Alexandrie.

les autres *de la tisane*, quelques-uns enfin, *contre les sentences de Cnide;* mais voici ce qu'il dit..... Le vin doux appésantit moins la tête que celui qui est *vineux* (*liquoreux*), et affecte moins le cerveau: il passe mieux par les premières voies.....

Quand vous porterez une santé à quelqu'un, dit Possidonius, gardez-vous de le faire comme les Carmaniens. Pour se marquer une affection sincère dans leurs festins, ils s'ouvrent la veine * du front, et mêlant leur sang avec le vin, ils se présentent la coupe; c'est pour eux la preuve de la plus parfaite amitié, que de boire réciproquement de leur sang. Après cette boisson, ils se frottent la tête de quelque onguent, sur-tout de celui de roses, ou de coings, s'ils n'en ont pas de roses, afin de modérer un peu l'effet du vin; et ils empêchent ainsi ses fumées de devenir nuisibles. Au défaut de ces onguens, ils usent de ceux d'Iris ou de Nard. Alexis a donc dit avec raison:

« Il se frotte les narines d'onguens odoriférans : ces émissions
« agréables qu'il se porte au cerveau, contribuent beaucoup à sa
« santé. »

Mais il faut éviter les onguens épais, et ne boire

* Je lis *teen phleba.*

que de l'eau légère, limpide, en un mot celle qui pèse le moins à la balance *, et qui ne contient pas de molécules terreuses.

Celle qu'on a médiocrement chauffée, et qu'on laisse refroidir dans un vaisseau d'airain ou d'argent, est salubre, lorsqu'elle n'y laisse aucune tache ** ærugineuse. Hippocrate dit que l'eau qui s'échauffe et se refroidit promptement, est toujours plus légère. Celle dans laquelle les légumes sont long-temps à cuire, est insalubre. Il en est de même des eaux sélénitiques et muriatiques. Hippocrate dit dans son traité *de l'usage des liquides*, que l'eau bonne à boire *** est la meilleure pour l'usage de la médecine.

---

* Expérience fautive, comme je l'ai dit.

** Casaubon est grand ici dans une bien petite chose. Il devoit au moins ajouter que l'expérience faite sur le fer n'est pas sûre, parce que le fer, contenant beaucoup de molécules terreuses, est attaqué par la seule action de l'eau, si elle ne court pas dessus. Casaubon devoit ensuite lire *ho kai eis chalk.* ou *hotan eis*, car le texte ne peut rester tel qu'il est: ensuite il faut lire *ti ioodes.*

*** Casaubon présume que ce passage n'est plus dans Hippocrate; c'est qu'il ne l'a pas ouvert. L'Abréviateur ou ses copistes l'ont seulement défiguré. C'est la première ligne du livre que cite Athénée. Rien de plus clair, en lisant *potimon* pour *poton*, dans Hippocrate. J'ai traduit ce passage à la lettre: il se trouve répété avec *potimon*, *De medico*, sect. 1 des œuvres d'Hippocrate, p. 19. Voy. *de liquid. usu.* Foës, Édit. Genèv. 1567, *in-fol.*

Il dit dans son traité de *l'air*, *des lieux et des eaux :* il y a des eaux dormantes, malsaines *, comme celles des étangs et des marais : les eaux de fontaines ** sont la plupart trop crues.

Érasistrate observe qu'on ne peut connoître la légèreté de l'eau à la balance. En effet, dit-il, comparez celle de la fontaine d'Amphiaraüs et d'Éretrie à la balance, vous n'aurez aucune différence pour le poids; cependant l'une est fort insalubre, et l'autre vraiment bonne.

Hippocrate ajoute dans le même traité des lieux, de l'air et des eaux : Les meilleures eaux sont celles qui viennent de quelque endroit très-élevé, en roulant sur des coteaux terreux ***; elles sont ordinairement belles, douces : la moindre goutte de vin qu'on y verse s'y fait sentir; d'ailleurs ces eaux sont chaudes en hiver, et froides ou *fraîches* en été.

Hippocrate préfère les sources dont les eaux coulent

* Hippocr. p. 283.

** *Id.* p. 284, lign. 17.

*** *Id.* p. 284; c'est la leçon de son texte, ligne 23, du traité *de l'Air, des Lieux et des Eaux.*

à l'Orient *, sur-tout à celui d'été, parce qu'elles sont limpides, légères, et flattent l'odorat.

Dioclès dit que l'eau est digestive, ne produit pas de flatuosités, rafraîchit modérément, rend la vue perçante, n'appésantit point la tête, et donne de l'activité au corps et à l'ame. **. Praxagoras est du même avis, mais il loue l'eau de pluie. Événor préfère celle de citerne, et dit que l'eau de la fontaine d'Amphiaraüs est excellente en comparaison de celle d'Érétrie.

On doit convenir que l'eau est nourrissante, puisque certains animaux ne vivent que d'eau, comme les cigales. Parmi les autres fluides, il en est aussi plusieurs qui sont nourrissans, comme le lait, la tisane (*décoction d'orge*) et le vin. Les animaux qui tètent, vivent de lait seul; plusieurs nations n'ont même que ce fluide pour aliment.....

On dit que Démocrite *** étant fort âgé, voulut

* *Id.* p. 282, l. 53; p. 284, l. 29. L'auteur dit, d'après son original, que ces eaux *flattent l'odorat* (*euoodea*). Cependant l'auteur du traité intitulé *des Chairs*, dit que l'eau n'a point d'odeur, à moins qu'elle ne soit déja putride : il a raison.

** Aristote dit que les buveurs d'eau sont inventifs.

*** Bayle a rapporté dans son *Dictionnaire* les diverses opinions sur la mort de Démocrite.

enfin quitter la vie; pour cet effet il retranchoit tous les jours quelque chose de sa nourriture. Les fètes de Cérès étant arrivées, les femmes de sa maison, qui vouloient faire la fête, le prièrent de prolonger sa vie de quelques jours; il y consentit, en leur disant de mettre près de lui un pot de miel, et il vécut encore un peu, sans autre nourriture que l'odeur du miel qu'il se portoit au nez. La fête étant finie, on ôta le pot de miel, et il mourut. Démocrite avoit aimé le miel toute sa vie. Quelqu'un lui demandant un jour ce qu'il falloit faire pour jouir d'une bonne santé : » Humectez, lui dit-il, l'intérieur avec du miel, et le dehors avec de l'huile. »

La nourriture des Pythagoriciens étoit, selon Aristoxène, du pain et du miel; et, selon lui, ceux qui ne mangeroient que de ces alimens à dîner se porteroient toujours bien. Lycus dit que les Corses (voisins de la Sardaigne,) vivent long-temps, parce qu'ils font un usage continuel du miel, qui est très-commun chez eux.....

Tout le monde * ayant remis cette question à

* L'Abréviateur ne conserve ce passage que pour les mots grecs qui sont expliqués.

un autre temps.... Or, remarquez ici le mot *anatithemenoon* au génitif pluriel, dans le sens de *remettre*, pour *anaballomenoon*, *renvoyant*....

Anestis, qui est à jeun, est encore ici pour *neestis*, en faisant précéder un *a*, comme on dit *astachys*, *épi*, pour *stachys*. C'est ce qu'on voit dans ce vers de Cratinus :

« Tu n'es pas le premier qui viens souper à jeun : *aneestis*. »

Diphile s'est servi du mot *oxypeinos*, *affamé*, dans le sens de *curieux* :

« J'ai du plaisir à voir ces *curieux* déguenillés, vouloir tout savoir
« avant le temps : *oxypeinous*. »

Antiphane le prend dans le sens littéral...

« A. Il n'a qu'une maladie, c'est d'être *toujours affamé*. »
« B. C'est sans doute d'un Thessalien dont tu me parles? »

CHAP. VIII. On le lit aussi dans Eubule.

« Il ordonne à Zéthus d'aller demeurer dans ce bon pays de Thèbes;
« car, lui dit-il, tu es homme de bon appétit (*oxypeinos*) : or,
« le pain y est à bon marché. Quant au musicien (*Amphion*)
» célèbre, il lui ordonne de passer à la fameuse ville d'Athènes,
« car les enfans de Cécropides ne sont pas facilement affamés, puis-
« qu'il leur suffit d'humer l'air, et de se repaître d'espérances.... »

On lit dans Alexis, *monositoon*, mangeant une fois.

« Quand vous voyez un bourgeois ne manger qu'une fois par jour,

« *monositounta*, et ne plus vouloir entendre ni poète, ni vers,
« ni chansons, soyez sûr que le premier a perdu la moitié de sa
« fortune, l'autre la moitié du profit de son art, et qu'ils ne font
« plus que vivoter. »

Platon le comique a dit :

« Il ne se contente pas d'*un seul repas*, mais quelquefois il fait
« deux soupers dans un jour.... »

On appeloit *noogaleumata*, tout ce qui peut *affriander*. Araros a dit en ce sens :

» Voilà de jolies friandises ! *noogaleumata*. »

On lit dans Alexis :

« Il passe le reste de la journée à s'arroser de petit vin de Thase,
« et il le savoure avec friandise : *noogalizei*. »

Antiphane dit :

« Des raisins, des grenades, des dattes, et autres *friandises*.... »

Philonide a dit *aposite* * *autosite*, et Créobule, *parasite autosite*; le premier signifie, *qui mange retiré et à ses frais*; le second, qui mange chez autrui, mais ce qu'il y a porté pour soi.

On lit dans Eupolis *anaristeete*, qui n'a pas dîné, et dans Cratis, *anancosite* **, qui mange ou qui fait

---

* Ce passage, que j'ai rétabli dans son vrai sens, me dispense de commentaire. On le retrouve l. 6.

** Epictète se sert de ce mot, en parlant des athlètes qui étoient forcés

manger forcément. Nicostrate a employé le verbe *anancositein* dans ce passage :

« Ayant trouvé par hasard un jeune homme couché à terre, enve-
« loppé de son manteau, et ayant une petite tonsure, je l'ai fait
« manger forcément.... »

Le mot *aristodeipne*, dîner-souper, ou repas qui tient lieu de deux, se lit dans Alexis :

« Après quoi, on nous apprêtera promptement un *aristodeipne*.... »

......Nous nous levâmes ensuite, et chacun se coucha à table comme il voulut, sans attendre le maître des cérémonies, qui assigne les places aux convives.....

Les anciens avoient des salles à trois *, quatre, sept, neuf lits, et même davantage, selon le nombre des convives.

Antiphane a dit :

Je vous ai mis ensemble dans la salle à trois lits. »

---

de manger ; mais on ne peut l'entendre que des âges postérieurs; car, selon Porphyre, les premiers athlètes vivoient on ne peut plus frugalement. Voyez mon édition grecque, ou ma grecque et françoise d'Épictète.

* Mot qui a désigné un lit à trois personnes, ou une salle à trois lits, et en général une salle ou une table à manger. Mais Plutarque nous apprend, dans ses Symposiaques, liv. 5, q. 5, qu'on avoit des salles où l'on mettoit jusqu'à trente lits. Il faut lire ici Vitruve, liv. 6, c. 5, et les notes très-instructives de Philandre, p. 229=236. *Statius*, l. 4, *Sylv.* 11.

Phrynicus dit :

« Il y avoit une belle salle à sept lits, et de suite, une à neuf. »

Eubule dit :

« A. Arrangez la salle à sept lits : la voici cette salle. Couvrez-y
« cinq lits à la Sicilienne. B. Est-ce là tout ? A. Mettez-y cinq
« coussins de Sicile.... »

On lit dans Amphis :

« Ne couvrirez-vous donc pas les lits dans la salle à trois... ? «

CHAP. IX. Anaxandride écrit :

« Sur le champ on couvrit le lit dans la salle à trois, et l'on amena
« des musiciens * aux vieillards....
« Çà, ouvrez la chambre des hôtes **, balayez les salles, couvrez
« les lits, faites bon feu, prenez le cratère, et mêlez-nous du meil-
« leur vin.... »

Aujourd'hui, dit Platon le philosophe, on divise

---

* Je laisse à Casaubon son *gerontikai*, qui est vraiment un conte de vieille, et je lis *geronti'*, comme le texte. On sait que ces joueuses ou joueurs de flûte se tenoient dans les places publiques, où l'on alloit les prendre au besoin. On verra dans Pignorius, *de servis*, tout ce qu'on peut désirer sur ces *synaulies* et les instrumens. *Édit Amstelod.* 1614. Conférez Rhodigin, l. 27, ch. 24, avec Vitruve, l. 6, ch. 10; et Thomasin, *Tesseræ Hospitalitatis.*

** L'auteur parlera plus loin, d'après Plutarque, *Sympos.* liv. 3, q. 9, des proportions d'eau et de vin qu'on mêloit. Conférez aussi Philandre sur Vitruve, p. 231, l. 6, c. 5.

en deux espèces tout ce qu'on appelle *stromates;* l'une (*peribole*), comprend tout ce qui sert à nous vêtir ou *envelopper;* l'autre, tout ce que nous étendons sous nous (*hypobole.*).....

Platon le comique a dit :

« Ils se couchent et dorment sur des lits à pieds d'ivoire *, couverts
« de pourpre, et même d'écarlate ** de Sardes.... »

L'art de varier le tissu et la couleur des étoffes surtout, fleurit du temps d'Akésas et d'Hélicon de Chypre. Hiéronyme croit qu'Akésas étoit père d'Hélicon. En effet, on lit sur un ouvrage de sa main, dans le temple de Delphes :

« Hélicon de Salamine, fils d'Akésas, m'a fait. La déesse Minerve
« avoit mis dans leurs mains une industrie divine. »

---

* Voyez sur cette partie du luxe des anciens, Bochart, *Géograph.* liv. 1, ch. 6. *Édit. Traject.* 1707, *in-folio;* et Philon, *de vit. contemplat.*

** Casaubon veut ici faire le docte aux dépens de la vérité. Daléchamp traduit bien *Sardiano.* Il s'agit des teintures de Sardes dont parle Pline, l. 7, ch. 56, t. 1, p. 414 : *Inficere lanas Sardibus Lydi.* Les copistes grecs et latins ont souvent confondu *Sardiano* ou *Sardianico* avec *Sardiniano.* On en aura la preuve dans les *Adversaria* de Turnèbe. Casaubon nous renvoie aux proverbes grecs. Il entend sans doute Apostolius. Mais celui-ci est formellement contraire à Casaubon, puisqu'il écrit *sardianique, cent.* 5, n°. 38, et non *sardiniaque,* en parlant de teinture, qui ne peut être prise que dans le sens de Pline

Pathymias

Pathymias d'Égypte n'a pas moins excellé.....

« Que j'ai de plaisir à sauter à l'aise sur des tapis qui exhalent le
« parfum de la rose, et à me laver, pour ainsi dire, dans les larmes
« de baumes exquis! disoit Éphippus. »

On lit dans Aristophane :

« O vous, qui passez les nuits sur des tapis parfumés, en cédant *
« avec délices aux agaceries de votre amie !...

Sophron a dit :

« Des tapisseries qui représentoient des oiseaux, et de grand prix. »

Homère, ce poète admirable, appelle *lita* tous les tapis que nous étendons sous nous, c'est-à-dire, blancs, simples, non teints, et où l'on ne voit pas de différens dessins ; mais ce qui sert à nous couvrir et à nous envelopper, il l'appelle *rheegea*, étoffes, ajoutant les épithètes de *belles*, *de couleur pourpre*.

Les Perses, dit Héraclide, curieux que leurs lits fussent bien parés et mollets, ont eu les premiers des gens destinés à ce service. Phanias le péripatéticien, nous apprend que Timagoras de Crète, ou Entimus de Gortyne, étant allé, par jalousie contre Thémistocle, à la cour du roi de Perse, Artaxercès,

* Le lecteur n'a pas besoin d'interprétation sur le mot *ereidoo* : il est digne d'Aristophane.

qui l'estimoit, lui fit présent d'un grand et superbe pavillon, d'un lit à pieds d'argent, avec sa garniture très-riche; mais en le lui envoyant, ce prince lui envoya aussi un officier pour lui faire son lit, disant que les Grecs n'y entendoient rien. Ce Crétois étoit aussi invité à dîner à la table des parens * du roi, pour l'amuser de sa conversation : honneur qui n'avoit jamais été accordé à un Grec, et qui ne l'a pas été depuis. Timagoras d'Athènes ne l'a pas eu, quoi qu'il eût adoré le roi, et que, pour cette raison, il fût en grande considération à la cour de Perse : le roi lui envoyoit seulement quelques-uns des plats de sa table. Il envoya à Antalcide de Lacédémone, sa couronne trempée dans des parfums; mais outre qu'il faisoit souvent de pareils honneurs à Entimus, il l'admettoit encore à la table des princes du sang: les Perses en prirent de l'ombrage, parce qu'ils croyoient que c'étoit avilir cet honneur, et que le roi songeoit à faire une seconde expédition contre la Grèce.

Il donna donc à ce Crétois un lit à pieds d'argent, avec sa garniture, un pavillon avec un ciel

* Voy. Brisson, de *Regn. Persar.* sur ces parens du roi, et les circonstances de ce passage.

parsemé de fleurs, un fauteuil d'argent, un parasol garni d'or en lames, des coupes d'or, ornées de pierres précieuses, cent grandes d'argent, des cratères d'argent, cent jeunes filles, autant de jeunes garçons, six mille pièces d'or, sans ce qu'on lui fournit tous les jours pour sa dépense, et cent tables d'érable à pieds d'ivoire.

Cratinus fait mention de

« Tables d'érable à trois pieds. »

CHAP. X. Un des Cyniques ayant, dans ce moment, appelé une table *trépied*, Ulpien, qui étoit près du sophiste, trouva l'expression mauvaise : « Je crois, dit-il, que je vais avoir une affaire aujourd'hui pour n'avoir rien à faire. Où cet homme va-t-il nous chercher un trépied *! il compte apparemment le bâton de Diogène et ses deux pieds : voilà ce qu'il appelle trépied ; tandis que tout le monde appelle ces tables *trapèzes.* »

Le Cynique lui répondit : « Hésiode, dans les noces de Ceyx, (car vos grammairiens ont beau déclarer

* Rhodigin, l. 8, c. 15, servira d'ample commentaire sur tout ce que les interlocuteurs appellent ici *trépied.* Voyez-en deux modèles dans Philandre sur Vitruve, p. 233, et suiv. Pignorius, *de Servis*, et autres.

ce poëme un enfant bâtard, je soutiens qu'il est des plus anciens); Hésiode, dis-je, appelle les tables *des trépieds*; et l'harmonieux Xénophon ne parle pas autrement, au livre 7 de son Anabasis... On apporta, dit-il, à chacun un trépied; il y en avoit environ vingt chargés de viandes, toutes partagées. Il ajoute peu après : « C'étoit sur-tout aux étrangers qu'on donnoit des trapèzes, ou des tables à quatre pieds. Antiphane dit aussi *trépied* pour table.

« Lorsqu'on eut ôté le trépied, et qu'on nous eut donné l'eau pour
« les mains. »

Eubule a dit de même :

« A. Tenez, voilà cinq trépieds et cinq..... B. Ma foi, je serai
« bientôt *penteekostologe*...* »

On lit dans Épicharme :

« A. Qu'est-ce que cela ? B. Un trépied, sans doute. A. Un trépied !
« mais il a quatre pieds : c'est donc un *quatrepied*, et non un
« *trépied*. B. Mais on l'appelle *trépied*, quoiqu'il ait quatre pieds.
« Quoi, tu passois pour un Œdipe, et tu n'entends plus les
« énigmes !.... »

Aristophane dit :

« A. Apporte-nous un trapèze (*une table*) à trois pieds; prends

---

* Celui qui levoit l'impôt du cinquantième denier. Adam dit très-bien ici que cet homme, à qui l'on donne les choses cinq par cinq, calcule que, si l'on va jusqu'à dix articles, il y en aura bientôt *cinquante*.

« garde qu'elle n'en ait quatre. B. Où prendrai-je donc un trapèze
« à trois pieds?.... »

..... Quand on étoit à table, on avoit coutume de présenter à celui qui traitoit *, la carte de tous les mets, afin qu'il sût ce que le cuisinier devoit servir.....

Prunes de Damas.

Plusieurs anciens ont fait mention de Damas, comme d'une grande et fameuse ville. C'est dans son territoire qu'on cultive avec les plus grands succès les *coccymèles* **, ou prunes que l'on appelle particulièrement *prunes de Damas*, parce qu'elles sont assez différentes de celles qui viennent ailleurs. Voilà donc ces coccymèles dont plusieurs ont parlé, entre autres Hipponax :

« J'avois une couronne de coccymèles et de menthe. »

Alexis a écrit :

« A. J'ai rêvé que je voyois le prix de la victoire. B. Qu'est-ce que
« c'est ? A. Écoute-moi donc. Il me sembloit qu'étant dans le stade,

---

* Athénée copie ici Plutarque : *Sympos.* Voy. Stuck, au mot *ferculum*.

** On interprète ce mot par *pommes de coucou* : soit. Ceux qui voudront de longs détails sur ce fruit, consulteront Bod sur Théophraste, l. 3, c. 4. p. 316=319.

« un de mes antagonistes venoit me mettre sur la tête une cou-
« ronne *cyliste* * de rameaux de prunes de Damas. B. En vérité!
« A. Et même bien mûres.... »

Il dit encore ailleurs :

« As-tu quelquefois vu une caillette ** bien apprêtée, ou une rate
« grillée et largement épicée, ou un panier de *damas* bien mûres?
« Eh bien ! voilà la mine de cet homme-là. »

Nicandre a dit :

« La pomme qu'on appelle *de coucou* (pour *coccymèle*). »

Cléarque le péripatéticien, remarque que les Rhodiens et les Siciliens appellent les *coccymèles* (ou prunes de Damas) *Brabyla* ***. C'est ainsi que Théocrite a dit :

« Les branches étoient baissées jusqu'à terre par la charge des
« *Brabyles*. »

---

* Ce mot signifie, à la lettre, *roulée ;* cependant les érudits sont incertains sur le vrai sens de cette dénomination. Rhodigin en parle sans trop s'expliquer, l. 27, c. 26. Athénée reste lui-même indécis, l. 15, p. 678 du texte grec, au chap. 6, à la fin, et chap. 7. Paschal, *de Coronis,* l. 1, ch. 13, mérite d'être conféré avec Bod sur Théophr. pag. 317, col. 2. J'avoue que tous ces détails sont trop érudits pour faire comprendre la chose, qui me paroît toute simple. C'étoit une couronne faite en roulant de petits rameaux, et quelquefois avec leur fruit : au moins, voilà l'idée seule que je puis m'en former. Bod me paroît dans l'erreur.

** Le second estomac des animaux qui ruminent.

*** Cette dénomination n'étoit pas généralement admise. Il paroît, par

Il dit ailleurs :

« Autant la pomme est plus agréable que le *Brabyle.* »

Mais c'est un fruit d'un volume un peu moindre que la prune de Damas : la saveur est la même, quoi qu'un peu plus acide.

Séleucus dit dans ses gloses, que ces mots *brabyla*, *eela*, *coccymeela* et *madrya*, désignent le même fruit ; que *madrya* est pour *meelodrya ;* que *brabyla* a été formé de *bora* et de *ballein*, parce que ce fruit

---

un passage de Galien, que le *Brabylon* étoit ce que le peuple appelle vulgairement chez nous *Domino,* petite prune ronde, d'un brun noirâtre, et d'une saveur plus acide que le Damas : ce que Bod n'a pas compris. J'observerai en outre (ce que j'ai omis, note *, p. 182,) que Bod, p. 317, col. 2, à la fin, lit mal ce passage d'Athénée. Il ne faut pas y lire *idioos de kaleitai,* etc. mais *idioos kaleitai,* alors tout est clair. Quant au mot *akrodryon ,* il ne se dit que du fruit quelconque qui pend aux branches d'arbres. Celse rend ce terme par *fructus surculorum ;* il a bien vu. Le mot *akrodryon* se dit, tant des fruits *pommes ,* selon les anciens, que des fruits *noix ,* c'est-à-dire, 1°. des fruits dont la chair renferme le noyau ou l'amande, ou le pepin ; 2°. des fruits quelconques, dont l'amande est renfermée dans une coquille ou peau, comme *noix , noisettes , amandes , châtaignes.* Je fais cette observation préliminaire, pour prévenir le lecteur sur les idées que les anciens attachoient aux termes que j'explique, et qui se trouvent souvent répétés. Je prends le mot *fruit* dans le sens vulgaire ; car ce mot, pris à la rigueur, ne désigne que ce qui *est produit et peut reproduire ,* selon Théophraste. D'après cette idée, qui est vraie, il n'y a de *fruit* que l'amande quelconque renfermée dans sa coque ou sa peau.

lâche et fait sortir le superflu des alimens; qu'*eela* est pour *meela*, selon Démétrius Ixion, dans ses étymologies.

Théophraste appelle *spodias* * les prunes de Damas; mais la prune qu'il désigne est un Damas *sauvage*. Araros appelle l'arbre *coccymeelea*, et le fruit *coccymeelon*. Diphile de Siphne, dit que le Damas n'a qu'un suc médiocrement bon, qu'il s'altère ** facilement, passe de même, et nourrit peu.

CHAP. XI. *Cerises.*

Théophraste dit dans son traité des plantes, le cerisier est un arbre d'une espèce particulière: il vient même fort grand, et s'élève quelquefois jusqu'à la hauteur *** de vingt-quatre coudées; sa feuille est semblable à celle du néflier, mais elle est dure et plus épaisse ****. Il a l'écorce analogue à celle du tilleul,

* Athénée dit vrai. Voy. Théophr. *Hist.* l. 3, c. 7.

** Quelques-uns ont pris ce terme pour *la digestion* : Celse, selon cette idée, le rend par *facilè vitiatur.* C'est, je crois, le sens ici.

*** Théophr. *Hist.* l. 3, ch. 13.

**** Le texte de Théophraste porte aujourd'hui *platyteron*, *plus large.* Je ne sais pourquoi Bod n'observe pas cette différence, p. 206. Par néflier, entendez ici le *setanios*, ou la seconde espèce de Dioscoride, l. 1, c. 171.

tilleul, la fleur blanche comme celle du néflier et du poirier. Cette fleur est composée de plusieurs pétales, qui ont l'odeur de la cire * ; le fruit est rouge, de la forme du *diospyre* **, et de la grandeur d'une féve ; mais le noyau du diospyre est fort dur, au lieu que celui de la cerise fait peu de résistance.

---

* D'autres traduisent, ayant *la forme d'une alvéole.* Mon manuscrit porte *keerioodes ;* ce qui répondroit à ce sens-ci. Mais Bod observe sensément que la fleur du cerisier (il pouvoit dire *quelconque*) n'a pas la forme d'une alvéole. Je me suis fait apporter des fleurs de plusieurs espèces, je ne l'ai pas non plus remarqué. Théophraste ne peut pas non plus avoir parlé assez improprement pour désigner le calice seul par le terme de *fleur,* à laquelle il donne plusieurs petits petales (il y en a cinq). Ce calice est monophylle, forme un tube, qui, ne faisant pas corps avec une partie de l'ovaire, tombe avant la maturité du fruit ; mais il n'est pas hexagone comme l'alvéole, dont chaque angle est de soixante degrés. Chaque pétale, arrivé à son vrai terme, forme un *cuilleron* assez évasé, mais qui ne ressemble en rien à l'alvéole. Ce cuilleron s'aplatit même bientôt, de sorte qu'il n'y a plus que le bord supérieur (divisé par une très-petite échancrure) qui relève. Tous ces détails, pris sur la fleur même, prouvent donc que Casaubon ne sait ni ce qu'il dit, ni ce que disent les passages de Théophraste, qu'il cite pour prouver que Daléchamp a mal traduit *ceram olet :* c'est cependant la vérité. Ainsi, je lis *keeroodes,* et je soutiens que c'est la vraie leçon, malgré l'orgasme de Casaubon.

** *Plakminier,* de la famille des *Airelles.* Voy. M. Adanson. *Famill. des Plant.* t. 2, n°. xxij.

Alisier.

Théophraste * nomme *Krataigos*, ce que d'autres appellent *kraitaigon* : il a la feuille lisse, semblable au *néflier*, quoique plus large et plus alongée : elle est même différemment découpée. L'arbre ne vient ni grand, ni fort; le bois est de couleur jaune, un peu madré, et dur; l'écorce est lisse comme celle du néflier : il n'a, en général, qu'une racine qui pénètre avant. Le fruit est rond, de la grosseur d'une olive sauvage; lorsqu'il est mûr, il a une couleur d'un jaune noirâtre, la saveur et le suc de la néfle; de

* Alisier. Voy. Tournefort, *Inst. R. herb.* Selon Théophraste, *Hist.* l. 3, ch. 15, on l'appeloit aussi *kratäigoon.* Je préviens les lecteurs peu éclairés sur ces sortes de matières, de ne pas le confondre avec le *krataigonon* ou le *melampyron* de Dioscoride, notre bled noir. Voy. Dioscor. l. 3, 139. Par néflier, entendez l'*anthedon*, ou l'*azérolier.* Bod entend mal ce que dit Athénée, d'après Théophraste, *ton de charagmon ouk ekei hoosper*, etc. Cela ne signifie pas, *il n'a pas de* découpures à la feuille, mais il a les découpures de la feuille différentes de, etc.; et cela est vrai. D'autres retranchent la négation, et disent, il a les feuilles découpées comme, etc. Il y a vraiment quelque ressemblance apparente. Le texte de Théophraste, qui porte *hoosper kakeino*, paroîtroit favoriser ce sentiment. En effet, pourquoi ce *kai* devant *ekeino*, après une négation? Ceux qui entendent bien la langue de l'auteur, sentiront cela comme moi. Le mot *ouk* seroit donc résulté de la finale *on* du mot précédent. Ces erreurs ne sont pas rares dans les manuscrits.

sorte que cet arbre pourroit passer pour un néflier sauvage. D'après ces détails, il me semble que le philosophe décrit ce que l'on appelle actuellement cerisier *.

Cerisier nain.

Asclépiade de Myrlée, nommant un arbre *chamaicérase*, en parle ainsi : « Le chamaicérase ** croît en Bithynie : l'arbre est petit, de même que la racine ; il est de la hauteur d'un rosier. Du reste, le fruit est semblable à la cerise : ceux qui en mangent beaucoup, éprouvent une pesanteur, de la douleur de tête, comme il arrive avec le vin.

Il me paroît que cette description d'Asclépiade,

* Daléchamp et Bod ont bien aperçu l'erreur d'Athénée. *Danda venia Athenæo*, dit Bod, p. 133, *in re herbaria parum exercitato.*

** C'est le *cerasus pumila* de Mathiole. Il s'élève cependant jusqu'à six et sept pieds dans de bonnes terres. La saveur de son fruit est acerbe, même lorsqu'il est bien mûr. Quelques-uns ont pris cet arbrisseau d'Athénée, pour le *periclymenum folio serrato* de J. Bauhin : *cerasus dumetorum*, dont la saveur est très-désagréable. Quant à l'arbousier, J. B. convient qu'il lui a fatigué l'estomac. Si d'autres n'ont pas ressenti cet inconvénient, ni mal de tête, il faut convenir, avec Bod, que cela dépend des lieux et du sol où peut croître ce végétal. Voy. Bod, p. 242, et suiv. Dioscoride, l. 1, 176.

dit Athénée, comprend l'arbousier : car l'arbre * qui produit les arbouses est tout-à-fait semblable, et d'ailleurs celui qui mange plus de sept de ces fruits-ci, est pris de mal de tête.

Arbouses.

Aristophane dit :

« Les arbouses croissent ** spontanément en grand nombre sur « les montagnes. »

Théopompe a dit :

« Ils mangent des fruits de myrthe et d'arbousier bien mûrs. »

On lit dans Cratès :

« Elle est ma foi bien nubile, car elle a la gorge ronde comme une « pomme, ou comme des arbouses. »

Amphis dit :

« Le mûrier porte des mûres, comme tu vois, l'yeuse des glands, « et l'arbousier *** (*komaros*) des arbouses. »

---

* Je suis la leçon de mon manuscrit. La correction que Bod veut faire ici est inutile. Casaubon lisoit comme mon manuscrit, d'après celui de Farnèse.

** Je lis *automata.*

*** Pline confond le nom de l'arbre avec celui du fruit. Voy. Bod.

Théophraste écrit l'arbuste (*komaros*) qui porte l'arbouse bonne à manger *.....

..... On est incertain de l'auteur de la pièce satirique qui a pour titre *Agen* **. Est-ce Python de Catane, ou de Byzance, ou même le roi Alexandre ?...

Cerises ..... Larensius parle ainsi dans notre Rhéteur *** : « Vous autres Grecs, vous vous attribuez beaucoup de choses, soit comme les ayant nommées, soit comme les ayant trouvées ; vous ignorez sans doute que Lucullus, général des armées Romaines, après avoir vaincu Mithridate et Tigrane, est celui qui apporta le premier ce végétal de Cérasonte en Italie, et qu'il le nomme *Cerasum* ****, du nom de cette ville. C'est cependant ce qu'attestent nos historiens. »

Daphnus lui répartit : « Mais Diphile de Siphne,

---

* Clusius dit en avoir mangé sans inconvénient. *Hist. Plant. rar.* liv. 5, ch. 30.

** Titre incertain d'une pièce qui n'existe plus, et que Casaubon avoit le loisir de chercher.

*** A l'article des vins, Athénée est un *Sophiste* ou *Érudit* chez notre abréviateur.

**** Bod croit retrouver l'étymologie de ce mot dans sa langue flamande. Voyez-le aussi sur l'origine des cerises.

homme très-renommé, et qui a vécu * nombre d'années avant Luculle, c'est-à-dire, sous Lysimaque, un des successeurs d'Alexandre, fait mention des cerises, en disant : « Les cerises sont stomachiques, d'un bon suc, mais peu nourrissantes : prises après avoir été trempées dans l'eau froide, elles ont une saveur fort agréable; mais on préfère celles qui sont plus rouges, et celles de Milet, parce qu'elles sollicitent les urines.

Mures.

Les Alexandrins seuls appellent *mures* (*mora*,) un fruit que les autres Grecs appellent généralement *sycamines*; mais je n'entends pas ici les sycamines ** qui viennent d'un figuier d'Égypte, et dont

---

* Xénophane, contemporain d'Anaximandre (*Bayle*), avoit parlé des cerises long-temps auparavant. Athénée l'ignoroit-il? C'est au moins ce qu'assure Pollux.

** Figue de Pharaon ou d'Égypte. Il n'est pas de botaniste qui ne parle de ce figuier à feuilles de mûrier. J'observerai seulement que, selon Théophraste, on déchiroit ce fruit avec un onglet de fer, et *qu'on l'oignoit d'huile*; ce que n'ajoute pas notre auteur. Du reste, on consultera les deux Bauhins, Rawolff, Prosper Alpin; Dapper, dans son Égypte. Les loix romaines nous apprennent qu'il étoit défendu, sous les peines les plus rigoureuses, de rien arracher d'aucun de ces arbres dont les racines maintenoient les terres des levées et des digues.

quelque-uns appellent le fruit *sycomore.* Les habitans déchirent la peau de ce fruit-ci avec un ongle de fer; et le laissent ainsi sur l'arbre ; agité par le vent, et sur-tout par le soufle des zéphyrs, il s'attendrit en trois jours *, au point de devenir comestible, et acquiert une odeur très-agréable. Les principes rafraîchissans qu'il contient, appliqués alors en cataplasme avec de l'huile rosat, sur l'estomac des fébricitans, procurent beaucoup de calme à ces malades; mais ce figuier d'Égypte porte son fruit *sessile*, ou tenant au bois même, et sans pédicule.

Quant aux sycamines ou (*mures*,) Eschyle en fait mention dans ses Phrygiens, où il s'agit du rachat d'Hector :

« Cet homme étoit plus tendre ** que des *mures* (moroon). »

---

* Casaubon veut lire ici en *quatre jours ;* mais l'auteur qui dit *en trois*, suppose par-là que ce fruit est mangeable le quatrième : en cela il s'accorde avec Théophraste : d'ailleurs, Athénée, qui étoit Égyptien, devoit mieux connoître ce fruit que Théophraste et Pline.

** Texte *pepaiteros.* Ce mot peut être pris pour un homme doux, flexible. Il se dit aussi d'un homme usé de vieillesse. C'est ainsi que Nicétas Choniates appelle le vieux Andronique Comnène, *pepoon, vetulus exsuccus,* en rapportant son mariage avec une très-jeune princesse, qu'il désigne élégamment par *omphakizousan,* ou *toute verte.*

Il dit dans ses Crétoises, au sujet de la ronce :

« Elle est en même temps chargée de mures blanchâtres, de rouges,
« et de toutes noires. »

Sophocle a dit :

« Vous verrez d'abord fleurir l'épi (*axillaire* *) blanc, ensuite
« la mure prendre sa forme ronde, et rougir. »

Nicandre, dans ses Géorgiques, fait observer que la mure est, de tous les fruits ** des arbres, celui qui paroît le premier, et il appelle l'arbre *moree*, comme les Alexandrins :

« Et le murier, dit-il, qui devient le moyen de calmer les enfans,
« et annonce, le premier, aux mortels les charmes de l'automne. »

CHAP. XII. Phanias d'Érèse, disciple d'Aristote, appelle aussi *mures* le fruit de la *ronce*, ou *sycamine* sauvage : ce fruit, dit-il, est aussi fort doux et très-agréable quand il est bien mûr. Voici donc ce qu'il en dit :

« Lorsque la pulpe sphérique sycaminoïde s'est desséchée, la

* Voyez M. Adanson, *Famille des Plant.* t. 2, p. 377. J'ai employé le mot françois *épi*, qui est propre ici.

** J'ai déja expliqué le mot *akrodrya*. Voyez aussi Bod, p. 204, col. 1 ; et Rhodigin, l. 7, ch. 15. J'ajouterai que Bochart s'est trompé, lorsqu'il a cru que ce mot ne désignoit que les fruits *duri et lignosi corticis*. *Géogr.* col. 629.

« mure

« mure sauvage ne contient plus que les pepins spermatiques,
« sycaminoïdes, destinés à la reproduction *, et comme ensan-
« glantés. On les trouve séparés par des cloisons, les unes friables,
« les autres d'un bon suc. »

Parthénius appelle *abryna* les sycamines, que d'autres nomment *mures*. Salmonius dit que celles de la *ronce* sont les mêmes. Démétrius Ixion assure que les mures et les sycamines ne sont qu'un même fruit ; qu'on les a appelées *mora* pour *hæmorroa*, (coulantes de sang,) et *sycamines*, comme pour dire *sycoon ameinoo*, (meilleures que des figues.)

Diphile de Siphne, médecin, en écrit ceci : « Les sycamines, qu'on appelle aussi *mures*, ont un suc assez bon, vont bien à l'estomac, nourrissent légèrement, et passent bien. Si on les mange un peu vertes, elles ont la propriété de chasser les vers.....

---

* Casaubon dit qu'il a quelquefois dormi ; c'est sur-tout ici, autrement Daléchamp eût été un Tirésias sous sa plume. *Diagonas* n'est pas ici un terme de géométrie, mais l'expression même de la *propagation* des fruits ou des graines, autrement Phanias auroit écrit *diagoonas*, comme Théophraste a dit *goonias*, en parlant d'angles : *Hist.* l. 1, ch. 18. *Goneuesthai* est un terme de Théophraste, et qui présente la même idée de propagation. Ensuite je lis *hyphaimoûsas*, et tout est clair, quoique Casaubon trouve Phanias si obscur ici et ailleurs. Cet habile Grec décrit la mure sauvage presque dans les mêmes termes que M. Adanson ; mais Casaubon ne connoissoit pas les choses, il ne pouvoit comprendre les mots.

Pytherme, dit Higésandre, rapporte que de son temps, les mûriers ne portèrent aucun fruit pendant vingt ans, et que la goutte devint une épidémie si générale, qu'elle attaqua les hommes faits, les enfans mâles ou femelles, les femmes, les eunuques, que les bestiaux n'en furent même pas épargnés, et particulièrement les deux tiers des brebis.

Noix.

Les écrivains d'Athènes appellent *karya*, tous les fruits, *acrodrys;* mais Épicharme dit comme nous, et spécialement :

« Les noix, les amandes sont des friandises sèches et sonores *. »

Philyllius a écrit :

« Les œufs, les noix, les amandes. »

Héracléon d'Éphèse dit qu'on appeloit *karya*, *noix*, les amandes, et nos châtaignes actuelles.....

Sophocle appelle le noyer *karya*, et dit au pluriel des noyers (*karyai*), des frênes.

Eubule a dit :

« Des hêtres, des noyers, des noisetiers. »

---

* On pourroit rapporter à ce mot le *Tripudium* de Turnèbe : *Advers.* l. 27, ch. 17 ; et de Pline, t. 1, p. 748. V. Hardouin, note.

Il y a une sorte de noisette (*karya*, ici) qu'on appelle *noix* de Præneste *.....

Amandes.

Les amandes de Naxe ont été renommées chez les anciens ; elles sont réellement excellentes, comme je m'en suis convaincu, dit Athénée.....
On lit dans Phrynicus :

« Il m'a fait sauter toutes les grosses dents, de sorte que je ne
« pourrois plus casser une amande de Naxe **. »

Il vient aussi de très-bonnes amandes dans l'île de Chypre ; elles sont plus longues que les autres, et se courbent vers leurs pointes.

Séleucus dit dans ses gloses, que les Lacédémoniens appeloient *mukerous* ***, les grosses noix;

---

* Texte, *mostène*. Turnèbe pouvoit indiquer ici à Casaubon les noix de *Præneste : ibid.* comme Saumaise a très-bien corrigé, t. 1, p. 602. *Solin. Édit.* Paris ; ce sont les *avelines*.

** Ces amandes étoient une des espèces des *tarentinæ* de Pline, tom 1, p. 749. Turnèbe se trompoit en lisant *terentinæ* comme de *tener. Ibid.*

*** Casaubon et d'autres trouvent ici Hésychius altéré : ils ont tort. Ce grammairien dit que *mukeeros* signifie une amande, et que quelques-uns comptent les noix parmi les *fruits pommes*. Son observation est juste.

(*karya*); que chez les Téniens, *mukerous* se disoit des *noix* (*karya*) douces : mais le mot *mukeros*, selon Amerias, signifioit une amande.....

..... Il n'y a rien qui excite plus à boire que de commencer le repas par manger des amandes : aussi Eupolis a dit :

« Donne, que je mange des amandes de Naxe, et verse-moi du
« vin des vignes de Naxe.... »

Il y avoit une vigne qu'on appeloit *Naxienne*...

Plutarque de Chéronée, dit que Drusus, fils de l'empereur Tibère, avoit un médecin * qui l'emportoit sur tous les buveurs. Mais on s'aperçut qu'il mangeoit cinq ou six amandes amères avant de se mettre à table. On l'empêcha donc d'en manger, et il ne fut plus en état de soutenir une larme de vin. Ainsi, la cause étoit la vertu dessicative du principe amer : d'ailleurs, il absorboit ainsi les humeurs gastriques....

Hérodien d'Alexandrie, dit que le mot *amygdalee*.

Hardouin a aussi noté cette erreur. Pline, t. 1, p. 749, au mot *molluscæ*. Il est donc inutile de vouloir lire dans Hézychius *malaka karya*, qui seroient les noix *mésanges*, *fragili putamine*.

* Voyez, sur les amandes et sur ce médecin, Plutarque, *Sympos.* liv. 1, q. 6, p. 624. *Édit. Rualdi*; et Bochart, *Géogr.* col. 629.

vient de ce que ce fruit a beaucoup d'aspérités sur sa coque, sous la caloufe verte qui l'enveloppe. Or, cela s'exprime en grec par *amychee*.....

« Ane * que tu es! vas-t-en à la paille des desserts, »

dit Philémon......

On lit au second livre des Géorgiques de Nicandre,

« Une statue de Pan, de bois ** de *pheegos*..... »

Il y a des écrivains qui font d'*amygdala* un nom neutre ; comme Diphile :

« Des friandises, des baies de myrthe, des gâteaux, des amandes :
« *amygdala*. »

[*Remarques sur les accens de ces mots, et que le lecteur peut passer.*]

On ne convient pas de l'accent du mot *amygdalee*. Pamphile dit qu'il faut mettre l'accent sur la pénultiène, si l'on parle du fruit comme dans *amydaloo :* s'il s'agit de l'arbre, il faut un circonflèxe sur la dernière, comme *amydalêe*, *rhodêe* (amandier) (rosier.)

---

* Voyez Érasme, *Adag.* col. 249, *édit.* 1699.

** Ce n'est pas ici le hêtre, mais une des espèces du rouvre, comme le distingue bien Théophraste, ajoutant qu'il résiste, par son extrême dureté, à toute l'inclémence de l'air, des pluies, etc. Ces statues de Pan paroissent avoir été faites de bois brut : *autoxylos*, dit Apollonius dans l'Anthologie, liv. 4, sect. des statues, épigr. 87.

C'est ainsi qu'Antiloque a dit :

« L'aimable fleur du rosier (*rhodées*). »

Mais Aristarque met un accent aigu, tant sur le nom de l'arbre, que sur celui du fruit. Philoxène met le circonflèxe sur tous les deux. Eupolis a dit quelque part :

« J'en jure * par l'amandier (*amygdáleen*). ... »

Aristophane a dit :

« Prens ces amandes (*amygdalàs*), et casse..... toi la tête avec
« une pierre ! »

Phrynicus écrit :

« L'amande (*amydálee*) est un bon remède pour la toux. »

D'autres écrivent avec un accent grave sur la dernière, *amygdaleès*, comme *kalàs* (belles).

Nous faisons le fruit neutre, *amydalon*; mais Triphon, dans son traité des accens attiques, le fait

---

* Je cherche le sens de cette expression. L'amandier, fleurissant le premier de tous les arbres, est le plus exposé à tromper l'espoir de son propriétaire, s'il sent l'impression des vents du nord. Est-ce dans ce sens que jure le personnage d'Eupolis, promettant beaucoup pour ne rien tenir ? ou doit-on entendre l'amandier, *des cheveux blancs*, comme quelques-uns l'entendent dans l'Ecclésiaste de Salomon ? Voyez Levinus, *Phytologia sacra ;* Hiller, *Hierophyt. ;* Schlichter, *Decim. Sacr.* observat. 28. Au reste, d'autres juroient par les *câpres*, les *choux*, etc. Voyez Érasm. *Adag.*

féminin, *amygdále*, avec un aigu sur la pénultième. Quand il s'agit des arbres, il écrit *amygdalêe*, avec un circonflèxe sur la dernière, parce qu'alors étant censé dérivé d'*amydalee*, *amande*, et regardé comme son possessif, il doit avoir un circonflèxe.

CHAP. XIII. Selon les gloses de Pamphile, l'instrument à casser toute amande s'appelle, chez les Lacédémoniens, *moukeerobate*, au lieu *d'amygdalocatacte* * ; car ils appellent les amandes, *moukeerous*...

Nicandre fait mention des noix ** *du Pont*, que quelques-uns appellent *lopima*. Hermonax et Timachide disent dans leurs glossaires, que la noix du Pont se nomme aussi *gland de Jupiter* *** .....

Héraclide de Tarente demande s'il faut servir les desserts **** avant tout, comme on le fait dans

---

* Ou *casse-amande*.

** Espèces d'avelines. On a aussi appelé *noix d'Héraclée*, ville du Pont, ce que nous nommons châtaignes : ce qu'il faut bien observer. Rien de si confus que ce que les Grecs nous disent sur les dénominations des noix. Saumaise a beaucoup disserté à ce sujet ; mais à peine peut-on se tirer de ses détails. Voyez son Solin. Pline prévient son lecteur, en disant : *Nuces vocamus et castaneas, quanquam accommodatiores glandium generi*. T. 1, liv. 15, ch. 23.

*** Marron.

**** Texte, *Trageemata*. Ce mot avoit chez les Grecs un sens plus étendu

quelques endroits de l'Asie et de la Grèce, ou les réserver au contraire pour la fin du repas? Si on les sert après le repas, comme on a déja introduit beaucoup d'alimens dans l'estomac et les intestins, il arrive que les fruits à coquilles, qu'on ajoute pour s'exciter à boire, mêlés avec les alimens, causent des flatuosités et la putréfaction de ce qu'on a pris : en effet, ces fruits produisent naturellement certaine redondance, sont d'une coction difficile : delà résultent des indigestions, et des selles copieuses et réitérées. . . .

Les amandes, dit Dioclès, sont nourrissantes, et amies de l'estomac; elles échauffent, parce qu'elles ont quelque principe stimulant : au reste, les vertes font moins de mal que les sèches; celles qui ont trempé dans l'eau, moins que celles qui n'y ont pas trempé; et les grillées, moins que les crues. . . .

Les noix d'*Héraclée*, qu'on appelle aussi *glands de Jupiter*, ne nourrissent pas comme les amandes; elles

---

que notre mot *dessert*. Il se disoit des *hors-d'œuvre*, et de tout ce qui n'étoit regardé que comme un accessoire aux repas. Ainsi, les *trageemata*, qui étoient proprement des *choses à gruger*, se servoient avant les repas, ou après, et même avec les mets du repas. Nous en avons fait *dragées*. Je préviens, une fois pour toutes, du sens de ce mot, pour ne pas donner lieu à quelque critique mal fondée.

ont

ont d'ailleurs quelque âcreté, et causent de la redondance. Si l'on en mange beaucoup, il en résulte une pesanteur de tête ; mais les récentes causent moins de troubles que les sèches.

Celles de Perse * n'affectent pas moins la tête que les glands de Jupiter, mais elles sont plus nourrissantes : il est vrai qu'elles causent de la sécheresse à la bouche et dans la gorge ; cependant elles incommodent moins étant grillées. Mangées avec du miel, ce sont de toutes les noix celles qui passent le mieux.

Les noix ** plates sont plus venteuses : bouillies, elles incommodent moins que crues et grillées ; mais elles sont moins malfaisantes grillées que crues.

Philotime dit dans son *Traité des alimens*, que la noix plate, et celle de Sardes *** sont de difficile digestion, étant crues ; que d'ailleurs, enveloppées

---

* C'est notre noix, et sur-tout de la grosse espèce. Elle se nommoit aussi *noix royale*.

** Espèce de châtaigne plate, que Pline, *ibid.* appelle *pura et plana*. Le mot *pura* signifie ici, sans cette espèce de duvet que l'on remarque sur la coque des marrons.

*** En Lydie, non la Sardaigne. Il s'agit d'une espèce de châtaigne. *Sardianos balanos*, dans Pline, liv. 15, ch. 23, non *sardinianos*, comme le portent quelques éditions.

par les phlegmes de l'estomac, elles ne se dissolvent pas aisément, vu leur principe acerbe et réfractaire: quant à la noix du Pont, elle est de nature huileuse, et par cela même difficile à digérer.

L'amande n'est pas si indigeste, et nous pouvons en manger certaine quantité sans en être incommodés, quoiqu'elle soit plus huileuse : elle fournit un suc onctueux et agréable.

Les noix royales, dit Diphile de Siphne, affectent la tête, et causent de la redondance. Celles qui sont mûres et bien blanches, ont un meilleur suc : aussi les trouve-t-on meilleures. On en rôtit au four; mais elles nourrissent peu. L'amande, au contraire, atténue les humeurs, pousse les urines, relâche, est peu substantielle. Verte, elle a un mauvais suc, et nourrit encore moins; sèche, elle est plus flatueuse, et plus sujette à causer une redondance : mûre, pleine, et d'un beau blanc de lait, elle a un meilleur suc. Mais celles de Thase * et de Chypre, bien mûres, sont de toutes les amandes sèches, celles qui passent le mieux. Enfin, dit Philotime, les noix du

* Voyez Macrobe, sur ces amandes de Thase. Saturn. liv. 2, chap. 14; et Théophr. *De causis plantarum*, liv. 1, chapit. 9; Bochart, liv. ch. *suprà*.

Pont causent des maux de tête, mais moins de redondance que les noix royales.

Mnésithée d'Athènes dit dans son *Traité des Comestibles*, que la noix d'Eubée (ou châtaigne, car elle a ces deux noms) est d'une digestion difficile, et qui ne se fait même pas sans produire beaucoup de flatuosités ; mais qu'elle donne de l'embonpoint aux constitutions assez fortes pour les digérer. Il ajoute que les amandes, les noix d'Héraclée, de Perse, et autres semblables, sont plus malfaisantes ; qu'il ne faut manger d'aucune de celles-ci sans les avoir soumises à l'action du feu, excepté les amandes toutes nouvelles. Il faut donc, selon lui, faire griller les unes, et bouillir les autres, parce qu'elles sont ou de nature onctueuse, comme les amandes sèches et les glands de Jupiter, ou de nature sèche et acerbe, comme les faines et toute autre analogue.

Quant à celles qui sont de nature onctueuse, le grillage les dépouille de leur principe gras, qui est ce qu'elles contiennent de plus mauvais : la coction, au contraire, amène au degré de maturité convenable celles qui sont de nature sèche et acerbe : cette coction doit se faire à feu modéré.

Diphile appelle les châtaignes *glands de Sardes*, et ajoute qu'elles sont très-nourrissantes, d'un bon suc, mais difficile à passer dans les secondes voies, vu leur trop longue résidence dans l'estomac. Celles qu'on fait rôtir sont en effet moins nourrissantes, mais elles digèrent mieux, et leur suc se distribue plus facilement : elles causent moins de flatuosités, bouillies, et fournissent plus de substance alimentaire que rôties.

Nicandre dit dans ses Géorgiques :

« Les Eubéens appellent *lopimon* et *karyon*, ce que les autres
« appellent *balanon* (gland). »

Agéloque appelle les châtaignes *amota*; les noyers de Sinope ont aussi eu le nom d'*amota* dans les lieux où viennent les noix de Sinope.

Pois ciches.

. . . . . . Crobyle en parle :

« Ils jetoient, comme en jouant au cottabe, un *pois ciche* pâle,
« qui n'avoit absolument que la peau * : dessert bien fait pour
« quelque malheureux singe. »

* Daléchamp a mal divisé ce passage. Adam n'a pas compris le mot *kenou*, en traduisant *sans cosse*. Il désigne un pois *vide*. Érébinthe étoit aussi un des surnoms de Bacchus. Voyez-en la raison dans Rhodigin. liv. 7, ch. 15; conférez Suidas.

Homère dit :

« Les féves noires et les pois ciches sautent. »

On lit dans les Parodies de Xénophane de Colophone :

« Il fait bon, en hiver, devant un grand feu, sur un lit mollet, le « ventre plein, en buvant un vin délicieux, et s'amusant d'un « plat de *pois ciches* qu'on touche à peine ; il fait bon, dis-je, « à demander de quel pays êtes-vous, mon ami ? quel âge avez- « vous ? quelle taille aviez-vous quand les Mèdes prirent la fuite ? »

CHAP. XIV. Sapho a dit :

« Les pois ciches, d'un jaune brillant, croissoient sur les rivages. »

Théophraste, dans son traité des Plantes, appelle certains pois ciches * *kreious*. Sophile a dit : Le père de cette femme est le grand *kreios*, le pois ciche. Phanias écrit dans son traité des Plantes : l'ochrus **, la féve, le pois ciche, dans la primeur, font partie des hors-d'œuvres ; mais lorsqu'ils sont secs, on les sert le plus souvent cuits à l'eau, ou grillés.

---

* Ce pois a, dit-on, eu ce nom de sa forme analogue à la tête d'un bélier. Voyez Théophr. *Hist.* liv. 8, ch. 5. Bod. *ibid.* Pline, tom. 2, liv. 18, ch. 12 ; et Hard. note 5, 6. M. Brotier, tom. 3, pag. 541. *Kreios* signifie *bélier : aries*, latin.

** Cicerole. *Ochrus folio integro capreolos emittente*. J. B. C'est une espèce de *lathyrus*, qu'il ne faut pas confondre avec l'épurge ou *lathyris*.

On lit dans Alexis :

« Nous sommes cinq en tous, mon mari qui est fort pauvre, moi « qui suis vieille, ma fille, mon petit garçon et cette Bonne. Nous « ne sommes que trois qui soupons : aux deux autres, nous donnons « une portion de nôtre petite fouasse. Quand nous n'avons rien à « manger, nous nous repaissons de nos larmes. Or, ces jeûnes ne « peuvent que nous rendre bien pâles. Quant à la diversité de nos « plats et à nos alimens, cela se réduit à des féves, des lupins, des « herbes, des raves, de l'ochrus, de la gesse, des faines, des *bulbes*, « des *cigales* *, des *pois ciches*, des poires sauvages ; mais un « mets divin, et digne de la bouche de Cybèle, c'est la figue sèche, « invention de la Phrygienne.... figue. »

Phérécrate a dit :

« Il ne te faudra qu'un instant pour faire cuire ces pois ciches. »

Et ailleurs :

« Il s'est étouffé en mangeant des pois ciches grillés. »

---

* On sait que plusieurs peuples mangent encore des cigales et des sauterelles. Bochart, t. 2, liv. 4, ch. 7. Quant au mot *bulbe*, c'est un nom général chez les anciens. Mathiole, Bod, Chabrée, dans ses *Icones plant.*, Hardouin, M. Brotier et autres, remarquent que les anciens comprenoient sous cette dénomination, nombre de productions végétales qui nous sont en grande partie inconnues, et que le pauvre mangeoit alors. D'habiles botanistes croyent même qu'ils ont mis dans cette classe de végétaux nos *pommes de terre*, qu'ils ont bien connues, quoiqu'on les dise originaires d'Amérique. Ainsi elle comprenoit tout ce que les latins appeloient *tuber* et *cæpa*, pris dans le sens le plus général. Je suis aussi de cet avis. Cependant ils ont assez souvent désigné nos *truffes* par le mot *bulbe*, sur-tout lorsqu'ils les disent favorables aux ébats amoureux. C'est ainsi que le Scholiaste d'Aristophane explique par *hydna* deux passages de ce poète, l'un des *Nuées*, l'autre des *Concionatrices*.

Diphile croit que le pois ciche, quoique difficile à digérer, est cependant détersif, diurétique, mais venteux. Selon Dioclès, il rend la chair œdémateuse ou bouffie. Les blancs et les jaunes sont préférables aux noirs; ceux de Milet, à ceux qu'on appelle *ariétins*, ou de bélier; les verts aux secs; ceux qui ont trempé dans l'eau, à ceux qui n'y ont pas trempé....

On attribue à Neptune la découverte des pois ciches.

Lupins.

« .... Périsse misérablement, avant la fin de l'année, celui qui
« a mangé les lupins, et qui en a laissé les cosses jonchées dans le
« vestibule, sans s'être étranglé en les avalant. Je suis bien sûr que
« ce n'est pas Cléænète * le tragique qui les a mangés; car il se
« garde bien de jeter la cosse d'aucun légume : c'est d'ailleurs un
« homme qui fait si adroitement ses coups! »

Lycophron de Chalcide dit, dans le *Satyre* qu'il a fait pour se moquer du philosophe Ménédème, auteur de la secte d'Érétrie, et où il le berne sur ses soupers :

« Arrive ensuite un large plat de lupins, régal ordinaire de la
« canaille, et convive ** de la table des gueux. »

---

* Stobée, tit. 69, cite un vers de ce poète, que Vossius n'a pas nommé. Ce passage est du poète Alexis.

** Voyez ce même passage plus ample, et avec un peu de différence,

On lit dans Diphile,

« Quel détestable métier que de faire commerce de Grisettes ! Oui,
« j'aime mieux courir les rues, et vendre *des roses*, des radis, des
« lupins, du marc d'olives *, et toute autre chose, que de nourrir
« pareille engeance ! »

Observez, dit Athénée, le mot *thermokyamous* dans ce passage, pour désigner les lupins; car quelques-uns les appellent encore ainsi de nos jours.

Polémon nous apprend que les Lacédémoniens appellent les lupins *lysilaïdes* **.

CHAP. XV. Théophraste dit, dans son traité des causes

---

liv. 10, p. 420, *litt.* C. du texte grec. *Democritos* est un terme de plaisanterie, aussi bon que ce que Casaubon veut substituer. Laissons les textes; ces termes sont trop peu importans pour arrêter un homme qui n'abuse pas de ses loisirs.

* On le crioit à vendre par les rues. Le paysan et le pauvre citadin en faisoient un régal. Ce mot se dit aussi du marc de raisin. Voyez le *Schol.* d'Aristoph. sur les *Nuées* et les *Chevaliers*. Bod, sur Théophr. pag. 314. On liroit peut-être mieux, dans ce passage, *rhoas*, des grenades, que *rhodas*, des roses. Ces deux mots sont assez souvent confondus dans les manuscrits.

** Je ne vois pas clair ici. Ce mot feroit-il allusion à la qualité échauffante de ce légume ? V. Celse. Si cette leçon est vraie, le mot *laïs* signifiant un bouc, on pourroit expliquer le texte par ces termes, *qui solvit capros in venerem*, dans le sens figuré qu'a pris Horace, en disant, *tauri ruentis in venerem*. Mais les manuscrits portent *lysiadas*, mot encore plus obscur. C'étoit une épithète des nymphes. Les lupins doivent être long-temps dans l'eau pour être mangeables. Le lecteur cherchera mieux s'il peut.

causes des plantes, que le lupin, l'ers, le pois ciche sont * les seuls légumes où il ne s'engendre pas d'insectes, à cause de leur âcreté et de leur amertume, et que le pois ciche *noircit* lorsqu'il s'altère. Cependant il convient, au liv. 4 du même traité, qu'il s'engendre une espèce de chenille dans les pois ciches.

Diphile de Siphne dit que les lupins sont détersifs, très-nourrissans, sur-tout lorsqu'on leur a fait jeter leur amertume ** en les trempant dans l'eau.

---

* Il paroît qu'Athénée a lu des textes de Théophraste un peu différens des nôtres, ou que l'Abréviateur a changé celui d'Athénée. Voyez, entre autres passages de Théophraste, *de Causis*, liv. 4, ch. 2, ch. 16; liv. 1, ch. 7. *Hist.* liv. 8, chap. 8. Mais Casaubon fait une demande qui prouve qu'il n'a jamais ouvert Théophraste, et qu'il ne fait que copier autrui. D'abord il auroit corrigé dans notre texte *en too tritoo tees*, etc.; car le passage se trouve liv. 3, chap. 17, où il s'agit des maladies des végétaux. Théophraste avoit dit la même chose, *Hist.* liv. 8, chap. 10; mais il donne des raisons solides qui dispensoient Casaubon de sa sotte demande. Conférez *de Causis*, liv. 4, ch. 17, ch. 2, vers la fin. J'ai traduit *noircit* avec Théophraste, *de Causis*, liv. 4, ch. 2. Le texte d'Athénée porte *megas*, grand. Casaubon ne marque cette erreur qu'en citant Daléchamp, qui avoit mieux lu Théophraste que lui. Par *s'altère*, entendez lorsqu'il est piqué du ver. Je laisse le gâchis grammatical de Casaubon.

** Voyez *Géoponic.* liv. 2, p. 72. *Édit. Basil.* On lit dans cette édition, que le lupin broyé appliqué sur les yeux, *ophtalmois*, etc. Il faut lire *omphalois* sur *les nombrils*, etc. comme je le trouve corrigé sur la marge de mon exemplaire.

Zénon de Citium, naturellement dur et très-colère, même à l'égard de ses amis, devenoit charmant et très-affable lorsqu'il avoit un peu bu. Quelqu'un lui demandant la raison de ce contraste dans son caractère, il répondit : « Je suis comme les lupins, qu'on trouve très-amers avant d'avoir été bien trempés, et fort doux lorsqu'ils ont bien bu.

Haricots.

Polémon raconte que dans les repas appelés *copides* à Lacédémone, on donnoit, pour hors-d'œuvre, des figues sèches, des féves, et des haricots verts... Épicharme dit :

« Fais au plus tôt rôtir ces haricots, je t'en prie par Bacchus *. »

On lit dans Démétrius :

« Ou une figue, ou un haricot, ou autre chose semblable. »

Olives.

. . . . . . On lit dans Eupolis,

« Des sèches, des olives *drypeteis* **. »

---

* Cet idiotisme est connu.

** Les Grecs, dit Pline, appellent *drypetas* les olives que nous nommons *drypas : incipiente baccâ nigrescere*. Plin. liv. 15, ch. 2 ; ou selon Columelle, *cùm primùm decolorari cœperit*. Voyez Hard. *ibid.* Cassianus Bassus

Les Romains appeloient celles-ci *dryppas*. Diphile de Siphne dit : les olives sont peu nourrissantes, et causent des maux de tête; les noires dérangent plus l'estomac, et appésantissent la tête. Les colymbades * vont mieux à l'estomac, et resserrent : enfin, les olives noires et *écrasées* ** (*thlastai*) sont plus stomachiques. »

Aristophane fait mention de ces dernières:

« Faire des olives *écrasées* (thlastas). »

Il dit ailleurs:

« Les *halmades* et les *stemphyles* *** ne sont pas une même chose. »

---

veut cependant qu'on ne cueille les olives, pour en faire de l'huile, que quand elles sont noires plus de moitié : *Géopon.* p. 235. Il dit de très-bonnes choses sur l'huile et les olives, jusqu'à la fin de son livre 9. Voilà tout ce que je puis dire à ce sujet. Lisez, pour plus ample instruction, Bod sur Théoph. p. 312 et *suiv.* Suidas : le Schol. d'Aristoph. sur la Lysistrate, p. 872. *Édit. Porti.* et laissons les accens à Casaubon.

* En latin, *natantes*, olives qui trempent dans la saumure. V. *Géoponic.* liv. 9; Dioscoride, Palladius, etc. sur ces olives, et les différens procédés pour les arranger. Ce sont les mêmes que les *halmades : halme*, saumure.

** Ou *écrasées*. Voyez Bod sur Théophr. liv. 4, p. 314, d'après les Géoponiques et autres sur les procédés requis.

*** Mot équivoque dans ce passage isolé. Il sembleroit, par un des passages suivans, que ce mot indiqueroit les *thlastes ;* car il est dit que les *stemphyles* étoient pour les Athéniens les mêmes que les *tetrimmenai*, broyées ou écrasées. Bod est de cet avis, *ibid.*

Peu après il ajoute :

« Il vaut mieux que les olives soient *thlastes*, que *halmades*. »

On lit dans la Gastronomie d'Archestrate :

« Qu'on te serve des olives déja ridées et *drypepeis* *. »

Hermippe dit :

« Pour se souvenir à jamais de Marathon avec plaisir, ils jettent
« tous du *Maratrhon* ** (fenouil) dans des *halmades*. »

Philémon nous apprend que les *thlastes* ***, ou olives écrasées, étoient aussi appelées *pityrides* dans son *Hécale*, et que les noires se nommoient *stemphylides*. Callimaque fait de la *gergérime* **** et de

---

* Olives mûres destinées à être mangées. Voyez Bod, *ib.* et Fl. Chrétien, sur la Lysistrate, p. 872.

** Plat jeu de mot sur *Marathon*, nom de lieu célèbre, et sur *Marathron*, du *fenouil*.

*** Je lis ici *thlastai* avec N. Lecomte, quoique les autres textes portent *phaulai*. L'erreur est peut-être venue de ce que l'auteur avoit écrit *phlastai*, synonyme de *thlastai*. Je lis ensuite *épityrides*. Voyez Columelle, sur la manière de préparer ce qu'il appelle *épityrum*. *Scriptor. rei rust. édit. Gesneri*, t. 2, liv. 12, ch. 47, p. 813, n°. 9, et ch. 49, p. 815. Casaubon bavarde sur le mot *phaulie* : je le releverai plus loin. Daléchamp explique bien le mot *stemphylides* de ce passage.

**** On appeloit *gergérimes*, les olives et les figues *drypepes*. Ce mot drypepes signifie ici mûres. Tel est le vrai sens de ce passage, comme on le verra en comparant Suidas avec le *Schol.* d'Aristophane, p. 872, col. 2.

la *pityris*, comme autant d'espèces d'olives. Didyme avance que l'on appeloit *gergérimes* les olives, et les figues *drypepes* ou *mûres ;* et qu'à l'égard des olives, on disoit aussi seulement *drupepes*, sans y joindre le mot olives.....

« Téléclide me supplia de lui laisser enfin goûter de mes *dry-*
« *pepes*, de ma fouasse, après avoir vécu si long-temps de peigne
« de Vénus * (*scandix*)..... »

Les Athéniens appeloient *stemphyla*, les olives écrasées, et *brytea*, les marcs de raisin, que nous appelons *stemphyla*. Or, le mot brytea ** est venu de *botrys*, raisin.

Raifort.

Le raifort s'appelle en grec *raphanis*, parce qu'il *lève* *** promptement. La syllabe *ni* de ce mot, est tantôt longue , tantôt brève chez les écrivains

---

Si Casaubon avoit consulté ce dernier, il auroit vu son erreur. Jamais les Grecs n'ont donné aux olives le nom d'*ischas*, quoique Bod ait admis l'erreur de Casaubon, p. 312, col. 2.

* Plante de la famille des ombellifères, et de la classe des cerfeuils. Voyez Tournefort, ou M. Adanson.

** Étymologie digne des Grecs.

*** Cette étymologie idéale ne peut se sentir que dans le texte même.

Attiques, dans les cas obliques de ce mot. Cratinus a dit :

« C'est aïnsi qu'il plaît * aux raiforts (*raphanîsi*), et non aux
« autres légumes. »

Eupolis l'a fait brève :

« Des raiforts (*raphanídes*) non lavés **, des sèches.... »

L'épithète *non lavés* (aplutoi,) doit se rapporter dans ce passage au mot *raiforts*, et non au mot *sèches* ** (sepiai,) comme le prouve Antiphane dans ce qui suit :

« Manger des canards, des rayons de miel sauvage, des noix, des
« œufs, des gâteaux ****, *des raiforts non lavés*, des raves, du
« gruau, du miel.

On appeloit proprement *raiforts non lavés*, ceux qui

---

* Adam lisoit ici *dokeuei, insidiatur;* ce qui me plaît beaucoup. Mais quel sens déterminer dans un passage isolé?

** Ou qui ont toujours une apparence sale par leur couleur, tels sont ceux de Thase. C'est ainsi qu'il faut entendre Hésychius.

*** Ceci se comprendra dans le texte même. L'équivoque ne peut avoir lieu en françois.

**** Gâteau fait de lait ou de miel. Voyez la concordance des Septantes, de Trom. *Édit.* de 1718. Par *rave*, entendez ici la grosse rave ronde ou *mâle*. La *longue* ou femelle, est celle dont il a été parlé, liv. 1, au sujet d'une aphye. Voyez J. Bauh. ou Sutherland. *Hort. Édimburg.*

se nommoient aussi *raiforts de Thase.* On lit dans Phérécrate :

« Il y a un raifort (*raphanis*) non lavé, des bains chauds, des « viandes salées cuites en daube, et des noix. »

Platon le comique a dit en diminutif (dans son *Hyperbolos*,) du *phylion* *, ou du *raphanidion.*

Théophraste dit, dans son traité des plantes, qu'il y a cinq espèces de raiforts, celui de Corinthe, le Leiothasia, celui de Cléone, l'Amorea ** et le Béotien; et que quelques-uns appellent aussi *thracia*, le *leiothasia.* Il ajoute que celui de Béotie est très-doux, et d'une forme ronde : qu'en général tous ceux qui ont les feuilles *lisses*, sont très-doux.

CHAP. XVI. Callias s'est servi du mot *raphanos*, pour désigner le *raphanis* ou raifort. Après avoir

---

* Lisez mieux *phyllion* avec mon manuscrit, et entendez-le de *la laitue.* Voyez Schol. Aristoph. *Acharn.* p. 314, E. ou Gorrée, *Lexic.*

** Ce mot a fait soupçonner ici *armoracia.* Daléchamp lit ainsi : ce seroit le *raifort sauvage.* Théophr. *Hist.* liv. 7, ch. 4. Voyez Bod, p. 770. Au lieu de *thracia*, lisez *thasia*, comme on le trouve plusieurs fois dans Hésychius. *Leiothalassia* est ensuite une faute de copiste pour *leiothasia* : Pline le prouve en écrivant *liothasium.* Le raisonnement de Casaubon montre qu'il copie sans discernement ses notes communiquées. Au reste, voy. *Géoponic.* sur les vertus du raifort, liv. 12, p. 345.

disserté sur l'antiquité de la comédie, il nous présente ce passage : « De la purée, du feu, des turneps ou raves, des raiforts (*raphanoi*,) des drypepes et des galettes. Il est certain que Callias parle ici du raifort : Aristophane le prouve. En effet, après avoir aussi parlé de cette même antiquité dans ses Danaïdes, il ajoute : « Le chœur dansoit alors enveloppé de tapis et de mantes, portant sous ses aisselles * des jambons, des andouilles et des *raiforts*. »

Le raifort est un manger bien commun; voilà pourquoi on lit dans Amphis :

« O Apollon ! il faut réellement être fou pour vouloir acheter
« des raiforts, lorsqu'on peut trouver au marché quelques bons
« poissons. »

Pommes de Pin. Konoi.

Mnésithée d'Athènes, médecin, appelle (dans son traité des comestibles) *ostracides*, les noyaux ** des cônes de pin : il les nomme quelquefois même *cônes*. Dioclès de Caryste dit des *noix* (karya) de

* Voy. Érasme, *adag.* col. 1050.

** Les pignons. Voyez les détails intéressans de M. Adanson sur ces amandes et sur les parties du pin, t. 2, p. 478.

pin;

pin; et Alexandre de Mynde, *des cônes* de pin. Théophraste appelle l'arbre *peukee*, et le fruit *cône.* Ce fruit est nommé *koccalos* dans le traité *de la tisane*, attribué à Hippocrate, mais dont la moitié ou peut-être même le tout n'est pas de lui, selon quelques-uns. Nombre d'écrivains nomment ce fruit *noyau* (*pyreen*,) comme Hérodote s'est servi de ce mot en parlant de la noix du Pont : « Elle a, dit-il, un *noyau, pyreena*, lorsqu'elle est mûre. »

Les *strobiles*, selon l'expression de Diphile, nourrissent bien, lubréfient la trachée et les bronches, purgent la poitrine, parce qu'ils contiennent dans leur substance certain principe résineux. Mnésithée dit qu'ils engraissent, qu'ils digèrent sans causer la moindre incommodité, que d'ailleurs ils sont diurétiques, et ne resserrent aucunement.

Œufs.

Anaxagore dit que ce qu'on appelle (*ornithos gala*,) *lait de poule*, est le blanc contenu dans les œufs.

On lit dans Aristophane :

« La nuit pond d'abord un *œuf clair* * (*hypeenemion*). »

* Sans jaune, ni par conséquent aucun principe d'embryon.

Sapho fait de trois syllabes le mot grec qui signifie *œuf*; elle dit :

« Un jour Léda conçut un *œuf : ooïon.* »

Elle en use de même au génitif, dans un autre endroit :

« Beaucoup plus blanc qu'un œuf : *ooïou.* »

Épicharme a dit au pluriel *ooea*, de trois syllabes :

« Des œufs d'oies et de poules volatiles. »

Simonide a dit de même dans le second livre de ses Iambes :

« Tel qu'un œuf (*ooeon*) d'oie du Méandre. »

Anaxandride emploie ce mot en diminutif, et de quatre syllabes, disant *ooaria*, de petits œufs. Éphippus le fait aussi :

« Quatre petits barils de vin de Phénicie, des œufs, *ooaria*, et
« beaucoup d'autres pareilles bagatelles agréables.... »

Alexis dit quelque part des moitiés d'œufs, ou des œufs coupés par moitiés.....

On disoit non-seulement *ooa hypeenemia* *, mais encore *anemiaia*, pour désigner des œufs clairs.

---

* Il y a ici une petite transposition dans le texte.

La partie de la maison qui se nomme chez nous *hyperooa*, ou l'étage supérieur, étoit auparavant nommée *ooïa*, selon Cléarque, dans ses Érotiques: voilà pourquoi, dit-il, on a feint qu'Hélène étoit née d'un œuf, ayant été élevée à l'étage supérieur appelé *ooïon*. Néoclès de Crotone a donc dit mal-à-propos qu'il tomba de la lune un œuf, duquel naquit Hélène; car Néoclès assure que les femmes de la lune pondent des œufs, et que les hommes qui y naissent, sont quinze fois plus grands que nous: comme le raconte Hérodote d'Héraclée.....

Ibicus dit au sujet des Molionides *, dans le cinquième livre de ses vers:

« Lui (*Hercule*) après avoir tué les deux jeunes Moliònides qui
« montoient des chevaux blancs, ayant l'un et l'autre même âge,
« même tête, mêmes membres, et conçus dans un seul œuf
» (*ooeoo*) d'argent.

On lit dans Éphippe:

« Il y avoit pour hors-d'œuvre diverses sortes de gâteaux, tels que
« des *itrions*, des *pyrames*, des *amètes*, une hécatombe d'œufs:
« or, nous avons tout grugé **. »

---

* Les fils d'Actor et de Molione. Ils repoussèrent d'abord Hercule, qui les surprit, et les tua. *Adam.*

** Voyez sur l'expression grecque, Érasme, *adag.* col. 1782.

Nicomaque fait mention d'œufs mollets, ou qu'on hume tout d'un coup :

« Mon père m'avoit laissé un pauvre petit bien ; en quelques mois
« je vous l'ai arrondi comme un œuf ; puis cassant la coquille,
« je n'en fis qu'une gorgée. »

Ériphe parle des œufs d'oies :

« Ces gros œufs blancs sont des œufs d'oies, ce me semble ; par
» ma foi, voilà comme Léda les pondoit. »

Épænète dit, comme Héraclide de Syracuse, dans son *art de la cuisine :* « Le premier rang appartient aux œufs de paon ; le second à ceux de l'oie-renard **, et le troisième à ceux de poules. »

CHAP. XVII. *Propoma.* Préliminaires du repas.

Le propoma ** ayant été porté à la ronde (dit Athénée, qui rapporte l'ordre de ce banquet), Ulpien

* *Vulpanser.* Voyez Cyprian. *Hist. anim.* p. 1025. Belon, liv. 3, ch. 17. Il en donne la description. C'est une espèce de canard, de la grosseur d'une oie moyenne : on l'a nommé *oie-renard*, parce qu'il se terre comme le renard, pour faire son nid. Nous l'appelons tadorne, ou bergandier.

** Cette partie du repas a pris ce nom de l'usage où l'on étoit de boire à la ronde dès qu'on étoit à table. Voyez Stuck, *antiq. conviv.* liv. 3, ch. 11. Pétron. *Trimalci. Edit. Antoni,* Léip. in-8°. 1781, cap. 31-33 ; Potter, *antiq. gr.* liv. 4, ch. 20. Rhodigin, Plutarque, etc. Il est fâcheux que l'Abréviateur nous ait tronqué les détails d'Athénée sur le propoma.

fit cette demande : Le mot *propoma* a-t-il été employé par les anciens dans le sens qu'il a actuellement ? Comme on se faisoit beaucoup de questions sans rien décider, je vais, dit Ulpien, répondre moi-même à ma demande.

Phylarque d'Athènes ou de Naucrate, parlant de Zéla, roi de Bythinie, dit que ce prince invita chez lui les chefs des Galates, mais avec de mauvais desseins, et qu'il en fut la victime. Or il ajoute, si je m'en souviens bien, on porta d'abord un *propoma* à la ronde avant de toucher aux plats, comme il étoit d'usage. Après avoir ainsi parlé, Ulpien, se félicitant que sa mémoire l'eût si bien servi, demanda à boire dans un *psyctère*, (réfrigérant.).....

..... Mais, dit Athénée, outre les autres choses qu'on servoit au *propoma*, on y voyoit encore ce qui suit :

CHAP. XVIII. *Mauve.*

Hésiode en parle ainsi :

> « Ni quel grand avantage on trouve dans la mauve et l'as-
> « phodèle *. »

---

* Plante de la famille des *liliacées*, et de la classe des oignons. Voyez Clusius, *Stirp. Hispan.* liv. 2, chap. 17, et *Histor. rar. plant.* liv. 2, chap. 39.

Il écrit *malachee*, mauve, comme les Attiques ; mais moi, dit Athénée, j'ai trouvé dans plusieurs exemplaires d'Antiphane, *molochee*, comme dans ce passage :

« Ils mangeoient de la mauve : *molochee.* »

On lit dans Épicharme :

« Je suis plus doux que la mauve : *molochee.* »

Mais Phanias écrit *malachée* dans le passage suivant de son traité des plantes : « Le type * spermatique de la mauve de jardins, s'appelle *placenta*, parce qu'elle y ressemble ; sa partie pectinoïde est analogue à la croûte supérieure striée d'un gâteau dont le centre est ombiliqué ; enfin la circonférence prise dans tout son contour, représente exactement la crénelure de l'oursin. »

Diphile de Siphne assure que la mauve est d'un bon suc, qu'elle lubréfie la trachée, discute les

* Il faut nécessairement avoir cette graine sous les yeux, et comparer les détails de Klein sur les *oursins catocystes*, nommés *gâteaux*, p. 91, pour se former une idée de ces détails exacts de Phanias. On observera ensuite qu'il ne parle que d'une analogie, et non d'une parfaite ressemblance ; et l'on consultera aussi les détails de M. Adanson, t. 2, p. 395 et 400 : cela vaudra mieux que les commentaires de Casaubon.

humeurs âcres de la circonférence, calme l'érétisme des reins et de la vessie, nourrit assez bien, et passe facilement. Il préfère cependant la mauve sauvage * à celle des jardins.

Hermippe, disciple de Callimaque, dit que la mauve, mêlée dans la composition que l'on appelle *alimon* **, et même *adipson* (parce qu'elle empêche d'avoir faim et soif,) y devient fort utile.

Courges ou *Calebasses*.

Euthydème, dans son traité *des Herbages*, appelle la courge *** (*sicya*,) *calebasse indienne*, parce que

* C'est *malva sylvestris folio sinuato*. C. Bauh.; cependant il y a plusieurs variations : l'auteur ne donne pas de caractère. Voyez Sutherland, *Hort. Édimburg*.

** Selon les voyageurs, les habitans du nord-est de l'Asie et du nord de l'Amérique, se font, avec certaine plante, une préparation *alimon*, avec laquelle ils entreprennent les plus longs voyages sans souffrir la faim.

*** Je dois observer ici que les détails que les Grecs et les Latins nous ont laissés sur leurs plantes *cucurbitacées* sont si vagues, qu'il est impossible d'en déterminer aujourd'hui les espèces: d'ailleurs, les mêmes plantes, ou leurs fruits, avoient des noms différens, d'une contrée à l'autre : les modernes ne sont pas plus exacts. M. Rosier se plaint aussi de cette variation bizarre de nos dénominations : voyez son Diction. Linné est même le plus inexact des Botanistes à cet égard. La courge ou calebasse présente plus de cent espèces différentes, si l'on réunit celles de l'Amérique aux courges de notre hémisphère.

la semence en a été apportée de l'Inde. Les Mégalopolitains la nomment *sicyonia.* Théophraste dit : « la courge, appelée *colocynthee*, ne fait pas un genre unique *, mais elle renferme seulement sous sa dénomination, des espèces les unes meilleures que les autres.

Ménodore, disciple d'Érasistrate et ami d'Hicésius, reconnoît deux sortes de courges, savoir, l'indienne, qui est la *sicya*, et la *kolocynthee*, ou courge vulgaire. L'indienne se mange le plus souvent bouillie dans l'eau; mais la courge (*kolocynthee*,) se mange bouillie et rôtie. La courge s'appelle encore *indienne* ** simplement chez les Cnidiens.

Les habitans de l'Hellespont appèllent *sicyas* les courges *** alongées, et *kolocynthai*, les rondes. Dioclès dit : il vient de très-belles courges (*kolo-*

---

* Casaubon bat ici la campagne. *Hen meros ideas*, est une expression de Platon, et doit s'entendre d'un *genre propre*. En cela Théophraste avoit raison, puisque la courge doit être rapportée à la famille des *briones*. Ensuite Casaubon dit à faux que Théophraste *disertè negat.* Ce philosophe écrit *phasi, on dit : Hist.* liv. 7, chap. 4. Bod s'est laissé entraîner par ce barbouilleur, qui n'entendoit rien à ces matières-ci, et très-peu à toutes les autres; il auroit dû consulter Théophraste.

** Il n'y a rien à changer ici.

*** *Cucurbita oblonga folio molli, flore albo.* C. Bauh.

cynthai)

cynthai) dans les environs de Magnésie; outre qu'on y voit des raves extrêmement grosses, douces et très-stomachiques : « Dans le territoire d'Antioche, » viennent les beaux concombres; dans celui de » Smyrne, les belles laitues : celui de Myre semble » fait pour la rhue. »

Selon Diphile, la courge est peu substantielle, digère promptement, humecte et rafraîchit les humeurs, et passe aisément; prise avec du vinaigre, après avoir cuit dans l'eau, elle est d'un assez bon suc, et plus stomachique; mais assaisonnée avec des fines herbes, elle fait un meilleur chyle. La moutarde lui donne une vertu plus atténuante. En général, elle digère mieux, passe mieux lorsqu'on l'a cuite dans l'eau.

Mnésithée dit : « Tout ce qui cède facilement à l'action du feu, comme le concombre, la courge, et autres choses semblables, fournit au corps une nourriture peu substantielle, à la vérité, néanmoins exempte d'inconvéniens, et plus humide que solide; mais les pommes * et les poires de coing (ou toute autre chose semblable) mangées cuites au feu, sans

* Pursan rétablit le texte grec dans l'ordre même de la traduction de Daléchamp : c'est ce que Casaubon devoit faire, autrement il n'y a plus de sens.

eau, resserrent beaucoup : il vaut donc mieux les manger bouillies. »

Les Attiques ne donnent à la courge que le seul nom de *kolocyntee*. On lit dans Hermippe :

A. Comment a-t-il la tête grosse? B. Comme une courge. »

Phrynicus dit en diminutif :

« Un petit morceau de *maze*, ou de courge : *kolocyntiou*. »

On lit dans Épicharme :

« Cela est encore bien plus sain qu'une courge : *kolocynthas*. »

Épicrate le comique parle ainsi de la courge dans les vers suivans :

« A. Que font actuellement Speusippe et Ménédème? chez qui se
« trouvent-ils actuellement? à quoi rêvent-ils? que disent-ils sur le
» sujet qu'ils examinent? et avec qui? Par la terre ! dis-m'en
« quelque chose de précis, si tu les as entendus. B. Oh! je puis t'en
« parler savamment. J'étois aux Panathénées * : là, je vis une foule
« de jeunes gens réunis dans les gymnases de l'académie, et j'y
« entendis les discours les plus étranges. On y fixa d'abord quel-
« ques principes de physique, ensuite on établit la différence qu'il
« y a dans la vie de chaque espèce d'animaux; on distingua la
« nature de chaque espèce d'arbres, et l'on n'oublia pas les herbes
« potagères, tu penses bien; mais entre autres choses on s'occupa
« beaucoup de trouver le genre auquel appartient la calebasse.
« A. Eh bien! qu'ont-ils déterminé? à quel genre la rapportent-ils?

---

* Fêtes de Minerve. Voyez Potter, *antiq. græc.* liv. 2, pag. 419, *Édit. angl.* t. 1; et le traité de Meursius, à la fin de sa *Græcia feriata*, in-4°.

« tu vas me le dire, sans doute, si tu le sais. B. D'abord ils res-
« tèrent tous sans souffler, puis baissant les yeux, ils méditèrent
« assez de temps. Les jeunes gens rêvoient encore les yeux fixés
« sur terre, lorsqu'un de nos philosophes décida que la calebasse
« étoit *un légume rond;* un autre, que c'étoit *une herbe;* enfin,
« un troisième, que c'étoit *un arbre.* Un médecin, venu du pays
« de Sicile, entendant ces délires, leur pète au nez, comme à des
« insensés. Nos barbons sont furieux, et crient à l'insulte; qu'il
« étoit bien malhonnête de se comporter ainsi dans une assemblée
« aussi respectable. La jeunesse ne prenoit pas non plus cela
« indifféremment, lorsque Platon se présente, et, sans s'émouvoir,
« leur commande d'un air gracieux de reprendre la question, et
« de décider le genre de la calebasse. Ils ne se firent pas prier, et
« ils analysèrent. »

Alexis, poète charmant, propose un *propoma* entier à ceux qui pourront définir ce qu'il veut dire dans ce qui suit:

« J'arrivai, sans y penser, dans un endroit où mes affaires m'appe-
« loient. On me présenta l'eau pour les mains : quelqu'un vint
« apporter une table où il n'y avoit ni fromage, ni olives, ni plats
« dont l'abondante vapeur nous flattât l'odorat, ni aucune de ces
« bagatelles appétissantes. Mais on servit un bassin * qui répan-
« doit avec fierté l'odeur des heures : c'étoit un hémisphère céleste
« entier. Or, il y avoit dans ce bassin tout ce qu'on peut voir
« de beau, des poissons, des cabrits, à travers lesquels se prolon-
« geoit un scorpion. Chaque astre étoit représenté par une moitié

* On trouve dans Pétrone, ch. 35, un beau commentaire sur ce plat. Il s'agit des douze signes du zodiaque. Thomasin l'a aussi cité dans ses *Tesseræ hospital.* Le passage d'Athénée ne donne pas tout; la fin est même assez obscure.

« d'œuf. Nous y portâmes les mains. Celui qui me parloit étoit « occupé à expliquer : ainsi tout l'embarras retomba sur moi. Je « ne lâchai point prise que je n'eusse fait un crible de ce bassin, « à force de le percer.... »

CHAP. XIX. *Champignons.*

Aristias dit :

« Le sol, pavé de pierres, retentit * des champignons, *mykaisi*.... »

On lit dans Polioque :

« Chacun de nous avoit deux fois par jour une petite *maze* faite « de farine noire, pétrie avec la balle ; de méchantes figues, et « de temps en temps *un champignon* rôti ; un escargot qu'on alloit « chercher, s'il avoit fait de la rosée ; des légumes autochthones ** ; « des olives (*thlastes*) écrasées ; enfin, un verre de petit vin à « moitié tourné. »

Antiphane dit :

« Notre souper est une *maze* palissadée de pailles, et bien armée « pour rendre sobre ; quelques mauvais plats de ragoûts, avec une « bulbe, quelque laiteron, quelque *champignon*, ou autre chétif « aliment, tel qu'un terrain de cette nature peut en fournir à des « malheureux comme nous. C'est sans doute un régime excellent « contre la fièvre, et qui ne donne pas de pituite. Mais quand il

---

* Le mot *orechteoo* a deux sens, *désirer* et *retentir*. Le dernier est celui de l'auteur.

** Voyez Suidas, sur les deux sens de ce mot. Il peut signifier ici, ou qui croissent spontanément, ou qui croissent dans le pays par la culture.

« y a de la viande, s'amuseroit-on à gruger un oignon * sauvage ?
« nos Pythagoriciens même le feroient-ils ? »

Et plus avant il ajoute :

« Mais qui sait ce qui peut arriver à nos amis? Prends vîte ces
« deux champignons d'ieuse, et fait-les rôtir. »

Céphisodore, disciple d'Isocrate, reproche au philosophe Aristote, dans les quatre livres qu'il a faits contre lui, de s'être occupé d'une chose peu digne de lui, en recueillant des proverbes, et lui objecte qu'Antiphane a fait une pièce intitulée *les Proverbes*, dans laquelle on lit ce qui suit :

« Pour moi, quand je mange quelque chose de chez vous, je
« m'imagine manger des champignons cruds, des pommes acerbes,
« ou toute autre chose capable d'étrangler. »

Les champignons sont une production ** spontanée

---

* Texte, *thymos*, mot équivoque qui désigne, ou une espèce d'*oignon sauvage*, ou l'*esprit*. C'est un jeu de mot sur un des prétendus symboles de Pythagore, qui cependant ne les a jamais écrits. Voyez M. Meiner, *Hist.* de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences en Grèce et à Rome ; en allemand, 2 vol. in-8°. : c'est t. 1, p. 496. Au reste je renvoie le lecteur à l'excellent ouvrage que François Berni a écrit sur ces symboles, p. 308, à Ferrare, in-4°. Conférez les notes de l'Apollonius de Vigenère, p. 54 ; le parallèle mérite d'être lu.

** Voyez dans les alexipharmaques de Nicandre, les moyens d'obvier à l'effet des champignons vénéneux. Nicandre y appelle le champignon, *ferment* de la terre. Conférez Dioscoride, liv. 6, chap. 23. Le Scholiaste de

de la terre, et il y en a bien peu qu'on puisse manger, car la plupart causent un étranglement mortel; c'est pourquoi Épicharme dit en plaisantant:

« Desséchés et durs comme vous êtes, vous nous étrangleriez
« comme des champignons. »

Nicandre * rapporte les noms des différens champignons, et entre autres ceux des champignons qu'on doit regarder comme mortels:

« *Les champignons,* dit-il, de l'olivier, du grenadier, de l'ieuse **,

---

Nicandre a voulu expliquer la cause de l'étranglement; mais c'est un grammairien qui bavarde. Voyez Nicandre, *Édit. Colon.* 1530, p. 97.

* Texte, *du chêne ieuse.* Casaubon, ni Bod, ni Adam n'ont aperçu l'erreur qu'il y a dans ce vers. D'abord ils ont cru que *prinos* et *drys* étoient ici deux arbres différens, ce qui est faux. L'auteur n'ajoute *drys* à *prinos,* que comme épithète, pour le distinguer de l'arbrisseau nommé simplement *prinos* ou *ilex coccigera,* de Camerarius, ou *quercus coccifera,* de Linné, c'est-à-dire, l'arbrisseau qui fournit le *kermès:* ensuite il faut *ge* ou *g',* pour *te* ou *t'* après *dryos,* et tout est clair. Nicandre n'est plus en contradiction avec Pline, en parlant de l'*ieuse,* puisque Pline parle du *rouvre, roboris,* dont il dit les glands *probatissimos,* liv. 16, ch. 8. On voit aussi que Théophraste parloit de ceux de Pline: *Hist. Plant.,* liv. 3, ch. 9. Zwinger reconnoît dans son *Théâtr. Botanic.* allemand, que les champignons du rouvre sont comestibles, quoiqu'ils causent des maux de tête à plusieurs des campagnards qui en mangent.

** *Ibid.* vers suivant, *sygkolla,* est ce que Dioscoride nomme *gloioodee,* en parlant du champignon, liv. 4, 83; et Pline, *lentum.* Voyez sur les champignons, Pline, liv. 16, ch. 8; liv. 22, ch. 23.

« sont des excrémens végétaux, ennemis du corps, de même que
« ceux qui sont comme gonflés, visqueux, lourds; car ils causent
« des étranglemens mortels. »

Il dit ailleurs : »

« Si vous arrosez souvent le tronc du figuier *, après l'avoir couvert
« de fumier tout autour, il y croîtra des champignons innocens.
« Faites ** venir de tels champignons; mais n'arrachez pas ceux
« qui viennent sur les racines qui courent à la superficie du sol. »

Le reste de ce passage n'étoit pas lisible (dit l'abréviateur.)

Nicandre dit ensuite :

« Vous aurez soin de faire rôtir les champignons *amanites* ***. »

Éparchide raconte qu'Euripide étant en voyage dans l'île d'Icare, fit l'épigramme suivante, au sujet d'une mère qui mangea à la campagne des champignons mortels, et fut empoisonnée avec ses trois enfans, savoir, deux garçons déja formés, et une jeune fille.

« O soleil ! qui parcours la voûte éternelle du ciel, as-tu jamais vu

---

* Les anciens ont eu plusieurs procédés pour faire venir des champignons. Voyez Bod sur Théophr. p. 28.

** Je lis *hous sy mykeetas threpson ;* et ensuite avec Adam, *mee te chamaizeelees protamoi' apo rhizees*. Cet *apo rhizees* répond à ceux qui, dans Théophraste, croissent non *pro rhizees*, mais *para rhizas*, liv. 3, ch. 9.

*** M. Adanson les a bien décrits, t. 2, p. 11.

« un accident aussi funeste ! une mère, une jeune fille et ses deux
« frères ont péri le même malheureux jour ! »

Dioclès de Caryste dit, dans son traité des Comestibles salubres, que parmi les légumes champêtres, il faut faire bouillir la beterave, la mauve, la patience, l'ortie, l'arroche, les bulbes, la truffe et les champignons.

Diphile * écrit que les champignons sont stomachiques, laxatifs, nourrissans, mais difficiles à digérer, et flatueux, tels que ceux de l'île de Cée ; mais selon lui, il y en a aussi beaucoup qui tuent. Ceux qui sont légers, mollets, un peu friables, paroissent être innocens : tels sont ceux qui croissent au pied des ormes et des pins ; mais on regarde comme malfaisans les champignons noirs, livides, durs, et ceux qui, après avoir été bouillis et serrés quelque temps, sont comme coagulés ** ; tous ces champignons tuent si l'on en mange.

On emploiera contre leurs mauvais effets, une

* Il y a ici sur la berle un passage transposé de six lignes, que je place après les champignons.

** Casaubon reprend Daléchamp avec raison ; mais il n'entend pas bien ce terme qu'il veut conserver : c'est *coagulés en masse visqueuse ;* et Pline ne doit pas s'entendre autrement.

potion

potion d'hydromèle ou d'oxymèle, du nitre et du vinaigre; mais de quelque manière que ce soit, il faut vomir après avoir pris ces breuvages. Ainsi les champignons doivent être apprêtés sur-tout avec du vinaigre, de l'oxymel, ou du miel, ou du sel; on leur ôtera ainsi leur qualité strangulatoire.

Théophraste, dans son histoire des Plantes, écrit ce qui suit : « Tels sont ceux * qui croissent sous « terre, et ceux qui croissent dessus; par exemple, « ceux que quelques-uns appellent *pezies* ** , (pe- « zias,) et qui croissent parmi les champignons : or, « ceux-ci n'ont pas non plus de racines. Le cham- « pignon a cependant un rudiment d'attache dans » les fibrilles qui partent de l'extrémité inférieure de « sa tige prolongée. »

---

* Bod dit qu'on ne lit plus ceci dans Théophraste ; mais Athénée cite probablement de mémoire d'après plusieurs passages où l'on retrouve presque les mêmes choses.

** Dans Théophraste, *poxos ;* mot dû aux copistes : c'est la *vesse* de loup : *pezica ,* dans Pline, liv. 19, ch. 3. M. Adanson le distingue cependant du *lycoperdon ,* ou vesse de loup ; mais je suis Hardouin et M. Brotier, que je trouve bien fondés d'après notre texte. Je lis ensuite *rhipes ,* mot abrégé dans mon manuscrit, non *rhipsi.* Le mot *apoteinousin* est ici un verbe qui suppose le pronom *se.* A la lettre, *il en part des fibrilles.* Casaubon brouille tout.

Il dit encore que : « Quand il est tombé beau-
» coup de pluie sur les bords de la mer, du côté
» des colonnes d'Hercule, il croît, près de la plage,
» des champignons qui se pétrifient * par l'action
» des rayons solaires. »

CHAP. XX. Phanias dit, au premier livre de son traité des Plantes, que parmi les végétaux, il y en a qui portent des fleurs, et d'autres point, et qui ne présentent pas d'étamines **, ni de traces de fécondation, comme le champignon, la truffe, la

* Théophraste dit la même chose, *Hist.* liv. 4, ch. 8; mais il parle à cet égard de la mer Rouge, au-dessus de Coptos. Je ne vois pas la raison de la différence de ces deux textes.

** Casaubon est pitoyable. Il s'agit ici des étamines, ou *parties mâles et fecondantes, koryneesis spermatikee.* La fécondation est exprimée par *spermatoosis,* ce qui est dit de *la poussière prolifique.* M. Adanson convient lui-même que les anciens ont eu quelque idée de ces parties de la génération dans les plantes, quoiqu'ils se soient exprimés d'une manière un peu vague. Ce passage de Phanias est cependant bien précis. Voyez M. Adanson, t. 1, au sujet de la date de ces découvertes parmi les modernes. Nous savons aussi que les fougères ont leurs étamines, les champignons et les truffes leurs graines. Je remarquerai même ici que Tancrède Robinson, médecin Anglois, avoit déja vu, le siècle dernier, les parties séminales de la truffe. Voyez Dale, *supplément* à sa Pharmacologie, p. 46, Lond. 1718. Quant au lierre, sa fleur et sa baie ne sont pas équivoques. On avoit cru, d'après Pline, que les truffes n'étoient qu'une *concrétion terreuse.* Voyez Pline, liv. 19, ch. 2, sect. xj; et Balthasar Pizanelli, traité des *alimens, édit. latin.* de Freitag, p. 31.

fougère et le lierre. Le même observe que la fougère (*pteris*,) est aussi appelée *blachnon* * par quelques écrivains. Théophraste, dans son traité des Plantes, dit qu'il y a des végétaux qui ont l'écorce lisse, comme la truffe **, le *pezis*, le champignon et le *geranium* ***.

Berle. Siou.

Speusippe dit, au livre 2, des choses semblables, que la berle croît dans l'eau, qu'elle ressemble par sa feuille à l'*eleoselinum*, ou ache d'eau. Ptolémée, roi d'Égypte, (le second *Evergète*) vouloit pour cette raison qu'on écrivît dans un vers d'Homère, *siou*, au lieu d'*iou*, qui signifie *de violette.*

« Ce lieu est entouré de prairies agréables parsemées de berle
« (*siou*) et d'ache, »

parce que la berle vient avec l'ache, et non avec la violette.

---

* Ce n'est pas simplement la fougère, mais une des espèces qui ont la fleur appliquée sous la feuille. Voyez M. Adanson, t. 2, p. 20.

** Théophraste cite pour exemple le *pommier* et le *figuier*: *Hist.* liv. 1, chap. 8.

*** *Geranium tuberosum*, à feuilles d'anémone. Zwinger remarque que cette plante est très-commune en Dalmatie, etc. *Theatr. botan.*

CHAP. XXI. *Truffes.*

Elles croissent aussi spontanément en terre, surtout dans les lieux sablonneux. On lit dans Théophraste : « La truffe, que quelques-uns appellent *geranéion*, et autre chose qui croît en terre. » Il dit ailleurs : « Telle est la génération et la nature des choses qui sont produites en terre, comme la truffe, et ce qu'on appelle le *misy* *, et qui croît aux environs de Cyrène. La saveur en est des plus agréables, et l'odeur tient de celle de la viande : telle est aussi la génération et la nature de l'*iton* **, qui croît en Thrace. »

On rapporte une chose particulière aux truffes; savoir, qu'elles se produisent pendant les grandes pluies d'automne, et lorsqu'il y a de grands coups

---

* Adam prenoit ceci pour un minéral, dont parlent Pline, et Baccius avec plus de détail dans son traité des bains et des eaux. Mais c'est un végétal analogue à la truffe, comme l'*iton*, et recommandable par sa saveur, son odeur et sa chair délicate : Pline, t. 2, liv. 19, ch. 2, p. 159.

** Végétal de Thrace. Selon Pline, Solin, Eustathe, c'est le même que le *geranium*. Voyez Pline, t. 2, p. 185, n°. iv, et Hardouin. Notre texte porte mal *iston*. Il ne faut pas le confondre avec une autre bulbe de l'Égypte, nommée *oiton*, et mal écrit *ouiggon* dans Théophraste, liv. 1, ch. 11 : voyez Bod ; mais Hesychius écrit *ouïton*, etc.

de tonnerre *, lorsqu'il y a des orages, qui sont la cause ** la plus propre à les produire : que la truffe ne passe pas l'année, mais qu'il faut la prendre dans la même année et au printemps, parce qu'elle est alors dans sa bonté.

Malgré ce que nous venons de voir, quelques-uns supposent une sorte de semence qui devient le principe de la truffe, et que c'est pour cette raison qu'il n'en vient point sur la côte de Mitylène, avant que les grandes pluies en aient amené la semence des côteaux Tiares, car c'est un lieu où il s'en trouve beaucoup. La truffe croît sur-tout le long des côtes de la mer, et dans les terrains sablonneux : deux circonstances qui sont encore d'autres causes de leur production ; les meilleures viennent aux environs de

---

* Athénée prend ceci de Plutarque : *Sympos.* liv. 4, quest. 2. Voyez Pline, liv. 19, ch. 3, et les notes.

** Cet effet du tonnerre, ou plutôt de la matière électrique sur les végétaux, est même connue de nos jardiniers. Ils savent qu'un orage suffit pour faire monter promptement leurs salades, et j'en ai vu la preuve dans mon jardin. Les expériences que Nollet et Jalabert ont faites avec des graines qu'ils ont électrisées, ne laissent aucun doute ; mais le tonnerre n'est pas *cause productrice*, il ne fait que forcer le développement de la graine ou de la tige. C'est ce feu *principe* ou *to heegoumenon* d'Hippocrate, et qui donne le branle à tout. Je lis dans ce passage *aitias idiooteras ousees*.

Lampsaque, dans le territoire d'Acarnide, d'Alopéconnèse, et dans celui d'Élide.

Lyncée de Samos dit : » La mer produit l'ortie marine *, et la terre les truffes. »

Matron, poète parodique, dit dans son souper :

« Il apporta des coquillages ** qui sont les truffes de Téthis, fille
« de Nérée. »

Diphile dit que les truffes sont difficiles à digérer, quoiqu'elles fournissent un assez bon suc, et qu'elles lubréfient l'intérieur : il les dit aussi laxatives; mais, selon lui, il y en a même qui étranglent comme les champignons.....

Hégésandre de Delphes observe qu'on ne voit à l'Héllespont ni truffes, ni oignons sauvages, ni

* Concrétion marine gélatineuse, qu'on a rangée parmi les mollusques. On la croit douée de certain mouvement spontanée et progressif. Elle a eu le nom d'ortie, de ce qu'elle sembloit faire sentir une piqûre lorsqu'on la touchoit. Réaumur dément ce fait dans son mémoire. Voyez *Académ. des Sciences*, 1710, p. 466. Aristote, *Hist. anim.* liv. 5, chap. 16; et sur ses différentes couleurs, Franzius, *Hist. anim.* p. 354; sur ses espèces, Cyprian, *ibid.* p. 3309.

** Texte, *ostrea*, terme générique. L'auteur parleroit-il ici des glands de mer? Ils sont très-bons à manger, selon Macrobe. Nous en avons sur les côtes de Normandie.

glaucisques *: ainsi c'est le désert de Nausiclide **; *il n'y a ni printemps ni amis.....*

Pamphile, dans ses gloses, appelle *hydnophylle*, une herbe qui croît au-dessus des truffes, et au moyen de laquelle on reconnoît où il y en a.

CHAP. XXI. *Orties.* Akaleephee.

C'est ainsi *** que les Athéniens appellent la *Knidee*, plante qui cause un prurit cuisant. Aristophane dit dans ses Phéniciennes :

« L'asphodèle **** est venue avant tout; ensuite les *orties* armées
« de pointes : *akaleephai.* »

Asperges.

Il y en a de marais ***** et de montagnes ******,

* A la lettre, *petits glauques*. Cette dénomination a embarrassé les naturalistes. M. Brotier rend le mot grec par *glauque* simplement : a-t-il raison? est-ce le même poisson? *le boniton*. V. Cyprian, *Hist. anim.* p. 2375.

** Voyez sur ce proverbe Junius, *Adag. Érasm.* col. 439.

*** Je lis *legetai p. t. a. houtoos hee knidee, to botanoodes, kneesmoon*, etc.

**** L'*iphyon* de Théophraste, en grec. Il fleurit dès le commencement de mars. Bod a tort de prendre l'*iphyon* pour *la sauge*.

***** *Asparagus pratensis.* J. B.

****** *Asparagus sylvestris, foliis acutis.* C. B.

dont les meilleures sont celles qui viennent sans avoir été semées : on les emploie pour traiter toutes les maladies internes. Celles qui ont été semées, viennent extrêmement hautes. On dit que dans la Gétulie, province de Libye, les asperges ont la grosseur du roseau de Chypre, et s'élèvent jusqu'à douze pieds; mais que dans les pays montagneux, et près des côtes de l'Océan, elles ont une tige aussi forte que les grandes férules *, et environ vingt coudées de long.

Cratinus écrit *aspharagos* par *ph;* ce que fait aussi Théopompe, comme dans ce vers :

« Voyant ensuite une *aspherge* dans un buisson. »

De même Ameipsias :

« Il n'y a ni oignon de squille, ni *aspherge*, ni branches de laurier. »

Diphile dit : » L'*aspherge* ** du (*crambee*) qu'on appelle proprement *ormenos*, est assez stomachique, et passe fort bien; mais elle nuit à la vue : elle a

* Plante de la famille des ombellifères et de la classe des panais. On en mange la nouvelle pousse du printemps : elle devient un très-bon aphrodisiaque.

** Les Grecs donnoient ce nom d'*aspherge* à tous les jets tendres des plantes. Il s'agit donc ici de ceux du chou *crambe*. Voyez Pollux, liv. 6, n°. 54.

d'ailleurs

d'ailleurs de l'âcreté, et pousse les urines, cependant non sans faire de mal aux reins et à la vessie. Ce sont les Athéniens qui ont appelé *ormenos* le jet du chou. »

Sophocle fait sentir dans *ses chasseurs*, la signification du mot *ormenos*, en disant *exormenizei*, il pousse avec force, et ne cesse pas un instant.....

Le mot *blastee* marque la pousse rapide et le terme imminent de la fleuraison.

Antiphane écrit *asparagos* par un *p*.

« L'asperge se para de ses fleurs, et quelque *ochrus* (cicerole),
« poussa ses bouquets.... »

Aristophon a dit :

« Les câpres, le pouillot, le thym, le torchepot *, le *rhamnus*,
« (*paliurus*, liv. 14, ch. 16,) la sphakèle et le *tympanon*. »

---

* Je lis ici *sitta*; le *grimpereau*, espèce de torchepot. Voyez M. Brisson, *Ornithologie*. Le texte porte *pitta*. On peut lire *kitta*, pie, car les anciens en mangeoient, comme nos campagnards. Voyez Cyprian, *Hist. anim.* Le mot *tympanon* suivant, indique un autre oiseau dans Aristote. On trouve dans ses manuscrits, *typanos*, *tapynos*; mais on ignore quel est l'oiseau qu'il indique. Le mot *sphakelon* paroît ici devoir être *sphakos*, selon Bod. Théophraste, liv. 6, ch. 2, p. 571. Il s'agit alors de la sauge; cependant je crois qu'il ne faut rien changer à la leçon des manuscrits. Ce mot indique la *sauge sauvage*, *breviori et læviori folio*.

Limaçon.

On lit dans Philyllus :

« Femme, je ne suis ni * cigale, ni limaçon.

Il dit ailleurs :

« Des mendoles, des maquereaux, des limaçons, des coracins. »

Hésiode appelle le limaçon, *porte-maison.* Anaxilas a dit :

« Tu es plus méfiant que les limaçons, qui portent par-tout leur
« maison, de crainte *qu'on ne la leur emporte.* »

On lit dans Achæus :

« Ou autant que le mont ** Etna nourrit de limaçons cornus. »

On propose quelquefois dans les repas même, cette espèce de *griphe* ou d'énigme sur les limaçons :

« Je suis enfant des bois, sans piquans, et privé de sang, laissant
« toujours de l'humidité sur ma route (ou la trace humide de ma
« marche). »

Aristote dit ***, au livre 5 des animaux, que les

---

* C'est-à-dire, je ne vis ni d'air, ni d'eau; il me faut du vin. »

** C'est la leçon des manuscrits. J'aime voir Casaubon comparer la naissance de Moïse à celle d'un limaçon. L'énigme se retrouve dans Cicéron, *de divinatione*, et dans plusieurs autres anciens écrivains.

*** Quelques textes portent *des parties des animaux*. Lisez, *Hist. anim.*

limaçons engendrent au printemps et en automne, et que ce sont les seuls animaux à coquilles qu'on ait vu s'accoupler.

Théophraste dit dans son traité des animaux qui se retirent dans des trous, que les limaçons * s'y retirent en hiver, et sur-tout l'été; mais que les pluies d'automne les font paroître en grande quantité; c'est en terre, ou dans des creux d'arbres qu'ils vont se cacher :

« Il y a certains limaçons qu'on appelle *sesiloi* **. »

Épicharme en parle :

« Ils donnent pour tout cela des sauterelles en échange; mais peste
« soit de ton coquillage *sésile!* »

Apellas dit que les Lacédémoniens appellent le limaçon *** *semelon*. Apollodore rapporte au second

---

liv. 8, ch. 13, et liv. 3, ch. 10, *de generat. anim.* Cela vaudra mieux que ce que dit Casaubon. J'ai vu plusieurs limaçons accouplés, et j'ai tenu vingt œufs de ces hermaphrodites.

* Le limaçon passe presque sept mois en retraite dans nos contrées, si le temps n'est pas favorable. Il reste, ou seul, ou en compagnie, et ne reparoît que lorsqu'il peut trouver à paître.

** Les détails que Bochart donne à ce sujet, valent mieux que tout ce que je pourrois dire. Que Casaubon est petit à côté de ce vrai savant ! V. *Hierozoïc.* t. 2, col. 646. *Édit. Lond. in-fol.*

*** Bochart conserve ce mot. Voyez *ibid.*

livre de ses Étymologies, qu'il y a des limaçons qu'on appelle *kolysideipnoi* *, *obstacle au souper.*

CHAP. XXIII. *Bulbes.*

Hercule refuse, dans l'Amalthée d'Eubule, de manger des bulbes. Voici ce qu'il dit :

« Savoir s'il faut manger ou plus chaud, ou plus froid, ou entre « les deux, c'est pour chacun d'eux une plus grande affaire que de « prendre Troie. Pour moi, je ne suis pas venu ici pour me repaître « de tiges ou de suc de selfion **, ni de ces mets profanes ou

* Je traduis le texte vicieux, pour le corriger ici. Rhodigin, liv. 27, ch. 44, rappelle aussi le mot *kolysideipnoi*, qui se lit dans Plutarque, *Sympos.* liv. 8, quest. 6, p. 726. Mais quel rapport y a-t-il entre des limaçons qui font retarder le repas, et les détails de Plutarque ? Je soutiens qu'on ne doit pas lire ici ce mot dans Athénée. Apollodore avoit écrit *kolykideipnoi*, en parlant d'une espèce de *cochlide*, que Klein a bien nommée *saccus. Ostracolog.* §. 120 et suiv. Voyez tab. 2, fig. 55. On sait qu'on disoit en grec *kolykon* et *korykos* pour un sac : or, Apollodore nomme *koorykoi* certains coquillages raboteux, qui ne peuvent être que notre cochlide. V. Athénée, liv. 3, p. 87, lig. 18 ; ainsi traduisez le mot *kolykideipnoi* par *soupers dans un sac*, ou *sacs à souper* : c'est une plaisanterie.

** Selfion, en latin, *laser. asa dulcis.* Pollux, liv. 6, p. 606. M. Brotier observe que cette plante se trouve encore dans les environs de Derne, ou de l'ancienne Cyrène en Afrique. Quelques-uns des voyageurs modernes ont donc eu tort d'avancer que cette plante avoit disparu. Mais il est assez singulier que l'*assa fœtida*, ou, comme disent les Allemands, *teuffelsdreck*, *merde du diable*, soit un délice pour plusieurs peuples actuels. Voyez M. Brotier, Pline, liv. 19, ch. 3, t. 4, p. 431.

« amères, ni de bulbes. D'abord je mange pour me nourrir, ensuite
« pour me fortifier; et je veux que tout ce que je mange soit salubre.
« Une large et bonne tranche de bœuf bouillie, des abattis bien
« conditionnés, trois cochons de lait rôtis, et saupoudrés de sel *. »

Alexis, montrant la vertu aphrodisiaque des bulbes, parle ainsi :

« Les pinnes, les langoustes, les bulbes, les limaçons, les buccins,
« les œufs, les abattis, sont des remèdes que chacun peut trouver
« aisément. Mais celui qui a une intrigue amoureuse en imaginera
« encore de meilleurs. »

On lit dans Xénarque :

« Une lignée périt lorsque le sort en a rendu les mâles impuis-
« sans **. C'est ainsi qu'un génie malfaisant a détruit la maison
« stérile des Pélopides ; mais le bulbe, enfant de la terre, où il est
« enfoncé jusqu'au cou, et habite avec Cérès, ne peut remédier à
« cet inconvénient, quoiqu'il favorise, étant bouilli, la passion de
« ceux qui l'aiment. C'est même en vain que le polype, si prompt
« à changer de couleur, et nourri dans les sombres gouffres de la
« mer, remplit la capacité *** d'une marmite ventrue, fille de la
« roue, lorsqu'il a été pris dans les filets inflexibles des hommes. »

Archestrate dit :

« Fi ! de ces bulbes, de ces tiges de selfion qu'on met dans ces sauces
« acides et piquantes : fi ! de tout autre plat semblable.

---

* Je lis *halipasta*, avec les manuscrits.

** *Astytois, sinè nervo tumente et rigido.*

*** V. les belles figures de *Salvien*, dans son traité des poissons, et ses détails sur ce crustacée, qui est quelquefois d'une énorme grosseur. Conférez *Oppien*.

Héraclide de Tarente dit dans son banquet :

« Le bulbe, le limaçon, les œufs, et autres choses semblables,
« passent pour fournir beaucoup de fluide spermatique, non parce
« qu'ils sont fort nourrissans, mais parce qu'ils ont *leurs premiers*
« *principes de même forme* * *et de même nature que la liqueur*
« *spermatique.* »

Suivant Diphile le médecin, le bulbe est difficile à digérer, mais fort nourrissant, stomachique, détersif, aphrodisiaque, cependant nuisible à la vue. Il y a un proverbe qui dit :

« Le bulbe ne sert de rien à celui qui n'a pas de nerf. »

Les bulbes qu'on appelle royaux, sont réellement aphrodisiaques, et ce sont les meilleurs. Après ceux-ci, on loue ceux de couleur fauve. Les blancs et ceux de Lybie, tiennent de la nature de la squille, ou oignon de mer ; ceux d'Égypte sont les plus mauvais.

Les *bulbines* ** sont d'un meilleur suc que les

* Idée du systême des molécules organiques, bien présenté dans Hippocrate.

** Clusius avoit connu ce fruit en Espagne : il est très-commun en Portugal, où il se nomme *donzellas.* C'est l'*ornithogalum spicatum*, C. et J. Bauh. On en verra la figure dans Chabrée, Zwinger et autres. — Théophraste la compte parmi les plantes bulbeuses, liv. 7, ch. 13 : voyez Pline, liv. 19, ch. 5 ; mais Pline appelle aussi *bulbine*, une autre plante qui est la *jacynthe vulgaire* de Mathiole, ou *hiacynthus comosus major purpureus*, C. B. ; ou *maximus botryoïdes comâ cæruleâ*, J. B. Voyez Pline, liv. 20, ch. 9.

bulbes, mais moins stomachiques, en conséquence de leur substance un peu compacte et douceâtre; cependant elles soutiennent assez bien, vu leur fermeté : elles passent même facilement. Matron fait mention des bulbines dans ses parodies :

« Ne chanterai-je * donc pas les laiterons? ne célébrerai-je pas
« cette production moëlleuse (le *marron comestible*) qui s'arme
« de sa caloufe épineuse, comme d'un casque? la bulbine, destinée
« aux chantres de Jupiter, et qu'une pluie abondante, fille de ce
« dieu, a nourrie dans un lieu aride, plus blanche que la neige,
« et semblable aux gâteaux de la plus belle farine. A peine est-elle
« en sa maturité, qu'elle est chérie du vénérable Ventre. »

Nicandre loue les bulbes de Mégare. Théophraste dit quelque part, dans le septième livre des plantes **: » Il y a des bulbes d'une saveur si douce, qu'on les mange crus, comme dans la Chersonèse Taurique. » Phanias rapporte la même chose.

Mais selon Théophraste, il y a une espèce de bulbe qui porte de la laine ***, et qui croît le long des côtes de la mer; ils ont cette laine sous leurs premières enveloppes, de sorte qu'elle se trouve

---

* L'auteur parodie quelques vers d'Homère.

** Théoph. *Hist.* liv. 7, ch. 13.

*** La *porte-laine*. Théophr. *ibid.* Conférez Pline, *Hard.* liv. 19, ch. 2; et liv. 2, n°. 196, au sujet des *podeia*, ou chaussons de feutre.

entre la partie interne comestible, et la partie externe. On en fait des chaussons de feutre, et d'autres vêtemens ; comme Phanias le dit aussi. Le bulbe des Indes, analogue à celui-ci, porte une espèce de poil.

Philémon dit, au sujet de l'apprêt des bulbes :

« Si tu veux manger un bulbe, considère combien tu as de choses
« à employer pour qu'il plaise : il faut du fromage, du miel, du
« sesame, de l'huile, de l'oignon, du vinaigre, du selfion ; car le
« bulbe seul est mauvais et amer. »

Héraclide de Tarente, dans son festin *, réforme l'usage des bulbes, en disant : » Il faut savoir se retenir sur l'usage de plusieurs alimens, et sur-tout de ceux qui ont quelque chose de pesant et de visqueux, tels que les œufs, les bulbes, les abattis, les limaçons et autres semblables ; car ces alimens résident long-temps dans l'estomac, et arrêtent le cours des sucs gastriques avec lesquels ils se mêlent. »

---

* Je lis *too sympoosioo* à l'ablatif, sans préposition, selon l'usage de citer. Mon manuscrit porte *ton sympoosion*. Les copistes, ne comprenant pas cet usage, ont changé l'ablatif; et Casaubon s'abuse singulièrement. Le seul exemple qu'il cite pour appuyer son bavardage, seroit *diagraphein*, en apparence ; mais il n'a pas vu qu'il y a là une ellipse du mot *heneka*. Quant à *perigraphein*, il faudroit *ek*, non *apo*, pour construire. Le même Héraclide est encore cité : *en too epigraphomenoo sympoosioo*, p. 120, liv. 18 du texte grec; et p. 67, E. *en too sympoosio*. Casaubon n'y regarde pas de si près.

CHAP.

CHAP. XIV. *Grives.*

On apporte des volées de grives * et d'autres oiseaux pour le *propoma*.....

On lit dans Téléclide :

« Les grives tomboient toutes rôties dans la gorge, avec de *petits*
« *gâteaux* (ametiscoi).

Les Syracusains disent *kichelai* pour *kichlai*, comme dans Épicharme :

« Les grives (*kichelai*) qui sont avides ** du fruit de l'olivier. »

Aristophane fait mention des grives dans ses nuées. Aristote dit qu'il y en a de trois espèces : la première, qui est la plus grande, est de la grosseur d'une pie, et se nomme aussi *ixophage*, mangeuse de *gui ;* la seconde est de la grosseur d'un merle, et se nomme *trichas ;* la troisième, et la plus petite, se nomme *ilade* ***, ou *tylade*, selon d'autres, comme

---

* Voyez Arist. *Hist. anim.* liv. 9, ch. 20 ; et t. 2, *édit.* Camus, p. 395. Mais on aura des détails plus intéressans sur les différentes espèces, dans Cyprian, p. 1482—1491.

** Je lis *elaiophilophagous*, avec mon manuscrit.

*** *Iliade*, *illade*, ou *tylade*. Les naturalistes conservent ces trois noms. C'est la quatrième espèce de Cyprian, p. 1487, où il en donne une description exacte. Voyez Aristote, *Hist.* liv. 9, ch. 11 ; et Bochart, t. 2, p. 107.

le rapporte Alexandre de Mynde ; elle va par bandes, et fait son nid comme les hirondelles.....

C'est à Homère qu'on attribue un petit poëme intitulé les *Épikichlides* : il a été ainsi appelé, parce qu'Homère l'ayant chanté à des enfans, il en reçut des grives pour récompense, selon ce que dit Ménæchme, dans *ses technites*.

Bec-figues.

Alexandre de Mynde en parle ainsi : L'une des mésanges * est appelée par les uns *elaios*, et par les autres *pirias*, mais *sycalide*, ou bec-figue, au temps où les figues sont mûres. Il y en a de deux espèces ; savoir, la *sycalide* et la *tête-noire*, ou *melankoryphe*.

Épicharme a dit :

« Les brillantes sycallides.

Il en parle encore dans ce passage :

« Des hérons au long cou recourbé, des *tetrax* ** *spermatologes*
« ou ramasseurs de grain, et des bec-figues brillans. »

---

* Conférez dans M. Camus, *Hist. anim.* Arist. t. 2, les mots *bec-figue*, *mésange* et *tête-noire*, pour bien entendre ce passage, qui exigeroit une discussion. Comparez les détails de Cyprian, pag. 1504 et suiv.

** Athénée parle de deux espèces de cet oiseau, l'un très-petit, l'autre

Les bec-figues se prennent dans le temps qu'on cueille les figues. Épicharme a écrit *sycallide* par deux *ll*, pour la mesure de son vers ; mais on dit mieux *sycalide*.

Tarins.

On lit dans Eubule, (mieux *Éphippe*, liv. 9.):

« C'étoit la fête des amphidromies *, temps où il est d'usage de

---

plus grand que le plus grand coq, et dit qu'Aristote n'en a pas parlé. Il est donc différent du *tetrix*, autre oiseau inconnu qui se trouve dans Aristote. Athénée, ou plutôt Larensius, liv. 9, ch. 13, le compare au *porphyrion*, autre oiseau qu'on n'a pas encore pu déterminer, quoiqu'on en ait cru donner la description dans les mémoires de l'Académie des Sciences et dans Trévoux. Les détails de Cyprian, pag. 1327, donnent lieu de croire cet oiseau fabuleux, car ce n'est pas non plus la *poule sultane*; ce qu'a bien montré M. Camus, t. 2, p. 694; ou elle a été mal décrite par les anciens. Buffon croyoit que le *tetrix* étoit le coq de bruyère, nommé aussi *tetrao*, et que M. Brotier, sur Pline, nomme *tetras*. Tous ces mots se rapprochent. Cependant le *tetrax* d'Athénée, de grosse espèce, a des barbillons qui lui tombent des oreilles, liv. 9 : c'est pourquoi Daléchamp, qui le prit d'abord pour la *canne-petière*, présumoit ensuite que c'étoit *la pintade*. Voilà les opinions ; pour moi, je n'en adopte aucune.

2°. *Spermatologe*, moissonneur. Aristote donne cette épithète au roitelet. Ce mot est épithète dans notre passage ; mais, liv. 9 d'Athénée, il paroît qu'il est nom substantif, et désigne un oiseau particulier, quoique, selon moi, le texte ait été tout défiguré par les copistes. Casaubon fait une page et demie de gâchis dégoûtant, latin, hébreu, grec, pour nous dire à la fin qu'il pensera encore avant de nous expliquer ce qu'il entend par *tetrax*.

* Fête célébrée en famille, à Athènes, le cinquième jour de la naissance

« faire griller un morceau de fromage de Chersonèse, bouillir un
« chou, et de le bien arroser d'huile; de faire une daube de poi-
« trines d'agneaux bien gras; de plumer des ramiers, des grives
« et des tarins *; de bien se régaler de mendoles; d'empiler force
« bras de polypes, et de s'arroser de larges doses de vin pur. »

Merles.

Nicostrate ou Philétaire a dit:

« A. Qu'acheterai-je, dites-moi? B. Point de dépense superflue;
« mais que tout soit honnête. Si tu trouves un lièvre, achète-le;
« de petits canards, prends-en tant que tu voudras; de même que
« des grives, des merles **, et beaucoup d'autres semblables
« oiseaux sauvages. Adieu. »

---

d'un enfant, à qui on donnoit un nom le sept. Athénée en parle ailleurs, liv. 8, p. 370. Voyez les détails dans Potter, *Antiq. Gr.* t. 2, p. 328.

* Saumaise sur Solin, p. 445, observe que les Grecs parlent souvent des *spinoi* servis avec les grives. Quelques-uns croyent que *spinos* désigne le *pinson.* Saumaise distingue d'abord cet oiseau, mais ensuite il les confond sous le nom de *spiza.* V. Hesychius, Cyprian, p. 1548; et M. Camus, t. 2.

** *Kopsichos,* oiseau d'un beau plumage noir, très-connu; mais j'ai vu un merle blanc et trois corbeaux très-blancs; je remarque simplement ce jeu de la nature dans les environs de Paris, car le merle blanc à bec rouge, se voit dans les Alpes et dans le Nord. Les Romains faisoient un régal très-friand du merle. Voyez, pour les espèces, Cyprian, p. 1492 et suiv. On a compris sous cette dénomination, des oiseaux bien différens de nos merles ordinaires. On les trouvera dans le dictionnaire des animaux.

Étourneaux.

Antiphane met les étourneaux * au nombre des alimens.

« Du miel, dit-il, des perdrix, des ramiers, des canards, des oies,
« des étourneaux, une pie, des choucas**, des merles, des cailles,
« des poules.... »
« Vous nous demandez raison de tout, et il n'est pas possible de
« rien dire sans être arrêté.... »

On trouve le mot *strouthariôn* (petit oiseau) dans quelques écrivains, et entr'autres dans Eubule :

« Prends quatre ou cinq perdrix, trois lièvres, de *petits oiseaux* déja
« bons à manger, des chardonnerets, des perroquets ***, de petits
« tarins, des crécerelles **** et autres que tu pourras trouver. »

---

* Texte, *Psar.* Voyez Cyprian, sur l'usage de manger des étourneaux, p. 1501 ; et des *pies*, p. 1353.

** Texte, *koloios ;* en latin, *gracculus*, que quelques-uns ont pris pour le geai. Celui-ci est la *pica glandularia.* Rien de plus sensé que ce que dit Cyprian sur les trois espèces du *koloios*, p. 1203. Conférez M. Camus, au mot *choucas.* Il rejette avec raison la prétendue quatrième espèce qu'on a insérée dans le texte d'Aristote. J'ai vu des campagnards manger de ces oiseaux en leur ôtant la peau. Le *pyrrhocorax* de Pline, liv. 10, ch. 48, n'appartient pas au *koloios.* L'auteur du dictionnaire des animaux tombe ici dans une singulière méprise, en disant du *pyrrhocorax*, ce que Pline dit du *lagopus.* Il avoit évité cette erreur au mot *perdrix blanche : lagopus.*

*** Texte, *bittakous* pour *psittakous*, et même *sittakous.* V. Saumaise sur Solin, p. 1014. Ctésias écrit de même.

**** Texte, *kercheneedas*, pour *kercheneïedas*, espèce d'épervier fainéant.

Cervelle de Cochon.

Les philosophes vouloient nous empêcher d'en manger, disant qu'il valoit autant manger des féves *, ou la tête de ses père et mère, et autres choses exécrables. Ils ajoutoient, que personne dans l'antiquité n'avoit mangé de cervelle, parce que c'est le siége de presque toutes les sensations **.

Apollodore d'Athènes dit que les anciens n'ont même pas employé le mot *enkephalos* ***. Sophocle évite ce mot dans ses Trachiniènes, et y substitue

---

Voyez Saumaise, p. 340 : c'est en latin, *tinnunculus*. Columelle, l. 8, ch. 8, et Pline, liv. 10, chap. 8, ont cru qu'il défendoit les colombes. M. Camus assure qu'il les mange; il a raison : il ne faut pas le confondre avec la *cercelle*, espèce de canard. Les anciens mangeoient plusieurs oiseaux de proie ou carnassiers. Cyprian décrit exactement cet épervier, p. 1101.

* Allusion à la prétendue défense de Pythagore. Voyez Berni, p. 368, sur les symboles de Pythagore. Lucien, t. 1, p. 363; t. 2, p. 237, *édit.* 1619.

** Il auroit mieux dit, le principe de toute sensibilité, en ce que les nerfs y prennent naissance; mais le cerveau proprement dit, est peu sensible. Nombre de faits qu'on me dispensera de citer, prouvent qu'on peut perdre une partie de la cervelle sans la vie, et sans que les fonctions animales ou intellectuelles soient lésées. Mais on ne blesse pas impunément le cervelet.

*** Ou *cervelle*, pris dans le sens général.

celui de *moëlle blanche*, en parlant d'Hercule qui jette Licas dans la mer.

« Les os du crâne brisé, éclatent çà et là : une moëlle blanche
« mêlée avec le sang souille sa chevelure. »

Il a cependant nommé à la lettre toutes les autres circonstances de cet accident.

CHAP. XXV. Euripide introduit Hécube, fondant en pleurs sur la mort d'Astyanax précipité par les Grecs, et la fait parler avec réserve à cet égard :

« Infortuné ! hélas ! comme les murs de ta patrie, élevés de la main
« d'Apollon, t'ont déchiré toute la tête ! moi qui t'avois mis au
« monde ; qui avois pris tant de soin de tes beaux cheveux ; qui les
« avois couverts de baisers ! Hélas ! je vois un meurtrier barbare faire
« ruisseler le sang de ton crâne fracassé, pour ne rien dire des
« autres choses horribles que j'aperçois ! »

Mais il ne faut pas manquer d'observer les différentes époques des poëmes ; car Philoclès s'est servi du mot *enkephalos :*

« Il mangeroit sans cesse de la cervelle (*enkeph.*). »

On trouve encore ce mot dans ce vers d'Aristophane :

« Je perdrois (*à ce saut*) les deux membranes * de ma cervelle). »

D'autres l'ont aussi employé. C'est donc avec la liberté

* Les méninges qui enveloppent la cervelle. Voyez Cowper, *Tabul. Anatom.* n°s. 5 et 8.

de la poésie, que Sophocle a dit *une moëlle blanche* pour la cervelle; mais Euripide ne voulant pas présenter l'objet avec toutes ses horreurs, a pris le parti de le désigner comme il croyoit devoir le faire.

Il est évident que les anciens regardoient la tête comme une chose sacrée; car ils juroient *par la tête de*... ils s'inclinoient aux éternuemens, comme dignes de tout leur respect. C'étoit aussi par un signe de tête qu'ils ratifioient leurs conventions.

« Çà, marche, je t'approuverai d'un signe de tête, »

dit Jupiter dans Homère.....

Poivre.

Mais on servoit encore bien d'autres choses au *Propoma* : du poivre, de fines herbes, de la myrrhe, du souchet, du parfum d'Égypte.

On lit dans Antiphane :

« Si quelque marchand apporte du poivre, on le condamne à la
« question comme un espion. »

Il dit ailleurs :

« Vas faire encore un tour, et cherche-moi du poivre et de la
« graine de blète *. »

* *Blitum rubrum.* Il y en a aussi de blanche : en général, la graine fatigue l'estomac, et prend à la gorge.

Eubule

Eubule a dit :

« Femme, prenez des grains de thymelée *, ou de poivre, broyez
« cela avec de la myrrhe, et saupoudrez-en bien **... »

On lit dans Ophélion :

« Du poivre de Lybie, du parfum à brûler, et le livre maniaque ***
« de Platon. »

Nicandre dit dans ses Thériaques :

« Ou des feuilles velues de conyse **** : ou souvent broyez du
« poivre nouveau, ou du cresson de Médie. »

---

* *Thymelæa foliis lini*, C. B., ou *monspeliaca*, J. B. V. aussi Gorrée, *Lexic.*; Théophr. *Hist.* liv. 9, ch. 22; Bod, *ibid.* p. 1184; Dioscoride, liv. 2, 189; liv. 4, 173; Pline, liv. 27, ch. 9.

** J'ai vraiment honte de relever ici l'étrange ineptie de Casaubon, car je laisse de côté plusieurs de ses rêveries répandues dans ce chapitre; mais je dois expliquer ici l'auteur. Casaubon rend *ten hodon* par *viam*, en disant: *viam consperge*, *rectiùs quàm*, etc. Ce triple plagiaire ne savoit pas que *teen hodon* est pour *kata teen hodon*, ou simplement *katha'hodon*, que l'auteur exprime plus loin par *kaloos*, *bien*, *comme il faut*. Le bon sens devoit au moins lui faire soupçonner qu'on ne préparoit pas les ingrédiens d'un mets, pour le jeter ensuite dans la rue; et voilà le grand Casaubon !

*** Je ne conçois pas trop cette plaisanterie, s'il ne s'agit pas ici de ce que dit Platon dans l'Alcibiade II, sur la dose de folie qu'on peut avoir. Il y appelle *eelithious*, *kai embronteetous*, ceux qui n'en ont qu'une légère dose; c'est à la seconde page de ce livre, *édit. Basil.* Iª. : on voit donc que c'est un convive qui veut se livrer à la joie, selon Horace : *Dulce est desipere in loco.*

**** *Conyza pannonica lanuginosa*, C. B.; c'est celle dont il s'agit ici.

Théophraste dit, dans son histoire des plantes * : Le poivre est une graine d'arbre. Il y en a de deux espèces : l'un est rond comme l'ers, ayant une écorce et une pulpe comme le grain de laurier ; c'est le poivre noir : l'autre est longuet, rougeâtre, présentant une graine semblable à celle d'un pavot : il est beaucoup plus fort que le premier ; l'un et l'autre sont échauffans ; c'est pourquoi ils deviennent utiles contre le poison de la ciguë.

Le même dit, dans son traité de la suffocation : » On peut faire revenir une personne de cet état, en l'aspergeant avec une infusion ** acéteuse de poivre ou de graine d'ortie triturée. «

On observera que les Grecs n'ont aucun nom neutre de leur langue terminé en *i*, excepté *meli*, du miel : car *peperi*, poivre, *kommi*, gomme, et *koiphi* ***,

---

* Théophr. *Hist.* liv. 9, ch. 22. Voyez ce que je viens de citer de Dioscoride, liv. 2, 189. Plutarque dit, *Sympos.* liv. 9, quest. 9, que la plupart des anciens ne vouloient pas faire usage *de poivre*, ni *de cervelle*, etc.

** Cet avis mérite attention dans les cas d'asphyxie.

*** Plutarque, qui donne une recette de ce parfum, écrit *kyphi, de Isid. Osirid.* p. 353. Dioscoride suit cette même orthographe, et donne aussi une recette, disant qu'il y avoit beaucoup de procédés pour le préparer, liv. 1, 24. Suidas rappelle le *Manæthos* qui le composoit. Il paroît, par le traité *des odeurs* de Théophraste, que les parfumeurs égyptiens excelloient dans leur art.

certain parfum d'Égypte, sont des mots étrangers dans la langue grecque.

Huile.

Antiphane ou Alexis font mention de l'huile de Samos :

« C'est lui qui te mesurera de l'huile de Samos, qui est la plus
« belle de toutes les huiles.... »

Ophélion parle de celle de Carie :

« Il se frottoit d'huile de Carie.... »

Amyntas dit dans son itinéraire * de Perse : « Les montagnes de ces pays-là produisent des térébynthes, des larices, des noix de Perse, d'où l'on tire beaucoup d'huile pour le Roi. »

Ktésias rapporte qu'on fait dans la Carmanie une huile ** d'acanthe pour l'usage du Roi....

* Texte, *stations*, ou lieux dans lesquels on s'arrêtoit en route.

** Aucun naturaliste moderne, de ceux que j'ai sous la main, ne m'a fourni de lumières sur ce végétal épineux de Carmanie. Daléchamp proposoit *œnanthe* pour *acanthe*. Théophraste parle de l'huile d'*œnanthe* dans son traité *des odeurs*, et non de celle d'*acanthe*. Brisson cite le passage d'Athénée, sans rien éclaircir, *R. Pers.* p. m. 85. Eustathe confirme notre texte; mais Eustathe ne citant presque jamais Athénée que sur l'Abréviateur, peut avoir

Le même, faisant le détail de tout ce qu'on prépare au Roi pour son souper, (dans le troisième livre qu'il a écrit sur les tributs de l'Asie) ne fait mention ni de poivre ni de vinaigre, qui seul est le meilleur de tous les assaisonnemens. Il n'en est pas non plus parlé dans le commentaire que Dinon a écrit sur la Perse, quoiqu'il y dise qu'on envoie au Roi du sel ammoniac d'Égypte, et de l'eau du Nil. Mais Théophraste fait mention de l'huile appelée *omotribe**, dans son traité des odeurs, et dit qu'on la tiroit d'olives *phaulies* (de la plus grosse espèce) et d'amandes.

---

eu des manuscrits aussi altérés que les nôtres. Ainsi je renonce aux recherches, persuadé qu'il s'agit de l'*œnanthe*, car cette plante se nommant *leukanthos*, en Grec, les copistes ont pu en faire le mot *acanthe*. L'odeur de ses fleurs est extrêmement agréable. V. Dioscoride, sur la composition de cette huile, liv. 1, 57. Casaubon se croit un grand homme quand il a cité Eustathe. Daléchamp a bien vu.

* Huile blanche et amère, tirée d'olives, *phaulies*, avant leur maturité. Ces olives se mangeoient ordinairement; on n'en faisoit que peu d'huile : elle étoit phlegmatique et abondante en lie. Ces olives étoient la plus grosse espèce, et avoient le noyau fort petit, proportionnément à leur chair. Hesychius appelle aussi *phaulies* de grosses pommes : du reste, voyez Bod et Saumaise sur Solin. Casaubon a mieux aimé croire un mauvais grammairien, et dire que les phaulies étoient de *la petite espèce*. Cet homme fait pitié. Théophraste devoit certainement le détromper. Voyez Théophraste, *des Odeurs*, p. 444, édit. Heynsii, *de Causis*, liv. 6, ch. 11.

Amphis n'a pas oublié l'huile de Thurium *, qu'il dit être excellente :

« Thurium pour l'huile, Gela pour les lentilles. »

Garum **.

On lit dans Cratinus :

« Notre panier *** va être plein de *garum*. »

Phérérate a dit :

« Il avoit la barbe toute sale de *garum*.

---

* Ville très-ancienne de l'Italie. Voyez Scaliger, not. *in Euseb. chronic.* p. 104 ; Pline, liv. 12, ch. 25. Quoique Pline ne parle pas de l'huile de Thurium, il paroît, par ce qu'il dit liv. 16, ch. 21, que le terroir de cette ville étoit très-propre à la végétation.

** Cyprian, qui s'est beaucoup étendu sur le *garum*, et avec intérêt, p. 2034, croyoit que le poisson dont on le fit d'abord, étoit actuellement inconnu : c'est le *gerre*, ou celui que nous appelons *smaris* en latin. Je renvoie à ses détails sur les espèces de *garum* : on y joindra ceux de *Ludovic. Nonnius, de Esu piscium*, ch. 41, p. 166. *Geoponic.* liv. 20, *cap. ultimò.* Dioscoride, etc. Le *garum* se servoit tout fait ; chacun y mettoit à volonté des aromates, de l'eau, du vin, du vinaigre, de l'huile, etc. Delà, les noms d'*hydrogarum*, *œnogarum*, *oxygarum*, *elæogarum*, etc. — Pollux, qui met *garros* pour le vinaigre, ne peut l'entendre que de l'*oxygarum*.

*** Est-ce un badinage de valet ? ou l'auteur l'entend-t-il, comme le berger de Virgile, de ces vases faits d'osier ou d'écorce d'arbre, assez serrés pour tenir un fluide ? *fundam calathis*, etc. *Eclog.* 5, v. 71. Quelques Grecs font encore des bouteilles d'écorce d'arbre (de tilleul). Voyez *Encycloped. nouv.* t. 2, partie des arts, p. 174, col. 2.

Sophocle, dans son Triptolème, fait mention

« De garum de poisson salé. »

On lit dans Platon le comique:

« Ils m'étoufferont, ma foi, dans cette lie de *garum*, où ils me « plongent. »

Eschyle, qui joint l'article masculin à ce mot, en détermine le genre:

« Du garum (*ton garon*) de poisson *. »

CHAP. XXVI. *Vinaigre.*

De tous les assaisonnemens, le vinaigre est le seul auquel les Attiques donnent le nom d'*espèce* ** (eidos).

Chrysippe le philosophe, dit que les meilleurs vinaigres sont ceux d'Égypte et de Cnide.

---

* C'est la troisième espèce de *muria* dont parle Nonnius, l. ch. suprà.

** Texte *eidos*. Il est inutile de vouloir substituer ici *heedos* à *eidos*, mot qui a désigné d'abord chez les médecins, des médicamens de certaine classe. Le terme passa ensuite chez le peuple, pour désigner certains ingrédiens. Le vinaigre étant d'un très-grand usage dans les assaisonnemens, a eu ce nom particulièrement, de même que celui de *heedos*: il se trouve désigné par l'un et l'autre dans divers auteurs; ainsi les deux noms le signifioient également dans l'usage ordinaire de la cuisine.

Aristophane a dit dans son Plutus :

« Arrosé de vinaigre de Sphette. »

Didyme, interprétant cet ïambe, dit que le poète a peut-être voulu indiquer que les habitans de Sphette étoient des gens vifs et colères.

Aristophane parle aussi du vinaigre de Cléone, comme excellent.

« Il y a des saucières pleines de vinaigre de Cléone. »

On lit dans Diphile :

« A. Il soupe retiré dans son trou ! et comment crois-tu ? bien laco-
« niquement ! il boit sa cotyle de vin très-aigre (de vinaigre).
« B. Peste ! A. Quoi ! peste. B. Dis donc tout de suite qu'il boit une
« mesure de vinaigre de Cléone, car elle fait justement une cotyle. »

Philonide a dit :

« Oh ! ils se passent bien de vinaigre dans les sauces. »

Héraclide de Tarente dit dans son Banquet : « Le vinaigre raffermit les parties externes, au moins quelques-unes; mais il a aussi la vertu de dissoudre*

* Les anciens attribuoient au vinaigre une vertu dissolvante intérieurement, sur-tout pour fondre la saburre et la pituite. Balthasar Pisanelli est de ce sentiment dans son traité des substances alimentaires, p. 130. Je ne m'arrêterai pas à relever les bavardages que Casaubon a faits sur le mot *ogkos*, dans ses commentaires. Il a cité ce qu'il n'entendoit pas, ou plutôt il a copié Ægius sans l'entendre.

dans l'estomac la masse des alimens qui y causent une surcharge par le mélange des différentes humeurs avec lesquelles ils se trouvent quelquefois embarrassés, »

On estimoit beaucoup le vinaigre de Décélée. Alexis en parle ainsi :

« Après m'avoir donné la question avec quatre cotyles de vinaigre
« de Décélée, vous me faites encore traverser la place publique... »

. . . . . Il faut dire *oxygaron* avec *y*, pour désigner du garum mêlé avec du vinaigre, et écrire de même, avec *y*, *oxybaphon*, pour désigner le vaisseau à vinaigre, ou *vinaigrier*.....

Puisque Lysias, dans le discours qu'il a fait contre Théopompe qui l'avoit injurié, a dit : « Pour moi, je bois de l'*oxymel;* » nous devons dire de même, *oxyrhodinon*, du vinaigre rosat.

Artymata. Assaisonnemens.

Artyein. Assaisonneur.

Artyma se lit dans Sophocle.

« *Assaisonnemens* d'un aliment : *artymata.* »

Eschile dit :

« Tu répands une pluie d'assaisonnemens. »

On

On lit dans Théopompe :

« Plusieurs médimnes d'*assaisonnement*, plusieurs sacs et bourses
« pleines de livres*, et beaucoup d'autres choses utiles pour la
« vie. »

Artuein, verbe, *assaisonner*, se trouve dans Sophocle :

« Je suis cuisinier, j'assaisonnerai cela à merveille. »

Cratinus dit dans son Glaucus :

« Il n'est pas donné à tout le monde de bien assaisonner. »

On lit dans Eupolis :

« Un méchant ragoût assaisonné à grands frais. »

Voici la liste d'ingrédiens (*artymata*) que nous donne Antiphane :

« Du raisin sec, du sel, du vin cuit, du selfion, du fromage, du
« thym, du sésame, du nître **, du cumin, de l'origan, de fines
« herbes ***, du vinaigre, des olives pour un abyrtace d'her-

---

* Longin lit ainsi, ch. 34, en citant ce passage plus étendu ; mais je ne doute pas que le texte de Théopompe ne fût déja altéré du temps de Longin, et qu'il ne faille lire *bolboon*, des *bulbes*, pour *biblioon*, des livres. Ce qui suit prouve qu'il s'agit de comestibles, et c'est-là ce que Longin trouvoit de bas dans ce récit. Je laisse de côté Boileau, qui manque très-souvent le sens de son texte, et Dacier. Je confirmerai cette correction plus loin.

** Si l'auteur a écrit *nitrou*, entendez-le ici du *natron* ; ou lisez alors *kitriou*, écorce de citron, selon l'expression d'usage.

*** C'est la leçon de mon manuscrit et du texte imprimé.

« bages * : il parle encore de câpres, d'œufs, de poissons salés, de
« cresson, de feuilles de figuier **, du suc de selfion ***.... »

Les anciens ont connu le cumin, appelé *éthiopique*..

Les mots *thymos*, thym, *origanos*, origan, sont du genre masculin.

CHAP. XXVII. Anaxandride dit:

« En hachant des asperges, de l'oignon marin **** et de l'origan,
« qui, mêlé avec du coriandre, relève le goût de la saumure... »

Ion a dit :

« L'origan se trouve aussi-tôt caché dans sa main.... »

Mais Platon, ou Cantharus, a fait l'origan féminin.

« L'origan d'Arcadie est *très-pénétrante*. »

Épicharme et Ameipsias l'ont fait neutre.

Nicandre a fait *thym* du genre neutre, dans son traité des Abeilles.

---

* C'est ainsi qu'il faut diviser. L'abyrtace se faisoit de différentes manières. Voyez Rhodigin, liv. 27, ch. 4.

** Texte, *thrioon* : on enveloppoit avec ces feuilles les pâtés ou gâteaux, et autres choses que l'on faisoit cuire.

*** Texte, *opos. Omnium succorum præstantissimus*, dit Gorrée : *ut qui meruerit simpliciter* opos, *per excellentiam appellari.*

**** On a pris ici *schinos* pour le *lentisc* : je ne puis trop blâmer ce sentiment; mais je préfère l'autre.

Pepons *.

Cratinus, dans ses Ulysses, appelle le pepon *sicyos spermatias*, ou *sicyos à graine*.

« Fils de Laërte, as-tu jamais vu à Paros un de tes amis acheter un
« fort gros *sikyos spermatias ?* »

* J'observerai ici, en général, que les anciens comprenant le *concombre* et le *melon* sous les dénominations de *sikyos* et de *skys*, il est assez difficile de dire en quel cas ces mots désignent un concombre ou un melon. M. Adanson applique le mot *sikys* au melon et au concombre. Le *pepon* paroît désigner le *potiron*, et le *sikyos pepon*, une espèce particulière de *potiron*, ou plutôt *la citrouille :* d'autres l'interprètent par *melon*. Tout cela est si incertain, qu'on a même douté que les Grecs eussent connu nos melons. Il est cependant vrai que les Grecs en ont de plusieurs espèces, et même quelques-uns qui viennent de concombres. On a aussi dit que le *sikyos spermatias*, étoit le *melopepon*, ou notre melon : d'autres l'ont nié, et n'ont vu dans ce mot que la *pastèque :* ils ont, je crois, raison ; mais je n'emploierai aucune dénomination françoise. Il faut bien observer que Théophraste n'a pas eu pour but d'écrire un traité des plantes, mais le système du règne végétal, comme Aristote le système du règne animal, non une histoire proprement dite des animaux. Les fragmens qui nous restent de Phanias, feroient présumer qu'il avoit donné les caractères des genres et des espèces du règne végétal, autant qu'on les connoissoit alors ; mais son ouvrage est perdu, et nous ne voyons que trop de raisons de le regretter, quoique Casaubon n'ait pas compris un mot dans ce qu'Athénée nous en a conservé. Dioscoride ne prend que les formes les plus générales, sans caractères, sans toucher même à ce que chaque sujet présente de relatif à certain nombre d'espèces. C'est toujours chez lui, *cela ressemble* ou *est semblable à*, etc. Mais lorsqu'on examine les choses de près, on n'aperçoit que des

Platon le comique dit dans son Laïus :

« Ne voyez-vous pas ce Méléagre, ce descendant de la race illustre
« de Glamon, ce grand sot, cet hébêté, comme il rode par-tout
« avec ses jambes de *pepon eunuque* *?

Anaxilas a dit :

« Il a la cheville du pied aussi grosse qu'un *sikyos pepon.* »

On lit dans Théopompe :

« Elle est devenue à mon égard plus molle que la chair d'un *pepon*
« ou d'un *sikys.* »

Selon Phanias, le *sikyos* et le *pepon* étant encore très-jeunes ** et sans semence, se mangent entièrement,

---

rapports très-éloignés. D'un autre côté, les grammairiens, ou compilateurs de mots, dont nous avons les lexiques, n'entendoient rien à la botanique, et confondent à chaque instant une plante avec une autre. Ils ne sont pas plus exacts sur les mots des autres parties des arts; et les critiques qui nous ont donné de superbes éditions, n'en savoient presque pas plus qu'eux. On est vraiment étonné que dans une masse aussi considérable que les Lexiques de Pollux et d'Hesychius, il y ait plus des trois quarts des notes qui ne méritent pas d'être lues. Les notes nombreuses qu'on y a insérées de Casaubon, sont presque toujours les plus mauvaises.

* Ou sans graine. Les anciens se les procuroient sans graine, en faisant infuser la semence dans une décoction de *conyze*, ou d'*herbe aux puces*, Pline, liv. 19, ch. 5, ou dans de l'huile de *sésame*; Géoponic. liv. 12, p. m. 341.

** C'est ce que signifie ici le mot *apala*, qui quelquefois se trouve opposé au mot *aua*, sec, en parlant d'autres végétaux. *Broota* ou *trookta* auroient

même avec la queue; mais lorsqu'ils sont mûrs, on n'en mange plus que la chair. La courge crue n'est pas mangeable, mais elle le devient étant bouillie et rôtie.

Dioclès de Caryste dit, dans le premier livre de son traité *des choses salubres*: « Parmi les végétaux sauvages qui se cuisent, il faut compter la laitue champêtre (la noire est la meilleure), le cresson, le coriandre * sec, le senevé, l'oignon (et ses espèces); savoir, l'échalotte, la ciboule, l'ail et ses rejetons, le *sikyos*, le *pepon*, le pavot. Peu après il ajoute: le *pepon* est plus ami de l'estomac, et plus facile à digérer; le *sikyos* cuit est délicat, diurétique, innocent; mais le *pepon*, bouilli dans du vin miélé, est plus laxatif..... »

Speusippe, dans son traité des choses semblables,

---

le même sens ici : voyez Saumaise, *Solin*. p. 980. *Épikarpion* doit être conservé; c'est la queue du fruit et non la chair : celle-ci se nomme *perikarpion*. Pline jétte du jour ici, en disant de la courge, *cucurbitæ caulis primus usus in cibo :* nous mangeons aussi la queue de nos concombres confits. Plin. *ibid*. Je lis *apala hama too epikarpioo :* on pourroit même entendre ici le mot grec de *caulis*, la tige, comme dans Pline.

* Je lis *auon korianon*. On voit comment les copistes en ont fait *adrianon*. Mon manuscrit porte *adryanon ;* mais on trouve dans Théophraste, *Hist*. liv. 7, ch. 1, *le coriandre* joint à ces plantes. V. Pollux, *6*, n°. *66*.

appelle le *pepon*, *sicya.* Dioclès, après avoir dit *pepon*, ne dit jamais *sikya.* Speusippe, après avoir dit une fois *sicya*, ne dit plus *pepon*....

Diphile dit que le pepon a un meilleur suc, et qu'il émousse bien l'acrimonie des humeurs en s'y mêlant; qu'au contraire, *le sikyos* fournit un suc de moins bonne qualité, nourrit peu, s'altère (ou *digère*) promptement, et passe beaucoup plus vîte.

Laitue.

Les Athéniens l'appellent *thridakine.*

On lit dans Épicharme :

« Une tige de laitue (*thridakos*) dont on a ôté la peau. »

CHAP. XXVIII. Strattis dit *thridakinides* dans ce passage :

« Mites*, vous qui ensuite vous promenez avec cinquante pieds dans
« les jardins garnis de belles plantes, figurant sur ces herbages **

---

* Qui rongent le poireau, comme le dit le mot *prasokourides.* Voyez M. Camus sur ce mot, *Hist. anim.* Aristot. t. 2, p. 509. Je lis *bainete* à l'indicatif, 2e. *Pers.* avec mon manuscrit. Le mot *kata* doit rester ici; c'est pour *kai eita :* le sens est donc, *qui ensuite vous promenez*, etc. Nous ignorons ce qui précède ; mais ce n'est pas une raison de changer le texte. Casaubon rêve ici.

** Je lis *pooon* avec Pursan, pour avoir un sens.

« les danses des satyres à longues queues, tournant de tous côtés dans « les feuilles des basilics, des laitues (*thridakinides*) et du persil « odorant. »

Théophraste * dit que « La laitue blanche est plus douce et plus délicate, et qu'il y en a trois espèces; la première a la feuille large, la seconde ronde; la troisième est celle qu'on appelle laconique : sa feuille tient de celle du *scolyme* **. Sa tige s'élève droite, et assez haute, sans aucune ramification. Quant aux laitues à large feuille, il en est qui ont les tiges si fortes, qu'on en fait des portes aux haies des jardins; et quand on a coupé les tiges ***, les rejetons qui poussent de nouveau sont d'un goût plus agréable. «

Nicandre de Colophone dit, dans le second livre de ses *Gloses* ****, qu'on appelle *brenthis* en Chypre,

---

* *Hist.* liv. 7, ch. 4.

** Voyez plus bas, le *skolyme*.

*** Ceci ne se lit pas de suite dans Théophraste, mais *Hist.* liv. 7, ch. 2. Il y a ici une faute dans l'imprimé de notre texte : lisez *paliblastous*, ou mieux *palimblastous*, comme dans Théophraste.

**** J'observerai ici une fois pour toutes que le mot *glose*, que je conserve, signifie chez les Grecs un mot particulier à certain siècle, à une contrée, à une ville, à un auteur, à un art, etc. On consultera les détails instructifs de Maussac sur Harpocration : c'est un homme de vrai mérite.

la laitue où Adonis s'étoit caché lorsqu'il fut tué par le sanglier.

Amphis parle ainsi dans son *Ialème :*

> « Dans les laitues (*thridakinois*) plante détestable ; car si un
> « homme qui n'a pas encore soixante ans, s'avisoit d'en manger
> « lorsqu'il a intention de voir sa femme, il passeroit toute la nuit
> « auprès d'elle sans pouvoir remplir ses désirs, quelque chose qu'il
> « fît pour forcer la nature à le rendre heureux. »

Mais Callimaque dit que ce fut Vénus qui cacha elle-même Adonis dans des laitues. Les poètes ont présenté cela comme une allégorie, en ce que ceux qui mangent souvent des laitues ne sont guère propres aux ébats amoureux. Voilà pourquoi Eubule dit dans ses *astytes* ou *impuissans :*

> « Ma femme, ne me sers pas de laitue sur ma table, ou ne t'en
> « prends qu'à toi-même ; car on dit que c'est sous cette plante que
> « Vénus avoit caché Adonis, peu avant sa mort ; ainsi c'est un
> « manger de morts.... »

Cratinus dit que Vénus, amoureuse de Phaon, le cacha dans des laitues ; mais Marsyas le jeune, dit que ce fut dans des orges vertes......

Pamphile dit, dans son glossaire, qu'Hipponax appelle la laitue *tetrakine.* Selon Clitarque, les Prhygiens l'appeloient de même....

Ibicus, philosophe Pythagoricien, dit que ceux de

de sa secte appeloient *eunuque* l'espèce de laitue qui a, en sortant de terre, la feuille large, lisse et sans tige; et que les femmes la nommoient *astytis* (ou *qui rend impuissant*), parce qu'elle pousse considérablement par les urines, et éteint le principe prolifique; que cependant elle est fort bonne à manger.

Selon Diphile, la tige de la laitue est fort nourrissante, mais passe moins facilement que la feuille. Celle-ci, dit-il, nourrit encore plus, passe plus vîte, mais est plus flatueuse.

En général, la laitue est stomachique, rafraîchissante, tient le ventre libre, fait dormir : le suc en est bon; et, cuite, elle modère le désir des jouissances amoureuses. Plus elle est tendre et délicate, mieux l'estomac s'en accommode, et mieux elle fait dormir. Plus, au contraire, elle est dure et sèche, moins l'estomac s'en accommode : le ventre s'en trouve aussi moins bien, et elle dispose moins au sommeil. La laitue noire est celle qui rafraîchit le plus, et qui tient le ventre en meilleur état. Celle d'été fournit un suc de meilleure qualité, et plus nourrissant. La laitue d'automne a plus de sécheresse, et ainsi nourrit moins. Il paroît que la tige

même de la laitue empêche d'avoir soif. Glaucias dit que cette tige et les cimes de choux (*broccolis*) sont les meilleurs de tous les herbages, bouillis dans un pot....

Théophraste * met ailleurs au nombre des légumes qui se sèment, la poirée, la laitue, la roquette, le senevé, la patience, le coriandre, l'anet, le cresson; mais, selon Diphile, ces légumes en général nourrissent peu, appauvrissent les humeurs en fournissant un assez mauvais chyle, causent des redondances, et se distribuent mal....

Épicharme fait quelque part mention des légumes d'été.

Artichaut.

Sophocle écrit *kynara* ** dans ses Colchiennes; et *kynaros* dans son Phœnix.

« Le *kynaros* remplit d'épine tout l'arpent. »

Hécatée de Milet, dans sa description de l'Asie (si cependant cet ouvrage est vraiment de lui, car

---

* *Hist.* liv. 7, ch. 1.

** Pour *kinara.* Laissons-là ces misères grammaticales : on verra Bod, p. 622, 629, sur Théophraste.

Callimaque l'attribue à un Hécatée insulaire) ; mais quel qu'en soit l'auteur, Hécathée nous dit : « Il y a près de la mer d'Hyrcanie, de hautes montagnes couvertes de forêts : or, on trouve sur ces montagnes l'épine *kynara* *. » Il ajoute dans ce qui suit : « Les Chorasmiens sont placés à l'orient des Parthes, dans un pays où l'on voit de différens côtés des plaines et des montagnes. Il y a dans ces montagnes *arbres sauvages*, *épine kynara*, (ou *épine-kynara*) *saule*, *tamaris*. Il ajoute que la *kynara* croît dans le voisinage du fleuve Indus.

Mais Scylax, ou Polémon, dit que le plat pays y est arrosé par des eaux de sources et par des canaux ** : que, quant aux montagnes, on y voit croître la *kynara*, et autres plantes. Il ajoute dans les récits suivans : « Il y a depuis cet endroit, et des deux côtés de ce fleuve, une chaîne de montagnes très-hautes, et hérissées d'arbres sauvages et de l'épine *kynara*. »

---

* C'est notre *artichaut* dans l'état sauvage et sans culture.

** Observez le mot *ochetoisi*, qui désigne des canaux faits pour arroser les champs, etc. Xénophon parle de semblables ouvrages. Virgile les rappelle, *claudite jàm rivos*, etc. Les Péruviens en avoient aussi faits pour arroser leur maïs. V. les Lettres sur l'Amérique de M. le Comte Carli.

Didyme le grammairien, expliquant le *kynaros akantha* de Sophocle, demande si Sophocle n'auroit pas parlé là du *kynosbatos* *, parce que c'est un végétal hérissé d'épines, et qu'on ne touche pas aisément. En effet, la Pythie l'a nommé *le chien de bois*. Un Locrien ayant été averti par un oracle de ſonder une ville dans le lieu où il seroit mordu par un *chien de bois*, il arriva qu'il fut déchiré à la jambe par un *kynosbate* : en conséquence il bâtit là une ville.

Le *kynosbate* tient le milieu entre le buisson et l'arbre, comme dit Théophraste : il porte un fruit rouge, semblable à celui du rosier **; il a la feuille analogue à celle de l'*agnus castus* ***.

---

* Didyme faisoit-là une demande digne d'un grammairien. Il faut entendre ici l'*églantier* ou *rosier sauvage*, par *kynosbate*, nom que les Grecs ont donné à plusieurs végétaux épineux : ensuite je lis *kai gar Locros tis*, etc. quant au sens.

** Je lis *rhodee*, comme Pline, et l'expérience le prouve. Varinus, qui cite Bod, a conservé la bonne et la mauvaise leçon, voulant sans doute indiquer l'erreur. Je laisse les autres détails de Bod, presque toujours trop diffus, page 271.

*** Texte, *agnoodes* : c'est la leçon des manuscrits; elle est vraie. Bod et les autres n'ont pas observé qu'il s'agissoit de la seconde espèce, *vitex folio serrato*, dont la feuille est plus longue, plus large, et assez semblable à celle de l'*églantier*. Casaubon sauve ici son ignorance en escamoteur.

Cactus.

Phanias, au liv. 7 de ses Plantes, et Théophraste*, au liv. 6, appellent *cacte* de Sicile, certaine plante épineuse : or, cette plante appelée cacte, ne se trouve qu'en Sicile; on n'en voit pas en Grèce. Elle pousse, dès sa racine même, des tiges qui touchent la superficie du sol. La feuille est large, armée d'épines. Ce sont ces tiges que l'on appelle proprement *cactes*. En ôtant la peau, on peut les manger malgré certaine amertume qui s'y trouve. On les conserve dans de la saumure.

De la racine il s'élève une autre tige droite, qu'on y appelle *pternix* : elle est pareillement bonne à

* Voyez Théophraste, *Hist.* liv. 6, ch. 4. Je conserve le terme *cactus*, consacré chez les botanistes. Il paroît que c'est le *cinara sylvestris latifolia*, qui se voit encore dans les campagnes de Sicile. Les femmes le font cuire, et le crient à vendre. Bod s'est beaucoup étendu sur ce passage d'Athénée, en examinant celui de Théophraste; mais ses détails n'apprennent rien: il a même eu tort de vouloir corriger notre texte sur celui de Théophraste. Athénée abrége : il n'y a que *tee rhizee*, à lire au datif, qui répond à *para tees rhizees*, dans Théophraste. Ce *cactus* est un vrai chardon. Hardouin ne devoit pas le prendre pour notre artichaut vulgaire, *hortensis*, Pline, liv. 21, ch. 16. Voyez Linné sur les espèces de cette plante. *Species plant.* classe xij. *Icosandrie monogynie.*

manger. En ôtant au réceptacle * pulpeux sa partie lanugineuse (ou le foin), il est semblable à la cervelle du palmier; on peut alors le manger : on l'appelle *ascaleere* **.

Quelqu'un, peu disposé à croire ce récit, dira, peut-être avec confiance, que le *cacte* de Sicile est ce que les Romains ont appelé *carduus*, et manifestement ce que les Grecs appellent *cinara*, vu que Rome étant peu éloignée de la Sicile, il a été facile de faire *cardos* *** de *cactos*, par le seul changement de deux lettres.

Mais Épicharme nous apprend bien certainement que le *cactos* est un des légumes qui se mangent ordinairement. Voici le détail qu'il nous donne de quelques-unes de ces plantes.

« Le pavot, le fenouil, le *cactos* **** hérissé de pointes. »

---

* C'est la partie charnue, que l'on mange.

** Théophraste écrit *scalie* ou *ascalie*, *Hist.* liv. 4, ch. 2. Par *palmier*, il faut entendre ici le *Dachel* ou *Dattier*. Conférez Pline, liv. 21, chap. 16, sect. 57 : il traduit presqu'à la lettre ce passage.

*** Passons aux Grecs ces absurdes étymologies.

**** Ce passage ne nous détermine rien.

Il dit ailleurs :

« On peut bien manger le *cactos* * parmi les autres légumes ; car « si on le sert après l'avoir pénétré d'une sauce grasse, il est fort « agréable ; mais servi seul (*sans cet apprêt*), je n'y touche pas. »

Il dit encore :

« Des laitues, des dattes **, des oignons de mer, des raiforts et « des *cactes.* »

On lit en outre ce passage du même poète :

« Un homme parut arriver de la campagne, apportant du fenouil, « des cactes, de l'asphodèle, de la patience, du scolyme *** avec

---

* Il falloit que Casaubon eût perdu la tête, pour faire ici l'exclamation qu'il présente dans son commentaire : et pourquoi ? pour corrompre un passage qu'il n'entend pas. Ce savantasse boursoufflé ignoroit ici l'ellipse de la préposition *syn* ou *hama,* si fréquente dans les auteurs Grecs. Supposons *syn* avant *tois allois ,* et tout sera clair. Voilà tout ce que peut faire le grand Esculape qu'il invoque, comme s'il s'agissoit de faire cesser la peste ; mais voyons d'autres traits de son extrême inadvertance.

** Les Grecs ont désigné cette espèce de *phœnix* ou palmier, par *elatee,* nom de la gaine qui enveloppe les fleurs femelles, se servant du mot *spata* pour l'enveloppe des fleurs mâles. *Élatee* fut par abus le nom du fruit même, ou de la *datte ;* mais Casaubon, qui n'a ouvert ni Théophraste, ni Dioscoride, pour éviter l'erreur, voit ici *le sapin ,* et dit simplement : *on ne sert pas de sapin sur table ;* il faut donc lire *elaion* pour *elatee.* Voilà le savoir du *grandissime Casaubon !* autre trait d'ineptie suivant.

*** *Autostylon :* le texte porte, par la faute des copistes, *otostylon.* C'est, dit Casaubon, une de ces choses nombreuses qui nous sont inconnues chez les anciens ; cela est vrai : mais ils n'ont jamais été assez ineptes pour écrire

« la racine, de l'escarole, de l'atractyle *, de la fougère femelle,
« du pet-d'âne **. »

Philetas de Coos dit:

« L'os du faon sera sonore ***, si l'animal meurt s'étant toujours
« garanti de la piqûre du cacte. »

---

otostylon. Casaubon devoit consulter Pline, liv. 21, ch. 16, et Théophraste, *Hist.* liv. 6, ch. 4, il auroit vu qu'on mangeoit le scolyme, sans excepter la racine *crue* ou *cuite*. Dioscoride dit même qu'on mangeoit toute la plante encore jeune. Racine est ici *stylos, caudex, truncus* ou *stelechos*. Voyez Saumaise, *Solin.* p. 1271. *Autostylon* est un composé semblable à *autoxylon*, tronc d'arbre brut; *autoklados*, tronc avec les branches; *autopyron*, pain fait de bled dont on n'a ôté aucune partie, etc.

* Espèce de chardon: *atractylis vera flore luteo*, J. B.

** Chardon qui fait péter les ânes lorsqu'ils en mangent. Pline, liv. 27, ch. 21. Casaubon demande comment les savans lui prouveront que l'*onoporde* est un chardon, puisque ses interprêtes Grecs disent que ce mot désigne la *pariétaire*? Je réponds, que c'est en corrigeant dans Hesychius, *ixinee* pour *helxinee*; ce que ni Casaubon ni Alberti n'ont aperçu. Les copistes ont défiguré Hesychius, comme ils ont corrompu Pline, l. 21, c. 16, s. 56, où ils ont mis *helxine* pour *ixinee*, dans la version que cet auteur fait d'un passage de Théophraste, liv. 6, ch. 4; mais Pline parle de l'*helxine* ou de la *pariétaire*, liv. 22, ch. 17. Voilà comment on prouve que Casaubon ne consultoit que les notes qu'il copioit au hasard sur l'exemplaire d'Ægius, et n'entendoit rien de ce qu'il écrivoit ici.

*** Je ne dirai pas ici qu'on faisoit des flûtes de ces os; j'en parlerai ailleurs où je rappellerai ce passage au sujet de plusieurs noms d'instrumens que les Grecs ont dus aux Phéniciens, et qui se trouvent les mêmes que plusieurs dont il s'agit aux titres de quelques pseaumes. Bochart, cet homme si profond, et que je ne nomme qu'avec vénération, n'a pas compris ces titres.

Cinara.

Cinara. Sopatre de Paphos, qui vécut du temps d'Alexandre, fils de Philippe, et même jusqu'à Ptolémée II, surnommé Philadelphe, roi d'Égpyte, comme il le dit dans un de ses ouvrages, appelle aussi, comme nous, la même plante *cinara*.

Ptolémée Évergète, un des disciples du grammairien Aristarque, fait ce détail dans le second livre de ses mémoires : « Près de Bérénice est le fleuve Léthon, dans lequel on trouve le poisson appelé *labrax* * ou le loup, la dorade, quantité d'anguilles, même de celles qu'on nomme royales, et moitié plus grandes que celles de Macédoine et du lac Copaïs. Tout le cours de ce fleuve est rempli de poissons de différentes espèces. Il croît là beaucoup de *cinara* (artichauts). Les soldats qui nous accompagnoient en cueillirent, et les mangèrent. Ils nous en apportèrent dont ils avoient ôté les épines...... »

Je sais aussi qu'il y a une île appelée *Cynaros* **, dont Sémus fait mention.

---

* Poisson dont je parlerai dans d'autres notes.

** Ou *Cinara,* une des Sporades. Pline, liv. 4, ch. 12. Stace parle-t-il de cette île lorsqu'il dit, *cynareaque germina?* Plutarque n'y connoissoit qu'un terrain stérile.

Cervelle de Palmier.

Théophraste ajoute ceci, après avoir parlé du palmier :

« C'est ainsi * qu'on multiplie le palmier en semant les dattes ; mais pour en avoir de plant, on coupe la partie supérieure, *dans* laquelle ** est la *moëlle* ou *cervelle*. (*Eukephalos*)...... »

Xénophon dit au second livre de son Anabasis : « Ce fut là que nos soldats mangèrent la première fois de la *cervelle* de palmier. Ils furent presque tous étonnés de la saveur exquise et singulière qu'ils trouvèrent dans ce fruit. Mais cet aliment leur donna de grands maux de tête. Le palmier dont on

---

* Théophraste, *Hist.* liv. 2, ch. 8. Athénée, ou son abréviateur, suppose ce qui a été dit de la première manière de propager le palmier. Théophraste entre ici dans de grands détails sur la propagation de ce végétal, et sur ses différentes espèces. Conférez Pline, liv. 13, ch. 4.

** *Dans* est le texte de Théophraste, quoique notre texte supprime cette préposition : ce ne pourroit être alors que l'ellipse de *para* : mais le sens seroit faux. Pline dit aussi, *dulcis medulla in cacumine*, liv. 13, ch. 4 ; Dioscoride l'a fait aussi sentir dans le mot *encardion* qu'il donne à cette moëlle. Conférez ici les détails de Xénophon, *Anabas.* et les notes de Hutchinson, p. 133-135. Je ne puis qu'indiquer ici.

avoit enlevé la cervelle *, se desséchoit totalement. »

---

* L'espèce de ce palmier n'étoit donc pas celle dont parle Pline, liv. c. sect. ix, et que Théophraste appelle *chamærripees*, liv. c., c'est-à-dire, *rampante*. Ce palmier *nain* ou rampant, que les Italiens appellent *cefaglione* ou *cephalogne*, n'est pas inconnu dans les pays méridionaux de la France : il croît aussi en Espagne. On vend ses feuilles ou palmes, en Italie, vers la fin du carême, pour en orner, le jour des Rameaux, les branches d'oliviers qu'on porte à la procession : elles servent aussi à faire des corbeilles, des nattes, des balais. La moëlle de cet arbre est près de la racine, dans une protubérance qui s'y forme : cette moëlle, renfermée par plusieurs enveloppes membraneuses, se présente aux desserts; on la mange avec du sel et du poivre, pour se garantir des flatuosités qu'elle produiroit. On voit donc, par ce détail, la différence de ce palmier *nain*.

Le palmiste *franc* d'Amérique, ou, comme Ray l'appelle, *palma nobilis Jamaïcensis*, est un arbre qui devient extrêmement haut, et porte à sa cime, comme le dachel, une moëlle blanche très-savoureuse, enveloppée de plusieurs feuilles très-déliées et fort blanches. Les François l'ont appelée *chou de palmiste*, parce qu'ils en mettoient cuire au pot comme d'autres plantes potagères. Il présente aussi, comme le palmier *nain*, une espèce de panache, qui est toujours tourné vers le soleil levant.

Les anciens ont parlé de l'amour du palmier mâle et femelle, comme d'une chose merveilleuse (car ils avoient très-bien remarqué les différens sexes dans plusieurs plantes). Jovianus Pontanus a fait de fort jolis vers latins, à ce sujet, sur deux palmiers d'Italie, dont la femelle n'a produit de fruit que quand l'un et l'autre arbre furent assez élevés pour que la poussière prolifique du mâle pût être portée sur la femelle, à la faveur du vent, quoiqu'elle en fût très-éloignée.

Non uno crevêre solo, distantibus agris,
Nulla loci facies, nec socialis amor.
Permansit sine prole diù, sine fructibus arbor
Utraque, frondosis et sine fruge comis.

Nicandre dit dans ses Géorgiques:

« Ils coupent à l'envi les rejetons des palmiers, et ils en emportent
« la moëlle *, mets délicieux pour des jeunes gens. »

Diphile de Siphne s'explique ainsi à ce sujet: « La *cervelle* du palmier nourrit beaucoup, engraisse; mais elle est pesante sur l'estomac, d'une distribution difficile, cause de la soif, et resserre. »

Quant à nous, mon cher Timocrate, dit Athénée, si nous voulons montrer que nous avons de la cervelle jusqu'à la fin de ce discours, il faut le finir ici.

Ast postquàm patulos fuderunt brachia ramos
Cœpêre et cœlo liberiore frui.
Frondosique apices se conspexêre, virique
Illa sui vultus, conjugis ille suæ
Hausêre, et blandum venis sitientibus ignem,
Optatos fœtus sponte tulêre suâ:
Ornârunt gemmis mirabile dictu,
Implevêre suos melle liquente favos.

Voyez Bod, pag. 103. Il y a nombre d'autres espèces de palmiers. Les curieux consulteront l'*Hortus Malabarensis*, Gumilla, Ray, Margrave, Pison, Comelin, Dapper, Parkins, etc. etc.

* Il s'agiroït ici, non de la moëlle, *in cacumine*, mais de la datte même, comme l'indique le mot *paraphyadas*: ainsi l'abréviateur ou l'auteur présente une équivoque dans le sens du discours. Conférez Dioscoride, liv. 1, 149.

FIN DU LIVRE SECOND.

L'Approbation et le Privilége se trouveront à la fin du dernier volume.

LIVRE TROISIÈME.

EXTRAITS DE L'ABRÉVIATEUR.

CHAP I. Le grammairien Callimaque comparoit un grand livre à un grand mal....

Féves d'Égypte.

Nicandre dit dans ses Géorgiques :

« Semez des féves d'Égypte *, de sorte que vous puissiez, en été,
« tresser des couronnes avec les fleurs; mais lorsque le fruit sera
« mûr, présentez-en à table les *ciboires* à la jeunesse, qui les dé-
« sire depuis long-temps : je préfère cependant les racines que
« j'aurai fait bouillir dans l'eau. »

Nicandre appelle ici *racine*, ce que les Alexandrins nomment *colocasia* **.

---

* Il n'est pas inutile de lire ici Bod sur Théophraste, *Hist.* liv. 4, ch. 10; cependant le lecteur trouvera mieux dans les mémoires de l'*académie* des inscript. t. 3, p. 181 et suiv.; il y verra de très-belles figures, et comment éviter quelques inadvertances de Bod : quant aux couronnes, voyez Athénée, liv. 15, ch. 6; Paschal, liv. 3, ch. 16, où il se trompe.

** Ce mot a donné lieu à une erreur qu'on évitera, en se rappelant que l'on donnoit le nom de *colocasion* à l'*arum* ou pied-de-veau de l'Égypte, plante bulbeuse et fibreuse, que les Romains transplantèrent en Italie. Cet *arum* étoit très-doux en Égypte : toutes les autres espèces ont une saveur

Le même poète dit ailleurs:

« Lorsque * vous aurez ôté l'écorce qui enveloppe les féves, et
« que vous aurez coupé la racine par morceaux, etc.... »

Il y a dans Sicyone un temple dédié à Minerve Colocasienne. Ce qu'on appelle *kiborion* dans la féve d'Égypte, est analogue à un vase qu'on appelle aussi *kiborion* **, ou *ciboire*.

Voici ce que Théophraste dit de la féve d'Égypte, dans son histoire des plantes : « La féve d'Égypte vient dans les marais et les lacs. Sa tige a

---

poignante, lorsqu'elles sont fraîches. Les Grecs ont aussi désigné l'*arum*, en général, par le mot *thymos*, qui signifie *oignon sauvage :* c'est peut-être à ce mot que fait allusion le symbole attribué à Pythagore, et sur lequel j'ai déja cité l'ouvrage érudit de Berni.

* Casaubon, qui n'entend rien à ce qu'il cite, nous renvoie ici à Théophraste, pour le comparer avec ce que dit Stéphanus, ou son abréviateur; mais Casaubon ne voit pas qu'il n'y a aucun sens suivi dans le passage de Stéphanus, au mot *akee;* qu'en outre, l'abréviateur y confond la féve d'Égypte avec le *culcas* ou *arum* de cette contrée-là, et une autre espèce d'*arum* connu sous le nom de *dracontion*, la serpentaire; d'ailleurs il faut lire dans Stéphanus, *heedeian*, charmante (*forme*), car toute plante a sa forme *idia ;* ainsi l'auteur ne diroit rien : on ne peut donc faire ici aucune comparaison avec ce que dit Théophraste, *Hist.* liv. 4, ch. 10. Je lis dans Nicandre, *kyamous lepsas*, avec mon manuscrit. Casaubon s'est attribué la leçon de la collation d'Ægius.

** On a dit aussi *kibootion*, c'est-à-dire, *capsule*, terme propre aux botanistes.

tout au plus quatre * coudées de long, et un doigt d'épais : elle ressemble à un tendre roseau ** sans nœuds. Intérieurement on aperçoit dans toute sa longueur des fibres *** distinguées l'une de l'autre, comme dans le lys. Au haut de cette tige s'élèvent la tête et la fleur, qui sont une fois aussi grandes que celles du pavot. La couleur de cette fleur est d'un rouge chargé : les feuilles y croissent latéralement et grandes. La racine est plus grosse que celle du jonc le plus fort, et présente les mêmes stries que la tige. On la mange bouillie, ou crue, ou rôtie. C'est un aliment pour ceux qui sont voisins des marais. Cette plante croît aussi en Syrie et dans la Cilicie; mais ces contrées ne lui permettent pas de mûrir. Elle se trouve encore aux environs de Torone en Chalcidique, dans un marais médiocre, et elle y mûrit bien : le fruit y arrive aussi à son point. »

---

* *Dix,* selon Strabon; mais cela dépend de la hauteur de l'eau dans laquelle cette tige s'élève.

** Je suis Théophraste, qui écrit *malakoo.*

*** Ce sont comme des *stries,* que Zwinger rend très-bien par *gestreimt,* dans son *Théât. botaniq.* allemand : je traduis ensuite *lys* avec Théophraste. Le texte d'Athénée porte aujourd'hui *keeriois ;* le copiste devoit lire *leiriois:* Daléchamp l'a bien senti.

Diphile de Siphne dit : « La racine de la féve d'Égypte, nommée *colocasion*, va bien à l'estomac; elle est nourrissante, mais passe difficilement par les premières voies, vu son astringence. La meilleure est celle qui est la moins filamenteuse *. Les féves qui viennent des ciboires, sont d'une digestion difficile étant vertes: elles nourrissent alors très-peu, relâchent, et causent des flatuosités; mais sèches, elles sont moins flatueuses......

Il vient aussi des *ciboires*, une fleur propre à faire des couronnes : les Égyptiens l'appellent *lotos* **. Les habitans de Naucrate, dit Athénée, mes concitoyens,

---

* Diphile confond certainement dans ces derniers termes le *culcas* ou *arum* d'Égypte, avec la racine de la féve de cette contrée. Casaubon, qui cite Pline et Martial, n'a pas vu que l'un et l'autre parloient de l'*arum* transplanté en Italie; ce qu'on ne peut dire de la féve.

** Ceci confirme bien ce que dit Mahudel, dans le *mémoire academ.*, cité p. 183; c'est la seconde espèce de *lotus*, distinguée de l'autre par sa couleur incarnat. Ceux de Naucrate le distinguoient du *lotus* à fleur blanche, par le nom de *mélilot*, qu'il ne faut pas non plus confondre avec le *lotus* que Pline appelle *herba*, et qui est le *lotus corniculis recurvis* de Jean Bauhin. Nombre de plantes se nommoient *lotus*, quoique différentes entre elles par la feuille, la tige, la fleur et le fruit, selon Théophraste, *Hist.* liv. 7, chap. 14, sans parler ici du *lotus*, arbrisseau du *Jéréed*, dont parle Athénée, liv. 13, ch. 18. Paschal a parlé des couronnes de *lotus*; mais il confond le *lotus*, arbrisseau, avec celui-là : voyez-le, liv. 3, ch. 13.

la nomment *mélilot*, et les couronnes, *mélilotines*. Ces couronnes répandent une odeur agréable, et qui même rafraîchit beaucoup dans les grandes chaleurs......

Phylarque raconte qu'une de ces féves, qui n'avoient jamais été semées ailleurs qu'en Égypte, ou qui n'avoient pas produit après avoir été semées, poussa par hasard, sous le règne d'Alexandre, fils de Pyrrhus, dans un marais de Thesprotie en Épire, près du fleuve Thyamis. Elle porta du fruit deux ans de suite, et se multiplia. Alexandre y mit des gardes, empêcha d'en cueillir, et même d'approcher de l'endroit : mais bientôt le marais se dessécha; et non-seulement il ne produisit plus aucune de ces plantes, mais il ne reste même pas le moindre signe * qu'il y eût jamais eu d'eau....

Il arriva quelque chose de semblable à Édepse. Outre les eaux ordinaires du lieu, il y avoit paru subitement une source d'eau fraîche, qui fournissoit un ruisseau dans le voisinage de la mer : les malades qui en burent d'abord, en éprouvèrent un grand

* Fanatisme ordinaire à l'ignorance. J'en dis autant de ce que l'auteur rapporte au sujet du sel.

soulagement. Nombre de personnes y vinrent bientôt de très-loin pour en faire usage. Les officiers du roi Antigonus ayant voulu en tirer un revenu, imposèrent une taxe à ceux qui venoient en boire, et dès l'instant le ruisseau se tarit.

Il avoit été permis aux habitans de la Troade d'aller prendre du sel de Tragase, lorsqu'ils le vouloient, *et sans rien payer :* le roi Lysimaque y mit un impôt, et le sel disparut. Ce prince, étonné de l'évènement, déclara l'endroit franc, et le sel revint.

Sikyos.

« . . . . . Femme, tisse le manteau, en mangeant ton potiron *,
« *sikyos.*»

---

* Texte, *troogousa :* participe présent, l'accent sur l'antépénultième : ainsi l'on ne doit pas traduire, *après avoir mangé.* On a donné à ce proverbe un sens injurieux pour les femmes. Je renvoie à Bod, sur Théophraste. Le *potiron, sikyos*, comme il faut l'entendre ici, est un fruit cucurbitacée qui se mange des derniers. C'est donc à cette époque que le poète conseille de songer à faire des habits pour l'hiver. Le sens injurieux qu'a pris Aristote, conviendroit au plus à ces *focariæ,* femmes, ou plutôt concubines des Colons; car entre esclaves il n'y avoit que *contubernium,* non *matrimonium :* voyez Pignorius, *de Servis.* D'un autre côté, c'est un Grec, non un Romain qui parle; les usages étoient-ils les mêmes chez les uns et chez les autres, à l'égard de ces campagnards? Ainsi je m'en tiens au sens de la lettre, et dont il ne faut pas s'écarter.

Matron dit dans ses Parodies :

« Et je vis un potiron, *sikyos*, enfant d'une terre célèbre, gissant
« auparavant parmi des plantes légumineuses : or, il s'étendoit sur
« neuf tables.... »

Lachès écrit :

« Comme un potiron, *sikyos*, s'enfle et grossit dans une terre bien
« humectée. »

Les Athéniens ont toujours fait *sikyos* de trois syllabes, au nominatif; mais Alcée dit *sikys*, comme dans ce passage, où *sikyoon* est un génitif plurier.

« S'il mange des potirons (*sikyoon*). »

Nous disons de même *stachyos*, de *stachys*, épi....

TEXTE D'ATHÉNÉE.

CHAP. II. Phrynicus a dit en diminutif *sikydion*, un petit concombre, dans sa pièce intitulée * *Tragai*. Il a dit de même *raphanidion*, un petit raifort, dans son *Monotrope*, ou homme singulier....

« En envoyant ** des raiforts, quatre concombres.... »

---

* Je laisse aux Casaubon à chercher le titre d'une pièce perdue : mon manuscrit porte *Trajeice*. Nous voici enfin au texte de l'auteur, mais qui porte par-tout des preuves de l'ignorance des copistes.

** Je suppose ici *stelloon* pour *steleoon* de mon manuscrit, afin d'avoir

Théophraste dit qu'il y a trois espèces de concombres (*sikyos*); savoir, 1°. celui de Laconie; 2°. le Scytalias; et 3°. celui de Béotie : que celui de Laconie devient meilleur lorsqu'il est arrosé, et les autres, quand ils ne le sont pas *. Les concombres, ajoute-t-il, sont d'un bien meilleur suc, lorsque l'on en sème la graine après l'avoir fait tremper dans du lait ** ou dans du *mélicrat*. Il dit de même dans ses causes *** des plantes, qu'ils croissent plus vîte si

un sens. Je rends ici *sikyos* par *concombre*, quoiqu'on puisse traduire *potiron*, en latin *pepo* : du reste, je ne puis démêler, dans les dénominations anciennes de ces fruits cucurbitacées, que le *sikys spermatias*, que je crois être la *pastèque*, latin, *anguria*. Le *sikyos pepon* paroît quelquefois désigner le *melon*, mais ce peut être aussi un *vrai concombre*, qui, en Grèce, devient un *vrai melon* ; au défaut de caractères, les opinions sont libres : c'est ce que je crois devoir ajouter à ce que j'ai dit dans une note du livre précédent. Le *melopepon* de Galien est sans doute notre *melon rond*.

* Théoph. *Hist.* liv. 7, ch. 4. Mes manuscrits portent ici *anydrous*, pour *non arrosés*, au lieu de *anydreutous* ; mais Athénée s'astreint rarement à tous les termes des auteurs qu'il cite, à moins que ce ne soient des vers. *Anydrous* est très-fréquent dans les *Septante* ; ainsi je pense que l'auteur écrit dans son dialecte Alexandrin, et qu'il ne faut pas suivre la correction de Casaubon.

** Théoph. *de Causis*, liv. 2, chap. 19, parle en général de toute graine : conférez *Hist.* liv. 7, ch. 13 : par *mélicrat*, entendez ici du miel délayé avec du lait.

*** Ceci est dans l'*Hist.* liv. 7, ch. 1.

on

on laisse macérer la graine dans de l'eau ou dans du lait, avant de la mettre en terre.

Eúthydème, dans son traité des plantes légumineuses, dit qu'il y a une espèce de concombre qu'on appelle *dracontias* * ou *serpentin.*

Démétrius Ixion dit, dans le premier livre de ses Étymologies, que les concombres ont été nommés en grec, *sikyoi*, des mots *seuesthai* et *kyein* **, parce que cette plante croît et se propage promptement.

Héraclide de Tarente appelle le concombre *hedygaion* ***, dans son Banquet. Diphile de Cariste dit que le concombre, mangé en commençant le repas, trouble l'estomac, et cause des rapports comme la rave; mais qu'il est moins malfaisant et moins difficile à digérer, si on le mange en dernier : que d'ailleurs il est modérément diurétique, si on le prend bouilli.

Diphile (de Siphne) dit : « Le concombre étant

---

* *Cucumis anguinus, flexuosus, vel recurvus striatus.* Il ne faut pas le confondre ici avec le *dracontias*, espèce d'*arum*, dont la racine est bonne à manger sèche.

** Je laisse ces misérables étymologies à discuter aux Casaubon. *Kyein*, dans son vrai sens, signifie *fermenter avec intumescence* : delà, ce terme appliqué aux *femelles pleines.*

*** Le plaisir de la terre, ou qui se plaît sur terre : renvoyons encore cela à Casaubon.

rafraîchissant, digère difficilement, et ne gagne qu'avec peine la voie des intestins : en outre il cause des frissonnemens, engendre de la bile *, et est contraire aux plaisirs de l'amour. Les concombres ** augmentent de volume dans les jardins, aux pleines lunes, et cette augmentation y est aussi sensible que dans les oursins.

Figues.

Non, dit Magnus, je ne le céderai à personne, lorsqu'il s'agira de parler de figues : dussé-je être branché ; car j'aime singulièrement ce fruit. Je vais donc vous dire tout ce qui me viendra sur ce sujet. Messieurs, c'est la figue qui a introduit parmi les hommes une manière de vivre moins grossière : ce qui est prouvé par le lieu de l'Attique qu'on appelle *figuier sacré* ***, parce que ce fut là qu'on trouva la

---

* Texte, *cholee :* entendez mieux le terme d'une saburre phlegmatique et acrimonieuse.

** Préjugé peu digne d'attention, de même que celui qui faisoit les coquillages plus pleins dans certaines phases de la lune.

*** C'est un fait sur lequel il n'y a pas plus de doute aujourd'hui qu'anciennement, quoiqu'en dise Casaubon : voyez Meursius, *Attic. lect.* p. 274, *in*-4°. Casaubon n'avoit donc jamais lu Philostrate ?

première fois cet arbre : on en nomma le fruit *hégétérie* (ou qui devance), parce que c'est le premier des alimens qu'on s'est ensuite procurés par la culture. Il y a diverses espèces de figues. La première est la figue Attique, dont Antiphane fait mention dans ses *Homonymes* *. Voici ce qu'il dit en faisant l'éloge de l'Attique.

« Hipponicus, quelles choses ne croissent pas dans ce pays! et
« combien ne l'emportent-elles pas sur ce que produit toute la terre!
« du miel, des pains, des figues : oui, certes, des figues en
« abondance. »

Istrus, dans ses *Attiques*, dit qu'il n'étoit pas permis d'exporter de l'Attique les figues sèches; afin que les habitans en eussent seuls la jouissance. Mais plusieurs en faisant sortir secrètement, ceux qui les dénonçoient à la justice, furent alors appelés, pour la première fois, *sycophantes*.

Alexis dit dans sa pièce intitulée *le Poète :*

« Le nom de sycophante a été donné bien injustement à de mé-
« chans hommes. Il falloit que ce mot *sykee* (figue), joint comme
« épithète, fût lié avec celui de tout homme intègre et honnête,
« afin d'en désigner le caractère; mais ce mot, expression *de la*
« *douceur et du plaisir*, joint à ce qu'il y a de plus dépravé, me
« confond; et je ne vois pas pourquoi il en est ainsi. »

---

* Ou *qui ont un même nom.*

CHAP. III. Philomnestus dit, dans son ouvrage concernant les Sminthiens de Rhodes, que le mot *sycophante* est venu de ce que les amendes et les impôts, se payant autrefois en figues, vin, huile, ce qui fournissoit aux dépenses de l'Etat, ceux qui les percevoient, et qui les exposoient * aux yeux du public, furent appelés *sycophantes*, c'est-à-dire, ceux qui présentoient les figues.

Quant aux figues de Laconie, Aristophane en fait mention dans ses *Laboureurs* :

« Je plante des figuiers de toute espèce, excepté celui de Laconie;
« car ce figuier a quelque chose qui tient de l'inimitié ** et de la
« tyrannie; et certes il ne resteroit pas comme un nain, s'il n'étoit
« si ennemi de l'état populaire. »

Or, Aristophane le dit petit, parce qu'en effet cet arbre est bas.

---

* Texte, *eisphainontas*, comme dans les manuscrits : cette étymologie est digne d'un Grec ; mais je lis d'abord *ekprattontas*, et ensuite *eispherontas*, comme l'indique le mot précédent *eisphora* ; c'est-à-dire, ceux qui *percevoient* ces impôts, et les *rendoient dans* les magasins publics. Tel est le vrai sens qu'il faut prendre ici : d'ailleurs le mot *sycophante* vient de *sykee*, et de *phas*, génitif *phantos*, du verbe *pheemi*, je dis, je manifeste ; car *pheemi* a pour racine *phaoo* : l'étymologie est donc fausse dans tous les lexiques.

** Trait de haine contre les Lacédémoniens, dont Athènes n'avoit que trop à se plaindre.

Alexis rappelle les figues de Phrygie dans son *Olynthien :*

« Un manger divin, et bien fait pour la mère des dieux, est la figue « sèche, invention de la Phrygienne * . . . figue ! »

Plusieurs poètes comiques ont aussi fait mention des figues phibalées. Phérécrate, entr'autres, dit dans ses Crapatalles :

« Malheureux ! aies la fièvre sans t'inquiéter de rien ; mange, en « été, des figues *phibalées* ** ; et quand tu seras bien gavé, fait « la méridienne ; après quoi, agite-toi *** dans la douleur ; brûle, « crie. »

---

* Cybèle, dont le culte étoit si célèbre en Phrygie : les Germains l'adoroient sous le nom de *Herta*, aujourd'hui *Erde*, la Terre, et lavoient sa statue, comme on le faisoit en Italie dans l'Almon. Voyez la forme de cette statue dans plusieurs médailles de Spanheim : *Cæsar. Julian.* Ce passage est un plat badinage.

** Nom d'un lieu de l'Attique. Ce mot peut désigner aussi une espèce de figue, que l'on faisoit sécher pour en avoir des *ischades*, ou figues sèches. Galien cite ce mot des écrits d'Hippocrate. J'ai assez bien lu Hippocrate, pour dire qu'il n'y est plus. Je trouve les figues sèches indiquées par *xeera syka*, p. 360, *lin.* 37, liv. 2 ; *diæt.* : du reste voyez Bod, p. 382, col. 2 ; p. 387. Ce mot peut être ici une plaisanterie.

*** Texte, *sphakelize* : je suis le sens vulgaire ; mais ailleurs ce mot peut s'entendre d'une violente douleur de tête, causée par un amas de pituite muqueuse qui comprime le cerveau, cause des spasmes, et même la mort en peu de jours, ou *subite*, près de l'hiver. Hippocrate appelle cet accident

Téléclide dit dans ses Amphictyons :

« Qu'ils sont beaux ! qu'ils sont *phibalées !* »

On a aussi donné l'épithète de phibalées aux baies de myrthe, comme Antiphane, dans ses *Crétois*.

« Je veux d'abord sur la table des baies de myrthe, que je mâcherai
« à mon aise, lorsqu'il s'agira de tenir conseil, et je les veux *phi-*
« *balées*, des plus belles, et telles que si l'on vouloit les mettre
« à une couronne. »

Épigène fait mention des figues Chélidoniennes* dans son Branchias :

« Vient peu après un petit plat rempli de figues Chélidoniennes
« un peu fermes. »

Androtion, ou Philippe, ou Hégémon, dans ses Géorgiques, rappelle ces différentes espèces de figues :

« Il faut planter dans la campagne les Chélidoniennes, les figues
« sauvages, les Leucérines, les Phibalées : quant aux Oporobasi-
« lides **, plantez-en par-tout; mais chaque espèce a son avantage,

---

sphakelos : on ne doit pas l'entendre ici de *gangrène*, comme je l'ai montré dans les notes de mon édition grecque des *Aphorismes*. Quant au mot *brûle*, Hippocrate le dit aussi concernant l'effet *des figues sèches*, p. 360.

* Ce sont nos *bourjassotes ;* elles ont l'écorce ferme, et veulent beaucoup de chaleur.

** Ce sont nos *grosses blanches*, mûres vers la fin d'août : ce fruit est délicieux.

« ou réussit plus ou moins bien : en général, les colures *, les
« Phorynies, les Diphores, les Mégariennes, celles de Laconie réus-
« sissent bien, si elles ont de l'eau. »

Lyncée parle, dans ses lettres, des figues de Rhodes, en comparant ce qu'il y a de meilleur dans l'Attique, avec les produits de cette île. Il s'exprime ainsi :

« Les figues sauvages de Rhodes me semblent le
« disputer à celles qu'on appelle dans l'Attique
« figues de Lacédémone, avec autant de supériorité
« que les mûres le disputent aux figues pour la dé-
« licatesse : or, j'en ai fait servir en commençant le
« repas, non au dessert, lorsque le goût étoit déja
« émoussé par la satiété, mais lorsque l'appétit des
« convives étoit dans toute sa force, et qu'on n'avoit
« touché de rien. Si Lyncée avoit goûté, comme
« moi, de ces *callistrouthes* **, dans la belle ville

---

* Je ne trouve le sens de ce mot nulle part : je crois que, selon le sens du mot, c'est notre *verte brune, fructu acuminato, atro-viridi, intùs rubente,* selon les Botanistes : quant aux *phorynies,* lisez *phorminies,* et entendez ce mot d'une espèce de figue sèche qu'on mettoit en cabas. Voyez Hesychius, au mot *perischadon*. Les *diphores* sont celles dont on fait deux récoltes dans une même année : rien de si ordinaire en Calabre et dans les pays chauds.

** C'est la figue *servantine,* ou *cordelière,* précoce, rouge en dedans.

« de Rome, sans doute il auroit la vue bien plus « perçante que celui qui portoit * le même nom, « tant ces figues l'emportent sur celles de toute la « terre ! »

On nomme encore avec éloge différentes espèces de figues des environs de Rome : celles qu'on appelle Liviennes, celles de Chio, de Chalcide, d'Afrique, dont Hérodote de Lycie fait mention dans son traité des figues. Parménon de Byzance parle des figues de Caune, ville d'Éolie, dans ses Iambes, et les dit excellentes.

« Je suis venu de loin, par mer, sans amener une cargaison de « figues de Caune. »

Que les figues de Caune **, ville de Carie, soient fort estimées, c'est ce que tout le monde sait.

Héracléon d'Éphèse et Nicandre de Thyatire, font mention de figues *toxalies* ***, et rapportent à ce sujet le

* Entendez ici Lyncée, fils d'Apharée, un des Argonautes. V. les poèmes d'Apollonius, Val. Flaccus, Orphée *Argonautic.* Pline, liv. 2, chap. 17; Tzetze, etc.

** *Caune :* voyez Bod, sur ces figues, p. 386. Théophr.

*** On entend, par ce mot, *vénéneuses :* je suis l'opinion avec répugnance, faute d'être plus éclairé. Ce mot a-t-il vraiment du rapport avec le *toxicum*, poison terrible, dont ont parlé Dioscoride, liv. 6, chap. 20; Scribonius Largus, *Édit. Argentor.* 1786, p. 107; Eutechnius, *Metaphr.*

le passage suivant, pris d'un drame d'Apollodore de Caryste, intitulé, *la Fripière à doter :*

« D'ailleurs, le méchant vin qu'il y avoit étoit fort aigre, au point
« même que j'en ai rougi de honte : quant aux autres cantons, il y
« vient des figues toxalies; mais mon terrain est planté en vignes. »

Archiloque parle des figues de Paros : or, il y a dans cette île d'excellentes figues, que les habitans appellent *hœmonies* *, et qui sont les mêmes que celles de Lydie : elles ont eu ce nom à cause de leur couleur rouge. Voici le passage d'Archiloque :

« Laisse-là Paros et ses figues, de même que cette vie de marin. »

Or, ces figues sont, à l'égard de celles qui viennent en tout autre endroit, ce qu'est la chair de sanglier à l'égard de toutes celles des cochons domestiques.

Le *leucerine* est ** une espèce de figuier, et peut-

Nicandri, p. 354, etc.; mais on ignore la nature de ce poison : Gorrée, sur Nicandre, en convient aussi. Quant à ces figues, seroient-elles de la nature de celles qu'on connoît à Sumatra, sous le nom de *ficus toxicaria*, fruit rond, velu, feuilles en forme de cœur, ovales, dentelées, cotonneuses en dessous ?

* C'est notre *negrone*, d'un rouge terne tirant sur le brun en dehors, et d'un rouge vif en dedans.

** C'est le nom de notre grosse jaune, *fructu albo intùs rubente :* fruit excellent dont parle Columelle.

Albaque quæ flavæ servat cognomina ceræ.

être celui qui porte des figues blanches. Hermippus en parle ainsi dans ses Iambes :

« On présenta séparément des figues *leucérines.* »

Mais Euripide nomme les *figuiers sauvages* dans son *Sciron :*

« Ou de l'attacher à des branches de figuier sauvage. »

Épicharme dit dans le *Sphinx* :

« Ils ne sont nullement semblables aux figuiers sauvages. »

Sophocle a pris figurément le nom de l'arbre pour le fruit, dans ses noces d'Hélène ; il dit :

« Tu n'es qu'un figuier sauvage, non mûr, qui ne vaut rien à man-
« ger, et tu traites les autres de figuiers sauvages ! »

Il a dit figuier sauvage non mûr, pour figue sauvage non mûre.

CHAP. IV. Alexis dit dans sa pièce intitulée *le Chaudron :*

« Mais que dirons-nous ensuite de ces gens qui vendent toujours
« leurs figues dans des corbeilles, ayant bien soin de mettre au fond
« celles qui sont dures ou gâtées, et les belles et bien mûres par
« dessus ? Enfin, celui qui paie en donne le prix pour les avoir telles,
« tandis que le vendeur empoche son argent, jure qu'il a vendu
« des figues, et n'a livré que de mauvaises *figues sauvages.* »

Observez que l'arbre, ou figuier sauvage, qui produit

ces figues, s'appelle, au masculin, *erinòs*, comme on le voit dans le *Troïle* de Strattis :

« Tu as donc aperçu un figuier sauvage (*erinon*) près d'elle ? »

On lit aussi dans Homère :

« Il y a là un grand figuier sauvage, *erineos*, garni d'un feuillage
« épais. »

Amerias dit qu'on appelle *erinakes* les *olynthes* *. Hermonax, dans ses mots Crétois, rapporte certaines espèces de figues qui s'appellent *hamadées* ** et *nicylées*. Philémon dit, dans son Lexique Attique, qu'il y a des figues qu'on nomme *royales*, et que c'est de celles-ci que les figues sèches

---

* Je conserve ce mot obscur que les grammairiens Grecs n'ont pu expliquer. Il signifie chez eux, 1°. une figue sauvage ; 2°. une figue sative non mûre ; 3°. une figue sauvage mâle, qui féconde la figue sative dans la caprification, sur laquelle on peut voir les détails de Théophraste, Pline, et sur-tout ceux de M. l'Abbé Rosier, *Diction. Agricult.* ; 4°. une figue-fleur ou de la première pousse, figue printanière ; 5°. une figue sauvage, qui cependant mûrit assez pour être mangeable, si la saison est avantageuse. Je ne puis qu'indiquer ici Bod sur Théophraste, p. 166, 144 ; et les détails de Théophraste, *de Causis*, liv. 5, ch. 1. Il est essentiel de lire les auteurs cités, pour entendre les passages des anciens. — Quant au mot *erinakes*, il faut lire *erinades* avec les manuscrits, c'est-à-dire, qu'*erinade* et *olynthe* sont synonymes.

** *Hamadées*, *nicylées*, et autres, sont des dénominations de figues inconnues de nos jours. Ce fruit, disoit Théophraste, est des plus variés.

appelées *basilides*, ont pris leur nom : il ajoute que les figues bien mûres se nomment *kolytra*. *

(Seleucus rapporte dans ses Gloses, qu'il y a une espèce de pivoine **, dont la graine est semblable à

---

* D'autres écrivent *kolythra*, ou *kolyphra*; mots vagues aujourd'hui.

** L'auteur indique tout au plus ici quelque analogie entre les graines de cette espèce de pivoine et celles de la figue ; mais je crois que le texte de Seleucus étoit déja altéré du temps d'Athénée, et qu'il faut lire ici *sidee teen morph.*, etc. La pivoine femelle a la fleur rouge, présente une espèce de rose très-agréable, à laquelle succèdent plusieurs capsules renfermant des graines rouges, mais qui noircissent avec le temps, et ont une saveur douceâtre : on aperçoit alors quelque analogie entre l'apparence de la pivoine et celle du grenadier. Quoique l'auteur ne donne aucun caractère qui puisse déterminer l'espèce dont il s'agit, je crois ma correction d'autant mieux fondée, que la pivoine se nomme en grec, *grenadier doux*, *glyky-sidee*. Théophr. *Hist.* liv. 9, ch: 9.

Les inepties de Casaubon me forcent d'être prolixe ici, sur un sujet peu important. L'expérience de tous les temps, a prouvé aux médecins que la fleur de cette plante est très-calmante, bonne dans tous les cas de maux de tête, de coliques venteuses, de vapeurs, et même quelquefois utile pour l'épilepsie. La racine provoque les règles, pousse les lochies : la graine produit un effet contraire dans ces deux derniers cas. D'après cet exposé, il ne s'agit plus d'examiner ce que dit l'auteur, mais ce qu'il a dû dire. Or, Casaubon, qui n'a consulté que sa tête, et non Dioscoride, ni aucun autre, raisonne ici comme un aveugle des couleurs : il perd aussi de vue le sens que peut avoir quelquefois le mot *phylattesthai*, c'est-à-dire, *avoir soin de faire une chose*. On voit alors la raison pour laquelle l'auteur a pu dire que les femmes ont soin d'en mettre dans leurs alimens, parce qu'elle est bonne pour les égaremens d'esprit, ou mieux pour les *vapeurs*, *mataïsmous*, en supposant *pros*, avec Ægius, que Casaubon devoit nommer. Je laisse donc à

celle de la figue; que les femmes se gardent bien d'en manger, parce que cela leur trouble la tête; comme Platon le Comique le dit dans son Cléophon). Selon Pamphile, les figues d'hiver se nommoient *codonées* *, en Achaïe ; et il dit que le grammairien Aristophane le rapporte dans son Glossaire Laconique. Hermippe fait mention de figues *coracées* ou de *corbeaux* **, dans ses *Soldats*, en ces termes :

« Ou des phibulées sur-tout, ou des *coracées*. »

Théophraste dit dans son second livre de l'histoire des plantes, qu'il y a une espèce de figue que l'on appelle *charitios* *** *arateios*. Il rapporte aussi,

---

Casaubon les *pets* qu'il trouve dans ce passage. Platon le Comique railloit les femmes sur leurs vapeurs ; il ne faut pas en douter : ainsi l'on devroit quitter le sens de ma version, où je me suis astreint au texte. Pline et Seleucus sont donc d'accord entre eux. Hesychius le sera aussi en parlant en général d'un *dérangement* de femmes, c'est-à-dire, des vapeurs auxquelles leur matrice les rend fort sujettes. Si on lit même chez lui, *atopeema gynaikeioon*, dérangement *de règles*, pour *gynaikoon*, on le trouvera d'accord avec Dioscoride. Que devient donc le fatras de Casaubon ?

* C'est notre *figue-poire* : il lui faut beaucoup de chaleur.

** Nous connoissons des figues noires, que l'on nomme encore en Italie, *fico corbo*. Voyez Bod, p. 387.

*** Ceci n'est plus dans Théophraste, comme l'observent Daléchamp et

dans le troisième livre *, qu'il croît aux environs du mont Ida en Troade, une espèce de figuier en forme d'arbrisseau, qui a la feuille semblable à celle du tilleul, et porte des figues rouges de la grosseur d'une olive, un peu plus rondes, mais dont le goût tient de celui de la nèfle.

Voici ce que le même Théophraste écrit dans son quatrième livre de l'histoire des Plantes, au sujet de ce qu'on appelle figue ** de Chypre en Crète.

Le figuier, qu'on nomme figuier de Chypre en Crète, porte son fruit sur la tige même de l'arbre, et sur les plus fortes branches; il pousse une espèce de bourgeon sans feuilles, et petit, qui a l'apparence d'une petite racine: au bout paroît le fruit. Le tronc de l'arbre est grand, et assez semblable au peuplier

---

Bod. Cette figue, selon Pline, liv. 15, ch. 18, étoit blanche et très-large, ayant la queue courte.

* *Hist.* liv. 3, ch. 17: conférez Pline, *Hard.*, liv. 15, ch. 18; Bod, p. 257. J'avoue que je ne trouve que des conjectures sur cet arbrisseau ou *cerisier nain*, qu'on a cru analogue à celui des Alpes; *fructu gemino et rubro*: espèce de *periclymenum*. V. J. et C. Bauh.: c'est ici, je pense, le *mespilus folio rotundiori fructu nigro et subdulcis* de Tournefort, et l'*amalanchier* de Provence. Voyez Dale, *Pharmacol. supplém.*, p. 289.

** Liv. 4, ch. 2: conférez Bod, p. 292; Pline, liv. 13, ch. 17. Lisez dans notre texte, *pros hoo*, pour *prosoo*.

blanc ; mais sa feuille tient de celle de l'orme. Il porte quatre fois du fruit par an,* c'est-à-dire, autant qu'il y a de pousses de bourgeons. Le fruit est d'une douceur analogue à celle de la figue. Intérieurement il ressemble à la figue sauvage, et est de la grosseur d'une prune de damas.

Théophraste fait aussi mention des figues *prodromes* ou précoces, dans le troisième livre ** des causes des plantes. Lorsque l'air est doux, humide et chaud, il sollicite la germination du figuier : delà les figues précoces. Il suit sa narration, et ajoute : « Il y a des figuiers, tels que le laconique, le blanc ombiliqué (ou *leucomphalie*), et plusieurs autres qui portent aussi des figues précoces, d'autres qui n'en portent point. »

Seleucus dit dans ses Gloses, qu'on appelle *protérique* certaine espèce de figuier qui donne son fruit avant les autres. Quant au figuier *diphore*, ou qui porte deux fois par an, Aristophane en fait mention dans ses *Concionatrices*.

« Vous, pendant ce temps-là ***, prenant des feuilles de figuier
« *diphore*. »

---

* Conférez Dioscoride, liv. 1, ch. 183; Bod sur Théophr. p. 291-2.

** Lisez *dans le livre* 5, ch. 1.

*** Je lis *teoos*, comme dans Aristophane, p. 745, non *g'hoos*, comme le texte de Casaubon.

Antiphane dit dans ses *Scléries :*

« Il est en-bas, près de ce figuier *diphore.*

Théopompe rapporte, au 54e livre de ses histoires, que dans la Bisaltie, à Amphipolis, et dans la Crestonie, sous le règne de Philippe, les figuiers portèrent leurs figues au milieu du printemps, les vignes leurs raisins, les oliviers des olives, dans le temps juste de la fleuraison, et que tout réussit parfaitement à Philippe.

Théophraste * dit, au second livre des plantes, que le figuier sauvage porte deux fois par an : d'autres disent trois fois, comme dans l'isle de Cée. Selon le même, si l'on plante un figuier ** dans un oignon marin ou *squille*, il croît plus vîte, et n'est pas piqué par le ver : en général même, tout ce qu'on plante dans la squille prend un plus prompt accroissement,

* Athénée cite ici de mémoire. Théophraste dit que le figuier sauvage pousse quelquefois des olyntes à différens temps, quoiqu'en général elles paroissent à des saisons fixes, comme le fruit du figuier *diphore.* C'est ce que Théophraste a dit en plusieurs endroits; mais Athénée a eu tort de citer un liv. II.

** Le texte de Théophraste est formel, *Hist.* liv. 2, ch. 7. C'est se tromper avec D. Heinsius, que de traduire *auprès d'un,* etc. Casaubon s'arrête ici à une misère, et passe l'essentiel. Conférez Bod, p. 88; Pline, liv. 17, c. 11.

accroissement, et la végétation en est plus vigoureuse.

Théophraste remarque encore dans le second livre des causes * des plantes, que le figuier de l'Inde, si remarquable par sa grandeur, n'a qu'un petit fruit, et n'en porte que très-peu, comme si toute sa sève étoit absorbée par la végétation de la plante. Selon le même philosophe, au second livre de l'histoire des plantes, il y a dans la Grèce proprement dite, aux environs de la Cilicie, et en Chypre, une autre espèce de figuier olynthophore **. Quant à la vraie figue, il la porte au-dessous de la feuille, et l'olynthe se trouve dans l'aisselle, mais l'une et l'autre sont sur la branche de l'année, non sur une nouvelle. Il a son fruit (*l'olynthe*) mûr avant les figues, ce qui n'arrive pas à celui des nôtres : d'ailleurs, ce fruit est beaucoup

* Théophraste, *de Causis*, liv. 2, chap. 15. Je ne puis indiquer sur les figuiers des deux Indes, rien de mieux que les détails de M. Rozier. *Dict. Agricult.*

** Ou *qui porte des olynthes*, ou des fruits, que Théophraste ne regardoit pas comme des figues proprement dites, cependant bonnes à manger. Je lis ensuite *pro toon de toon sykoon touto peponate, kai glykyn karpon*, etc. *hoosper to toon par'heemin.* La leçon *to toon* est du manuscrit A; mais j'oublie de dire que je lis auparavant *alla d'holoos*, pour *hai d'holoos*, etc.; *hai* ne peut rester ici. Casaubon a rapporté la correction que Gesner faisoit à ce passage; mais ils n'en ont pas tout vu le vice.

plus gros que les figues, et le temps de sa maturité ne tarde pas après la pousse.

CHAP. V. Je sais en outre les noms de plusieurs autres espèces de figues : telles sont les *basilées* ou royales, les *sycobasilées* *, les *cirrhocœladies*, les *hyladies*, les *sarkelaphies*, les *lapyries*, les *picrides*, les *draconties*, les *leucophées*, les *melanophées*, les *crènées*, les *mylaïces*, les *ascalonies*.

CHAP. V. Tryphon, parlant de la dénomination de l'arbre appelé *Sykee*, au second livre de son histoire des plantes, rapporte le fait suivant, d'après les Géorgiques de Dorion.

« *Sykeas* **, un des Titans, poursuivi par Jupiter, fut reçu dans la terre, sa mère, qui produisit, pour alimenter son fils, un arbre de ce nom ; et c'est de lui que *Sykea*, ville de Cilicie, a été ainsi nommée. »

Mais Pherenicus, Poëte épique, originaire d'Héraclée, dit que ce mot *Sykee* vient de la fille d'Oxyle ;

---

* Ces dénominations doivent d'autant moins nous intéresser, qu'elles n'étoient plus d'usage du temps d'Athénée, et qu'il n'en explique pas le vrai sens. Le lecteur les comprendra facilement avec un lexique.

** Trait de mythologie obscur, et que je ne vois pas ailleurs : peu nous importe.

qu'Oxyle, fils d'Orius, ayant connu sa sœur Amadryade, en eut *Karye* *, *Balane*, *Kranée*, *Oxye*, *Ægire*, *Ptélée*, *Ampele*, *Sykee*, que l'on appelle les Amadryades, et dont certains arbres prirent les noms: que c'est pour cette raison que le Poëte Hipponax a dit:

« La *Sykee* noire (*figuier noir*), sœur d'*Ampèle* (*de la vigne*). »

Sosibirus de Laconie, montrant que le figuier fut trouvé par Bacchus, ajoute que c'est pour cette raison que les Lacédémoniens honorent Bacchus sous la dénomination de *Sykite*. Mais Andriscus, et même Agasthène, rapportent que les Naxiens appellent Bacchus *Milichius*, parce qu'il leur a fait connoître le figuier. Que ** c'est pour cette raison que la tête de Bacchus, honoré chez eux sous le nom de *Milichius*, est de figuier, qu'ils appellent *Milicha*; au lieu que celle de ce Dieu, honoré sous le nom de *Dionyse*, est de vigne.

Hérodote de Lycie fait voir, avec beaucoup de

* Tous noms d'arbres ou de végétaux; noyer, châtaignier, cornouiller, érable, peuplier, orme, vigne, figuier.

** Gualter a jeté du jour sur ce passage, dans ses remarques sur les *Inscriptions* de Sicile, p. 114-122, t. v. *Thesaur. Hist. Sicul.* Burmann.

détails, dans son traité sur *les figues*, que de tous les fruits des arbres, les figues sont les plus utiles aux hommes : il dit même que les enfans nouvellement nés deviennent forts, lorsqu'on les alimente avec du suc de figues *.

Phérécrates, auteur de la pièce des Perses, dit :

« Si, les uns ou les autres, nous apercevons enfin une figue nouvelle
« bien mûre, *nous en frottons* tout le contour des yeux de nos
« enfans. »

Sans doute, parce que les figues sont un excellent remède.

L'admirable et coulant Hérodote fait bien sentir, dans le premier livre de ** ses histoires, que les figues sont une excellente chose, lorsqu'il s'exprime ainsi : -Roi, tu te prépares à une expédition contre des hommes qui n'ont qu'une chaussure de peau, et ne

---

* Je ne serois pas de cet avis sans réserve. Le suc muqueux de la figue embarrasse les extrémités des vaisseaux lymphatiques qui aboutissent à la peau, s'y arrête, contracte de l'acrimoine, et cause des pustules, en général des affections psoriques très-opiniâtres. Théophraste avoit bien vu que le principe *mucoso-douceâtre* des végétaux (on peut ajouter des animaux) est ce qui les fait tendre à la putréfaction : *de Causis*, liv. 4, ch. 2. On a déja vu que la sueur devenoit fétide par l'usage fréquent des figues.

** Je garderai toujours le pluriel, lorsque le texte le présentera, quoiqu'en dise Casaubon.

portent de vêtemens que de peau. Ils ne se repaissent pas comme ils veulent, mais de ce qu'ils trouvent, habitant des contrées fort dures. De vin, ils n'en usent assurément pas; l'eau fait toute leur boisson : ils n'ont pas de figues à manger, ni même aucune autre chose délicate.

Polybe dit, au douzième livre de ses histoires, que Philippe, père de Persée, manquant de vivres, lorsqu'il faisoit des excursions dans l'Asie, reçut des Magnésiens, qui n'avoient pas de bled, des figues pour nourrir son armée. Ayant pris Myonte, il donna cette place et son territoire aux Magnésiens, en récompense de ces figues.

Ananius *, Poëte iambique a dit :

« Que quelqu'un enferme beaucoup d'or dans une maison et un
« peu de figues, avec deux ou trois hommes, il saura combien les
« figues sont préférables à l'or. »

Après ce long discours que Magnus fit sur les figues, Daphnus, le médecin, parla ainsi :

Philothime dit, dans son troisième livre des alimens, que les fruits mols, comme les figues, diffèrent beaucoup entre eux, tant par l'espèce et le temps où ils

---

* Cet Ananius est encore cité liv. 7 de notre auteur : il ne paroît pas dans le reste de l'ouvrage.

mûrissent, que par leurs qualités. Cependant on peut dire qu'en général, ceux qui ont un suc liquide et bien mûr, sur-tout les figues, se dissolvent promptement, et digèrent mieux que tous les autres fruits, sans même troubler la digestion des autres alimens. Les figues ont, comme les autres fruits d'un suc fluide, une qualité muqueuse, douceâtre, un principe salin: elles provoquent les selles, les rendent plus copieuses, fluides, mais sans causer de douleur. Dévorées * avec du sel, elles fournissent un suc muriatique et âcre, qui cependant se délaie promptement avec les autres humeurs. Voilà ** pourquoi, peu de temps après en avoir avalé une grande quantité, nous nous trouvons fort à l'aise. Or, ceci n'arriveroit pas, si les figues restoient sur l'estomac, au lieu de fondre promptement. Ce fruit digère mieux que tous les autres : en effet, nous ne nous

---

* Texte, *entassées l'une sur l'autre :* je lis *epipiloomena,* mot qui rend bien l'idée de *katapinomen tacheoos ;* ce mot me mène à un passage cité dans les excellentes notes de M. Belin de Ballu, éditeur d'Oppien, p. 258 : je préfère dans ce passage du *kynosophion ,* le mot *sympepileemenoi ,* à *sympeplegmenoi ,* qui présente une idée bien moins avantageuse. Tout homme qui sent sera de mon avis.

** Je garde *dioti ,* malgré le rêve de Casaubon : je laisse de côté son verbiage inepte sur *ogkos ;* il n'a sans doute pas compris Ægius , lorsqu'il le copioit : passons.

trouvons pas incommodés d'en manger beaucoup plus que de tout autre : d'ailleurs, si après avoir commencé par manger des figues, nous prenons même quantité de nos alimens ordinaires, nous n'en éprouvons aucun trouble. Il est donc clair que si nous digérons les uns et les autres, les figues digèrent mieux, et n'empêchent pas la coction des autres alimens.

Les figues ont les qualités que je leur ai attribuées ci-devant : en effet, leur principe muqueux et salin n'est-il pas gluant sur les mains, ne les déterge-t-il pas ? Quant à la saveur douce, il suffit de les porter à la bouche pour en juger. Il ne faut pas sans doute que je m'arrête à prouver la vérité de ce que j'ai dit, au sujet des selles plus copieuses, plus promptes, plus fluides qu'elles sollicitent sans tranchées, et même sans douleur.

Si les figues ne paroissent pas beaucoup changées dans les selles, ce n'est pas qu'elles digèrent difficilement, mais parce que nous les avalons avidement et sans mâcher. Or, c'est ce qui les fait sortir promptement.

CHAP. VI. J'ai dit que les figues avoient un principe salin*: en effet, on a vu qu'il étoit nitreux ; mais on le

* *Acido-saccarin*, et muqueux.

rend encore plus salin et pénétrant par les accessoires. En effet, le sel fournit la qualité muriatique, le vinaigre et le thym y ajoutent de l'âcreté *.

Héraclide de Tarente demande, dans son festin, s'il faut boire de l'eau chaude ou de l'eau froide après avoir mangé des figues. Ceux, dit-il, qui veulent que l'on boive de l'eau chaude par-dessus les figues, le font en ** considérant qu'elle nettoie promptement les mains; qu'ainsi il est probable que les figues ne sont pas long-temps à se dissoudre dans l'estomac, moyennant l'eau chaude. D'ailleurs, l'eau chaude divise le parenchyme des figues qu'on a sous les yeux, et le réduit en des parties très-tenues; l'eau froide, au contraire, resserre. Ceux qui conseillent l'eau froide, disent que cette boisson froide que l'on prend alors, entraîne, par son propre *** poids, les choses qui restent sur l'estomac. Or, disent-ils, les figues ne sont pas favorables à l'estomac, car elles y causent même une chaleur brûlante, et en relâchent le ton. C'est

* Voyez les idées exactes de M. Adanson, sur les saveurs. *Famill.* des Pl. t. 1, p. CCLX, et depuis CCXXXVI.

** Je lis *prosoroontas*.

*** Mauvais raisonnement.

aussi pour cette raison que quelques-uns prennent aussi-tôt du vin pur par-dessus: ce qui bientôt les précipite, avec tout ce qu'il y a d'ailleurs dans l'estomac. C'est * pourquoi il faut boire beaucoup, et très-souvent après avoir pris des figues, afin qu'elles ne s'arrêtent pas dans l'estomac, ou mieux pour leur faire gagner la voie des intestins.

D'autres disent qu'il ne faut pas manger des figues à midi, parce qu'alors elles peuvent rendre malade, comme l'a dit Phérécrates, dans ses *Krapatalles.* Aristophane dit aussi dans son *Proagon :*

« L'ayant un jour vu malade pendant l'été, il mangea des figues
« à midi, afin d'être aussi malade. »

Eubule fait dire à une femme, dans son *Sphingocarion :*

« Oui, par Jupiter ! car, mon cher, j'étois malade pour avoir
« mangé des figues à midi. »

Nicophon parle ainsi dans ses *Sirènes :*

« Si quelqu'un de nous s'endort après avoir mangé des figues
« fraîches à midi, aussi-tôt la fièvre, une forte fièvre, dis-je, vient

---

* Je lis *dei dee*, non *dei de.*

« au galop, et dès qu'elle s'est fait sentir, elle suscite un vomisse-
« ment bilieux *, etc. »

Diphile de Siphne dit: Les figues bien mûres, fraîches, nourrissent peu, font un mauvais chyle, passent promptement, produisent des flatuosités dans l'estomac, quoique la substance s'en distribue mieux que celle des sèches. Celles qui viennent à l'approche de l'hiver, ne mûrissant qu'avec peine, sont plus mauvaises : celles, au contraire, qui sentent toute la force des chaleurs de l'été, sont d'une bien meilleure qualité, parce qu'elles mûrissent dans l'ordre de la nature ; celles qui ont beaucoup de suc laiteux, et peu de principe aqueux, vont mieux à l'estomac, quoiqu'un peu plus pesantes ; celles de Tralles sont analogues à celles de Rhodes; et celles de Chio, ainsi que toutes les autres, ont un beaucoup plus mauvais suc.

Mnésithée d'Athènes dit, dans son traité des comestibles, qu'à l'égard de tous les fruits dont on mange, tels que les poires, les figues, les pommes de Delphes, et autres semblables, il faut faire attention au temps où leur suc n'est ni cru, ni

* L'auteur entend ici *acido-pituiteux*, et on ne peut l'entendre autrement ici.

trop mûr, ni trop épuisé par la température de la saison.

Démétrius de Scepse dit, dans le *Liv.* 15 de l'ordre des troupes Troyennes, que ceux qui ne mangent pas de figues ont une belle voix. Il ajoute : » Hégésianax d'Alexandrie, qui a traité l'histoire, homme qui d'abord fut très-pauvre, acquit une belle voix, en s'abstenant de manger des figues pendant dix-huit ans, et fut ensuite acteur tragique et comique. Je connois aussi quelques proverbes relatifs aux figues ; tels sont ceux-ci : «

« Après la figue, le poisson ; après la viande, les légumes. »
« Non, ils ne veulent pas planter de figuiers, les oiseaux en aiment
« trop le fruit. »

Pommes.

Mnésithée d'Athènes les appelle *pommes de Delphes*, dans son traité des comestibles. Diphile dit : » Les pommes vertes, et non encore mûres, sont d'un mauvais suc, font mal à l'estomac, y causent des flatuosités, engendrent de la bile *, rendent malade, et donnent lieu à des frissonnemens. Quant aux pommes

* Entendez ici ce que les médecins appellent *pituite vitrée,* humeur très-redoutable par son extrême acrimonie, et qu'il est fort difficile d'expulser.

mûres, celles d'une saveur douceâtre, ont un meilleur suc, passent plus aisément, parce qu'elles n'ont aucune astringence. Les pommes acides ont le plus mauvais suc, et resserrent trop : celles dont la douceur est un peu moindre, et qui flattent le palais lorsqu'on les mange, vont mieux à l'estomac, à cause de leur légère astringence. Entre les pommes, celles d'été ont un moins bon suc; et à cet égard, celles de l'automne sont préférables. Les *orbicates* * ayant certaine astringence mêlée de douceur, vont bien à l'estomac. Les sétanies et les platanies ont, à la vérité, un bon suc, passent bien, et cependant l'estomac ne s'en accommode pas. Les mordianes viennent très-belles à Apollonie, autrement Mordiée, et sont analogues aux orbicates.

Les coings sont, de toutes les pommes, celles

---

* Dans Pline, *orbiculata*, pommes-roses, l. 15, c. 14. Athénée fait encore ailleurs les *mordianes* analogues à celles-ci. Je ne connois pas les *setanies*, ni les *platanies*, si ce ne sont des pommes greffées sur *néflier* et *platane*. Virgile a dit, *Géorgic*. liv. 2, v. 69:

Et steriles platani malos gessere valentes.

Du reste conférez Pline, liv. 15, ch. 15, et ch. 14; *Hardouin*, notes; et Bod, p. 399; mais doit-on lire auparavant *setina*, ou *cestiana*, ou *sceptiana*, au lieu de *setania*? C'est Pline même qui me fournit ces conjectures : et je ne les crois pas mal fondées.

qui vont le mieux à l'estomac, sur-tout s'ils sont bien mûrs. Il y en a qu'on appelle communément *struthies* *.

Glaucide prétend que les meilleurs des fruits d'arbres sont les pommes de coing, les pommes *phaulies* ** et les *struthies*.

Philothime, au treizième livre de son traité des alimens, dit: »Les pommes de printemps, vertes ou mûres, digèrent plus difficilement que les poires vertes ou mûres : elles ont les qualités des fruits d'un suc fluide; c'est-à-dire, que les pommes aigrelettes, et non encore mûres, ont trop d'astringence, et certaine acidité; qu'ainsi elles développent dans le corps un suc qui ratisse; et en général, les pommes digèrent moins facilement que les poires. Ainsi, nous digérons moins une petite quantité de pommes que nous avons mangées, qu'une plus grande quantité de poires. C'est des pommes que résulte ce suc qui ratisse, comme le dit Praxagoras : d'ailleurs des substances qui digèrent à peine, ne peuvent que rendre les humeurs

* C'est le coing-poire.

** Mot qui se lit dans Pollux, et qu'Hesychius explique [illegible]; est-ce le rambour ou le calville blanc? car il s'agit de [illegible] espèce.

épaisses. Il est donc démontré en général que les pommes digèrent moins facilement que les poires, et que les substances acerbes rendent ordinairement les humeurs trop épaisses. Quant aux pommes d'hiver, celles de coing rendent un suc trop astringent; les struthies ont moins de suc, mais aussi elles ne resserrent pas tant, et digèrent plus facilement.

Nicandre de Thyatire dit, faute d'être instruit, que les coings sont ce qu'on appelle struthies *; mais Glaucide les distingue lorsqu'il parle des phaulies, des struthies, en disant: « Les meilleurs des fruits d'arbres sont les pommes de coing, les phaulies, les struthies. »

Stésichore fait ainsi mention des pommes de coing dans son Hélène:

« Ils jetoient, au-devant du char du roi, quantité de coings, des
« poignées de feuilles de myrthe, des couronnes de roses, et des
« guirlandes entières de violettes. »

Alcman parle aussi des coings; et Cantharus a dit dans son Térée:

« (*Il l'attaquoit* ou *l'agaçoit*) en lui jetant des pommes de coing
« sur le sein. »

---

* C'est-à-dire, qu'il confond, sous le même nom, le coing *pomme* et *poire*.

Philémon, dans son *Rustre*, appelle les coings *pommes struthies* *. Phylarque prétend, au sixième livre de ses histoires, que les pommes de coing émoussent, par leur bonne odeur, les vertus des poisons mortels. Voilà pourquoi, dit-il, le poison phariaque **, jeté dans un vase qui sentoit encore l'odeur d'une composition de coings, perdit sa force au point de ne rien conserver de sa vertu particulière. Ayant donc été mêlé dans une boisson, et présenté à ceux à qui l'on tendoit ce piége, ils n'en éprouvèrent aucun mal. Or ceci, dit-il, fut ensuite découvert par la recherche de celui qui l'avoit vendu, et qui reconnut que c'étoit l'effet de la composition de coings.

Hermon dit, dans ses gloses Crétoises, que les pommes de coing se nomment aussi *codymales*; mais, selon Polémon, dans le cinquième livre de l'ouvrage qu'il adresse à Timée, quelques-uns disent que le

* Le texte est équivoque : on peut traduire, appelle *struthies* les pommes de coing : ce sens se présente même à la lettre.

** D'autres disent *pharique*. Heureusement nous ignorons la nature de ce poison, qui, selon Scribonius Largus, p. 107, tue promptement, ou le même jour, selon Euteknius, p. 364. Conférez Nicandre et Dioscoride, liv. 6, ch. 19. Le *curaré* de l'Orénoque est plus terrible.

codymale est une espèce de fleur *. Alcman entend parler de la pomme struthie lorsqu'il dit:

« Plus petit qu'un *codymale.* »

Apollodore et Sosibius entendent par pomme *struthie* la pomme de coing; mais Théophraste a clairement dit, second livre de son histoire des plantes, que la pomme de coing ** diffère de la struthie.

Il vient d'excellentes pommes à Sidonte ***, bourgade des dépendances de Corynthe, comme le dit Euphorion ou Archytas, dans la pièce intitulée *la Grèce*:

« Vermeil comme la pomme pourprée qui croît sur les rives argi-
« leuses de la petite Sidonte. »

Nicandre fait ainsi mention de ces pommes dans ses Métamorphoses.

« Aussi-tôt qu'il eut cueilli des pommes *mûres* à Sidonte, ou

---

* Hesychius le dit aussi. Les Crétois actuels appelant *codomalo*, l'*amalanchier*, Belon présume que Polémon pourroit avoir entendu ce végétal par le mot *fleur*. Voyez Bod, p. 340 : pour moi, j'ignore ce que c'est.

** Théophr. *Hist.* liv. 2, ch. 3, le dit simplement par ces trois mots : *ek strouthiou kydoonios*. Pline, appelant le *struthie* petit coing, n'a pu l'entendre que de ceux d'Italie, ou plutôt de Naples, selon Bod et Hardouin; car Dioscoride, liv. 1, 161, et d'autres assurent le contraire. Il ne faut pas confondre la figue d'hiver, *kodonaia*, dont parle l'auteur, liv. 2, avec le *kydoonion* ou pomme de coing. Le texte porte mal *kydoonaia.*

*** Je crois que c'est notre calville rouge d'automne.

dans

» dans les jardins de Pliste, il y traça * les caractères de
» Cadmus. »

Arian et Apollodore d'Athènes, le premier, dans son Héracléide, le second, dans son cinquième livre du dénombrement des vaisseaux, disent que Sidonte est une bourgade des environs de Corinthe.

Antigone de Caryste dit, dans son Antipatre :

« Où trouverai-je celui qui est plus charmant que ces beaux fruits
« de la saison, que dis-je, plus brillant que ces pommes très-ver-
« meilles que produit la venteuse Éphyre ** ? »

Quant aux pommes phaulies, Téléclides en fait ainsi mention dans ses Amphyctions :

« O vous, qui nous charmez à certains égards, et qui, d'un autre
« côté, êtes plus méprisables que les pommes phaulies ! »

Théopompe en fait aussi mention dans son Thésée. Androtion dit dans ses Géorgiques : « Des pommiers
« phaulies et des struthies - car la pomme *** ne quitte
« pas le pédicule des struthies, mais les pommes de

* Sur la pomme, non sur l'arbre, comme le présume Casaubon.

** Corinthe. Casaubon fait ici une pauvre correction, à laquelle les manuscrits s'opposent. Il faut lire séparément, *ari meeloon porphyreoon*, et rapporter *ari* à *porph.* : ces divisions ne sont pas insolites.

*** Athénée ne cite ici que pour la nomenclature, et sans suite dans les passages : voilà pourquoi j'ai séparé par un trait. Par *pommes*, entendez ici simplement le *fruit*.

» printemps, ou celles de Laconie, ou celles de
» Sidonte, ou celles qui ont un duvet.... »

Mais, messieurs, j'ai sur-tout admiré les pommes que l'on vend à Rome, et que l'on appelle *mattianes* * : on les apporte, dit-on, d'une bourgade située dans les Alpes voisines d'Aquilée. Cependant celles qui croissent près de Gangres, ville de Paphlagonie, ne leur cèdent en rien. Que les pommes soient un présent de Bacchus, c'est ce qui est confirmé par ce passage de Théocrite :

« Il gardoit dans son sein les pommes de Bacchus, ayant sur la
« tête une couronne de peuplier, arbre consacré à Hercule. »

Néoptolême de Parium rapporte, dans sa Dionysiade, que les pommes, et en général tous les fruits des arbres ont été trouvés par Bacchus.

Pamphile dit que certaines espèces de *poires* se nommoient ** *épimelis*. Timachidas dit dans son liv. 4[e], qu'on donnoit aussi ce nom à certaines pommes des Hespérides ***; que ces pommes-ci se présentoient aux

---

* Voyez Pline; *Hard.* not. liv. 15, ch. 14.

** Dioscoride donne ce nom à une *nèfle* de greffe sur pommier. Seroit-ce une poire de pareille greffe ?

*** Il ne manquoit à ce passage que la ponctuation, comme l'a bien vu Saumaise. Casaubon lacère tout mal-à-propos. Voyez Bod, p. 338.

Dieux à Lacédémone; mais Pamphile ajoute qu'elles avoient une très-bonne odeur; qu'on n'en mangeoit pas *, et qu'on les appeloit les pommes des Hespérides. Aristocrate dit, au quatrième de ses Laconiques: » Outre cela des pommes, et celles qu'on appelle » Hespérides. »

Pommes de Perse.

Théophraste, parlant (livre II. de son histoire des plantes) des arbres dont le fruit ** n'est pas manifeste,

* Je conserve cette négation, quoique Bod soit d'un avis contraire. Voyez Hesychius Alberti. Pamphile paroît indiquer ici le citron, ou *malum medicum vel persicum*, dont Théophraste dit aussi : « L'odeur en est agréable, mais on ne le mange pas. *Hist.* liv. 4, ch. 4. »

** Je ne vois ce passage dans aucun chapitre de Théophraste : il est cependant vrai qu'il a dû y être, car j'en trouve des débris, *Hist.* liv. 1, ch. 17, vers le tiers du chapitre ; mais ce chapitre est pareillement si altéré, qu'on n'y comprend presque rien, comme on peut le voir dans les remarques de Scaliger et de Bod : ainsi je ne puis dire ce que l'auteur entend par *karpos ou phaneros*, dans le Théophraste qu'il copie bien ou mal. Le mot *archee*, ou principe, qui suit, devient aussi équivoque. Après *karyou*, je trouve *balanou* dans mon manuscrit, comme Ægius l'avoit vu dans celui de Farnèse.

J'observe ensuite l'inadvertance singulière de Casaubon, qui n'a pas senti qu'Athénée se trompoit ici à l'égard de *mala persica*. Dans le passage de Diphile, il s'agit de *la pêche;* mais des *noix, juglandes*, dans celui de Philotime. Casaubon montre la plus grande ignorance en attaquant Daléchamp

s'exprime ainsi : » Comme le principe des plus grands végétaux, tels que celui de l'amande, de la noix, de la grenade, de la poire, de la pomme, est connu, excepté celui de la *pomme de Perse* *, qui ne l'est absolument pas, etc. » Diphile de Siphne parle ainsi, dans son traité des alimens propres aux malades et aux gens en santé : » Les pommes que l'on appelle *pommes de Perse* **, ou, selon d'autres, les prunes (*coccymeles*) de Perse, sont d'un suc de moyenne qualité, mais plus nourrissantes que les pommes ordinaires. » (Philotime avance, dans son treizième livre *de la nourriture*, que *la noix* de Perse a quelque chose de plus gras, et certaine âpreté; qu'en outre elle est plus mollasse, et que si on l'écrase elle rend beaucoup d'huile). Les Gloses Laconiques d'Aristophane le

---

sur le mot *kegchroodes*, qui indique l'âpreté que la noix laisse à la gorge. Bod a bien justifié Daléchamp : d'ailleurs c'est la leçon des manuscrits et des anciennes éditions. N. le Comte l'a aussi lu, et l'a rendu à la lettre par *miliaceum ;* mais laissons-là ce *panu* Casaubon.

* D'après les débris du texte de Théophraste, ceci doit s'entendre du citron, non de *la pêche :* autre erreur d'Athénée.

** Il s'agit ici de *la pêche*. Philotime entend parler ensuite de la noix ; et Aristophane le grammairien indique le citron : cette confusion est bien étonnante dans Athénée. Doit-on en conclure que ce sont les copistes qui ont tronqué tout son texte ? Je le crois.

grammairien, nous apprennent que les Lacédémoniens appeloient *prunes* (ou coccymeles) les pommes acides de Perse, auxquelles d'autres * donnoient le nom *d'adria*.

Citron.

Les convives agitèrent beaucoup cette question; savoir, si l'on trouve dans les écrits des anciens, qu'ils aient fait mention du citron. Myrtile dit (comme nous, en voyant chercher des chamois) **, qu'Hégésandre de Delphes en faisoit mention dans ses commentaires, mais qu'il ne se souvenoit pas actuellement du passage. Plutarque lui soutint le contraire, disant: « Pour moi, j'assure qu'Hégésandre n'en a nullement parlé; car j'ai lu exprès tous ses commentaires. » Un de ses amis, assurant que cela étoit ainsi, autorisé

---

* Je lis *ha tines adria :* faut-il présumer que l'auteur avoit écrit ici *kitria*, et non *adria*, pour amener l'article suivant? On trouve ailleurs *adrya*, mot aussi obscur.

** Ou *oryx :* ce peut être une autre espèce; car le texte est indéterminé, *aigas agrias*, chèvres sauvages. Cependant la difficulté de chasser *le chamois* me fait prendre le sens que je présente. Ce proverbe a été mal expliqué par les Grecs: voyez Schott, p. 223; s'ils avoient vu les Alpes où j'ai grimpé, ils l'auroient mieux entendu. V. sur l'*oryx*, Mrs. Belin *Oppian.* et Camus *Aristot.*

par les scholies d'un commentateur renommé, on dit à Myrtile : vois si tu trouveras un autre témoin. »

Émilien prit la parole, et dit : Juba, roi de Mauritanie, homme très-savant, fait mention du citron dans ses mémoires sur la Lybie, et assure que dans cette contrée on l'appelle pomme des Hespérides; que c'est de-là qu'Hercule apporta en Grèce les pommes, que leur couleur fit appeler pommes * d'or. Selon le soixantième livre de l'histoire d'Égypte, que nous a laissée Asclépiade, la terre produisit ce fruit pour les noces de Jupiter et de Junon.

Démocrite les regardant, leur dit : Soit! que Juba en ait fait mention : eh! laissez-le là avec ses commentaires sur la Lybie, aussi bien que les courses

---

* Bod sur Théophraste, a montré beaucoup d'érudition et de sagacité, en discutant cet article : il a voulu prouver que les pommes d'or des Hespérides n'étoient que des coings : ses raisons sont réellement spécieuses. Si les pommes que tient la statue d'Hercule en avoient vraiment la forme, la chose seroit presque décidée; mais on pourroit encore objecter les médailles où Hercule paroît tenir *trois pommes* très-rondes dans la main droite. Telle est celle que présente Spanheim, dans ses Cæsars de Julien, *Preuves*, p. 39. Voyez Bod, *Hist. Théophr.*, liv. 4, ch. 4, p. 337-340 : le nombre de la page porte ici 343 par erreur; mais personne n'a vu le point de la difficulté que M. Adanson. Il observe très-bien qu'on a confondu le *citron* des anciens avec le nôtre, qui n'est vraiment qu'un *limon*, et même le limon de tous les anciens et de toute l'Europe.

vagabondes de Hannon *. Pour moi, je soutiens que le mot *citron* ne se trouve dans aucun écrit ancien. Mais je trouve la chose si bien marquée dans l'histoire des plantes de Théophraste d'Érèse, que je ne puis entendre que du citron ce qu'il nous indique. Or, voici ce qu'il dit dans le quatrième livre ** de cette histoire :

« La Médie et la Perse produisent beaucoup de choses ; entr'autres la pomme qu'on appelle de *Perse* ou de *Médie*. L'arbre a la feuille presque semblable à celle du laurier, de l'arbousier *** et du noyer. On y remarque des épines comme au poirier sauvage et à l'épine-vinette : elles sont lisses, très-aiguës et

* Que Casaubon traite ce voyage de fable, c'est ce qu'on peut lui passer; mais Dodwell est inexcusable : j'en dis autant de M. Gillies, auteur d'une nouvelle histoire de la Grèce, entraîné sans doute par l'opinion de Dodwell. Les deux mémoires que l'on trouve de M. de Bougainville dans ceux de l'Académie des Inscriptions, ne permettent plus de douter de la vérité. J'ignore si M. Brotier a publié ce qu'il avoit promis à ce sujet, dans son Pline.

** *Hist.* liv. 4, ch. 4. Il n'y a pas de doute que ce ne soit notre citron que Théophraste y décrit.

*** *Arbutus folio non serrato*, comme l'observe bien M. Brotier, Pline, t. 3 de son édition, p. 468, ou liv. 13, ch. 22. Casaubon n'observe seulement pas la fausse leçon *andrachne* pour *adrachne*, que Pline lui indiquoit ici, et qu'il explique par *unedo*, liv. 12, ch. 3.

fortes. Cette pomme ne se mange pas ; le fruit et la feuille ont une très-bonne odeur. Mis dans les habits, le citron * les garantit de la piqûre des vers; pris en breuvage, il est utile contre un poison mortel : en effet, administré dans le vin, il remue tout le ventre, fait sortir le poison. Il donne une bonne odeur à la bouche, si, après l'avoir fait bouillir dans du bouillon ou autre fluide semblable, on en exprime ** le jus dans la bouche, pour l'avaler ensuite. La semence qu'on en retire se sème au printemps sur des couches ; mais il faut la bien préparer auparavant : on l'arrose ensuite tous les quatre ou cinq jours. Lorsqu'elle a bien levé, et que la plante a déja quelque force, on la transplante dans une terre molle, un peu humide, mais non trop légère. L'arbre porte son fruit en toute saison ***. L'un peut se cueillir,

* Voyez Bod, p. 343.

** Ou ce qu'il y a dedans, *to eisoo*, dit Athénée. Daléchamp a traduit *corticem pomi*, lisant *to exothen*, comme le faux texte de Théophraste. Gaza lisoit bien *esothen* dans son exemplaire : *interna pomi*. Casaubon se tait ici : il a bien fait, puisqu'Ægius ne lui apprenoit rien.

*** Pline traduit *omnibus horis* : qu'il le prenne pour *heure* ou pour *saison*, c'est à tort qu'on l'a blâmé. L'arbre, selon Théophraste, ayant toujours des fruits, en avoit donc aussi à toute heure, comme en toute saison. Ensuite on a dit mal-à-propos que le mot *hora* ne se prenoit chez les anciens

l'autre

l'autre fleurit, tandis qu'un troisième mûrit. Toutes les fleurs, du centre desquelles s'élève une espèce de cylindre *, sont fécondes : celles qui n'en présentent pas sont stériles. »

Ce philosophe a parlé de ce cylindre, et des fleurs fécondes, dans le premier livre de son histoire. Autorisé par les détails que nous donne Théophraste, sur la couleur, l'odeur, les feuilles, j'ai donc cru, mes amis, qu'il s'agissoit là du citron. Que personne ne s'étonne s'il dit que l'on n'en mange pas, puisque personne n'en mangeoit du temps de nos ayeux **;

Grecs que pour *saison ;* mais Anaximandre est-il ancien ? oui, sans doute. Or, ce fut lui qui inventa chez les Grecs l'*horarium* ou le cadran solaire, qui marquoit la division du jour en douze parties, marquées par douze divisions que l'on appeloit *pieds*. Selon Hérodote, les Grecs durent cette invention aux Babyloniens. Quand on lit si souvent dans Aristophane : « Il est *hora*, l'*heure* d'aller au *barreau*, de dîner, de souper, de faire telle chose, » je demande si *hora* désigne une des saisons? Je voudrois qu'un homme aussi docte que M. Larcher, eût considéré plus attentivement les passages qu'il cite à ce sujet dans son Hérodote, et la dissertation de Sallier, t. 4, *Académ. Inscript.*, p. 148. Je laisse Casaubon de côté : c'est ici un homme trop peu important. Bod l'a suivi trop légèrement dans le reproche qu'il fait à Pline.

* Les fleurs du citronnier sont hermaphrodites. L'auteur veut parler ici du cylindre creux que forment les étamines en se réunissant. V. M. Adanson, t. 2, p. 335, pour de plus amples détails.

** Pline, Plutarque le disent aussi : voyez Bod, p. 342.

mais on le mettoit dans des coffres, avec les habits, comme une chose fort précieuse.

Mais nous pouvons voir dans les poëtes comiques, que cette plante a passé de ce haut pays en Grèce: en effet, lorsqu'ils nous parlent de sa grandeur, il semble qu'ils fassent mention des citrons.

CHAP. VIII. Antiphane dit, dans son Béotien :

« A. Ce seroit une folie que de vous dire ce qu'il y a à manger,
« comme si j'avois à parler à des gens insatiables ; mais, ma fille,
« prends ces pommes. B. O les belles pommes ! A. Oui, certes,
« belles. La graine en est venue depuis peu à Athènes, du pays
« du grand Roi. B. Par Diane ! je les croyois venues des Hespérides;
« mais on dit * qu'il n'y en avoit que trois. A. Ce qui est beau, est
« toujours en petite quantité. B. Et précieux par-tout **. »

* Massieu a traduit ce passage dans un mémoire assez foible, t. 3, *Acad. Inscript.* part. 2, p. 43 ; mais il en a mal saisi le sens : il est en outre certain que l'antiquité ne donnoit que trois pommes à Hercule : la statue citée ci-devant, la médaille de Spanheim, la cornaline du cabinet du baron de Stosch, mentionnée par Winckelmann, p. 291, le prouvent démonstrativement: les raisons de Massieu ne sont donc pas admissibles. Quoique Hercule soit représenté devant un arbre où il y en avoit davantage, il ne s'ensuit pas qu'il en ait pris plus de trois. La corbeille dont parle Massieu n'est pas applicable ici, et prouve en lui un grand défaut de jugement. Je laisse de côté le reste de ce mémoire; mais personne n'a encore saisi le vrai sens de cette fable originaire de l'Égypte : je sortirois de mon sujet.

** C'est la jeune fille qui dit cela, pour faire sentir que le présent ne lui déplaît pas.

Hériphe produit ces vers dans sa Mélibée, comme lui appartenans, et voici ce qu'il présente d'Antiphane:

« Par Diane! je les croyois venues des Hespérides; mais il n'y en « avoit, dit-on, que trois. A. Ce qui est beau est en petite quan- « tité. B. Oui, et même précieux par-tout. A. Eh bien, cela ne me « coûte cependant qu'une obole! au reste je compterai. B. Mais « voilà de bien belles grenades. A. Oh, oui! elles viennent du seul « arbre que Vénus a elle-même planté dans l'île de Chypre. Ma » chère Berbeias, prends, oui, prends ces trois seules, puisque je « n'en ai pas davantage *. »

Si donc quelqu'un peut réfuter ceci, et prouver que ce n'est pas le citron qui est indiqué, qu'il nous donne des témoignages plus clairs. Cependant Phanias dÉrèse sembleroit faire soupçonner que le citron pourroit bien avoir pris son nom du mot *cédron* **; car il observe dans son cinquième livre des plantes, que le cèdre a des épines *** autour de ses feuilles. Or, c'est ce qui se voit clairement au citronnier.

---

* Texte, *ouk eichon*, je n'en avois pas, etc.; mais le sens seroit peut-être plus exact en traduisant, *on n'en avoit pas davantage à vendre.* Je tiens volontiers pour ce sens.

** C'est une erreur que les glossographes ont répétée, comme l'observe sensément Hardouin sur Pline: elle se trouve même dans les textes actuels de Théophraste, Pline, Vitruve, selon les manuscrits.

*** Texte, *peri ta phylla*; mais Athénée, qui n'étoit qu'érudit, et non naturaliste, fait une mauvaise application du passage de Phanias. Celui-ci

J'ai appris, par un de mes concitoyens qui a eu le gouvernement de l'Égypte, que le citron, pris avant tout aliment sec ou liquide, est l'antidote de tous les poisons. Cet ami avoit un jour condamné quelques criminels à être mordus par des animaux venimeux, auxquels ils alloient être abandonnés, selon leur sentence, lorsqu'entrant dans le lieu public qui leur avoit été marqué, la maîtresse d'une taverne leur donna, par pitié, du citron qu'elle avoit à la main, et qu'elle mangeoit; ils le prirent, le mangèrent, et ne reçurent aucun mal des animaux *monstrueux* et les plus *féroces*, c'est-à-dire, des aspics, aux morsures desquels ils furent exposés. Ce Gouverneur ne sut que penser de cet évènement. Enfin, il demanda au soldat qui les gardoit, s'ils avoient bu ou mangé quelque chose avant l'exécution. Apprenant qu'on leur avoit alors donné un citron, sans aucune ruse, il ordonna que le jour suivant on donnât un citron à l'un d'eux, et pas à l'autre. Celui qui le mangea ne reçut aucun mal de la morsure; mais l'autre mourut bientôt après avoir été blessé: cette

---

parle de l'*oxycèdre*, ou cèdre à feuille épineuse à son extrémité : il suffit de connoître le citronnier et ce cèdre, pour voir l'erreur.

épreuve ayant été répétée par plusieurs personnes, on sut que le citron étoit l'antidote de tous les breuvages délétères.

Si quelqu'un fait cuir, dans du miel d'Attique, un citron, tel qu'il est naturellement avec ses pepins, il se dissout dans le miel. Qu'il en prenne alors de grand matin, le poids de deux ou trois dattes, et il n'éprouvera aucun mal d'un poison quelconque. S'il ne me croit pas, qu'il l'apprenne de Théopompe de Chio, homme qui aimoit la vérité, et qui a fait, avec de grandes dépenses, toutes les recherches dont il avoit besoin pour écrire son histoire. Il dit donc, dans le 38[e] livre de ses histoires, en parlant de Cléarque, tyran d'Héraclée, ville du Pont, que ce Prince fit périr beaucoup de personnes avec cruauté, et en empoisonna * un grand nombre d'autres avec de la ciguë. Dès qu'on se fut aperçu, ajoute-t-il,

* Casaubon montre encore ici son savoir superficiel, en attaquant Daléchamp sur une chose que celui-ci connoissoit mieux que lui, je veux dire la différence du *koneion* et de l'*akoniton*. Nicandre et son Métaphraste Euteknius les distinguent trop bien, pour qu'on puisse les confondre. Voyez Euteknius, p. 341 et 353; et Nicandre, *alexiph.* vers. 12 et 186. Le passage que Casaubon cite de Stephanus, prouve qu'il n'entendoit rien à la chose: celui-ci a même mal lu Athénée. Stephanus est ici une pitoyable ressource. Antigone, §. 131, lit ici *Agatharque*, non *Cléarque*.

de cette inclination qu'il avoit d'empoisonner, on ne sortit plus de chez soi sans avoir mangé de la rhue; car ceux qui ont mangé de la rhue par précaution, ne seront même pas incommodés de l'aconit : ce poison est ainsi nommé d'*Acone*, lieu voisin d'Héraclée.

A ce détail de Démocrite, plusieurs des convives, étonnés de la vertu du citron, se mirent à en manger, comme s'ils n'avoient ni bu ni mangé auparavant. Pamphile dit, dans ses Gloses, que les Romains l'appellent *citrum* *.

Coquillages.

Après tous les mets mentionnés jusqu'ici, on apporta séparément quantité d'huîtres, et d'autres testacées, dont je trouve les plus remarquables nommés en ces termes, dans la pièce d'Épicharme, intitulée les *noces d'Hébé*:

« Apporte toutes sortes de coquillages **, beaucoup de lépas, des

* J'indique, en finissant cet article, le passage dans lequel M. Adanson note l'abus qu'on a fait du mot citron, t. 2, p. 338.

** Terme générique, *konchylion*, de même que *ostrakon*. V. Cyprian, p. 3151 et suivantes, sur ces dénominations génériques; et M. Camus, sur ce qu'Aristote entendoit par *conque*.

« strabèles *, des cécibales, des téthyes, des glands, des pourpres, « des huîtres bien closes, difficiles à ouvrir, et faciles à avaler, des « moules, des nérites, des buccins, des alènes, dont la saveur est « très-douce, et la pointe fort aiguë; des rouleaux, des solènes, « des conques noires, qui ont toutes une sentinelle dans leur co- « quille, pour trouver à paître : il y a encore d'autres coquillages « qu'on appelle *amathitides* **, mais qui passent pour être de « mauvaise qualité, et qui d'ailleurs nuisent *** à la génération.

---

* Le grand buccin des anciens : voyez Klein, *magnum buccinum*. Par *cecibales*, j'entends le coquillage que Klein a représenté, *tab.* 5, n°. 100, sous le nom de *pila*. Par *conque noire*, entendez la *pinne* : lisez ensuite *conchoteera*, non *conchotheera*, gardien de la pinne : voyez Klein, p. 169. *In his pinnis*, dit-il, *latet pinnophylax; parva est voluta ova ibidem excludens.* — Conférez cependant les détails de Cyprian, p. 3106 et suiv.; et M. Camus, t. 2, *Hist. anim. Aristot.*; mais lisez dans ce vers, *tais per conchoteer hapasin*, pour trouver un sens : le reste pourroit se lire, *estin oonia*, et l'on traduiroit, *qui ont toutes un gardien pour leur sureté, et pour trouver à vivre* : le mot *oonia*, neutre absolu, se prend dans ce sens. Les manuscrits me donnent *es trigoonia*, et *estrisoonia*, ce qui ne vaut pas mieux que les leçons du manuscrit de Farnèse, dans la collection d'Ægius, rapportée par Casaubon; mais cet endroit est désespéré, si le sens que je prends, d'après les idées des anciens, n'est pas recevable. J'ai ajouté *pour trouver à paître*, uniquement afin de suppléer au sens, en attendant que quelqu'un fût plus heureux dans ses conjectures.

** Casaubon présumoit que ce mot étoit relatif à la ville d'Amatha en Sicile; mais le mot *blanches* qui suit, montre qu'il s'agit de la petite *pinne blanche* qui se forme dans les fonds *sablonneux* : de là, *amathitis*.

*** Ou *sont peu favorables à la génération* : je suis le manuscrit B, où je trouve *meeugonoi*, pour *mee eugonoi* : le manuscrit A, porte *keeugonoi*, ou *k* pour *m*; ce qui n'est pas rare dans les manuscrits.

» Tous les hommes les appellent *androphyctides* (*viri-fugas*), »
« ou la terreur des hommes : nous autres dieux, nous les nommons
« *blanches*. »

On lit aussi dans les Muses du même,

« Au lieu du coquillage que nous appelons *antelle*, et qui fait un
« fort bon manger. »

Il indique ici probablement ce que nous appelons *telline*, et les latins *mitulus*, moule. Aristophane le grammairien en fait mention dans son traité de *la triste Scytale* *, et dit que les lépas sont semblables à ce qu'on appelle *tellines*.

CHAP. IX. Callias de Mitylène, parlant de ce lépas, ou *œil de bouc*, dont Alcée fait mention, dit qu'il y a dans les œuvres de ce poète une ode qui commence ainsi :

« Fille de la roche et de la mer écumante. »

et dont la fin est :

« Lépas de mer, arraché des pointes de roches, *ek lepadoon*,
« puisses-tu détendre ** l'esprit ! »

* Mot à plusieurs sens : il s'agit proprement ici des tablettes sur lesquelles on écrivoit les délits des coupables. C'est un des sens de ce mot.

** Texte, *chaunois*, *relaxes* en latin : terme exact que Casaubon veut mal-à-propos changer en *iainois*.

Mais

Mais Aristophane écrit ici *chelys*, tortue, au lieu de *lépas*, et prétend que Dicéarque a choisi mal-à-propos le mot *lépas* : que d'ailleurs les enfans portent les tortues à la bouche, en jouent comme d'une flûte, et s'en amusent ; ce que font aussi nos enfans volages avec ce que l'on appelle *tellines*. C'est ce que dit pareillement Sopatre, auteur de pièces bouffonnes, dans celle qu'il a intitulée *Eubulothéombrote*:

« Mais arrête, car le son mélodieux d'une telline me frappe subi-
« tement les oreilles. »

Épicharme dit quelque part dans son Prométhée qui dérobe le feu du ciel:

« Vois cette telline, cette nérite, et combien ce lépas est grand ! »

Sophron parle de conques * mélænides :

« Il nous viendra, dit-il, des mélænides du petit port. »

Le même, dans son *Halientique*, ou traité de la pêche, dit *cherabe*, (huître) grossière, au féminin; et Archiloque écrit *cherabos* au masculin. Ibicus parle de la *nérite*, qu'on appelle aussi en grec *anaritès* et *anartas*. C'est un coquillage univalve ou conque, qui s'attache

* Pinnes noires, ou dont la couleur tire sur le noir.

aux roches comme les lépas. Hérondas en parle ainsi dans sa pièce intitulée les *Coopératrices*.

« S'y étant agglutiné comme une nérite contre les roches. »

On lit dans les Perses d'Eschyle :

» Qui a ravagé ces îles fécondes en nérites ?

Homère fait mention des téthyes.

Dioclès de Caryste dit, dans son traité des choses salubres, que les coquillages les meilleurs pour tenir le ventre libre, sont les moules, les huîtres, les peignes, les cames.

Archippus, dans son traité des poissons, parle

« Des lépas, des oursins, des tarets *, des aiguilles, des peignes. »

Dioclès dit que les plus durs des coquillages sont les conques, les pourpres, les buccins. Archippe appelle le buccin nourrisson de la mer, fils de la pourpre. Speusippe, dans le second livre *des choses semblables*, dit que les buccins, les pourpres, les strabèles, les conques ont la plus grande analogie. Sophocle fait aussi mention des strabèles dans ses *kamiques*.

« Si nous pouvions trouver quelque engeance de ce strabèle marin. »

---

* Voyez sur ce même vers la note du chap. 12 suivant.

Outre cela, Speusippe parle de chacun de ces coquillages en particulier : « Des conques, dit-il, des peignes, des moules, des pinnes, des solènes ; et ailleurs il rappelle les huîtres, les lépas.

On lit dans le *Kampylion* d'Araros :

« Toutes ces friandises délicieuses, telles que des conques, des
« solènes, des squilles bossues sautilloient comme des dauphins. »

Sphron a écrit dans ses *Mimes :*

« A. Eh, ma chère, qu'as-tu donc là ? B. Des conques fort longues :
« tiens, vois ce solène ; c'est un coquillage dont la chair est exquise,
« et une vraie friandise de femmes veuves. »

Cratinus fait mention des pinnes dans ses *Archiloques :*

« Elle est semblable aux pinnes et aux huîtres. »

Phylillius (ou Phrynicus, ou Aristophane), dans sa pièce intitulée *les Villes*, fait dire à un acteur :

« Prenez un petit polype, une petite sèche, une langouste, une
« écrevisse, des huîtres, des cames, des lépas, des solènes, des
« moules, des pinnes, des peignes de Méthymne. Quant à ces
« petits poissons à griller *, au surmulet, au sarge, au muge, à la
« perche, au coracin, etc. »

CHAP. X. Agias et Dercyle, dans les *Argoliques*,

---

* Voyez Biset sur Aristophane, p. 612, *Édit. Porti.*

nomment le strabèle* *astrabèle*, et le donnent comme une conque propre à suppléer à la trompette : on trouve le mot conque tantôt féminin comme *concha*, tantôt masculin comme *conchos* : il est féminin dans les Babyloniens d'Aristophane :

« Chacun d'eux ouvroit la bouche autant que s'ouvrent les valves
« des conques (*conchais*) qui grillent sur le charbon. »

Téléclide fait aussi ce mot féminin dans sa pièce intitulée *les Hésiodes :*

« Comme si l'on ouvroit une conque (*koncheen*). »

Sophron parle de même dans ses *Mimes féminins :*

« Toutes les conques (*konchai*) s'ouvrirent ensemble devant
« nous, comme si elles l'eussent toutes fait au même signe ; et
« toutes parurent hors de leurs coquilles. »

Mais Eschyle a dit au masculin, dans son *Glaucus* de Potnie :

« Des conques (*konchoi*), des moules, des huîtres. »

On voit la même chose dans le *Thésée* d'Aristonyme :

« Il y avoit une conque (*konchos*) qui teint comme les autres **. »

---

* Le grand buccin, comme je l'ai déja observé, autrement *triton*.

** Les manuscrits sont d'accord avec les imprimés ; mais je suppose *allois* pour *alloon*, afin de trouver un sens dans ce vers isolé : *allon* de Casaubon ne peut se soutenir.

Phrynicus en fait autant dans ses Satyres. Icésius, médecin de l'école d'Érasistrate, dit qu'on distingue les cames en *chamætrachées* *, et en royales ou *basiliques* : que les premières, couvertes d'*aspérités*, ont un mauvais suc, nourrissent peu, et passent promptement : que les pêcheurs de pourpres s'en servent pour appât ** : que quant aux basiliques ou *chamælées*, c'est-à-dire, celles qui sont *lisses*, elles l'emportent sur les autres, tant par la grandeur, que par la différence de leurs qualités.

Hégésandre rapporte dans ses mémoires, que les Macédoniens appellent *korycous* ***, *sacs* ou *besaces*, les conques qui présentent des aspérités; mais que les Athéniens les appeloient *krious*, c'est-à-dire, béliers ou *volutes*. Selon Icésius, les lépas passent plus facilement que les précédentes; les huîtres causent une plénitude, sans cependant nourrir autant ; mais elles passent plus promptement : les peignes sont plus nourrissans, mais d'un plus mauvais suc, et passent avec peine. Quant aux moules,

* Ou cames couvertes d'aspérités : voyez Klein, §. 380.

** Voyez Pline, liv. 9, ch. 37.

*** Voilà, je pense, la preuve complette de ce que j'ai avancé, liv. 2, à la fin du chap. 22, rejetant le mot *kolysideipnous*.

celles d'Éphèse, et celles qui leur sont analogues, l'emportent sur les peignes, par la bonté de leur suc; mais elles le cèdent aux cames : elles sont cependant plus diurétiques, que disposées à passer par les selles. Il y en a, sur-tout la squille, qui ont un suc de mauvaise qualité, et qui rebute à la simple dégustation. Celles qui sont plus petites, et qui présentent une surface comme veloutée au dehors, sont plus diurétiques, et d'un meilleur suc que celles qui sentent la squille ou l'oignon marin ; cependant leur peu de grosseur les rend moins nourrissantes : d'ailleurs elles le sont moins de leur nature.

« Les cous * des buccins vont bien à l'estomac, nourrissent mieux que les moules, les cames et les peignes : c'est un aliment qui, vu la difficulté qu'il

---

* Texte, *tracheeloi :* c'est la masse charnue qu'on aperçoit lorsqu'on a enlevé une partie de la coquille. Pour ne pas répéter ici plusieurs fois les mêmes choses sur le buccin, la pourpre, le murex ou rocher, les espèces analogues, et la couleur, je renvoie aux auteurs : Réaumur, *Mém. Acad.* des Sciences, 1711; voyez aussi 1736: Klein, p. 43 et suiv. : Schneider, *Dissertation* allemande très-intéressante sur la pourpre, à la fin des mémoires de D. Ulloa, traduits par M. Diez de Gottingue : Cyprian, 3171—3220 : MM. Camus, t. 2, Adanson, d'Argenville, etc. — Mais les plus instructifs sont Cyprian et M. Schneider : on y peut joindre les détails curieux de Vigenère, dans ses tableaux de Philostrate; Columna, Tempelmann, son mauvais copiste.

a à s'altérer, soutient bien ceux qui ont l'estomac incapable de digérer beaucoup d'alimens, et chez qui ces alimens gagnent avec peine les gros intestins: au contraire, les substances qui sont constamment reconnues pour digérer facilement, altèrent promptement ces sortes de constitutions, par leur mollesse et la facilité avec laquelle elles se dissolvent. Voilà donc pourquoi les *mécons* * de ces coquillages ne vont pas bien à des estomacs robustes, et se trouvent utiles pour ceux qui sont foibles; mais parmi ces *mécons*, ce sont ceux des pourpres qui sont les plus nourrissans, et qui se mangent avec plus de profit: cependant ce *mécon* sent un peu trop l'oignon marin, comme tout le corps de l'animal. Les pourpres, comme les solènes, ont cela de particulier, qu'elles font épaissir le bouillon où elles cuisent. Ces cous des pourpres cuits seuls, sont bons pour maintenir le ton de l'estomac.

---

* Je conserve ce mot: le *meekoon*, dit Aristote, *Hist.* liv. 4, ch. 4, est, dans les coquillages, comme la décharge de leur estomac. Daléchamp le regarde comme la partie excrémenteuse, celle qu'on mange avec le plus de plaisir. C'est par analogie que les médecins ont nommé *meconium* les premiers excrémens noirs que rendent les enfans après leur naissance; mais d'autres appellent *cœur*, ce qu'Aristote appelle *meekoon*.

Posidipe en ſait mention dans ses *Locriens*, en ces termes :

« Il est temps de manger des anguilles, des langoustes, des conques,
« des oursins bien frais, des *mécons*, des pinnes, des *cous* * *de*
« *pourpres*, des moules. »

Les plus gros des glands de mer sont ceux qui passent le mieux, et ils reviennent bien au palais. Les oreilles ** de mer sont plus nourrissantes que tout ce que nous venons de rapporter, mais passent difficilement. Ces oreilles se trouvent aussi dans l'île appelée Phare, près d'Alexandrie. Antigone de Caryste dit, dans son traité des mots, que ce coquillage se nomme *oreille de Vénus* chez les Éoliens.

Les pholades nourrissent beaucoup, mais elles ont une odeur forte. Il en est à-peu-près des téthyes comme des espèces dont nous avons parlé ci-devant ; elles sont même plus nourrissantes. Il y a quelques huîtres que l'on appelle *sauvages* : elles

* Casaubon déraisonne ici, pour paroître érudit. Quand *tracheelos* désigneroit un coquillage particulier, ce que je nie, sans écouter Hesychius, le mot ne pourroit avoir ce sens ici, puisque Athénée, citant Posidipe, l'interprête lui-même par le *cou* de la pourpre.

** Klein les range parmi les *cochlides*, p. 18, tab. 7, fig. 113 : c'est le *lépas* sauvage d'Aristote ; mais voyez M. Camus, t. 2, p. 467.

nourrissent

nourrissent beaucoup, ont une odeur forte, et d'ailleurs la saveur en est peu flatteuse.

CHAP. XI. Aristote, dans son ouvrage * sur les animaux, range parmi les testacées, la pinne, l'huître, la moule, le peigne, le solène, la conque, le lépas, la téthye, le gland de mer. Parmi les coquillages qui se meuvent d'un lieu à un autre, sont le buccin, la pourpre, l'hédy-pourpre **, l'oursin, le strabèle. Le peigne est un coquillage raboteux et strié; la téthye est sans stries, et lisse: la bouche *** des pinnes est mince, et celle des huîtres épaisse : le lépas ****

* Voyez Aristote, *Hist.* liv. 4, ch. 4; *de Partib.*, liv. 4, ch. 7, sur les noms et les différences de ces testacées. Conférez M. Camus, t. 2; Gesner, *fol.* 259; Pline, liv. 9, ch. 33, etc.

** S'il s'agit de la surface, l'auteur auroit pu employer le mot *leios.* Il y a des pourpres dont la surface est lisse : voyez Columna, chap. 1, §. 17. S'il s'agit de la couleur même de la liqueur purpurine, on peut entendre le mot comme l'explique Daléchamp. Nous disons en peinture, une *couleur suave :* l'auteur ne peut l'avoir dit de l'*odeur*, car tous ces poissons sentent très-fort la marée, et c'est peut-être ainsi qu'on doit toujours entendre le *skilloodes* de l'auteur dans ce qui précède.

*** Cette expression prouve qu'Athénée ne prend pas toujours les termes des auteurs en les citant; car Aristote dit *leptocheila* et *pachycheila*, ce qu'Athénée rend par *leiostomon*, *pachystomon.* Aristote est plus clair, *Hist.* liv. 4, ch. 4.

**** Ce passage n'a d'obscurité que par la faute des copistes. Je lis

est univalve et lisse ; mais la moule est bivalve, lisse; ses coquilles peuvent se fermer totalement : quant au solène * et au gland, ils ont la coquille lisse, et elle ne se ferme que d'un côté : la conque ** tient de l'une et de l'autre espèce.

---

monothyron kai leiostrakon lepas ; dithyron de k. leiost. symphyes te mys : mon. etc. Casaubon n'entend rien ici.

Athénée dit que le *lépas*, ou *œil de bouc, a la coquille lisse :* il ne parle en cela que d'une espèce qu'il pouvoit avoir sous les yeux; et il pouvoit le dire avec vérité : son texte est donc vrai, à la rigueur. Pourquoi le changer?

* Le solène a la coquille lisse, et il est *monophyes,* dit l'auteur. Casaubon, qui n'entend rien ici, croit apercevoir de la contradiction entre ce que dit Aristote; mais ce philosophe, liv. cité, disant que le *solen*, ou *coutelier,* se ferme, *epamphootera,* ne l'entend que des bords latéraux, non des bouts des valves : Athénée, au contraire, parle de l'extrémité à laquelle les deux valves se ferment, et deviennent *monophyes* à la faveur d'une membrane; car l'autre extrémité reste toujours ouverte. Il en est de même du gland de mer, qui ne bouche son ouverture qu'en fronçant le col; mais il a les battans de sa coquille raboteux ou striés. Cependant il y en a sur lesquels ces stries sont à peine sensibles. L'auteur auroit-il été trompé par cette espèce? car les anciens ont connu peu d'espèces de testacées comprises sous une même dénomination. On voit qu'Athénée n'est pas dans une si grande erreur, et que Casaubon auroit dû se taire.

** Terme général. J'ai déja renvoyé à Cyprian. M. Camus présume, avec vraisemblance, que l'auteur, ou Aristote, l'entendoit d'une espèce de cames. Voyez M. Camus, t. 2, p. 243. La division de Klein est trop générale : voyez le §. 275.

Épænète dit, dans sa *Cuisine*, que ce qu'il y a de plus intérieur dans l'animal de la pinne, se nomme *mécon* ou pavot. Aristote dit, au 5e. livre de l'histoire des animaux : « Les pourpres * naissent vers le printemps, et les buccins à la fin de l'hiver; et en général, tous les testacées paroissent, au printemps et en automne, avoir ce que l'on appelle *œufs*, excepté cependant l'espèce d'oursins que l'on mange: en effet, c'est dans ces deux saisons qu'ils sont le plus forts, sur-tout dans les pleines lunes et pendant les jours de grandes chaleurs. Il faut néanmoins excepter les oursins qu'on prend à Pyrrha sur l'Euripe. Ceux-ci sont fort petits, meilleurs en hiver, et pleins d'œufs; il paroît que tous les limaçons de mer se trouvent pareillement fécondés dans la même saison. »

Aristote, suivant sa narration, dit : « Les pourpres s'étant rassemblées au printemps dans un même lieu, s'occupent du travail de leur *mélicère*, qui est comme une sorte de gâteau de cire ; mais cet ouvrage là n'est pas si poli : on diroit qu'il est formé de la

* Les copistes ont changé ici le nom de l'ouvrage d'Aristote. J'écris *Hist.* liv. 5, ch. 15. Conférez, pour les détails suivans, Cyprian, p. 3184 et suiv., et 3163.

réunion de nombre de coques de pois ciches. Aucune de ces coques ne présente d'ouverture, et ce n'est pas non plus de là que naissent les pourpres. Comme tous les testacées *, elles se produisent elles-mêmes de la vase et de la pourriture. Ces corps sont donc comme un excrément des pourpres et des buccins, car ceux-ci font pareillement leur mélicère. Lorsque les pourpres commencent à faire leur *mélicère*, elles lâchent une humeur visqueuse, d'où se forment ces coques, qui ensuite s'ouvrent **, et répandent une matière ichoreuse sur la terre. C'est-là que naissent en terre les petites pourpres qui se sont formées, et dont on trouve quelquefois les grosses chargées lorsqu'on les prend : si elles sont prises avant d'avoir jeté ce principe prolifique, elles exécutent cette opération dans les paniers mêmes ***, en se réunissant

* Cyprian a bien relevé cette erreur.

** Je prends ici un sens un peu différent de celui de M. Camus : c'est celui de Gaza. Les détails de Réaumur m'y ont déterminé ; ensuite le texte porte ici *ichoora ;* mais celui d'Aristote, tel qu'il est actuellement, présente *ho eichen : ho* peut se rapporter très-directement à chacune de ces *coques*, ou *écosses*, terme de M. Camus : le passage est un peu équivoque. Cependant je pense que si on l'examine bien, on sera de mon avis.

*** Aristote ajoute, *non par-tout où elles sont, et au hasard*, mais, etc.

pour cet effet, et l'on y voit naître comme des grappes de raisin. »

Il y a plusieurs espèces de pourpre *; les unes sont grandes, telles que celles des environs des promontoires de Sigée et de Lecte; les autres sont petites, comme celles de l'Euripe et des côtes de Carie : celles qui se trouvent dans les golfes sont grandes et raboteuses; la plupart ont leur *fleur* d'une teinte un peu noire : dans quelques-unes, elle tire cependant un peu sur le rouge **; plusieurs des grandes s'accroissent jusqu'au poids d'une mine *** : on les trouve petites sur les bords de la mer, et autour des endroits escarpés; mais elles y ont la fleur rouge : du côté du nord, elles ont la fleur noire; et dans les lieux exposés au midi, elles l'ont rouge, au moins le plus souvent.

Apollodore rapporte ce proverbe dans ce qu'il a écrit sur Sophron :

« Plus friands que les pourpres. »

---

* Voyez ici les détails de Cyprian, p. 3173, relativement aux espèces connues des anciens, et ensuite d'Argenville, Klein, et autres.

** Le texte d'Aristote porte, *rouge, et en petite quantité*, s'il est exact, présentant *mikron* pour *oligon*.

*** Je suis ceux qui prennent ici *mine* pour un poids, qui est environ de 14 onces, ou un peu plus.

Et il ajoute que quelques-uns le déduisent de la couleur que rend ce coquillage, en ce que cette couleur attire à soi ce qu'elle touche, et donne une teinte brillante à ce qui est exposé à son contact : d'autres le déduisent de la voracité de cet animal.

On prend les pourpres au printemps *, selon Aristote, mais non vers la canicule ; car alors elles ne viennent plus paître : au contraire, elles se cachent et s'enfoncent dans des trous ; elles ont leur fleur entre le *mécon* et le cou. Les pourpres, les buccins et les autres coquillages turbinés ont, dès leur naissance et dans le même endroit, leur opercule **. L'animal paît en alongeant sa trompe ou langue sous cet opercule : la pourpre a la langue plus longue qu'un doigt ; c'est avec cela qu'elle paît, perce *** les autres coquillages, et sa propre coquille.

* C'est-à-dire, pour en manger ; mais à la canicule, pour en tirer la plus belle couleur : voyez Cyprian, p. 3185.

** La seconde des deux parties contenantes de la pourpre, et avec laquelle elle s'enferme. Chez les Grecs, *kalymma*, *epitygma* : voyez Cyprian, p. 3171, et la *Conchiliologie nouvelle*, petit ouvrage utile.

*** On nie aujourd'hui ce fait : voyez Cyprian, p. 3178. Cependant quelques naturalistes ont cru l'avoir observé. Seroit-il impossible que la pourpre

La pourpre et le buccin vivent assez long-temps, même jusqu'à six ans; leur accroissement s'aperçoit manifestement par les contours spiraux de la coquille.

Les conques *, les cames, les solènes, les peignes prennent tous leur accroissement dans les fonds sablonneux; mais les pinnes ** s'attachent droites avec leur byssus : elles ont dans leur coquille leur gardien ou *pinnophylax* ***, qui est, dans les unes, une petite squille, dans les autres, un petit cancre; lorsqu'elles en sont privées, elles périssent bientôt. Pamphile d'Alexandrie dit même, dans son

---

pût percer une coquille, lorsqu'on voit, à la Louisiane et dans l'Inde, des fourmis qui percent le verre même?

Quant à la vie, on donne quatorze ans et plus à la pourpre. Il est faux que le nombre des spires de la coquille marque ses années. On a voulu déduire l'âge d'autres signes; mais ceci est hors de mon but : voyez Cyprian., p. 3182.

* Voyez M. Camus, au mot *conque*, t. 2.

** Texte, *phyontai :* il est inconcevable qu'aucun naturaliste n'ait compris ce mot grec, et qu'on l'ait rendu ici par *croissent* ou *naissent*. *Phyesthai* est, dans Aristote, pour *être attaché*. *Phyetai ek tou omphalou, il est attaché par l'ombilic*, ou à l'*ombilic*. La pinne s'attache donc par son *byssos*, mot auquel les copistes ont suppléé *bythos ;* mais Aristote dit *byssos*, *Hist.* liv. 5, ch. 15; et c'est la vraie leçon. Je vois avec peine que M. Camus n'a pas lu Athénée, p. 269, *græc. lin.* 16, *ex outhenos pephykota.*

*** Ou gardien de la pinne, le même que *pinnoteer* dont j'ai parlé : voyez M. Camus, t. 2. Cyprian donne à cet égard tous les détails des anciens.

traité des noms, que ce gardien y naît avec elles. Chrysippe de Soli nous apprend, dans son cinquième livre sur l'*honnête* et la *volupté*, que la pinne et le *pinnotère* (gardien de la pinne), se prêtent un mutuel secours, et ne pourroient pas subsister séparément. La pinne, ajoute-t-il, est un coquillage, et le pinnotère un petit cancre : la pinne, après avoir ouvert ses valves, se tient tranquille, attendant les petits poissons qui y entrent : le pinnotère, qui se trouve là, mord la pinne, pour l'avertir lorsqu'il y est entré quelque chose : la pinne mordue, ferme aussi-tôt ses valves, et ils mangent en commun ce qui se trouve ainsi pris. Quelques-uns disent que les pinnotères * naissent avec les pinnes et de la même semence, ou du même sperme.

Aristote dit encore que toutes les huîtres naissent dans la vase bourbeuse, au lieu que les conques et les autres coquillages mentionnés viennent dans les fonds sablonneux. Les téthyes, les glands, et ceux qui sont à fleur d'eau, tels que les lépas, les nérites, viennent dans les fentes des roches : ceux qui n'ont pas de coquilles, tels que les orties de mer, les

* Aristote, liv. 5, ch. 14; mais voyez Klein, cité plus haut.

éponges,

éponges, se forment, comme les testacées, dans les fentes des pierres.

Il y a deux espèces d'orties *, les unes se forment dans des creux, et ne se détachent pas; les autres sont sur des surfaces lisses et planes, d'où elles se détachent pour passer d'un lieu à un autre. Autolycus appelle les *knides* ** (orties) *acalèphes*.

CHAP. XII. Aristophane dit aussi dans ses *Phéniciennes*:

« Fais ***ensorte que l'asphodèle vienne avant tout, et ensuite les
« orties piquantes (*akalephas*).

Il s'est aussi servi de ce mot (*akalèphe*) dans ses *guêpes*.

Phérécrate l'emploie aussi dans ses *transfuges*:

« Oui, par Cérès, c'est une chose bien pénible que d'entendre mal
« chanter! j'aimerois mieux être couronné d'orties pendant toute
« la chanson. »

Diphile de Siphne, le médecin, dit que l'ortie (*akalèphe*) fait du bien au ventre, provoque les

* Consultez ici Nonnius, *de usu piscium*, ch. 37; et Rondelet, liv. 17.

** Ce sont deux mots synonymes: voyez *Schol.* Aristoph. p. 872.

*** Ce passage en vers et les deux suivans, sont cités ici mal-à-propos, puisqu'il y est parlé de l'*ortie, plante*.

urines, et que l'estomac s'en accommode bien : que si on la prend sans s'être frotté les mains avec de l'huile, elle cause une inflammation. En effet, on ne peut la pêcher * sans en ressentir du mal ; c'est donc par abus des mots qu'on l'a appelée *akalèphe* (ou agréable au toucher **); la plante qui porte ce nom, l'a peut-être eu par cette même raison; ainsi c'est un euphémisme qui a autorisé ce nom par antiphrase, car l'ortie, loin d'être douce et molle au toucher, est âpre et fort désagréable.

Au reste, Philippide fait mention de l'ortie de mer dans son *Amphiaraüs*.

« Il me présenta des huîtres, des orties (*akaleephas*), des lépas. »

Ce qu'on lit sur ce mot dans la *Lisistrate* d'Aristophane est une bouffonnerie :

« O vous ! la plus utile des téthyes *** et des petites mères orties !
« (*akaleephoon*). »

---

* Les copistes ne pouvant concilier ces passages avec ce qui précède, auront peut-être mis ici *theereuontas* pour *therizontas*, afin de pouvoir au moins lier en apparence le discours de l'auteur ; mais le discours, tel qu'il est, a-t-il été le sien ? Ses erreurs sur le mot *malum persicum* le feroient presque présumer : cependant je ne le crois pas.

** C'est-à-dire, *kalee tee aphee*, lisant de même plus bas, au lieu de *apalee tee aphee ;* autrement il n'y a plus de sens.

*** La définition qu'Aristote donne de la téthye, prouve que ce vers

Les *téthyes* sont des coquillages; or, le poète réunit ici, en plaisantant, les mots *teethee* (nourrice) et *meetridion* (mère ou matrice).

Diphile écrit ceci sur les autres coquillages : » Parmi les cames * qui se trouvent dans les roches, les unes sont petites, la chair en est légère, stomachique, et passe facilement ; on les met au rang des huîtres : les autres sont grosses, et quelques-uns les appellent *basiliques*, et même *pelories*, ou monstrueuses; elles sont nourrissantes, stomachiques, mais passent difficilement, sur-tout les plus grandes. »

« La côte de Canope produit beaucoup de tellines : elles se multiplient pendant l'accroissement des eaux du Nil. Parmi ces coquillages, celles qu'on y appelle *tellines royales*, sont les plus minces; elles facilitent les

---

d'Aristophane est une sale polissonnerie, si l'on fait attention au mot *meetridioon*. Quant à la leçon *memiktai*, etc. que Casaubon produit de l'abrégé, je la lui laisse pour suivre mes manuscrits, qui portent le même texte que les imprimés, et dont le sens est très-clair. Voyez ici M. Camus, t. 2.

* Je lis ici *cheemoon de , toon pagetoon ,* et tout est clair. Pursan avoit senti cette leçon. Pour peu qu'il y ait de sable dans les fentes des rochers que baigne la mer, il s'y trouve des cames : or, *pagos* signifie une roche. M. Adanson en a trouvé gissantes de même au Sénégal. Celles qu'on nomme ici *pelories*, sont les *pelourdes* de Bellon, soit qu'elles aient eu ce nom du cap Pélore, ou de leur grandeur, car il y en a de très-grandes.

selles, et font un aliment léger et bien nourrissant ; celles du fleuve même ont une saveur plus douce. Les moules * mâles nourrissent médiocrement, passent vîte, et sont diurétiques. Les plus substantielles sont celles d'Éphèse, sur-tout pendant l'automne : les moules femelles, sur-tout les plus petites, ont une saveur douce, sont d'un fort bon suc, et nourrissantes. »

Les *solènes*, que quelques-uns appellent aussi *tuyaux*, *roseaux*, *ongles*, ont beaucoup de suc, mais visqueux et de mauvaise qualité : les mâles sont rayés, et de couleur *bleuâtre* **; ils sont utiles à ceux qui ont la pierre, et à ceux qui urinent difficilement. Les femelles n'ont qu'une couleur, et sont d'une saveur plus douce. On les mange bouillis, ou frits

---

* La moule est hermaphrodite; ainsi c'est une erreur des anciens. Voyez M. Camus, t. 2, au mot *moule*.

** Tous mes textes portent *ouranochromatoi*. N. le Comte l'indique même sur sa marge, quoiqu'il ne suive pas cette leçon. Casaubon, qui ne consulte que des mots, a cru devoir suivre la version de le Comte; mais les naturalistes, entre autres Rondelet, lui auroient appris que le *solen* mâle est de couleur d'*ardoise*. Lister admet aussi la leçon des manuscrits. On trouve sur les côtes de Normandie, des solènes dont la couleur tire sur le bleu. Casaubon dit que ses manuscrits portent, *non d'une seule couleur :* il a raison, en un sens. Il y a aussi des solènes de diverses couleurs; mais cela prouve-t-il que le solen a, selon lui, *la couleur de l'ongle*, c'est-à-dire, uniquement? car c'est ce qu'il doit faire entendre, ou il ne dit rien.

dans la poële; les meilleurs sont ceux qu'on laisse rôtir sur les charbons, jusqu'à ce qu'ils s'ouvrent. On appeloit *Solénistes* ceux qui pêchoient ces coquillages, selon le rapport de Phanias d'Érèse, dans son ouvrage intitulé : « *Les Tyrans punis de mort.* » Voici ses termes :

« Philoxène, surnommé *Soléniste*, d'orateur de-
« vint tyran ; il fut d'abord pêcheur, et vivoit en
« prenant des solènes : s'étant procuré des fonds
« qu'il mit dans le commerce, il acquit du bien. »

Les plus tendres des peignes sont les blancs; le suc en est bon, et ils n'ont pas d'odeur forte : quant aux noirs et aux roussâtres, les plus grands, sur-tout au printemps, flattent plus le palais. En général, les peignes vont bien à l'estomac, digèrent aisément, passent de même, si on les prend avec du cumin et du poivre. Archippus en parle dans ses Poissons:

« Aux lépas, aux oursins, aux *tarets* *, aux aiguilles, aux peignes. »

Les glands sont ainsi appelés de leur ressemblance

* Texte, *escharais :* vers rangés, par M. Adanson, parmi les coquillages multivaves. Ces vers rongent, percent les bois qu'ils rencontrent. On ne pouvoit mieux les nommer qu'*escharai*, mot qui désigne l'étui d'une tarière. Casaubon croit nous éclaircir en citant Hesychius, qui ne lui apprenoit rien. Alberti est aussi muet. Le mot *eschara* n'avoit pas encore été expliqué ici.

avec le gland du chêne ; ils diffèrent selon les lieux : ceux d'Égypte sont doux, tendres, savoureux, nourrissans, pleins de suc, diurétiques, et lubréfians ; les autres sentent trop la marée : quant aux oreilles, on les trouve dures à digérer, mais nourrissantes, frites dans la poële. Les pholades * flattent le palais; mais, outre leur odeur forte, elles ont un mauvais suc.

Les oursins ** sont tendres, d'un bon suc, ont une odeur forte, remplissent beaucoup, s'altèrent aisément; mais pris avec de l'oxymel, du persil, de la menthe, ils vont bien à l'estomac, ont une saveur douce et un bon suc : les rouges, les jaunes, les plus épais, et ceux qui rendent un suc laiteux lorsqu'on en ratisse la chair, sont les plus utiles à la santé. On trouve un peu amères ceux qui viennent

---

* En françois, *dail* ou *datte :* coquille multivave, où réside le *poisson* ou *vers* appelé *priape de moine*. Voyez d'Argenville, sur ce coquillage curieux, qui se fourre dans les trous des rochers : le mot grec *pholeuoo* le fait entendre. Les observations que M. Bodasch, p. 153, a faites sur des colonnes d'un temple de Sérapis, prouvent que les pholades percent les roches. Il veut parler d'un temple de Priape : voyez M. Knight, *Lond.* in-4°. 1786.

** Klein a traité particulièrement des *oursins :* son ouvrage est imprimé françois et latin, in-8°. Voyez-le.

près de Céphalénie, d'Icarie et d'Adria ; mais les oursins du rocher de Sicile lâchent le ventre.

Aristote dit qu'il y a plusieurs espèces d'oursins ; une dont on mange, et que c'est celle où l'on trouve des œufs. Il en compte deux autres, savoir, celles des spatanges * et des brisses : Sophron parle aussi des spatanges.

Aristophane les rappelle dans ses *Holcades:*

« Il déchire, il met en pièces, il lèche le bas de mon spatange. «

CHAP. XIII. Épicharme dit, dans ses *noces* d'*Hébé*, au sujet des oursins :

« Le cancre et l'oursin viennent, sans savoir nager, par la mer;
« mais ils s'avancent seuls à pied. »

Démétrius de Scepse nous fait le détail suivant dans le 28e. livre de l'ordre de l'armée Troyenne : « Un Lacédémonien est invité à un repas ; on « présente sur la table des oursins, et il en prend « un, sans connoître l'usage de cet aliment, et

---

* Casaubon, guidé par Daléchamp, veut devoir à Hesychius le mot *spatange :* il auroit mieux écrit *spatage* avec Aristote. Pollux imprimé porte sans *s, patange :* ses manuscrits, *pattage* et *patage,* espèce d'oursin, liv. 6, n°. 47, p. 591. Je laisse la polissonnerie du poète. M. Bodasch écrit avec raison *spatage* (*echino-spatagi*), p. 39. *Brisse*, autre oursin: v. Cyprian, p. 3229.

« même sans faire attention à la manière dont les « convives le prenoient : l'ayant donc mis dans sa « bouche avec sa coquille, il le broya sous la dent: « trouvant de la difficulté à le mâcher, et ne pou- « vant comprendre la résistance de ce coquillage « plein d'aspérités, il s'écria : ô ! manger détestable! « non, je ne te lâche plus après t'avoir broyé, mais « de la vie je ne te touche plus. »

Les hérissons, tant de terre que de mer (*oursins*), savent se munir contre ceux qui les cherchent, en opposant leurs épines comme une palissade. Ion l'atteste dans son Phœnix, ou Cænée ; voici ce qu'il dit :

« Je préfère sur terre la manière d'agir du lion, à la malheureuse « ruse * du hérisson, qui, lorsqu'il sent l'odeur des autres animaux, « forme de son corps un globe épineux, et s'abandonne sans pou- « voir ni mordre l'ennemi, ni lancer ses épines. »

Diphile, parlant des *lépas*, dit : « Les uns sont petits, les autres semblables à des huîtres. La chair en est dure, peu succulente ; elle a une légère acrimonie, flatte le palais, et digère bien. Bouillis, les lépas sont assez savoureux : les pinnes sont

* Athénée doit ceci à Plutarque. Daléchamp et autres ont mal saisi la fin de ce passage.

diurétiques,

diurétiques, nourrissantes, difficiles à digérer et à passer; il en est de même des buccins. Ce que l'on appelle le cou dans l'animal de ce coquillage, va bien à l'estomac, et digère lentement; c'est pourquoi un estomac foible s'en trouve bien : cela fait un aliment médiocrement substantiel, et qui passe doucement. Quant à la partie qu'on nomme *mécon* ou pavot, et qui se trouve dans le fond, elle est tendre, digère aisément, et va bien, par cette raison, aux estomacs foibles. Les pourpres tiennent, par les qualités, un milieu entre la pinne et le buccin; le cou en est plein de suc, savoureux : le reste a une saveur salino-douceâtre, se distribue bien dans la masse des humeurs, et est utile pour en maintenir la crase.

Les huîtres naissent dans les fleuves, les étangs, et dans la mer : celles de la mer sont excellentes, lorsqu'il se trouve dans le voisinage un étang ou une rivière : elles sont alors d'un bon suc, plus grandes et plus douces; mais celles qui naissent sur les rivages, les pierres, où il n'y a point de vase avec de l'eau, sont petites, dures, et d'un goût acrimonieux. Quant aux huîtres de printemps, et celles qu'on prend lorsqu'on touche à l'été, elles sont pleines, abreuvées

d'une eau muriatique mêlée de douceur : elles vont bien à l'estomac, et passent facilement. Celles qu'on fait bouillir avec de la mauve, ou de la patience, ou du poisson, ou seules, nourrissent bien, et lubréfient le ventre.

Mnésithée d'Athènes dit, dans son traité des *Comestibles :* Les huîtres, les conques, les moules, et semblables, ont la chair dure à digérer, à cause de la saumure qu'elles contiennent ; c'est pourquoi, lorsqu'on les mange crues, elles lâchent un peu le ventre par l'effet de cette saumure ; mais si on les mange cuites, elles déposent cette liqueur, ou en tout, ou en partie, dans le fluide où elles bouillent : aussi les fluides dans lesquels on a fait bouillir quelques coquillages, troublent le ventre, et le lâchent. Quant aux huîtres, mangées sans leur liqueur, elles causent des vents *; mais si on les mange rôties comme il faut, elles deviennent un aliment innocent, vu l'effet du feu : voilà pourquoi elles ne sont pas d'une digestion si difficile que les huîtres crues ; d'ailleurs elles ont perdu leur liqueur : or, c'est-là ce qui lâche le ventre.

* C'est la leçon des manuscrits. Daléchamp lit *pseephous*, des graviers : c'est une fausse idée.

Toute huître fournit un aliment humide et lent à digérer, et rend les urines difficiles à passer : l'ortie de mer, les œufs d'oursin et autres semblables, fournissent un aliment humide et peu substantiel ; ils lâchent le ventre, et provoquent les urines.

Nicandre de Colophone nous présente ces espèces de coquillages dans ses *Géorgiques :*

« Ou autant de coquillages qui se nourrissent dans le fond de la « mer : les nérites *, les trompes, les pelourdes, les moules vis- « queuses, les solènes **, les pinnes concaves. »

Archestrate dit dans sa *Gastronomie :*

« Ænos a de grandes moules, et Abydos des huîtres ; Parium, ses « oursins de mer ; Mitylène, ses grands peignes ; Ambracie en fournit « aussi beaucoup, et outre cela *** nombre de choses : à Messine,

---

* Cyprian, et Klein, d'après lui, disent que ce coquillage fut ainsi appelé du poisson *nérée* qui l'habite. Cette étymologie est aussi précaire que celle qu'on lit ailleurs dans Athénée. Voyez Klein, p. 6, et tab. 1, fig. 12, limaçon à bouche demi-ronde, selon d'Argenville ; mais conférez M. Adanson, *coquilles du Sénégal*, qui le classe différemment.

** Je lis ici *sooleenes te kai*, etc. pour *t'alla synes te kai*, faux texte. Casaubon corrige *tellinai te kai*, ce qui s'écarte plus de l'original. Je suis Daléchamp.

*** Je croyois pouvoir lire ici *salpas te met'autoon :* il ne seroit pas étonnant de trouver des *saupes* dans le golfe d'Ambracie ; mais il n'y a rien à changer ici ; *aplata* signifie, *et nombre d'autres. Aplata*

« se trouvent, près du détroit, les conques pélorides. Vous pê-
« cherez à Éphèse des cames, qui même ne sont pas mauvaises:
« Chalcédon vous donnera des téthyes; et toi, Jupiter, puisses-tu
« écraser les buccins *, tous ces enfans de la mer, et ceux des
« places publiques, excepté un seul homme! car c'est mon ami:
« il demeure à Lesbos, si fertile en vin, et se nomme Agathon. »

Philyllius, ou l'auteur quelconque *des Villes*, fait mention des cames, des lépas, des solènes, des moules, des pinnes, des peignes de Méthymne, et des huîtres (*ostreia*). Ce mot *ostreia* étoit le seul en usage chez les anciens. Cratinus dit dans ses *Archiloques :*

« Elle est semblable aux pinnes et aux huîtres (*ostreiois*). »

Épicharme dit aussi :

« Des huîtres (*ostreia*) fermées. »

Mais ensuite on a dit (*ostréon*) huître, comme (*ornéon*) oiseau. Platon écrit dans son Phædre : « Liés ou fermés comme une huître (*ostréon*). » On

---

est ici dans ce sens pour *aplasta*, comme dans Hésiode. Casaubon avoit un génie singulièrement fertile pour trouver *kaprous* dans cette bonne leçon.

* Jeu de mots sur *buccin*, qui désigne un coquillage et un *trompette*, *buccinator*, de *buccas inflare*. On substitua à ces *trompettes publics*, des *crieurs* d'une voix forte, etc. V. les remarques de Spanheim, *Cæsar. Julian.* sur ces *hérauts*.

lit dans son Timée : « Toutes ces espèces d'huîtres (*ostréon*). » Il a dit, dans le dixième livre de sa République, que les huîtres (*ostréa*) se fermoient; et en outre : « Les huîtres et les phycis *. »

Quant aux pelourdes, elles ont été ainsi nommées du mot *pelorios* **, c'est-à-dire, monstrueux, car la péloride (*pelourde*) est plus grande que la came, et en diffère aussi par la forme. Selon Aristote, les pélorides naissent dans le sable : Ion de Chio en fait mention dans ses *Épidémies;* peut-être que ces coquillages ont pris le nom de *chame* du mot *chaino* ***, qui signifie *s'ouvrir.*

Il n'est pas hors de propos de parler des coquilles des Indes, à cause de l'usage qu'on fait des perles qu'on en tire. Théophraste en fait mention dans son traité des pierres : « Ce que l'on appelle perle, dit-il, est une des pierres que nous admirons : elle est

---

* La tanche de mer : voyez liv. 7, ch. 20.

** Rappelez ce qui a été dit précédemment.

*** Dites mieux du verbe *chaoo*, parfait passif, *kecheemai*, je me suis ouvert, ôtant l'augment *cheemai*, de-là *cheemee*, came ou *béante ;* mais quelques naturalistes ont avancé, sans raison, que ce coquillage se tenoit toujours ouvert.

diaphane * de sa nature. On en fait des colliers très-précieux : elle croît dans un coquillage analogue à la pinne, mais plus petit : elle a le volume d'un œil assez grand de poisson. Androsthène en parle ainsi dans sa navigation le long des côtes de l'Inde.

« Les trompes, les *porcelaines*, et les autres coquillages y sont d'une bigarure charmante, et d'une beauté supérieure à celle des nôtres. On y voit surtout quantité de pourpres et d'huîtres ** : il y en a une particulière que les habitans nomment *berbère* ***, de laquelle croît la pierre appelée *perle :* elle est très-chère en Asie, et on la vend au poids de l'or par

* Cela est vrai, quant aux molécules intégrantes ; mais elle ne l'est plus lorsque la masse acquiert certain volume dans l'agrégation. On a eu tort de vouloir rendre ce mot par *brillante ;* ce qui n'est pas l'idée de l'auteur : voyez Cyprian, p. 3263.

** Voyez Conchiliologie nouvelle, sur ces beaux coquillages de l'orient ; et Cyprian, sur la grandeur de différentes perles, p. 3261 : ses détails sont curieux.

*** Voyez Bochart sur ce mot *berberi. Hieroz.* part. ij, ch. 6, col. 690 : il croit que ce mot a été porté dans l'Inde par les Phéniciens, avant Salomon. Le terme désigne la pureté, la beauté des perles de ces contrées-là. Je ne ferai aucune remarque sur l'origine des perles, tant de l'Asie que de l'Europe, où l'on en trouve de très-belles. On consultera Cyprian, dont les détails sont beaucoup plus instructifs que ceux des auteurs que cite le *Diction. des animaux*, t. 3, au mot *nacre.*

toute la Perse, et dans les contrées supérieures. La figure du coquillage ressemble presqu'à celle du pétoncle: il n'est cependant point cannelé, mais présente une surface un peu raboteuse : on n'y remarque pas deux oreilles, mais une seule, comme au peigne *. La pierre mentionnée croît dans la chair même de l'animal, comme les grains de ladrerie dans les porcs sur-semés : il s'en trouve d'une couleur très-semblable à celle de l'or; de sorte qu'il est difficile de les différencier en les mettant en parallèle : d'autres sont argentines; il en est aussi de parfaitement blanches, et entièrement semblables aux yeux de poissons. »

CHAP. XIV. Charès de Mitylène dit, dans le septième livre de l'histoire d'Alexandre : « On pêche dans la mer de l'Inde, de même que près de l'Arménie, de la Perse, de la Suziane, de Babylone, un coquillage semblable à l'huître ; il est gros, alongé, contenant une chair de grand volume, blanche, et de très-bonne odeur **. On en tire des os blancs, que l'on appelle *perles;* et l'on en fait là

---

* Défaut de connoissance. Il y a des peignes à *une*, à *deux*, et *sans* oreilles. La comparaison de l'auteur devient donc vague pour nous.

** Doit-on lire *eueeidee* pour *euoodee?* Je le présume.

des colliers, des bracelets, des cordons pour les pieds : les Perses, les Mèdes, et tout les Asiatiques préfèrent ces ornemens à ceux qui sont faits d'or.

Isidore de Characène nous dit, dans sa description de la Parthie : « Il y a dans le golphe Persique une île * où l'on trouve beaucoup de perles : c'est pourquoi il y a tout autour de l'île des radeaux de joncs, d'où les pêcheurs se jettent et plongent jusqu'à vingt brasses, pour rapporter, du fond, des conques bivalves. Ils disent que la pinne (ou l'huître) produit le plus de perles, lorsque le tonnerre est le plus fréquent, et qu'il y a de grandes pluies orageuses : qu'en outre, ces perles sont fort grandes. Les pinnes qui les produisent se cachent ordinairement dans les trous profonds de la mer pendant l'hiver; l'été, elles traversent les eaux, s'ouvrent pendant le jour, et restent fermées pendant la nuit; toutes celles qui s'attachent aux pierres et aux pointes des roches, s'y implantent comme avec des racines. Arrêtées dans ces endroits, elles y produisent la perle; elles se reproduisent, et se nourrissent par une appendice attachée naturellement à leur chair : cette appendice est

* L'île de *Bahren*.

adhérente à la bouche de la conque, et elle a des serres avec lesquelles elle introduit la nourriture; c'est un corps qui fait en quelque sorte la fonction du petit cancre, appelé le gardien de la pinne : la chair se prolonge depuis là, jusqu'au milieu de la conque, comme une racine, le long de laquelle la perle, produite, prend son accroissement dans la partie solide de la conque, et se nourrit tant qu'elle y reste; mais lorsque la chair se porte le long et au-dessous de cette excroissance, et sépare la perle de la conque en la coupant peu-à-peu, elle l'embrasse, quoique sans pouvoir la nourrir : tout l'effet qu'elle y produit alors, c'est de la rendre plus pure et plus brillante.

La pinne qui réside au fond de la mer, produit une grosse perle, et la rend plus pure et plus brillante : celle qui vient à la surface de l'eau, étant frappée des rayons du soleil, en produit d'une couleur terne, et moins grosses. Les plongeurs qui pêchent les perles, ont un danger à craindre lorsqu'ils portent la main sans précaution dans la conque ouverte; car l'animal la ferme aussitôt, et souvent les doigts de ces gens en sont coupés : on en a même vu mourir sur le champ. Ceux, au contraire, qui ont

l'adresse de glisser obliquement leur main sous la conque, l'arrachent facilement de la roche.

Ménandre fait mention des émeraudes * dans une de ses pièces :

« Il falloit que ce fussent des émeraudes et des sardoines. »

Il faut dire en grec *maragdos*, et non *smaragdos* ; car l'émeraude (*maragdos*), pierre brillante, a été ainsi nommée du mot *marmairein*, briller, éclater.

Après ces mets, on servit des plats où il y avoit différentes sortes de viandes bouillies dans l'eau ; des pieds, des têtes, des oreilles, des mâchoires ; outre cela, des intestins, du gras-double, des langues, comme on en voit ordinairement dans les *ephthopolies*, ou chaircuiteries d'Alexandrie ; car, mon cher Ulpien, on trouve ce mot *ephthopolie* ** dans Posidipe.

---

* Cette citation est étrangère au sujet : d'ailleurs les anciens n'ont pas connu la véritable émeraude. Voyez M. Dutens, sur les *pierres précieuses*, chap. 7. Il eût été plus à propos de dire ici que plusieurs voluptueux ont fait servir des perles très-grosses, dissoutes dans du vinaigre. Pline et Valère Maxime le rapportent de Clodius, fils du comédien Ésope. Athénée parle plus loin du fait de Cléopatre. Suétone n'a pas non plus omis la prodigalité de Caligula. Je laisse de côté les préjugés qui attribüent aux perles des vertus prodigieuses : elles peuvent tout au plus servir, comme tous les coquillages, à faire d'excellente *chaux*.

** D'*ephthoo*, faire cuire en bouillant ; et *pooleoo*, je vends.

Aussi-tôt on demanda quel écrivain avoit parlé de chacune de ces choses; quelqu'un dit : Aristophane a fait mention d'un plat de *gras-double* :

« Je dirai que tu vends au peuple des gras-doubles dont tu n'as pas
« payé * le dixième. »

Et ensuite ** :

« Pourquoi donc, mon cher, m'empêches-tu de laver ce gras-
« double, de vendre du boudin, et te moques-tu de moi ? »

Il dit encore ailleurs :

« Je vais commencer par avaler une caillette *** de bœuf, un
« estomac (ou gras-double) de cochon, en buvant même par-
« dessus le bouillon, et delà je vais entreprendre **** tes ora-
« teurs, sans m'essuyer la barbe, ni me laver les mains, et bien
« haranguer Nicias. »

---

* Voyez sur cette *redevance* payable aux Prytanées, *Schol. Aristoph.* p. 304, col. 2, E.

** Lisez *auparavant* (il avoit dit auparavant). Je rends par *gras-double* ce que l'auteur appelle *koilias* ou *ventricules*. Aristophane appelle *koiliopoles* ceux qui en vendoient, p. 298. Je rends *allantas* par *boudin ;* on le faisoit avec *du sang,* de *la graisse,* et de *la farine.* Voyez *Schol.* sur les *Cheval.,* p. 299 et 308.

*** Texte, *enystron,* que j'ai déja expliqué : voyez *Schol.* d'Aristophane, p. 308, col. 2, A. où le mot est bien présenté.

**** Le *Schol.* d'Aristoph., p. 307 et suivantes, dit : *Je vais les réduire au silence, comme si je leur coupois la gorge.* Je ne puis admettre ce sens, au moins ici.

Il écrit encore :

« Cette fille, née d'un valeureux père, mange, hélas ! un chétif
« morceau de viande bouillie, un lambeau de colon, de caillette
« et de gras-double. »

Cratinus parle de mâchoire dans son *Richard :*

« Il se battoit pour une *mâchoire* de bœuf. »

Sophocle dit, dans son *Amycus :*

« Il fait servir de tendres mâchoires. »

Platon écrit dans son Timée : « Il lia avec (*les tendons*) l'extrémité des mâchoires, à l'endroit où les deux parties du visage se réunissent *. » Xénophon dit, dans son art d'élever les chevaux, une *mâchoire* ** *menue* et *courte.* D'autres prononcent ce mot en grec avec un *y* (*syagoon*) mâchoire, et le rapportent à celui de *hys*, *cochon :* delà, *syagoon.*

Épicharme parle des intestins *** qu'il appelle *oryes* ****, dans une pièce à laquelle il a même donné ce nom.

---

* Le texte est vicieux. Lisez *symphysin ,* la *symphyse* du menton.

** Je lis *mikran* avec Xénophon, pour *makran ,* cap. 1, édit. Zeunii. « La tête du cheval ne doit être ni trop longue, ni trop chargée de chair, mais sèche et menue, dit M. Hartman, traité *des Haras ,* ch. 3, 1788. »

*** Texte, *chordee ;* mot qui se dit particulièrement de l'*ileon ,* et ensuite de tous les intestins grêles. Voyez Petit sur Arétée, p. 60, *édit.* in-4°. *Lond.*

**** Les grammairiens expliquent ce mot par *intestins bouillis , chordee*

Aristophane écrit, dans ses *Nuées :*

« Qu'on serve une fraise, à mes dépens, à ces penseurs. »

On lit dans la *Pytine* de Cratinus:

« Que ce bout d'*intestin* est grêle, dit-il! »

CHAP. XV. Eupolis a dit, dans ses *Chèvres*, de même qu'Alexis, dans sa *Leucadie* ou ses *Fugitifs :*

« Il parut alors un bout grêle d'*intestin*, et un lambeau de *, etc. »

Antiphane dit, dans ses *Noces :*

« Ayant coupé le milieu de l'intestin. »

Alexis fait mention de pieds, d'oreilles, et de *groins* dans son *Crateuas*, ou *Pharmacopole.* Je rappellerai plus bas son témoignage, contenant plusieurs des termes que nous cherchons.

Théophile a dit, dans son *Pancratiaste :*

« A. Trois mines ** de viandes bouillies. B. Ensuite? A. Un groin,

---

ephthee, ou par *hachis*, ou *coulis*, dans lequel il entre de la farine, *syntrimma poltikon :* cette explication, notée dans l'Hesych. d'Alberti, paroît la seule vraie.

* Je lis *perikommation*, lambeau que les cuisiniers détachent des viandes, selon le *Schol.* d'Aristoph., p. 309, où je lis *ta hypo toon mageiroon periairoumena ek toon kreoon.*

** Il s'agit de poids, non de valeur numéraire.

« un jambon, quatre pieds de cochon. B. Quoi, tout cela! A. Encore « trois pieds de bœuf.

Anaxilas dit, dans ses *Cuisiniers:*

« A. Ma foi, il me semble qu'il vaut mieux griller des petits pois- « sons, que de s'occuper des vers d'Eschyle. B. Que dis-tu, de « petits poissons? Est-ce donc des malades que tu vas traiter? Çà, « fais bouillir des abattis *, des groins, des pieds. »

Le même écrit, dans sa *Circée :*

« Mon cher Cinesias, il a un terrible groin de cochon! »

Et dans sa *Calypso :*

« Ce fut alors que je m'aperçus que j'avois un groin de cochon. »

Anaxandride a nommé *les oreilles* **, dans son *Satyre.* Axionicus dit, dans sa *Chalcis:*

« Je fais une sauce, que je jette sur mon poisson tout chaud, arran- « geant bien les restes demi-mangés. Je saupoudre de sel, et je ré- « pands du suc de selfion sur des *oreilles* de cochon : je coupe un « boudin; je joins à cela un lambeau de fraise; je marine bien « dans le vinaigre un groin; de sorte que tout le monde convint « que le lendemain de la noce valoit mieux que le jour même. »

Aristophane a dit, dans son *Proagon :*

« Mon fils, vois si je ne suis pas malheureux! j'ai mangé de la

---

* Ce que Celse appelle *trunculi,* comme l'a bien vu Scaliger. V. Celse, *édit. Krausii,* 1766, p. 606, not. ou liv. 2, ch. 22, *et alibi.*

** Voyez Celse, liv. 2, ch. 24.

« fraise ; comment pourrai-je actuellement manger de ce groin
« rôti ? »

Phérécrate écrit, dans ses *Rêveries :*

« Mais n'est-ce pas réellement là un groin de cochon ? »

Selon ce que dit Polybe, dans le sixième livre de son histoire, il y a près de Strate, en Étolie, un lieu qui s'appelle *Rynchos* ou *Groin.*
Stésichore dit, dans sa *Chasse au Sanglier :*

« Que cet animal cache en terre le bout de son groin. »

Nous avons déja observé que le mot *rynchos*, groin, se dit proprement du cochon; mais il s'est dit aussi d'autres animaux. Archippus l'a même employé par plaisanterie dans son second Amphitryon, en parlant de la face de l'homme:

« Et cela, ayant un *groin* aussi alongé!

Ararus dit aussi dans son *Adonis :*

« Car le Dieu tourne son groin vers nous. »

Aristophane parle des *abattis*, dans son *Œoloscyon :*

« Je t'ai fait cuire, pour souper, quatre *abattis* succulens. »

On lit dans sa *Gérytade :*

« Des *abattis*, des pains, des langoustes. »

Antiphane dit, dans sa *Corinthienne* :

« A. Après quoi l'on servit un abattis de cochon pour Vénus.
« B. Vous badinez ! ignorez-vous donc, mon maître, que dans
« Chypre elle aime tant les cochons, qu'elle a défendu qu'ils y
« mangeassent de la merde, ordonnant en même temps que cela
« fût réservé aux bœufs. »

Callimaque (ou Zénodote, dans ses mémoires historiques) atteste qu'on sacrifioit réellement le cochon à Vénus. Il s'explique ainsi : « Les Argiens sacrifient des cochons à Vénus ; et cette fête s'appelle *hysteria* *, ou sacrifice de porc. »

On lit dans les *Mineurs* de Phérécrate :

« Il y avoit auprès, sur des plats, des jambons très-tendres, avec
« toute la jambe, et des abattis ** cuits à deux reprises. »

On lit dans les *Jeux de hasard* d'Alexis :

« Nous avions presque déja dîné avec un abatti.

Il dit encore, dans sa *Veillée* *** ou ses *Fileuses* :

« Ces mêmes viandes sont à demi-cuites : quant au miroton, il est
« perdu : le congre **** est bien cuit ; mais les abattis ne le sont pas. »

---

* *Hysteeria*, ou *hystyria* ; dans les textes : pourroit-on lire *hysthysia*?

** Ou, bien cuits.

*** Les anciens avoient aussi leurs *écraignes*.

**** Anguille de mer, qui sent extrêmement la vase. On a aussi donné ce nom à un poisson d'eau douce et à un serpent. Athénée parle plus loin de congres d'une grandeur incroyable.

Phérécrate

Phérécrate fait mention de pieds bouillis, dans son *Valet-Maître :*

« A. Pendant qu'on apprête le souper, voudriez-vous bien nous « dire ce qu'il y a? B. Il y a vraiment un tronçon de *saline*, de « l'anguille, un petit calmar, de l'agneau, un bout d'andouille *, un « pied bouilli, un foie, des côtelettes, quelques petits oiseaux, du « fromage au miel, et chacun aura son plat de viande. »

CHAP. XVI. On lit, dans le *Parasite* d'Antiphane:

« A. Des pieds de porc tout chauds. B. Voilà un charmant dîné, « certes! A. Outre cela, il y avoit beaucoup de fromage tremblot- « tant ** sur les viandes bouillies. »

Écphantide écrit, dans ses *Satyres :*

« S'il faut même manger bouillis des pieds de cochon que tu auras « achetés. »

Aristophane fait ainsi mention des langues, dans ses *Tagénistes :*

» En voilà assez d'aphyes pour moi ; je suis gonflé d'avaler de « ces substances grasses; mais apportez-moi du foie cuit entre deux « plats ***, ou *un cou* de marcassin : s'il n'y en a pas, donnez-moi

* C'est proprement le gros intestin que nous nommons *colon.*

** Daléchamp a bien saisi le vrai sens du mot *epedonei*, de *doneoo*, j'agite, je remue : delà *donax*, roseau, dit de sa continuelle agitation. Casaubon radote ici ; ce mets est plusieurs fois rappelé dans l'auteur. Il est singulier que Casaubon ne sache plus ce qu'il dit sur ces matières, toutes les fois qu'il ne voit rien dans les notes d'Ægius.

*** Je rends ainsi, par un équivalent connu, le mot *apobrasis*, qu'il faut

« des côtes, ou une langue, ou une rate, s'il y en a : autrement, « apportez-moi, avec de petits gâteaux * tout chauds, le bas-« ventre ** d'un cochon de lait d'automne. »

CHAP. XVII. Après le récit de tant de passages sur ces différens mets, les médecins qui se trouvoient à table, payèrent aussi leur écot avant de toucher de rien. Dionysioclès dit donc : « Mnésithée d'Athènes avance, dans son traité des Comestibles, que la tête et les pieds de cochon n'ont rien de bien nourrissant ni de succulent en soi. »

. . . . *** Léonides prit alors la parole : « Demon dit, dans le quatrième livre de son histoire de l'Attique, qu'Aphéidas, roi d'Athènes, ayant

---

lire ici, formé d'*apobrattein*, dans Pollux, *decoquere*. Le texte, *apobasin*, a beaucoup fait radoter Casaubon : les manuscrits sont vicieux. Lisez ensuite *heepation*. Je traduis après cela *un cou* de marcassin, *kollopa*, etc. L'occiput, ou proprement ici le chignon, devoit être au moins aussi délicat que le *sinciput verrinum* dont parle Pline, liv. 7, chap. 51, sur-tout dans un marcassin.

* Ces petits pains avoient, selon le *Schol.* d'Aristoph., la forme des chevilles d'un instrument de musique. Nos provinciaux les appellent des *pistolets*. On les faisoit avec de la farine, de la graisse et du sel.

** Le même passage se retrouve plus loin dans ce livre-ci, et liv. 9, ch. 4, où cette fin est très-exacte : j'en ai suivi le texte.

*** Il y a certainement ici une lacune qui nous prive du passage entier de Mnésithée.

été tué par Tymœtes, son jeune frère naturel, celui-ci monta sur le trône. Mélanthe, Messénien, étant banni de sa patrie sous son règne, alla consulter la Pythie, pour savoir où il fixeroit sa demeure : elle lui répondit que c'étoit où, après avoir reçu les présens d'hospitalité, on lui serviroit pour souper des pieds et une tête. Or, c'est ce qui lui arriva à Éleusis. Les prêtresses ayant célébré une des fêtes de la patrie, et toutes les chairs de la victime étant consumées, à l'exception de la tête et des pieds qui restoient, elles les envoyèrent à Mélanthus.

On servit ensuite une vulve, vraiment métropole, et mère des enfans d'Hippocrate, qui ont été le sujet des sarcasmes des Comiques, à cause de leur *cochonnerie* *. Ulpien jetant les yeux sur ce plat : çà, mes amis, où trouve-t-on le mot *métra ?* car nous avons déja la panse assez pleine; il est temps de jaser. Quant à nos Cyniques, je leur impose silence; ils ont assez pâturé : ils peuvent cependant, s'ils veulent,

* Il ne s'agit pas des enfans d'Hippocrate, le célèbre médecin, mais d'un gourmand fameux de ce temps-là. J'emploie le terme *cochonnerie*, qui est nécessaire ici pour rendre l'original. Quant à *meetra* ou *vulve*, Celse cite cet aliment parmi ceux qui vont bien à l'estomac, liv. 2, ch. 24, *vulvæque steriles :* il en sera encore parlé.

ronger les os des mâchoires et des têtes : en qualité de chiens, cette jouissance leur est due : d'ailleurs ils se font honneur de ce titre. Euripide n'a-t-il pas dit, dans ses Crétoises, qu'il faut jeter les restes aux chiens ?

Les Cyniques, toujours amateurs de *franches-lipées*, ne songent guère à ce que Platon a dit dans son Protagoras : « Disserter sur la poésie, c'est se comporter comme on le fait dans les festins de la plus basse populace. » Comme ces gens ne peuvent lier entre eux aucune conversation, ni même se parler lorsqu'ils sont à boire, vu leur grossière ignorance, ils louent des joueuses de flûtes *, se procurant à grand prix le son de ces instrumens, et la voix de ces femmes ; au moyen de quoi ils se trouvent liés entre eux : mais lorsque des gens d'honneur et instruits se réunissent à table, vous n'y verrez pas de joueuses de flûtes, de psaltérion, de danseuses ; vous verrez au contraire ces personnages se suffire à eux-mêmes

* Les gens aisés avoient jusqu'à des musiciens esclaves, hommes et femmes, qui jouoient pendant le repas : voyez Pignorius, *de Servis*. Il présente un ancien monument, où l'on voit une femme assise jouant du luth : l'instrument est tel que le nôtre ; un esclave, de l'autre côté, joue de deux flûtes. Voyez sur les anciens instrumens, *Essai sur la musique*, t. 1, in-4°.

sans la ressource de ces niaiseries, de ces jeux; ils parleront, se feront entendre tour-à-tour avec décence, lors même qu'ils auront plus qu'une pointe de vin.

Mais, Cynulque, vous autres Cyniques vous buvez, ou plutôt vous avalez jusqu'à la dernière goutte, et, comme ces joueuses de flûtes et ces danseuses, vous ne faites que troubler le plaisir de la conversation; vivant, comme dit Platon dans son Philèbe, non en hommes, mais en vrai poumon *, ou comme tous ces corps animés qu'on range parmi les coquillages marins.

Cynulque furieux, répond : *goinfre*, esclave de ton ventre ! non, tu ne connois pas autre chose; le moindre discours suivi est au-dessus de ta portée; tu ne sais raconter aucun trait d'histoire; jamais tu ne dis deux mots avec grace, et tu passes tout le

* Ajoutez *marin ;* car c'est le sens de l'auteur. Les anciens ont souvent parlé de ce zoophyte, mais ils ne l'ont pas décrit assez clairement pour qu'on puisse avoir une idée nette de ce qu'ils entendoient par ce mot. Aristote le range improprement parmi les testacées, *Hist.* liv. 5, ch. 15, sans doute en conséquence de son enveloppe dure; mais elle n'est que coriace. C'est une substance molle, fongueuse, percée de beaucoup de pores, comme les éponges, et qui tient un milieu *inter gelatinam et cartilagineam*, dit M. Bodasch: *de quibusd. anim. mar.*, 1761, in-4°. *Dresdæ;* mais voyez M. Camus, t. 2.

temps de ta vie à demander, *ce mot se trouve-t-il, ne se trouve-t-il pas? le dit-on, ne le dit-on pas?* tu ne t'occupes qu'à épiloguer sur tout ce qui fait le sujet de la conversation : ramassant des épines, comme si tu étois toujours au milieu des ronces et de l'arrête-bœuf, tu ne cueilles aucune des fleurs les plus agréables.

CHAP. XVIII. N'est-ce pas toi qui as appelé *épinomis*, ce que les Romains appellent *étrennes*, selon l'usage de leur patrie, et qu'ils donnent à leurs amis? Nous voudrions bien savoir si tu te proposois en cela d'imiter Platon : ou, si tu as observé que quelqu'un ait produit cette dénomination, fais-nous connoître qui; pour moi, je sais qu'on appelle *épinomis* certaine partie d'une galère à trois bancs de rameurs, comme Apollonius le fait voir dans son traité des galères. N'est-ce pas aussi toi qui, demandant ta cape * (*phelooneen*) neuve, et qui n'avoit pas encore servi (car le mot *pheloonees* est de notre langue, mon cher), dis

---

* J'ai traduit par *cape* le mot *pheloonees*, qui a plusieurs sens. Voyez *Historica disquisitio de re vestiariâ hominis sacri*. Amsterdam, 1704, in-12, p. 50. *Salmas.* sur Lampride, *Commode*; et Casaub. Æ. Spart. *Verus*; pour le sens : les détails et les figures de Pignorius, *de Servis*.

à ton valet : Leuce, donne-moi ma cape, *phœnaleen*, qui *ne vaut rien* *, *achreston ?* Allant un jour au bain, n'as-tu pas répondu à quelqu'un qui te demandoit, où vas-tu? je vais *apoloumenos*, mot équivoque, qui signifie ou *périr*, ou me *baigner*. Or, ce fut ce jour-là même que cette belle cape (*pheloonou*) de Canose te fut volée par des filoux; de sorte qu'il s'éleva de grands éclats de rire dans le bain, lorsqu'on chercha cette cape, qui, selon ton expression, ne valoit rien : *achrestos*.

Une autre fois, messieurs, et le fait que je vais vous raconter est vrai, il heurta contre une pierre, et se blessa ** à la jambe ; lorsqu'il fut pansé, il sortit quelques personnes lui demandant, qu'as-tu donc Ulpien ? Oh ! ce n'est qu'une *sugillation*. Ne pouvant plus me tenir de rire, car j'étois avec lui, j'entrai, en le quittant, chez un médecin de mes

---

* Équivoque sur *achreestos*, qui signifie *neuf* ou *vieux*. On a confondu ici *pheloonees* avec *phainolee* : le premier est l'oriental, *phelon*, enveloppe, manteau, cape (de cuir); de *phala*, Chald. et Samarit., *cacher, couvrir :* dans le nord, *fell*, peau, et *fali* ou *fail*, cape, mante. *Phainolee*, ou *phainolis*, est grec, et désigne une tunique d'un tissu presque transparant, la chemise, de *phainoo*, paroître. Les latins ont changé l'ordre des lettres de *pheloonees* dans *penula* qui y répond.

** Je lis *enysse* pour *elyse*, qui ne fait pas de sens ici : il n'auroit pas pu dire que son mal étoit un *hypoopion*, ou sugillation, contusion à l'œil : *elyse* désigneroit une *dislocation* ou foulure.

amis, et je m'appliquai au-dessous des yeux un onguent épais. On ne manqua pas de me dire : qu'as-tu donc ? Oh ! dis-je, ce n'est qu'une contusion * *à la jambe.*

Je connois un autre personnage fort jaloux de cette érudition neuve. C'est Pompéïen de Philadelphie : cet homme n'est pas sot, mais il est toujours à l'affût des mots nouveaux. Parlant un jour avec son valet, il lui dit à haute voix, en l'appelant par son nom : « Strombichide, apportes-moi mes sandales *aphorétes* ** (non mettables ou neuves), et mon surtout *achreste* (neuf ou vieux); car lorsque j'aurai (chaussé) lié ma barbe (*hypodeesamenos*), je veux aller (appeler) saluer quelques amis. Mais ma saumure est cuite (j'ai la crasse séchée sur la peau), ainsi apporte la phiole d'huile : d'abord nous nous froisserons (frotterons), ensuite nous irons (périr) baigner. »

Vous ne m'avez pas vu depuis plusieurs jours, disoit le même à un de ses amis, c'est à cause des

* Nos vieux François rendoient bien ce mot par *heurt.*

** Ces équivoques des termes grecs ne peuvent être rendues par un mot seul dans notre langue.

brûlures

brûlures * : or, notez que c'étoit au mois que les Romains appellent février, dans le milieu même de l'hiver. Février a eu ce nom, chez eux, selon le roi Juba, du mot *februa*, qui dénote les libations qu'on y fait pendant plusieurs jours de ce mois, aux mânes des morts, afin de les empêcher ** d'effrayer le peuple en sortant de dessous terre.

CHAP. XIX. Le même, voyant célébrer la fête des Panathénées, jour auquel les tribunaux sont fermés, dit : C'est aujourd'hui le jour natal de l'*alektoor* (*coq*, ou *non mariée*); ce jour (cette année) ci est *adikos* (*injuste*, ou *non de plaids*).

---

* C'est-à-dire, de l'effet analogue à la brûlure, résultant de l'impression du froid. Cet effet a été bien exposé par Titius, sur le vers 107 de l'Églogue V. de Nemesianus. En lisant ce que Casaubon écrit ici, j'ai réellement cru qu'il étoit aux petites maisons. Il dit d'abord que Théophraste et plusieurs autres qu'il nomme, ont écrit que le *froid brûle*, et ensuite il traite de *vesania*, *stultitia*, l'opinion de ceux qui ne soutiennent pas avec Théophraste que le *froid ne brûle point*. Sans doute il ne brûle pas; mais pourquoi lâcher ces injures ? Daléchamp croyoit que le mot *kaumata* ou *brûlures* pouvoit s'entendre des *cierges* qu'on allumoit alors à Rome. Nous avons conservé l'usage de cette fête dans celle de la *Chandeleur*, mot formé de *candelabrum*. Je ne puis encore blâmer ce sentiment, quelque injure que me diront les Casaubon. Cette fête étoit originaire d'Égypte.

** Voyez ici le docte Néapolis sur les fastes d'Ovide, *édit.* 1735, *Panorm.*

Un de nos amis revenant un jour de Delphes, sans avoir de réponse à la demande qu'il avoit faite au dieu, il appela cet homme *achreste* (*hors d'usage* ou *sans réponse* *). Faisant un discours public, et s'étendant sur les éloges de la capitale de l'empire, il dit : L'empire romain est un prodige, et *anypostate* (qui ne peut se soutenir, ou à qui rien ne peut résister).

Tels sont, mes amis, ces Sophistes si semblables à Ulpien, qui forgent sans cesse une foule de mots. Par exemple, ils appelleront *marmite à four* le vaisseau destiné à faire chauffer de l'eau, et que les Romains appellent *miliarium* ** : ces gens surpassent même de beaucoup en ceci Denys de Sicile. Celui-ci appeloit une fille *ménandre*, parce qu'elle est en attendant un homme : une colonne étoit pour lui une *ménécrate*, parce qu'elle est stable et forte : il appeloit un trait *ballation*, parce qu'on le jette en avant; les trous des souris étoient des *mystères* ***, parce qu'ils mettent les souris en sureté.

---

* Le mot a aussi ce sens de *chraoo*, *chreesai*, rendre des oracles.

** Les interprêtes de nos anciennes loïs, *salique* et autres, ont bien vu que ce mot désignoit un grand bassin, soit de métal, soit de pierre.

*** De *mys*, rat ou souris, et *teereoo*, je garde, conserve.

Athanis nous rapporte, dans son premier livre de l'histoire de Sicile, que ce même Denys appeloit un bœuf, *garotas* *, un porc, *iacchos*.

Tel fut aussi Alexarque (frère de Cassandre, roi de Macédoine), fondateur d'Uranopolis ** : Héraclide Lembus en parle dans le trente-septième livre de son histoire : « Alexarque, dit-il, fondateur d'Uranopolis, introduisit des expressions particulières; il appeloit un coq, *orthroboas* ***, un barbier, *brotocertes*, une dragme, *argyris*; un chœnix étoit pour lui un *hémérotrophis* ****; un crieur, un *apyte* *****. Il écrivit un jour en ces termes aux magistrats de Cassandrie: »

« Alexarque Marmon ****** aux *primipiles*, salut: »

---

* De *ga* pour *gee*, terre, et *aroo*, je laboure. – *Iacchos* signifie criard.

** Ville de Macédoine. Il y en avoit une autre de même nom en Pamphylie.

*** Celui qui crie de grand matin. – *Brotokertees*, tondeur d'hommes.

**** Mesure de 20 à 22 onces. Il l'appeloit *heemerotrophis*, parce que c'étoit la mesure de farine que chacun pouvoit consommer par jour.

***** D'*apyoo*, je crie, j'appelle.

****** Je me contente de rendre exactement le ridicule de cette lettre. *Primipile* est le nom de soldats armés d'un *pil* ou gros bâton garni d'un fer aigu. Le *pil* étoit même quelquefois tout de fer : c'est un mot scythe et

« Je vous regarde comme les enfans du soleil; je sais qui a abandonné ceux qui avoient fait des actions dignes des dieux, et qui ont péri par un sort fatal, tiré des urnes de la divinité, tant pour eux que pour les gardes nés dans les montagnes. »

Je crois que la Pythie même ne pourroit nous expliquer le sens de cette lettre.

On peut citer à ce sujet, Cléophane dans Antiphane:

« C'est vouloir * être à la torture. Quel avantage y a-t-il pour un « homme sensé de suivre dans un Lycée les débats des Sophistes, « de ces gens décharnés, sans pain, et si vils; pour dire, comme « eux, telle chose n'est pas encore, puisqu'elle se fait; car ce qui « se fait n'a pas encore été, et si la chose a été auparavant, elle « ne se fait pas actuellement, car ce qui n'est pas n'est rien; mais « ce qui n'a pas encore été, n'est pas ce qui a été fait, car cela n'a « jamais existé; c'est de ce qui est qu'une chose se fait: or, s'il « n'y a rien d'où elle a été faite, comment, dis-je, a-t-elle pu se « faire de rien? Cela est impossible. Mais si cette chose a été « faite d'elle-même, je dis encore qu'elle ne peut pas exister, ou « que quelqu'un me dise de quoi se feroit ce qui n'est pas? On ne « pourra pas sans doute recourir au néant. Mais qu'est-ce que tout « ce verbiage? Apollon, certes, n'y comprendroit rien! »

---

teuthon. Les Scythes, comme les anciens Romains, ne connoissoient de dieu que leur *lance* ou *haste; pil-stor*, et non *plistor*, comme on lit chez les anciens. Ce mot signifie *haste grande*, ou grand *pil*: en allemand actuel, *pfeil, jaculum*.

* On retrouve ces vers ailleurs. Gataker en a cité quelques-uns sur Antonin.

Je sais que Simonide a appelé Jupiter * Aristarque; Eschyle a donné à Pluton le nom d'Agésilaüs **; Nicandre de Colophone, celui *d'Iochéaira* *** à l'aspic.

CHAP. XX. C'est sans doute pour de semblables raisons que l'admirable Platon ayant dit : « Les animaux, les uns **** *xérobatiques*, les autres *hydrobatiques*, » ajoute les dénominations de *xérotrophiques*, *hygrotrophiques* et *xéronomiques* *****, au sujet de ceux qui vivent sur terre, dans l'eau et dans l'air. Il semble que, par là, il ait eu dessein d'avertir ces faiseurs de mots d'éviter le néologisme; il ajoute même expressément : Si vous évitez cette affectation de mots nouveaux, vous arriverez au terme de la vieillesse, plus sage et plus réfléchi. »

Je sais qu'Hérode de l'Attique, rhéteur, nomme *trochopède* ****** la pièce de bois qu'on passoit dans les roues, lorsqu'il voyageoit sur son char, dans

---

* Aristarque, ou excellent chef.

** Celui qui rassemble les peuples.

*** Epithète de Diane, mais dans un sens différent.

**** Qui marchent sur le *sec.* — *Hydrobatique,* qui va dans l'eau.

***** Il faut lire *aeronomiques*, pour *xeeronom.*

****** De *trochos*, roue, et *pedaoo*, je lie, j'arrête : c'est *enrayure.*

des lieux d'une pente trop roide ; et cependant Simariste a nommé *epochlé*, dans ses Synonymes, la même pièce de bois. Le poète Sophocle a appelé quelque part *mochlos* ou *barre*, ce que nous nommerions *gardien*.

« Aie confiance, dit-il, quelque part, je suis une forte *barre* « contre la crainte. »

Il s'est aussi servi ailleurs du mot *ischas*, *arrêt*, au lieu d'*ancre ;* parce que l'ancre arrête le vaisseau :

« Les matelots tirèrent l'*ischas* du vaisseau, en roulant le cable. »

Démade le rhéteur, disoit qu'Ægine étoit la *chassie* du Pirée; Samos, *l'égout* d'Athènes; la jeunesse, *le printemps* du peuple; les murs, *l'habit* de la ville, et le trompette, *le coq* commun des Athéniens.

Ce même Sophiste, grand forgeur de mots, appeloit *acatharte* *, la femme dont les règles sont supprimées : et toi, Ulpien, où as-tu pris ton mot *kechortasmenoi* (rassasiés), tandis que l'usage veut qu'on se serve de *korestheenes ?*

A ces mots, Ulpien souriant avec certain plaisir : « N'aboie pas, mon ami, ne t'irrites pas jusqu'à nous jeter la bave de ta rage canine ; car voici les jours

* *Quæ non purgatur :* celle qui n'a pas ses *purgations* menstruelles.

caniculaires : ainsi appaise-toi plutôt, et, en vrai chien, va flatter de la queue tous ceux qui sont à table. En effet, nous pourrions bien célébrer la fête *Cynophonte* *, au lieu de celle qu'on fait à Argos.

Mon brave, sache-donc qu'on trouve le verbe *chortastheenai* **, être rassasié, dans *les Ulysses* de Cratinus :

« Vous étiez assis tout le jour à vous repaître (*chortazomenos*)
« de lait. »

Ménandre s'est servi du participe (*chortastheis*) rassasié, dans son *Trophonius*. Aristophane dit dans sa *Gérytade* :

« Sers, et repais (*chortaze*) nous de tes monodies ***. »

On lit dans la *Tyro* de Sophocle :

« Nous qui avons reçu nos hôtes avec tous les mets imaginables
« (*panchortoisi*). »

---

* A la lettre, *tuerie de chien*. On sacrifioit aussi des chiens à *Hécate*. On voit même qu'on purifioit les armées en partageant un chien, entre les deux parties duquel les soldats passoient. Cette fête d'Argos avoit un but différent : elle me paroît tenir à un des plus anciens usages de l'Égypte.

** Voyez Pollux sur ce mot.

*** Chant d'une seule personne, sans instrument. Ce terme signifie aussi *chant lugubre*.

Eubule écrit dans son *Dolon* :

« Messieurs, je ne suis pas mal pansé (*kechortasmai*); je suis « même si plein, qu'en faisant tous mes efforts, je suis à peine « parvenu à chausser mes sandales. »

Sophile dit dans son *Philarque :*

« Il y aura de quoi se bien bourrer la panse; et je vois, au prélude, « que je ne m'en retournerai pas sans en avoir jusqu'à la gorge « (*chortastheesomai*). Par Bacchus, messieurs, je grille d'y être. »

Amphis écrit dans son *Uranos :*

« Rassasiée de toutes sortes de bonnes choses jusqu'au soir. »

Voilà, Cynulque, ce que j'avois à te produire pour le présent : demain, ou pour parler avec Hésiode *enneephi*, après demain, je te repaîtrai (*chortasoo*) de coups de bâton, si tu ne me dis en quel auteur on trouve *koiliodaimoon*, (qui fait un dieu de son ventre).

Cynulque, qui gardoit le silence, reprit la parole et lui dit : Eh bien, chien, sache-donc qu'Eupolis a ainsi nommé les flatteurs dans sa pièce intitulée l'*Homonyme ;* mais je ne t'en citerai le passage que quand je t'aurai bien rondiné.

Tous s'étant fort divertis de ces sarcasmes, Ulpien parla : « Je vais donc achever ce que j'avois à dire sur la vulve de truie. »

Alexis

Alexis persiflant, dans sa pièce intitulée *le Pontique*, l'orateur Callimédon, surnommé la *Langouste*, et l'un des chefs de la république du temps de Démosthène, dit :

« Tout homme offriroit sans doute sa vie pour la patrie ; mais
« Callimédon *, dit la *Langouste*, offriroit peut-être la sienne
« pour une vulve bouillie.... »

Callimédon étoit renommé pour sa gourmandise. Antiphane fait ainsi mention de la vulve dans son *Philométor* :

« Lorsque l'arbre est plein de moelle, il pousse ses fruits. Nous avons
« le mot *métropole*, mais non *patropole*. On appelle *metra* **
« une viande très-agréable ; mais *Metras* de Chio est aimé du
« peuple. »

Euphron écrit dans sa *Femme livrée* :

« Mon maître ayant apprêté une vulve, la servit à Callimédon ;
« ils la mangèrent ensemble : ensuite mon maître le fit sauter.
« Voilà pourquoi Callimédon fut surnommé la *Langouste*. »

---

* Je traduis, au risque de manquer le sens, en suivant Daléchamp. Les manuscrits ne me donnent rien de bon. Je trouve dans B, *ephtheis* et *ephthees*, ensuite *isoos*. Les premières éditions, le Comte, Pursan, ne me présentent rien d'admissible. Casaubon fait un texte ; mais passons : la chose est trop peu importante.

** Le sel de cette plaisanterie est perdu pour nous.

Dioxippe a dit, dans son *Antipornobosque*, (*Anti-mango*, ou *Antileno :*)

« . . . Quels mets il désire ! qu'il les veut friands ! des caillettes,
« des *vulves*, des intestins ! »

On lit dans son *Historiographe :*

« Ils traversèrent de force le portique. Amphicle, qui tenoit deux
« *vulves* pendues au bras, les faisant voir à quelqu'un, lui dit :
« Envoyez-moi un tel, si vous le voyez. »

Eubule a dit, dans son *Deucalion :*

« De petits foies, des tripes *, des mous, des *vulves*. »

Lyncée de Samos, ami de Théophraste, connoissoit en outre la sauce qu'on y fait avec le suc de selfion : en décrivant le Banquet de Ptolémée il dit : « Une vulve, assaisonnée avec du vinaigre et du suc de selfion **, étant présentée à la ronde. »

CHAP. XXI. Antiphane fait mention du suc

---

* Texte, *neestis :* c'est proprement l'intestin que l'on appelle *jejunum*, parce qu'on le trouve toujours vide. Je prends un terme général.

** Pollux nous a conservé les noms des différentes parties de cette plante, qui n'est pas perdue, comme quelques voyageurs l'avoient dit : V. M. Brotier sur Pline; et Pollux, liv. 6, n°. 67, ou T. 1, p. 606; mais on trouvera les détails nécessaires pour connoître cette plante, dans Théophraste, *Hist. Plant.*, liv. 6, ch. 3.

de selfion; dans son *Dyseros*, en parlant de Cyrène:

« Je fais voile vers le lieu d'où nous avons été détournés avec « violence, disant adieu à tous les chevaux, aux chars, aux cour- « siers, au selfion, à sa tige, à ses feuilles *, à son suc, à la « fièvre. »

Hipparque fait mention de l'excellence de la vulve d'une truie *châtrée*. Voici comme il en parle dans son *Iliade Égyptienne* **, etc.

« Que j'ai de plaisir à voir dans un grand plat la belle figure d'une « vulve qui a *avorté*, et à sentir la charmante odeur d'un cochon- « de-lait qui rôtit dans le four ! »

---

* Adam a bien aperçu que Casaubon n'enténdoit pas la fin de ce passage. Le poète y place les mots comme la mesure des vers le lui permet; ce qui semble produire certain désordre : mais le texte est exact, si on lit *maspetois* pour *mastois*. Les chariots et les coursiers de Cyrène étoient fort renommés : son selfion ne l'étoit pas moins : l'auteur en donne les trois parties. Lisez au dernier vers *ka. pyr. k. maspetois, opoo.*

** Le passage d'Hipparque manque ici; ce que Casaubon ni aucun autre n'ont aperçu : nous n'avons pas non plus le nom de l'auteur des deux vers suivans, où il est parlé de l'*ekbolas*. Casaubon, peu attentif, veut corriger *ektokida* pour *ektomida;* mais il confond tout : d'ailleurs *ektokis* est ici un mot forgé, ou qui ne pourroit au plus se dire que de l'usure : il faudroit *ektokas*. Voici ce qu'il faut observer pour saisir ce passage. Les anciens distinguoient entre vulve de truie châtrée, *ektomis*, que les latins appeloient *stericula*, vulve de truie, *ekbolas*, ou qui avoit avorté, *ejectitia;* vulve de truie qui avoit mis bas, *ektokas* ou *porcaria*. Personne n'a mieux discuté cet article que Lotichius dans son Pétrone, t. 1, p. 128. Il est donc évident que le passage d'Hipparque sur l'*ektomis* nous manque, et que Casaubon n'entend rien à ce qu'il dit.

Sopatre dit, dans son *Hippolyte* :

« Mais telle qu'une vulve, qui a avorté d'un beau fétus, très-cuite,
« devenue bien blanche, et toute couverte de fromage. »

On lit, dans le *Physiologue* du même :

» Une tranche de vulve de truie, non trop bouillie, bien imprégnée
« d'une saumure acéteuse, piquante. »

Et dans ses *Silphes* :

« Afin que tu manges une tranche bouillie de vulve de truie, en
« la trempant dans une sauce, amère et piquante, de rhue. »

Les anciens ne servoient, en entrant à table, ni vulves, ni laitues, ni aucune des choses que l'on sert actuellement.

Archestrate, cet homme si recherché dans l'art de la cuisine, dit que, pendant le repas et en buvant les santés *, on faisoit usage de parfums.

« Pendant le repas, aie la tête couronnée de toutes les espèces de
« fleurs dont le sol fécond se pare : parfume-toi la chevelure des
« essences les plus précieuses : répands, toute la journée, sur de

---

* *Proposeis* est ici gouverné par *meta, inter*, comme le signifie *para* dans les vers suivans. Daléchamp traduit, en supposant *proposesi* régi par *chreesasthai ;* mais les textes s'y opposent : d'ailleurs, sa version est en contradiction avec le sens qu'il prend au premier vers. Pollux parle, il est vrai, de *potos metadorpios :* ce n'est pas ici le sens. Voyez son liv. 6, ch. 6, n°. 30. Quant à l'usage et à la nature des parfums, voyez le même, liv. 6, ch. 9, n°. 104.

« la cendre ardente, de la myrrhe, de l'encens, production odo-
« riférante de la Syrie; et lorsque tu es en train de boire, qu'on te
« serve le régal d'une vulve et de la panse * d'une truie, bouillie
« et bien imprégnée d'une sauce faite avec du cumin, de fort
« vinaigre et du suc de selfion : qu'on y joigne de tendres volailles,
« selon la saison. Laisse-là ces Syracusains, qui ne font que boire
« comme des grenouilles, et sans manger. Garde-toi de les en
« croire, et tiens-t-en aux plats que je te conseille : tous ces autres
« petits plats, ces pois-ciches, ces féves, ces pommes, ces figues
« ne sont que la preuve d'une glorieuse pauvreté. Saches faire cas
« des gâteaux d'Athènes. Si tu n'en trouvois pas ailleurs, vois à te
« procurer du miel attique, car c'est-là ce qui les rend si supé-
« rieurs à ceux des autres pays. Voilà comme un homme bien
« né doit vivre, ou il faut qu'il s'enterre tout vif, ou se précipite
« dans un gouffre, ou jusqu'au Tartare, à mille lieues de pro-
« fondeur. »

Lyncée, décrivant le repas que donna Lamie, joueuse de flûte, lorsqu'elle traita Démétrius Poliorcète, fait servir aux convives, en entrant à table, toutes sortes de poissons et des viandes. Le même, détaillant le repas que donna le roi Antigone, en célébrant les mystères d'Éleusis, et celui du roi Ptolémée, fait servir de même des poissons et des viandes au commencement du repas.

On lit avec étonnement les beaux préceptes que nous donne Archestrate, ce maître d'Épicure, dans

---

* Voyez Lotichius, page citée, sur cette *panse*.

l'art de jouir des plaisirs, lorsqu'il nous dit, avec le ton sententieux d'Hésiode : « N'écoutez pas ce que vous disent tels et tels, mais faites attention à ce que je vous prescris; mangez de telles et telles choses. » On croiroit entendre parler ce cuisinier qui s'entretient ainsi dans les *Syntrophes* du poète Comique Damoxène.

CHAP. XXII.

« A. Tu vois ici en moi un disciple du sage Épicure; en deux
« ans et moins de dix mois, comme je vous ai entassé quatre talens
« l'un sur l'autre ! B. Que veux-tu dire ? Explique-toi ? A. D'abord
« je te dirai qu'Épicure étoit cuisinier : c'est ce que tu ignorois.
« B. Quel cuisinier, bons dieux ! A. Mais, incrédule que tu es, la
« nature n'est-elle pas le meilleur maître dans tous les arts, et y
« a-t-il rien qui instruise mieux que la pratique ? D'ailleurs, c'étoit
« une chose fort facile à un homme qui savoit déja par théorie tous
« les rapports de l'art. Or, la théorie, en tout, est déja un grand
« chemin de fait ; ainsi, quand tu verras un cuisinier qui n'aura pas
« lu, ou qui ne connoîtra pas, ou plutôt ne tiendra pas par cœur
« tous les écrits de Démocrite, moque-toi de lui comme d'un
« ignorant : vas donc t'arranger avec quelque maître qui t'instruise
« pertinemment du canon d'Épicure, afin que tu puisses dire, *je suis*
« *de son école*. Il faut, mon cher, savoir d'abord quelle est la dif-
« férence que présente le glaucisque en hiver et en été ; ensuite il
« ne faut pas ignorer quel est le poisson le meilleur au coucher des
« pléïades et aux solstices ; car les changemens des saisons, et les
« mouvemens des astres ont une terrible influence sur les hommes,
« et produisent nombre d'altérations aux solstices. Comprends-tu
« bien cela ? Mais ce que l'on prend dans sa saison, fait toujours du

« bien. B. Mais ! qui est-ce qui observe tout cela ? A. Eh, voilà jus-
« tement pourquoi ces coliques, ces flatuosités font d'un convive un
« homme fort indécent : à ma cuisine, au contraire, l'aliment qu'on
« sert devient réellement aliment : il digère bien, passe bien par-
« tout ; aussi le chyle qui en résulte, pénétrant dans tous les pores *,
« y acquiert, avec uniformité, la densité convenable à la répara-
« tion des solides. B. Le chyle, dis-tu ? te voilà vraiment un Dé-
« mocrite ! A. N'importe comment cela s'opère : or, ce bon chyle
« rend l'esprit délié, pénétrant. B. Eh ! . . . . te voilà initié dans
« tous les mystères de l'art iatrique ! A. Oui, et autant qu'aucun
« autre dans les secrets de la nature. Mais vois, je t'en conjure,
« quelle est l'ignorance de tous nos cuisiniers. Il te suffit de consi-
« dérer comment ils s'y prennent pour faire un plat de différens
« poissons, dont la fumée n'exhale qu'une seule odeur, en y jetant
« du sésame trituré : certes, quiconque m'emploiera, prendra tous
« leurs ingrédiens les uns après les autres, et les jettera en leur
« pétant au nez. En effet, que peut-il résulter de bon du mélange
« confus de choses qui ont des qualités si différentes, et réunies
« par des liaisons si disparates ? Or, le vrai esprit de l'art consiste
« à bien distinguer toutes ces choses, et non à bien laver des plats,
« de sorte qu'ils ne sentent pas la fumée. Pour moi, je ne me donne
« pas la peine d'entrer dans ma cuisine, mais je m'assieds auprès,
« pour voir seulement ce qui s'y passe, et ce sont d'autres qui tra-
« vaillent. B. Et toi, que fais-tu donc ? A. Moi ? je leur explique
« les causes, et ce qui ne tarde pas d'en résulter. « Quitte ce miroton,
« dis-je à l'un ; fais aller le feu, qu'on l'entretienne bien sous ces
« écrevisses : ce premier plat ne sera pas cuit en même temps que
« les autres. » Voilà, mon ami, comme je fais marcher tout de
« concert. Mais, cuisiner ! moi ! fi donc ! B. Ma foi, il me paroît
« que tu t'y entends bien, et que ton art est vraiment quelque

* C'est la lettre : entendez-le de toutes les extrémités des vaisseaux.

« chose. A. En outre, je ne fais servir aucun mets inutile à mes « convives : tout se trouve entremêlé avec le plus parfait accord. « B. Quel accord y a-t-il donc? A. Le même qu'entre le diatessa- « ron *, le diapente, le diapason; tout s'y unit par les mêmes inter- « valles, de la manière dont je fais suivre mes services à propos. « Quelquefois je commande d'un peu loin. — Pourquoi touches-tu à « cela? Tu vas tout mêler : prends garde, tu tires-là une pièce qui « ne s'accordera pas; c'est assez de cela : bien! Or, voilà comment « Épicure composoit l'art de la volupté, et mangeoit avec ordre. « Non, il n'y a que lui qui ait connu ** le souverain bien. Les « Stoïciens sont continuellement occupés à le chercher, sans l'aper- « cevoir; ainsi ils ne procureront jamais à un autre ce qu'ils n'ont « pas, ou plutôt ce qu'ils ignorent. N'es-tu pas de cet avis? Laissons « donc là tout ce qui nous est étranger. B. Il y a long-temps que « j'ai banni ces rêveries. »

CHAP. XXIII. Platon le Comique feint, dans sa pièce intitulée *le Fourbe Associé*, qu'un père est indigné que son fils ait été corrompu pendant son éducation par le pédagogue *** qu'il lui avoit donné.

---

* Ces termes de l'ancienne musique sont souvent employés chez les anciens, lorsqu'il s'agit de rapports et de proportions : je les expliquerai ailleurs dans mes notes. Plutarque, Macrobe et autres, s'en sont servi aussi.

** Il faut avouer que les anciens ont bien mal interprété la doctrine d'Épicure : ses lettres en font preuve. Voyez Feyjò, *Théâtr. critic.*

*** On lira dans Pignorius, *de Servis*, ce qui concerne ces esclaves *pædagogues*, aux soins desquels ont confioit même les filles; mais on y voit qu'ils n'ont pas toujours été exempts de reproche. V. Pignorius, pag. 45, et 234—239.

Il

Il s'exprime ainsi :

« A. Scélérat, tu as perdu mon fils, dont tu t'étois chargé, et tu « l'as persuadé de prendre un train de vie étranger à sa naissance. « C'est toi qui es cause qu'il boit dès le matin ; ce à quoi il n'étoit « pas accoutumé. B. Mais, monsieur, s'il a appris à vivre, pour- « quoi me blâmez-vous? car, selon les sages *, *boire, c'est vivre.* « Certes, Épicure assure que la volupté est le souverain bien : or, « peut-on en jouir autrement qu'en vivant sans gêne ? A. Mais, « Sosie, tu te rendras peut-être à ce que je vais te dire en deux « mots. As-tu jamais vu un philosophe s'enivrer en cédant aux « attraits des plaisirs dont tu me parles? B. Tous. Oui, ces gens qui « froncent le sourcil, et qui cherchent le sage en se promenant au « portique, et dans leurs entretiens, comme un esclave fugitif, « lorsqu'on leur sert un glaucisque, savent très-bien par où il faut « l'attaquer, et veulent d'abord la tête, au point que les convives « sont tous étonnés de ce qu'ils voient. »

Un des personnages du *Soldat* ou *Tychon* d'Antiphane, exhorte ainsi à profiter de la vie :

« Tout homme qui s'imagine posséder quelque chose d'assuré dans la « vie, est dans une grande erreur. En effet, ou un impôt vous enlève « ce qui est à la maison, ou un procès inopiné le dissipe, ou un « général d'armée vous met à contribution; ou, si l'on vous nomme » pour présider aux spectacles, vous n'avez ** plus que des hail- « lons, pour avoir fourni des habits couverts d'or au chœur; ou, « si vous commandez les flottes, il ne vous reste plus qu'à vous

* Ironie sanglante contre les philosophes de ce temps-là.

** Ceux qui étoient obligés de faire les frais des spectacles, ou des galères, se ruinoient assez souvent. C'est ce dont parle Démosthène et autres.

« pendre, ou vous êtes pris sur vos vaisseaux : si vous êtes en
« voyage, ou dans votre lit, votre domestique vous assassine. Il
« n'y a donc rien de sûr que ce qu'on emploie tous les jours pour
« ses plaisirs; mais cela n'est même pas encore trop assuré, car
« quelqu'un peut venir enlever la table toute servie. Ne regardez
« donc comme bien assuré que ce que vous aurez mis entre les
« dents et avalé.

Le même a répété ces réflexions dans sa pièce intitulée l'*Urne*. Si donc, mes amis, nous considérons bien tout cela, ce sera avec raison que nous louerons le charmant Chrysippe, cet homme qui a si bien saisi le génie d'Épicure, et qui appeloit la Gastrologie d'Archestrate, *la métropole* de la philosophie du fils de Néoclès : d'ailleurs, ce poème précieux n'est-il pas la Théogonie de tous ces philosophes amis de la table et des plaisirs ?

Mais je me rappelle ce que Théognète disoit contre ces philosophes, dans son *Spectre* ou *Philargyre :*

« A. Mais, en vérité, tu m'assommes. Plein de toutes les subtilités
« du portique, tu as l'esprit réellement malade. Peste soit de toi !
« B. Les richesses ne sont pour l'homme qu'une gelée blanche; mais
« la sagesse est son bien propre, une glace solide : quiconque l'a
« rencontrée, n'a jamais pu périr. A. Que je suis malheureux !
« A quel philosophe ma destinée m'a-t-elle lié ! malheureux, tu
« n'as étudié que pour t'égarer ! Les livres t'ont jeté dans tous les

« travers. Tu t'adresses au ciel, à la terre, dans tes profondes
« rêveries, et ni l'un ni l'autre ne s'inquiètent de tes discours. »

Ulpien parloit encore sur ces matières, lorsque les valets entrèrent, apportant sur des plats des langoustes plus grandes que le rhéteur Callimédon, surnommé la Langouste, à cause de sa passion pour ce mets. Alexis, dans sa *Dorcide* ou *Flatteuse*, et les autres poètes comiques l'ont aussi donné pour un grand amateur de poissons. Voici ce qu'en dit Alexis :

« Il est arrêté, parmi les marchands de poissons, qu'ils érigeront,
« dans le marché au poisson, une statue d'airain à Callimédon,
« le jour des Panathénées. Elle aura à la main droite une lan-
« gouste grillée, et cela pour désigner qu'il est seul l'appui de leur
« profession, tandis que tous les autres citoyens en sont la ruine. »

Que nombre de personnes soient passionnées pour les langoustes, c'est ce qu'il seroit facile de montrer par plusieurs passages des poètes comiques; mais il me suffira de citer les *Thesmophores* d'Aristophane. Voici ce qu'il dit :

« A. Quel poisson a-t-on acheté ? une petite sèche ? de larges
« *squilles ?* un polype? un *neestis ?* une *murène* * ? un chien-de-

* Ce mot désigne, chez les anciens, tantôt le *muge* en général, tantôt une des espèces de ce poisson. Voyez Athénée, liv. 7, ch. 16, p. 306 et suiv. Ce poisson, qui n'est pas carnivore, et ne vit que d'algue et d'herbe, est tou-

« mer? quelques calmars? B. Ma foi, on n'a rien acheté. A. Pas
« même de la raie? B. Non, vous dis-je. A. Quoi, pas de vulve de
« truie, de *chorion*, de *puos* *, de foie de sanglier, de rayon de
« miel, de panse de jeune truie, de petite anguille, de *grande*
« *langouste*, pour ranimer les forces de ces femmes fatiguées de
« travail? »

Le poète appelle ici *larges squilles* **, ce que nous

---

jours comme à jeun et affamé : de-là le nom de *neestis*. M. Camus a bien traité cet article, qu'on lira chez lui avec utilité. Il devoit ajouter que ce poisson se nommoit aussi *ploota*, en latin, *fluta*; nom qu'on donnoit en Sicile aux anguilles et aux murènes, comme on le voit dans notre auteur. Nonnius n'a pas manqué cette remarque, ch. 18, *de usu piscium*. L'auteur auroit-il donné au muge l'épithète de *ploota*, dans le troisième vers suivant, ou auroit-il pris *ploota* comme adjectif joint à *neestis*? car on trouve plusieurs fois *neestis* comme épithète de *kestreus*, liv. 7, ch. 16. Notre texte porte ici *opta*, dont je fais *ploota*; mais dans l'incertitude, je rends *ploota* par *murène*, prenant ce mot pour le nom d'un poisson distingué du *neestis*.

* J'explique ces deux mots. *Chorion* est proprement une membrane en général, ou enveloppe membraneuse ; et en particulier, une des deux qui renferment le fétus dans la matrice; mais il signifie aussi un intestin farci, comme nos boudins blancs, avec un hachis de différentes choses, telles que viandes légères, farine, miel, etc. *Puos* est le premier lait d'une vache qui vient de vêler. On le faisoit épaissir sur le feu : voyez le *Schol.* d'Aristoph. en deux endroits; mais ce passage du poète est de ses premières *Thesmophores*. Il n'est pas dans celle qui nous reste.

** Athénée trouve dans ce passage ce qu'on ne doit pas y supposer. La *large squille* est bien différente de l'*astacus*, écrevisse de mer ou de rivière. Je ne m'arrêterai pas aux différentes opinions que les naturalistes ont eues sur cette *squille*, que quelques-uns ont prise pour le *cancre-ours*, dont on

nommons homards, ou écrevisses. Philyllius en fait mention dans ses *Villes :* Archestrate ne nomme même pas une fois la langouste (*karabos*) dans son célèbre poème : il emploie par-tout le mot *astacos ;* témoin ce passage :

« Mais laissant-là tout ce fretin, achète-moi une (*astacos*) écre-
« visse qui ait les bras longs, et sur-tout bien pesans : que les pieds
« en soient petits, et qu'elle marche lentement sur terre. C'est aux
« îles de Lipari * qu'on les trouve en plus grand nombre, et ce
« sont les plus délicates : il y en a cependant aussi beaucoup sur
« les côtes de l'Hellespont. »

Or, Épicharme fait voir, dans ses *noces* d'*Hébé*, que l'*astacos* d'Archestrate est vraiment la langouste ** ou *karabos :*

« Il y a, dit-il, des *astaques*, des *kolybdènes* ***, qui ont de
« petits pieds et de longs bras (on les appelle *karabos* ou langoustes). »

---

a fait deux espèces. On consultera, pour éclaircir cet article, les détails instructifs de Cyprian, p. 3098 et suivantes, le *Diction.* des animaux, quoique moins exact.

* Texte, *liparais*, supposez *neesois.*

** Pline a fait la même faute ; mais il ne s'ensuit pas qu'Épicharme dise vrai.

*** Si ce mot désignoit le priape marin, v. 411, comment l'auteur auroit-il pu dire qu'il a de petits pieds et de longs bras? Au reste, voyez sur les priapes les observations de M. Bodasch, ch. 7, *de Tethyo ;* le *Gazophylacium* de Petivert, et *Diction. des anim.*

Cependant la langouste, l'écrevisse de mer, sont deux espèces différentes : il en est de même des squilles. Quant à l'écrevisse, les Attiques disent *ostakos* pour *astakos*, comme *ostaphis* pour *astaphis*, raisin sec. Épicharme, dans sa pièce intitulée *la Terre et la Mer*, dit :

« Et des *astaques gampsonyques*, ou écrevisses à pinces crochues. »

Speusippe dit, dans le second livre des *Choses semblables*, que parmi les crustacées, le corbeau *, l'écrevisse, la nymphe, l'ours, le cancre, le pagure ** ou crabe, ont beaucoup d'analogie.

Selon Dioclès de Caryste, les squilles, les cancres,

---

* Je lis *koraka* avec Daléchamp, quoique tous les textes portent *korakon* : c'est une erreur de terminaison fréquente chez les copistes. Il s'agit d'un cancre à coquille d'un brun noirâtre, et assez rare. L'auteur entend par *nymphe*, une squille analogue au ver de terre ; c'est sa forme qui lui a fait donner ce nom. Rondelet l'appelle *mantis* ou *devineresse*. On en verra les raisons chez lui. Sachs l'appelle *cancre-ver*, dans sa *Gammarologie*. Voyez Cyprian, p. 3105.

** Une des espèces de crabes. Ce crustacée a été le symbole de la prudence, comme le dit Athénée, liv. 7, ch. 20. On le voit souvent sur les médailles de la Sicile. Voyez la collection de Burmann, t. v. Il y a, dans plusieurs parties de notre continent, des crabes assez forts pour prendre un homme par le corps, l'emporter sous l'eau, et le dévorer. On voit même, dans les hautes mer du Nord, des crabes qu'on prendroit pour des îles flottantes. Voyez les détails curieux de Cyprian, p. 3115.

les langoustes, les homards ou écrevisses de mer flattent le palais, et sont diurétiques. Nicandre croit qu'Épicharme (dans le passage cité), appelle *kolybdène* le *priape marin ;* mais Héraclide dit, dans son art de la *Cuisine*, qu'il l'entendoit de la squille *.

Aristote nous apprend, dans le cinquième livre ** de son histoire des *Animaux*, que « les crustacées, tels que la langouste, le homard, les squilles, et autres semblables, s'accouplent comme les quadrupèdes qui jettent leur urine en arrière. Ils s'accouplent près de terre, vers le commencement du printemps. Or, on les a tous vus nombre de fois dans cette action; mais quelquefois c'est lorsque les figues commencent à mûrir qu'ils s'accouplent. Quant aux langoustes, elles naissent dans les lieux pierreux et raboteux. Les homards se produisent dans les plages lisses et unies; ni les uns ni les autres ne se tiennent dans la vase : voilà pourquoi on trouve des homards dans l'Hellespont, et aux environs de Thiase; au lieu que c'est près du Sigée et du mont Athos qu'on trouve des langoustes. »

---

* Ceci est plus probable que ce que dit Nicandre.

** *Hist.* liv. 5, ch. 7. Conférez, ch. 17; et les observations judicieuses de M. Camus, t. 2; Cyprian, p. 3066–3069.

Théophraste, dans le traité des animaux qui se cachent dans des trous, dit que les homards, les langoustes, les squilles quittent leur dépouille, et se rajeunissent. Quant au mot *karides* ou squilles, Éphore dit, dans le premier livre de son histoire, qu'il y avoit dans l'île de Chio une ville nommée *Karides*, fondée, selon lui, par ceux qui s'étoient sauvés du déluge de Deucalion * avec Macare, et que l'endroit a encore à présent le nom de Karides.

Archestrate, cet habile maître dans l'art de bien servir une table, donne l'avis suivant :

« Si par hasard vous allez à Iasos, ville de Carie, vous y trouverez
« de grandes squilles, et telles qu'on n'en trouve que rarement à
« acheter. En Macédoine et à Ambracie, elles sont fort communes. »

Araros a dit *karide*, en faisant la lettre *i* longue. Voici le passage pris de son *Campylion* :

« Les squilles (*karides*) bossues ** sautoient comme des dauphins,
« dans la nasse tissue de jonc. »

---

* Ceci doit être remarqué. Tous les humains ne périrent donc pas dans le déluge de Deucalion : c'est la leçon de mon manuscrit A : *meta makaros*. B porte *makras* et *makaras*. Cependant j'ai ici du doute sur la leçon *makaros*, qu'Ægius lisoit aussi, quoique la fable fasse mention d'un *Makare*, fils de Lycaon ; mais je sortirois de mon plan.

** Une des espèces de squille.

Eubule

Eubule en a fait autant dans son *Orthane* ou *Priape :*

« J'ai laissé descendre, ou lâché une squille (*karida*), puis je l'ai « retirée à moi. »

Anaxandride, dans son *Lycurgue*, se sert du mot *karidarion* ou petite squille :

« Il joue avec de petites squilles (*karidariois*), de petites perdrix *, « de petites aloses, de petites plies, de petits boulerots blancs, de « petits hermites, et de petits *boulerots* noirs. »

Le même écrit dans son *Pandare :*

« En ne te courbant pas, mon cher, tu seras droit; mais pour elle, « on la voit voûtée comme une squille, et elle se courbe en devant « comme une ancre. »

On lit dans le *Cercius* du même :

« Je te rendrai plus rouge qu'une squille cuite. »

Eubule dit dans *les Nourrices :*

« Une squille de l'espèce des bossues. »

---

* Il ne s'agit pas ici d'oiseau, mais d'un coquillage que d'Argenville range parmi les *tonnes*, ou conques sphériques : *perdicea*, dans Petivert. Il a eu ce nom de sa couleur. Quant au mot *boulerot*, il désigne le *goujon marin* dont on fait trois espèces. *Koobidarion* étant un second diminutif, il indique la plus petite espèce, ou le boulerot *blanc*. *Koobidion* indique la moyenne qui est noire : le simple est *koobios*, la grande espèce. Le mot *hermite* est le *skillaron*, d'où *skillarion*, qu'il faut lire pour *skindarion* dû aux copistes. Casaubon fait ici pitié, faute d'avoir lu son Aristote, qu'il ne cite que sur des extraits. Il s'agit du coquillage qu'on appelle *Bernard-l'hermite*.

Ophélion écrit dans son *Beau-Laid* :

« Il y avoit avec cela des squilles bossues sur un sol aride. »

On lit dans son *Ialème* :

« Ils sautoient comme font des squilles bossues sur la braise. »

Eupolis a fait *i* bref dans le mot *karis*, squille. Voici le passage pris de ses *Chèvres* :

« J'ai cependant mangé une fois des squilles (*karidas*) chez un
« Phéacien. »

On lit dans ses *Peuples* :

« Ayant le visage aussi rouge qu'une squille *maroquinée* *. »

Or, les squilles ont été nommées en grec *karides* **, de *kara*, qui signifie tête, car leur tête emporte plus de la moitié du corps. Les Attiques font *i* bref dans *karides*, et cela conformément à l'analogie ; car le mot vient de *kara* ou *karee*, et elles ont une tête très-grosse : c'est par la même analogie qu'on a fait *graphis*, style, de *graphee*, écriture ; *bolis*, trâit, de *bolee*, jet : de même, dis-je, *karis* est venu de *karee* ; mais

---

* Ou rouge. Je rends par ce terme le mot *mastlée*, qui signifie, à la lettre, un cuir rouge, ou plutôt le maroquin. Cette préparation est originaire de Syrie, où l'on tannoit le cuir de bouc avec l'écorce de grenade.

** Voyez les auteurs cités par Cyprian, p. 3094.

lorsque la pénultième d'un mot est longue, la dernière l'est aussi. Voilà pourquoi *i* est long au génitif des mots *pseephis*, calcul, *kreepis*, sandale, *teuthis*, petit calmar.

Quant à ces crustacées *, tels que la squille, le homard, la langouste, le cancre, le lion **, Diphile de Siphne, dit qu'ils sont du même genre, quoique de différentes espèces. Le lion est plus grand que le *homard*. Les langoustes se nomment aussi *grapsées* ***, et sont plus charnues que les cancres. Le cancre est pesant, difficile à digérer.

Mnésithée d'Athènes dit, dans son traité des *Comestibles*, que quant aux langoustes, aux cancres, aux squilles, et autres semblables, ce sont des alimens

* Je lis ici et ligne suivante, *malakodermoon*.

** C'est le grand homard. Voyez Cyprian, p. 3072 : ainsi l'on peut entendre ce que l'auteur veut dire, lorsqu'il fait le lion plus grand que le homard ordinaire, ou que l'*astacus*, écrevisse de rivière.

*** C'est-à-dire *rude*, *raboteux*, et pouvant déchirer par les aspérités de leur coquille. Cyprian cite à cet égard ce que Suétone rapporte (§. 60, de Tibère,) au sujet du pêcheur qui se présenta subitement à cet Empereur, avec une langouste. Tibère, surpris de voir quelqu'un qu'il n'attendoit pas, fit déchirer le visage de cet homme avec cette langouste. Il le lui avoit déja fait frotter avec le barbeau qu'il apportoit. Spanheim, qui rapporte ce trait dans ses notes sur les Cæsars de Julien, ne parle pas de la langouste. Voyez Cyprian, p. 3067.

difficiles à digérer, quoiqu'ils le soient beaucoup moins que les autres poissons. Il vaut mieux, selon lui, les manger cuits sur la braise ou rôtis, que cuits dans l'eau.

Sophron, dans ses *Mimes féminins*, a dit *kouridas* * pour *karidas :*

« Vois, ma chère, vois ces belles (*kourides*) squilles ! vois ces
« belles écrevisses ! considère donc comme elles sont rouges, et
« ont un velouté lisse ! »

Épicharme dit aussi dans sa pièce intitulée *la Terre et la Mer :*

« Des (*kourides*) *squilles* pourprées. »

On lit dans une autre de ses pièces, intitulée *Logine* ou *Logos :*

« Des aphyes et des *koorides* courbées. »

Simonide écrit:

« Le petit calmar avec des thons, des squilles (*koorides*) avec
« des goujons. »

---

* Ou *koorides*. Ce mot m'a donné lieu de soupçonner qu'on pouvoit lire *kooris* au mot *eschara* dans Hésychius, si l'explication que j'ai donnée de ce mot précédemment, ne me paroissoit plus vraie. On sait que les anciens mangeoient l'*eschara* ou *taret :* ainsi le lecteur prendra le sens qu'il croira le plus vraisemblable, d'après cette note.

CHAP. XXIV. On servit ensuite des foies * rôtis dans la poële, et enveloppés de la coëffe grasse que nous appelons *epiploon*.

Philétaire écrit *epiploion*, dans son *Térée*.

Cynulque, jetant les yeux sur ces mets, dit : Eh bien, savant Ulpien ! trouve-t-on quelque part un foie ainsi enveloppé ? - Je répondrai lorsque tu m'auras dit quel auteur a ainsi nommé de la graisse réunie à une membrane. Comme ils s'agaçoient ainsi, Myrtile leur dit : le mot *epiploon* se trouve dans les *Bacchantes* d'Épicharme. Il y dit :

« Puis *enveloppant* (*epikampsas*) son pain dans de l'*epiploon*. »

On lit dans ses *Théores :*

« Au sujet d'une *longe* et d'un *epiploon*. »

Ion de Chio s'est aussi servi du mot *epicampsas*, ou *enveloppant*, dans ses *Voyages :* voilà donc, brave Ulpien, l'*epiploon* bien nommé. Puisses-tu y être enveloppé et brûlé, pour nous délivrer à jamais de tes questions ! A présent, il est juste que tu nous cites un passage qui fasse mention d'un foie ainsi arrangé, car tu l'as promis, il y a déja du temps,

---

* Ceux d'oies sur-tout étoient les délices des anciens. Il n'est donc pas besoin de l'entendre ici de tranches de foie.

lorsqu'on s'occupoit de discussions au sujet des pieds et des oreilles. Il est souvent très-bon d'avoir quelque passage en réserve; mais puisque tu ne te rappelles rien, je vais donc te citer un passage du *Cratévas* ou *Pharmacopole* d'Alexis :

« D'abord ayant aperçu des coquillages chez un vieillard nommé
« Nérée, vêtu d'algue marine, je me saisis de quelques oursins;
« car c'est l'entrée d'un souper apprêté en règle. Sans m'arrêter à
« tout ce fretin qui étoit à terre, et qui trembloit que je ne lui fisse
« quelque mal, je lui dis de se rassurer quant à moi, protestant
« qu'aucun ne seroit insulté de ma main, et j'achetai un grand
« glauque *. Je pris ensuite une torpille, dans l'intention que ma
« femme ne sentît pas de mal des épines, si elle s'avisoit d'y porter
« ses doigts délicats. Je pris en outre, pour frire dans la poële, des
« phycis **, des plies, une squille, une phyque, du goujon, une
« perche, un spare *** y donnant des couleurs plus variées que

---

* Observez ici une chose essentielle : c'est que l'auteur donne des épines à ce poisson. Pour moi, je ne doute nullement que le glauque des anciens ne soit celui de Rondelet. Voyez les détails de Cyprian, p. 2374. Quant à la torpille, la précaution étoit des mieux imaginées! Je trouve M. Camus un peu trop sceptique sur le glauque.

** Ou *tanches* de mer, dont le mâle est ensuite nommé *phykees*. Les naturalistes ont beaucoup raisonné sur ce poisson, qu'ils disent semblable à la perche. Il se vend, dit-on, à Rome pour la perche; mais c'est une singulière méprise. Voyez Cyprian, p. 2703 et suiv.

*** En françois, *sparallon*. Il est certain que notre *sparallon* est le vrai *spare* des anciens, et qu'il en a toujours conservé le nom. Voyez Cyprian, p. 2304.

« celles d'un paon : j'ajoutai quelques viandes, comme des pieds,
« des groins, des oreilles, un *foie de cochon bien coëffé ;* car avec
« sa couleur livide il ne se montre pas volontiers : ainsi je ne veux
« pas qu'un cuisinier approche de tout cela, ni même qu'il en voie
« rien; autrement il me la paieroit. C'est moi qui veux arranger tout,
« et, certes, avec art, et avec la plus belle distribution. Je vais faire
« cuire tout si bien, si à propos, que les convives n'auront pas honte
« de ronger même, de temps en temps, les plats, tant la sauce leur
« fera plaisir. Cependant je ne me refuse pas à montrer, détailler,
« enseigner *gratis* l'art des assaisonnemens et tout le manuel de la
« cuisine, si quelqu'un veut l'apprendre. »

Nous voyons, par les commentaires d'Hégésandre de Delphes, que c'étoit la coutume d'envelopper ainsi un foie dans une coëffe grasse, autrement dans l'*epiploon.* Voici un fait qu'il raconte à cet égard : « La courtisane Métanire ayant pris un morceau de poumon dans des *tranches de foie ainsi enveloppé*, se mit à développer cette coëffe grasse; apercevant ce morceau, elle s'écria ingénieusement:

« Ah ! je suis perdue ! Les circonvolutions de cette enveloppe *
« m'ont fait périr ! »

C'est sans doute par la même raison que le poète

---

* Allusion, dit-on, à un vers d'une tragédie où Agamemnon, près de périr sous le couteau de sa femme et d'Égiste, faisoit cette exclamation : soit. Casaubon cite ensuite un vers qu'il ne pouvoit produire que pour l'analogie des mots : or, il n'y en a aucune.

comique Crobule a dit * qu'un tel foie avoit honte de se montrer, comme le dit Alexis. Voici le passage pris de son *Pseudhypobolime* ou *Faux-Supposé.*

« Mange beaucoup de bras fermes de Polype, et avec cela *du foie*
« *honteux*, et des porcs marins. »

Aristophane a dit *hépation*, petit foie, au diminutif, dans ses Tagénistes ; de même que le Comique Alcée dans sa *Lutte*, et Eubule dans son *Deucalion :* or, il faut prononcer *heepar*, foie, avec une aspiration. En effet, nous voyons qu'Archiloque fait une synalœphe, en conséquence de l'aspiration ou esprit rude.

« Tu n'as pas de bile *dans le foie* (*eph'heepati*).

Il y a même un poisson nommé *heepate* **, qui, dit Eubule dans ses *Lacédémoniens*, n'a pas de fiel.

« Tu me parlois comme tu aurois parlé à un *heepar*, pensant que

---

* Si Athénée avoit eu la moindre connoissance anatomique, il auroit su la raison pour laquelle *le foie est honteux de paroître sans* cette coëffe, qui est l'*epiploon ;* c'est qu'il en est toujours recouvert.

** Ou *Lebias*, dans notre auteur, liv. 4, 7, et 9. Il nous apprend que ce poisson est analogue au *pagre*, selon Speusippe ; et cite d'Aristote un passage qui ne s'y trouve plus. Rondelet a cru avoir reconnu ce poisson. Sa description en approche beaucoup. Voyez Cyprian, p. 2325.

« je

« je n'avois pas de fiel; mais, outre que j'en ai, je suis de ces « hommes * à croupion velu (*qu'on ne traite pas comme on veut*).

Hégésandre dit, dans ses *Commentaires*, que l'hépate a dans la tête deux pierres qui, par leur éclat et leur couleur, ressemblent beaucoup aux pourpres, et que la forme en est rhomboïde.

Alexis fait mention de poissons propres à frire, tant dans le passage cité ci-devant, que dans son *Démétrius :* Ébule dit, dans son *Priape* ou *Orthane :*

« On y vit danser toutes ces jolies femmes amoureuses, tous ces « jeunes damoiseaux nourris de bisques. On y servit de petits » calmars, des *aphyes* ** du port de Phalère, entremêlés avec « des fressures d'agneaux, et qui sautoient dans la poèle comme un « jeune cheval qui se cabre sous le joug. Le soufflet réveilloit *** « les chiens qui tenoient les coins du feu, et qui étoient forcés de « s'éloigner de la vapeur brûlante de la poèle. L'odeur dispersée « venoit frapper avec force les narines : la farine, pétrie par la pres- « sion des doigts, siffloit, dans le ventre du four, comme la proue « d'une trirème qui force de rames, et faisoit ainsi du dîner un » assez bon prélude pour le souper. »

---

* Ou fort et vigoureux. Texte, *melampyge*, opposé à *leukopyge*, lâche efféminé; mais on veut trouver ici le sens de *rusé, fin;* comme par allusion au caractère du *melanure*, ou *oblade*, ou *occhiado* des Italiens de Rome : le mot signifie *queue noire.* Je préfère le premier sens dans ma version.

** Il sera parlé de ces aphyes.

*** Ou *faisoit lever.*

On mangeoit aussi des sèches frites (ou rôties) dans la poêle. Philétaire, ou Nicostrate, dit dans la pièce intitulée *Antylle :*

« Oh ! que je me garderois bien à-présent de manger seul une
« sèche frite (ou *rôtie dans la poêle*) ! »

Hégémon parle, dans sa *Philinne*, de gens qui mangeoient des œufs * frits de poissons :

« Avant tout, achète promptement un polype, et donne-m'en le
« sperme frit à manger. »

Ulpien, à qui ces détails ne plaisoient pas, et qui même en étoit fort en colère, nous regarde fixement, et nous cite ce passage d'Eubule :

« Oh ! que c'est bien fait, que ce Myrtille, haï des dieux, soit venu
« faire ce naufrage dans la poêle à frire ! »

Car il n'a jamais acheté ni mangé de ce dont il parle; et je le sais d'un de ses valets, qui me cita même ce passage du *Rufien* d'Eubule :

« Je vis chez un Thessalien, homme morose, riche, avare, fripon,
« gourmand, et qui va justement jusqu'à la dépense de trois oboles
« pour chaque repas ! »

Comme ce jeune valet avoit certaine éducation, non qu'il l'eût reçue de Myrtille, mais d'un autre maître,

---

* Texte, *gonon ;* ce qui peut s'entendre de la *laite* ou *sperme*.

je lui demandai par quel hasard il étoit tombé depuis peu dans la maison de Myrtille; il me répondit par ce passage de la *Néottis* (jeune fille) d'Antiphane.

« A. Comment es-tu venu à Athènes avec ta sœur? B. J'y ai été
« amené par un marchand. Je suis né en Syrie : on nous vendoit
« à l'encan, lorsque cet avare se présenta à nous, et nous acheta.
« C'est un homme excessivement méchant, et qui, si l'on excepte
« du thym *, ne fit jamais apporter chez lui un seul des mets de
« la table du bienheureux Pythagore! »

CHAP. XXV. A cette plaisanterie amère d'Ulpien, Cynulque cria : donnez du pain (*artou*), non pas de l'Artos **, roi des Messapiens, qui régna dans la Pouille, et au sujet duquel Polémon a fait un ouvrage. Thucydide en a aussi parlé dans son septième livre. Démétrius le comique en fait mention dans sa pièce intitulée *la Sicile*. Voici le passage:

« De-là nous passâmes en Italie avec un vent du midi, et nous
« abordâmes chez les Messapiens. *Artos* nous reçut, et nous donna
« l'hospitalité avec une grande honnêteté : c'est un hôte aussi char-
« mant que grand et magnifique. »

Ce n'est pas de cet Artos qu'il me faut, mais un de ceux qui ont été inventés par Sito, surnommé

---

* Équivoque sur le mot *thymos*, qui signifie aussi *colère*.

** Voyez à ce sujet la note d'Alberti dans Hésychius, au mot *artos*.

Démeter, et * Simalis; car sachez que c'est sous ces noms que cette déesse est honorée des Syracusains, comme le dit Polémon, dans son ouvrage concernant Moryque **.

Il dit aussi, dans le premier livre de l'ouvrage qu'il adresse à Timée, qu'on avoit érigé des statues à *Mégalarte* et à *Mégalomaze* dans Scole ***, bourgade de Béotie.

Comme on apportoit des pains, et en outre nombre d'autres alimens, Cynulque, les regardant

---

* Casaubon se tait ici : sans doute qu'Ægius ne disoit rien. Daléchamp croit qu'on peut lire *semidalida* dans le texte. Il faut prévenir contre cette erreur. *Simalis* est une épithète de Cérès, comme *sitoo* et autres : c'est un mot que les Phéniciens ont laissé en Sicile, et synonyme de *sitoo*; il signifie le bled même. *Simalon*, en Arabe, se dit d'une poignée d'épis de bled que tient un moissonneur. La racine de ce mot s'applique aussi à la récolte de tout ce qu'on peut appeler *fruges*. Ce mot est assez expliqué dans les monumens de la Sicile, où l'on voit une petite gerbe de bled, du centre de laquelle s'élève une tête de pavot.

** S'agit-il de Bacchus, adoré sous ce nom en Sicile, ou d'un fou dont parle Apostolius dans ses Proverbes grecs, *Centur.* 13, n°. 50 ? C'est ce que je ne puis décider.

*** Cet endroit a donné lieu à un proverbe sur lequel voyez Diogénian, *Cent.* IV, n°. 93, collection de Schott; Érasme, *Adag.* — Les mots *mégalarte* et *mégalomaze* signifient *grand pain*, *grande maze*. Voyez Pollux, liv. 6, p. 611, sur les *mazes*.

fixément, cita ce passage d'Alexis, pris de sa pièce intitulée *au Puits:*

« Ah, que de piéges les malheureux mortels tendent pour attraper
« du pain! »

Parlons donc aussi du pain; mais Pontien le prévint, et dit : Tryphon d'Alexandrie, si je m'en souviens bien, parle des espèces de pains suivantes, dans son traité des plantes. Il y a, dit-il, du pain fermenté, du pain sans levain, du sémidalite *, du chondrite et du syncomiste : il ajoute que celui-ci rend le ventre plus libre que celui qui est fait de farine pure. Il fait aussi mention du pain de seigle, de *tiphee*, et de celui de *panis*. Le chondrite, dit-il, se fait avec de l'épautre, mais non de farine d'orge; quant à la manière de les cuire, le pain en prenoit aussi différens noms. D'abord il y avoit l'ipnite (*cuit au four*), dont Timoclès parle dans ses *Pseudolestes* ou *Faux Larrons:*

« Voyant qu'on avoit laissé là un pétrin ou *plateau* ** chaud, je
« me mis à manger des *ipnites* tout brûlans. »

---

* De pure farine de froment. *Chondrite* fait d'*epautre*. *Syncomiste*, autrement *autopyros*, pain fait de bled moulu et non bluté. *Olyra* est notre vrai seigle. *Tiphee* est le *triticum tiphinum simplici folliculo :* françois, *masse*, de l'italien *mazza sorda*. *Panicum* est le *panis*.

** Texte, *skaphee :* on le nommoit aussi *maktra*, *magis*, *kardopos*. Voyez Pollux, p. 604, *ipnites* cuits au four.

Il y avoit ensuite l'*escharite* *. Antidotos en parle dans son *Protochre* **.

« Ayant pris des escharites tout chauds, eh ! comment ne pas le « faire ! il les roula, et les trempa dans du vin doux. »

Crobule dit, dans sa pièce intitulée *le Pendu :*

« Ayant pris un plateau *** d'escharites de fleur de farine. »

Lyncée de Samos, comparant, dans sa lettre à Diagoras, les comestibles qu'on prépare à Athènes avec ceux de Rhode, s'exprime ainsi : « On sert à Rhode, au commencement et au milieu du repas, des pains qui ne cèdent en rien à ceux qu'on nomme à Athènes *pains du marché* (*agoraioi*), et qu'on y vante tant. Lorsqu'on est rempli, et qu'on n'a plus d'appétit, les Rhodiens **** font présenter d'excellent pain qu'ils appellent escharite, et qui fait un amusement fort agréable. La douceur et la mollesse y

* Cuit sur le foyer. Le lecteur voudra bien me dispenser de tout commentaire sur les pains, en lisant Pollux, t. 1, p. 608 et suiv., et p. 582.

** Leçon de tous les textes. Doit-on lire, avec Pursan et Daléchamp, *protochœur?* Cela fait au moins un sens. On le lit ainsi ailleurs.

*** Texte, *scapha*, bassin, jatte : ce mot a un sens plus étendu que *mactra*, quoiqu'il soit quelquefois synonyme.

**** Pollux parle aussi de cet *escharite* de Rhode : il tenoit le milieu entre le pain et la maze, p. 612.

forment le plus parfait accord; et lorsqu'on le fait bien tremper ou macérer dans du vin cuit, l'un et l'autre s'unissent si bien *, que le mélange dissipe souvent les fumées du vin qui commencent déja à porter à la tête : cela rappelle même, à certain point, l'appétit des convives rassasiés. »

Le *taburite* ** est encore une autre espèce de pain dont Sopatre fait mention dans sa *Cnidienne :*

« Il y avoit du pain *taburite* qui remplit toute la bouche. »

Semus parle du pain *achainee*, dans le huitième livre de sa *Déliade*, et ajoute qu'on le faisoit pour les dames qui célébroient la fête de Cérès, ou les *Thesmophores*. C'étoient de larges pains, dont la fête avoit même pris le nom de *Mégarlartie* , et ceux

---

* Casaubon lacère ici le texte, lisant mal-à-propos *synaulian homou* pour *synauliasmos*, qui est de tous les textes. *Toiauteen* doit devenir ici *toiouton*, et tout est clair avec *hoos* devant *thaumaston*. *Houtoo* précédent, montre qu'après *hoos* il faut *syntelein* à l'infinitif. J'admets *kai* devant *kathaper*, avec Casaubon.

** Leçon écrite deux fois dans mon manuscrit A : c'est le mot phénicien, *tabur, umbilicus*. Ce mot répond au pain, qu'on appeloit autrement *polyomphalos ;* c'étoit une *maze*. Je pense qu'il faut même lire, dans un passage de Pollux, *taburitees* pour *apuritees*, qu'on n'a pas encore pu expliquer. Nous verrons d'autres noms phéniciens, pour désigner quelques espèces de pain.

qui les portoient, crioient, *achaïne tragos*, *plein de graisse* *, pour désigner ce pain.

Aristophane fait aussi mention de pain *cribanite* **, dans sa pièce intitulée *la Vieillesse*. Il introduit une boulangère qui, voyant ses pains pillés par des gens qui se moquoient de sa vieillesse, leur dit : . .

« Mais qu'est-ce que cela donc? Quoi, mon fils, tu ne fais aucun cas
« de ces petits pains tout chauds, si blancs, et qui sortent du four
« (*cribanites*)! »

---

* Casaubon est ici inconcevable. Hésychius, ou Nicandre, *Ther.* v. 484, devoit lui apprendre qu'*achaïa* étoit Cérès, mot qu'on déduisoit d'*achos*, vu la douleur qu'elle avoit eue de la perte de sa fille. Rien de plus naturel que d'en former le mot *achaïnos*, *de douleur*, ou *douloureux*, dans le sens de l'étymologie vraie ou fausse; car il me suffit que ce soit un des noms de Cérès. Ce mot est peut-être dû aux Phéniciens, chez qui *achina* ou *achena* signifioit *ressentiment douloureux*, *colère*, comme il le signifie encore chez les Arabes. Les Grecs ignoroient les origines de leurs théories religieuses; mais je sortirois de mon plan. Les Grecs ont dit *tragon sitoodee*, en parlant du bled ou froment. Est-il donc étonnant de voir dans les fêtes de Cérès des pains *achaïnes*, qui étoient faits de farine de froment avec de la graisse? On portoit des pains analogues, nommés *amphiphones*, dans les fêtes de Diane : voyez les interprêtes de Pollux, liv. 6. Casaubon a donc tort de trouver ici un pays dans le mot *achaïne*, et de faire venir ces pains de la prétendue ville où l'on voyoit les cerfs *achaïnes*. Les Grecs appeloient ces cerfs *spathinees*, c'est-à-dire *faons daguets*. Voyez Hésychius, au mot *spatheenees*, ou *spathinees*. Conférez Meurs., *Cret.*, ch. VI.

** Cuit au four de campagne, dans un vase analogue à nos tourtières.

Nicostrate

Nicostrate cite le pain *encryphias* *, dans son *Hiérophante*. Archestrate, cet habile maître dans l'art de la cuisine, en parle aussi : je citerai son témoignage, lorsqu'il sera à propos.

Eubule parle de pain *dipyre* ** ou *biscuit*, dans son *Ganymède :*

« A. Des *dipyres* tout chauds. »

Mais, selon le *Ganymède* d'Alcée, ces *dipyres* sont des pains très-délicats.

Laganon ***; c'est un aliment léger, peu nourrissant, sur-tout l'espèce qu'on appelle *apantrhakis* ****, ou *tiré de la braise*. Aristophane en parle dans ses *Concionatrices :*

« On pétrit du *laganon*, dit-il. »

---

* Espèce de fouasse de farine très-belle, cuite sur la braise et sous une tuile, comme le *libum* des Latins.

** Biscuit : voyez Pollux, p. 701-702.

*** Ce mot indique un aliment analogue à nos *gaufres*, beignets, etc. C'étoit une pâte faite de farine, de vin, d'huile ou de graisse, et autres ingrédiens qui en relevoient la saveur. On voit par ces détails que les espèces et les noms se confondent. Voyez *Artolaganon*, p. 113 du texte grec.

**** D'autres lisent *epanthrakis :* c'est la leçon des manuscrits et de Pollux : *mis sur la braise.*

Quant à l'*apanthrakis*, Dioclès de Caryste en parle ainsi dans le premier livre des *Choses salubres*, ou de la *Diète* : « L'apanthrakis est plus délicat que les laganons. »

Il paroît que cette espèce de pain se cuisoit sur la braise, comme l'*encryphias*, chez les Athéniens. Lorsque les Alexandrins sacrifient à Saturne, c'est de ce pain qu'ils présentent à manger, à celui qui en veut, dans le temple de ce dieu.

CHAP. XXVI. XXVII. Épicharme détaille, dans ses *Noces* d'Hébé (ou dans ses *Muses*, qui sont la pièce des *Noces*, retouchée), différentes espèces de pain : « Le cribanite, l'*homore* *, le staitite, l'encride, l'aleiphatite, l'hémiartie. » Sophron rappelle aussi les mêmes espèces dans ses Mimes féminins : « Il donna, dit-il,

* Ce n'étoit pas un pain proprement dit, mais une *maze* faite de farine, de miel et de sésame. Voyez Hésychius, au mot *amora, amoora, homoritees :* les manuscrits portent *homore*. Le mot *staitite* désigne, dans Hésychius, un pain fait de farine de froment, si le mot *statias* de ce grammairien répond à *staitite* de notre auteur. L'*encride* étoit moins un pain qu'une pâte liquide cuite dans la poêle, et sur laquelle on jetoit du fromage, de l'huile, du miel, de la jugeoline : c'est le *tagenias* de Pollux, p. 612. V. Athénée, p. 645 du texte grec. *Aleiphatite* désigne une *maze* faite de farine et de graisse. *Hemiartion* est un pain *en demi-cercle*.

à ses tantes, à souper, des cribanites, des *homores*, un *hemiartie* *...... »

Je sais, mes amis, que les Attiques disent *cribanos*, four, et *cribanite* avec la lettre *R*, au lieu que Hérodote écrit *clibanite* ** avec *L*.

Sophron a dit : « Qui est-ce qui pétrira des staitites, des clibanites, des hémiarties? Le même parle encore, dans ses *Mimes*, d'un pain *** *plakite* : « Il « me traita, dit-il, sur le soir, avec du pain *plakite*. » Le même nomme du pain *tyronte* ****, dans sa *Belle-Mère* : « Je conseille aux enfans de manger du pain « *tyronte*, tout frais. »

---

* Il y a ici une lacune, où l'on voit, dans mon manuscrit A, *ek-atai*, comme dans les imprimés. Je crois que Pollux rend ici le texte, p. 611, *ekchytoi*, ou peut-être mieux *egchytoi*, *streptoi*, *neelatai*; mais l'auteur rappelle peut-être lui-même, la leçon, liv. 14, p. 645, *enthrypta neelatai*. Casaubon suppose, dans notre lacune, *staititan*, qui n'y a pas de rapport : c'est couper le vif pour enlever le mort, et marquer bien peu de jugement. Daléchamp a bien expliqué *streptoi* et *neelatai* dans ses notes. L'auteur parle plus loin du pain *streptos*, ou *streptikios*.

** On verra aussi ce changement dans Pollux.

*** J'ignore l'espèce de ce pain, qui paroît analogue aux *placentæ* que détaille Pollux, p. 611.

**** C'est-à-dire, au fromage : espèce de galette ou de pain qui répond aux *circuli* de Varron, L. L. p. 27, *édit.* Scaliger. Paris, 1587.

Nicandre de Colophon, dans ses *Gloses*, appelle *daraton*, le pain sans levain. Platon le comique, dans sa *longue Nuit*, parle de pains de Cilicie, qui sont des pains de grand volume et pleins de saletés.

« Ensuite il vint pour acheter, non de ces pains purs et nets, mais
« de ces grands pains de Cilicie. »

Le même fait mention de pains *agelées* dans son *Ménélas*. Alexis rappelle le pain *autopyre* * dans son *Cyprien* :

« Venant de manger du pain *autopyre*. »

Mais Phrynicus nomme ce pain *autopyrite*, dans ses *Sarcleuses* :

« Avec des pains *autopyrites* et du marc d'olive ** bien gras. »

Sophocle a nommé le pain *orinde* ***, dans son *Triptolème* : c'est un pain qui se fait avec du riz, ou une graine qui vient d'Éthiopie, et qui ressemble au sésame.

---

* Ou syncomiste, expliqué précédemment. Ce mot est dans Celse.

** J'ai déja dit que le bas peuple faisoit un aliment de ce marc d'olives.

*** Pain d'Éthiopie : voyez Pollux, p. 609, note 74.

Aristophane parle des pains *collabes* *, dans ses *Tagénistes :*

« Que chacun, dit-il, prenne un *collabe.* »

Il en fait encore mention dans ce passage :

« Le *ventre* ** d'un cochon-de-lait d'automne, avec des pains
« collabes tout chauds. »

Or, ces pains se font avec le bled le plus nouveau, comme Philyllius l'indique dans sa pièce intitulée *Augée :*

« Me voici, apportant avec moi des collabes blancs, chauds,
« enfans d'un bled moissonné il n'y a que trois mois. »

Alcman fait mention de pains *méconides* ***, dans son livre quinze. Voici le passage :

« Il y avoit sept lits, et autant de tables, tout autour desquelles
« on avoit servi des pains *méconides*, avec du persil, du sésame,
« et après **** avoir bu, on servit de la chrysocolle. »

---

* Voyez Aristophane, p. 712 : conférez le Scholiaste, et Flor. Chrétien : *ib.* Pollux, p. 608. On mangeoit ces *artiskoi* ou petits pains tout chauds.

** Je lis ici *eetriaion*, comme on l'a déja vu. Voyez aussi Pollux, p. 595. Il faut ensuite supposer *meta* avant *kollaboon.*

*** Les anciens joignoient de la graine de pavot à leur farine, plutôt par un usage religieux et très-ancien, que par goût ; mais ils ignoroient que cet usage vînt de l'Égypte. *Cérès* étoit une divinité Égyptienne, la même que la déesse Isis.

**** Casaubon garde ici le silence bien mal-à-propos. Je lis *keen pelichnas*

C'est une petite friandise faite de miel et de farine de graine de lin.

Aristophane parle du pain nommé *collyra* *, dans sa pièce intitulée la *Paix* :

« *Je vous* donnerai un grand *collyra*, et un *kondyle* **, bien
« cuit, par dessus. »

Il dit, dans ses *Holcades* :

« Et un *collyra* à ceux qui vont outre-mer, pour aller voir le
« trophée de Marathon. »

Pain *obélie* *** : ce pain est ainsi appelé, ou parce

---

peda, chrysokolla. Esti broomation, etc. *Keen* est pour *kai an* : ensuite *pelichna* signifie un *verre à boire*, calice : *peda* est dorique pour *meta*, *post*, après; *post calices*, après avoir bu. On retrouvera ce *peda*, liv. 5, p. 495; et dans les notes qui accompagnent le Clément d'Alexandrie, *édit. Paris*.

* Ce vers d'Aristophane se trouve dans sa *Paix*, p. 632 : on a dit aussi *kollyris*. C'étoit une *pâte* cuite dans la poêle, un *tourteau*.

** Pain, ou gâteau fait de farine, de lait, de miel et de fromage. Les Attiques écrivoient *kond* ; les autres, *kand*. Nous avons déja vu ces changemens d'*a* en *o*. Casaubon est trop général en attaquant Daléchamp, qui traduit *kandyle*, comme le portent les textes de Pollux, p. 607. Il y a un jeu de mot dans ce vers, où *kondyle* signifie aussi un *coup de poing* : or, ce jeu ne peut avoir lieu que dans l'équivoque de l'orthographe attique ; c'est ce que Bizet avoit bien vu, sur *Aristoph.*, p. 639, *édit. Port.*

*** D'où nous avons fait *oublie*. Pollux parle de ces pains, et les explique, p. 582-610. On en portoit en procession dans les fêtes de Bacchus. Quant

qu'il se vend une obole, comme à Alexandrie, ou parce qu'on le fait cuire dans les moules, en forme de petites broches. Aristophane en parle dans ses *Laboureurs :*

« Ensuite l'un d'eux eut pour sa part des *obélies* rôties *.

Phérécrate dit, à ce sujet, dans sa pièce intitulée *celui qui manque de mémoire :*

« Olène, fais rôtir cette *obélie*, mais ne la préfère ** pas au pain. »

On appeloit *obéliaphores* ceux qui portoient ces sortes de pains sur leurs épaules, les jours de fêtes publiques. Socrate nous dit ***, au sixième livre de ses *Surnoms*, que c'est Bacchus qui a imaginé le pain *obélie* dans ses expéditions ****.

---

au mot *optoon*, c'est l'idée qu'a suivie l'interprête latin de Pollux, au mot *eirgmenous* de son texte. Voyez la note 96, p. 610, de Pollux, et le passage d'Hésychius, qui est cité pour appuyer un sens différent. Conférez, note 19, p. 582, *ibid.*

* Si le texte est exact; ce que je ne crois pas : mais nous ignorons ce qui précède.

** Infinitif pour impératif, dans le style d'Homère.

*** On prétend que Socrate n'a rien écrit. Ce passage et autres prouvent le contraire : à moins qu'on ne lise *Sosicrate.*

**** Lisez *strateiàis*, non *stratiais*, faute ordinaire aux copistes.

Pain *étnite* * : c'est le pain qu'on appelle aussi *lekithite* (ou fait de farine , où l'on mêle des jaunes d'œufs), comme le dit Eucrates.

Le pain est aussi appelé *panos* **. Les Messapiens disent *pania* pour *plénitude*, et *panion* pour *tout ce qui remplit.* Blæsus , dans son *Mésotribe*, Archiloque, dans son *Télephe*, Rinthon, dans son *Amphitryon*, disent *pan*, et les latins, *panis* pour du *pain.*

Pain *nastos* ***. On appelle pain *nastos*, un grand pain *fermenté*, comme le disent Polémarque et Artémidore : Héracléon dit qu'il étoit, par la matière, analogue aux *placentæ.* Nicostrate en parle dans le passage suivant :

« Maître, c'étoit un *nastos* blanc, de cette grandeur, et si épais,

---

* *Puls :* farine délayée dans de l'eau.

** Je ne conçois rien à ce que veut Casaubon dans un passage si clair. *Panos*, ou *panus*, signifie, à la lettre, *glomus*, peloton : de-là, *glomerare.* Est-il donc étonnant que l'idée de *plénitude* ait été déduite de ce qui formoit une masse volumineuse? Voyez Scaliger sur Varron, notes, p. 45.

*** L'auteur l'explique, liv. 14, ch. 14, à la lettre, *pain entassé.* C'étoit un pain garni intérieurement de différens comestibles : voyez p. 114 du texte ; et Pollux, p. 610, note 88. Pollux distingue les *placentæ* des *mazes.* Les premières sont ce que les Grecs appeloient *pain gras*, c'est-à-dire, où il entroit de la graisse ; mais on en mettoit aussi dans plusieurs des pains compris sous le nom des secondes. — Je lis ensuite *zymite ;* c'est la leçon des manuscrits : elle est prouvée par Hésychius, au mot *nastos.*

« qu'il

« qu'il s'élevoit plus haut que la corbeille : lorsque le couvercle fut
« levé, il en monta une odeur et une vapeur telles que celles du miel,
« et qui frappoient les narines, car il étoit encore chaud. »

CHAP. XXVIII. Pain *knestos*, ou râpé, chapelé. Les Ioniens avoient une espèce de pain qu'ils appeloient *knestos*, comme le dit Artémidore d'Éphèse, dans ses commentaires sur les Ioniens.

Thronos *, nom d'une espèce de pain, selon Néanthe de Cyzique, qui dit, dans le second livre de son histoire grecque : « Codrus prenant un morceau « de pain appelé *thronos*, et de la viande, les donne « à l'aîné. »

Bacchylos. Les Éléens appellent ainsi une espèce de pain cuit sous la cendre, comme le rapporte Nicandre, dans le second livre de ses *Gloses*. Diphile

---

* Ce terme est encore Phénicien. Je l'entends d'un pain *amylon*, ou fait de grain macéré et trituré dans l'eau, selon le premier usage de faire du pain. C'est le mot *thron*, de *thara*, macérer en Arabe. Le mot grec *athara*, *puls*, en latin, vient aussi de cette racine phénicienne. La seconde manière d'avoir de la farine a été de passer le grain au feu, et de le triturer ensuite : la troisième, de l'écraser à bras entre deux meules : la quatrième, d'épargner la peine des hommes par les moulins à eau, que Vitruve décrit tels que les nôtres, liv. 10, ch. 10. Dempster sur Rosin, liv. 1, ch. 14, p. 87, *in*-4°., et Pignorius ont aussi cité le passage de Palladius, au sujet des moulins à eau: ils sont donc connus de très-ancienne date.

en fait aussi mention dans sa pièce intitulée *Diamartanuse*, ou *la Femme fautive* :

« Il porte à la ronde des pains *chidrereikites* *, cuits sous la « cendre. »

Il y a encore une autre espèce de pain, que l'on appelle *apopyrias*, parce qu'on le fait cuire sur un brasier ardent. Quelqu'un l'appelle *zymite* ou fermenté. Cratinus écrit, dans ses *Efféminés* :

« D'abord j'ai du pain *apopyrias*, fermenté, et qui, certes, n'est » pas rempli de balle **.

Mais voici ce qu'Archestrate nous détaille, dans sa *Gastronomie*, sur les farines et les pains :

« D'abord, cher Moschus, je parlerai des dons de Cérès aux beaux « cheveux, et retiens bien ce que je dirai. Il faut prendre ce qu'il « y a de mieux et de plus parfait parmi les belles orges, et sur-tout « que cela soit bien nettoyé. Tu en trouveras dans la célèbre Lesbos « (sur la colline d'Érèse, battue par la mer) de plus blanches que « la neige qui voltige encore dans l'air : en effet, si les dieux en « mangeoient, ce seroit là qu'ils enverroient Mercure pour leur en « acheter. On en trouve aussi de passable à Thèbes aux sept portes,

---

* Ou *chidrereiktes* : c'est ainsi que je lis, au lieu du faux texte *chryseireete*. Le mot vient de *chidra*, grain nouveau, et *ereiko, triturer, broyer, monder*. Casaubon pouvoit voir *chidra ereikta* dans le Lévitique, chap. 2, v. 14, édition de Grab. L'auteur l'appelle encore *pain erikite*.

** Je ne sais pourquoi Casaubon change ici *knephaloon* en *kekryphaloon* : c'est se jouer des textes.

« à Thase, dans quelques autres villes; mais ce ne sont que des
« pepins de raisin, en comparaison des premières : tiens cela pour
« certain. Aie aussi du *kollix* * de Thessalie, ce pain bien pétri
« et bien arrondi à la main, que les uns appellent *krimmatias* **,
« et d'autres *chondribos*. Je mets après cela le pain fait à Tégée,
« avec de la belle farine de froment, et que l'on appelle *encry-*
« *phias*. Quant au pain *agoràios* (ou du marché), c'est Athènes,
« cette illustre ville, qui nous fournit le plus beau. Celui de la
« vineuse Érythrée te flattera pendant le repas, s'il ne fait que
« sortir du four, et s'il a tout l'éclat de sa fraîcheur. »

Le friand Archestrate, après ces détails, conseille de prendre pour boulanger, un Phénicien ou un Lydien, ignorant sans doute que les Cappadociens sont d'excellens boulangers. Voici son passage :

« Aie à ton service, chez toi, un Phénicien, ou un Lydien, qui,
« au fait de ton goût, te varie tous les jours ton pain, comme tu
« le lui ordonneras. »

Antiphane fait mention des pains attiques, comme excellens, dans ce passage-ci :

« En effet, quel homme bien né se résoudroit à sortir de dessous
« ce toit-ci, en voyant ces beaux pains blancs qui garnissent le
« tour du four en rangs si serrés, les voyant aussi prendre couleur
« dans les fours, par l'industrie d'une main athénienne, et que

---

* Le même que *kollabe* précédent. Voyez Pollux, et Flor. Chrétien sur Aristophane, p. 712.

** Lisez *krimnatian* : c'est un pain de farine passé au gros bluteau.

« Théarion * a produits, comme son chef-d'œuvre, à la fête de la
« naissance de Minerve? »

Ce Théarion est un boulanger dont parle Platon dans son *Gorgias*, comptant même avec lui Mithæcus. Voici le passage : « Qui ont été, ou qui sont ceux « qui ont donné les meilleurs avis pour soigner le « corps? tu me répondois fort sérieusement, c'est « Théarion le boulanger **, et Mithæcus, qui nous « a donné un traité sur la cuisine de Sicile, Sarambus « le tavernier; et tu prétendois qu'ils ont le mieux « pourvu aux besoins du corps, en ce que l'un faisoit « des pains exquis, l'autre excelloit dans la cuisine, « et le troisième à préparer le vin. »

Aristophane parle aussi de Théarion dans sa *Gérytade* et son *Æolosicon* :

« Me voici, moi Théarion, quittant tout exprès ma boulangerie,

---

* Platon rappelle ce boulanger dans son *Gorgias*, p. 276 de l'édition de M. Routh d'Oxford, *in*-8°. 1784.

** Texte, *artokopos*, proprement celui qui travaille au pain. Xénophon, Hérodote emploient ce mot. Pollux l'admet de même qu'*artopoios*, que j'ai lu dans le très-ancien manuscrit de Platon, de la bibliothèque du Roi, dont M. Routh a fait imprimer ma collation. Henri Étienne avoit repris cette leçon dans son Platon, comme la seconde édition de Basle. Casaubon a donc eu tort de dire qu'un savant (H. Étienne) a mis *artopoios* dans Platon, *ex corruptione*; mais c'est du Casaubon. Je suis surpris que M. Routh ne dise rien de ce jugement.

« où sont actuellement à cuire toutes mes petites friandises *. »

Eubule rappelle les pains de Chypre comme excellens, dans son *Priape*. Voici ce qu'il dit :

« Un cavalier ne peut se décider à passer outre, lorsqu'il aperçoit
« des pains de Chypre. C'est une pierre d'aimant qui attire ceux
« qui ont faim. »

Quant aux pains *kollix*, qui sont les mêmes que les collabes, Éphippe en fait aussi mention dans sa *Diane :*

« Ayant mangé un collix, un de ces pains cuits au four, envoyé
« de Thessalie de la part d'Alexandre. »

Aristophane dit, au sujet de ce pain, dans ses *Acharniens :*

« Oh! bon jour au petit Béotien, l'avaleur de pain collix ! »

Après tous ces détails, Arrien, l'un des grammairiens qui se trouvoient à table, dit : « Mes amis, toutes ces espèces de pains étoient sans doute bonnes du temps de Saturne, mais aujourd'hui nous nous

---

* Texte, *édoodia,* qui signifioit tout ce que les Latins appeloient *mellita,* ou *dulciaria, lactaria,* les menues pâtisseries dont s'occupoient aussi les boulangers ou *pistores*. Voyez à ce sujet Pignorius, *de Servis,* p. 93, et les auteurs qu'il cite. Voilà donc ce qu'on doit entendre par *edoodion,* diminutif d'*edoodee*. Casaubon veut nous faire voir ici les *tréteaux* du four, ou des tables du boulanger, *edoolia*. Quelle tête !

inquiétons peu de trouver de tous ces gruaux; car la ville est pleine de pain, et nous ne nous occupons pas davantage de cette nomenclature des différens pains. Mais comme le traité *de la Boulangerie* de Chrysippe de Tyane m'est tombé sous la main, et que j'ai connu par expérience, chez nombre de mes amis, les pains dont il fait mention, je vais vous dire quelque chose à ce sujet.

« Le pain qu'on nomme *artopticien* *, est différent « du pain cuit au four ou dans des fourneaux : si « vous le faites avec du levain durci, il aura un « bel œil, et sera très-bon à manger dans le cas « de diètes sèches ; si au contraire vous le faites « avec un levain mou, il sera léger, mais il n'aura « pas cet éclat. Le pain cuit au four et au four- « neau demande un levain un peu mollet. Les « Grecs appellent mollet, certain pain dans la pâte « duquel on mêle un peu d'huile, de lait et une « pointe suffisante de sel; mais il faut que *la pâte* ** « ne soit pas pétrie ferme : c'est aussi ce qu'on

---

* Pains cuits dans un moule, qu'on appeloit *plathanon.*

** Texte, *materian,* la matière : mot latin qui, comme nombre d'autres, se trouvoit alors dans la langue grecque

« nomme pain de Cappadoce, parce que c'est sur-
« tout en cette contrée qu'on fait du pain mollet.
« Les Syriens appellent cette espèce de pain *lachman* * : il est d'ailleurs excellent chez eux, parce
« qu'il s'y mange tout chaud, et qu'il est comme
« de la fleur de farine.

« Le pain *boletin* est ainsi nommé parce qu'on le
« forme comme une morille (*boletus*). On oint
« d'abord le pétrin avec de l'huile, pour le saupou-
« drer ensuite de graine de pavot, sur laquelle on
« pose la pâte : or, cela empêche qu'elle n'adhère
« au pétrin, en levant ; lorsqu'on veut mettre la
« pâte au four, on saupoudre d'abord d'un peu de
« farine le têt, sur lequel on pose ensuite le pain,
» et il prend une belle couleur de fromage en-
« fumé.

« Quant au pain *streptice* **, on le fait en y mêlant
« un peu de lait, et l'on y ajoute du poivre,

* Mot syrien et hébreu. Casaubon présente ce mot comme désignant nos *oublies*; mais je n'en crois rien : c'est un terme trop vague pour nous aujourd'hui. Rendons-le simplement par *pain mollet*.

** Ce mot ne concerne que la forme, et signifie *tortus*, tors, ou façonné en spirale. C'étoit un pain de la classe des *placentæ*, ou *pain gras*. Voyez Hésychius, *plakous*; et Pollux.

« quelques gouttes d'huile, ou de la graisse, si on « l'aime mieux.

« Dans l'*artolaganon*, ou galette, on met une « pointe de vin, du lait, du poivre, un peu d'huile, « ou de la graisse.

« Ce qu'on appelle *capyridion* *, ou *tracta* (chez « les Latins), se fait avec le même mélange que « l'*artolaganon.* »

Ce grand Sophiste Romain, ayant ainsi exposé ces dogmes dignes d'Aristarque, Cynulque s'écria: Par Cérès ! quel savoir ! ce n'est pas sans raison que l'admirable Blepsias a autant de disciples qu'il y a de grains de sable, et qu'il a amassé, par son grand art, encore plus de richesses que Gorgias et Protagoras. Par Cérès et Proserpine ! nos deux divinités, je ne saurois, ma foi, dire s'il n'est pas aveugle lui-même, ou si ceux qui lui confient des disciples ont un œil, et peuvent à peine voir, tant est grande la multitude qu'il a autour de lui ! oui, j'ose dire qu'on est heureux, et même bien heureux **

* Espèce de craquelin, fait de pâte très-mince, et alongée.

** Texte, *makaritees*. Les Grecs ont trois mots qu'il faut distinguer ici: *makar*, qui se dit des dieux mêmes, ou *divin*; *makarios*, heureux, se dit

lorsque

lorsque des maîtres donnent de pareilles instructions!

CHAP. XXIX. Magnus, homme ami de la table, ayant beaucoup loué ce grammairien au sujet de son détail circonstancié, apostropha les Cyniques, par ces termes d'Eubule :

« Vous n'êtes que des pieds crasseux, couchant à terre comme des
« porcs, et à la belle étoile, des infâmes, des goinfres, escroquant
« par-tout un misérable souper aux dépens d'autrui.

Votre patriarche Diogène, dévorant avec avidité une galette à souper, ne répondit-il pas à celui qui lui demandoit, que manges-tu Diogène ? « Je mange un pain bien fait. » Mais vous qui *étranglez* tous les plats, comme parle le même Eubule, vous ne le cédez à personne par vos vastes bedaines, et vous parlez sans cesse en interrompant tout le monde, jusqu'à ce qu'on vous ait jeté, comme à de petits chiens, ou du pain ou des os. Où auriez-vous su que les cubes, non ceux que vous maniez continuellement (*des dez*), sont des pains carrés, assaisonnés avec de l'aneth, du fromage,

---

d'un homme vivant; *makaritees*, bienheureux, se dit d'un homme *mort*, mais qu'on range parmi ceux qu'on croit *heureux* après cette vie. On sent que ce terme est ici un sarcasme.

de l'huile, comme le dit Héraclide, dans son art de la *Cuisine?* Or, Blepsias a omis d'en parler, de même que du pain *thargèle* *, que d'autres nomment *thalysion.* Mais Cratès dit, dans son second chapitre du *Dialecte Attique*, qu'on appelle *thargèle* et *samite* ** le premier pain qui se fait aussi-tôt que la moisson est rentrée : il n'a pas non plus fait attention au pain qu'on appelle *nastos* ***, et qui se fait pour les vierges qui portent les mystères. Il y a encore

---

* Ce pain pouvoit être analogue au *thalysion*, mais non le même. Les *Thargélies* étoient une fête consacrée à Apollon et à Diane : les *Thalysies* l'étoient à Cérès et à Bacchus. Voyez Meursius, *Græc. feriat*, et Potter, *antiq. Græc.*, aux mots *Thalysies*, *Thargelies*, *Pyanepsies.* L'auteur auroit-il écrit *thalysion kaleisthai ton ek*, etc. Cette leçon paroît plus vraie.

** Casaubon veut *sesamite :* la suite semble le prouver; mais la leçon la plus vraisemblable est quelquefois la plus fausse. Ce mot ne seroit-il pas le phénicien *samat*, *pétrir;* en arabe même, *faire du pain de riz.* Meursius garde aussi *samite*, dans ses *Lection. attic.;* mais je ne décide rien : je suis seulement les manuscrits.

*** L'auteur vient d'en parler : il s'agit de ceux qui étoient destinés aux vierges qui portoient les mystères aux fêtes de Minerve. Voyez Meursius, *Græc. feriat. lection attic.*, et Potter, *antiq. Gr.*, t. 1, p. 371, *édit. angl.* On doit lire ici *arreephorois*, ou *erreephorois.* Quoique ces vierges fussent *kaneephores*, il ne faut pas suivre ici Daléchamp.

le pain *pyrame* *, qui se pétrit avec du sésame, et qui est peut-être le même que le sésamite.

Or, Tryphon parle de tous ces pains dans le premier livre de ses *Plantes*, sans oublier ceux qu'on nomme *theiagones*, et qui sont des pains qu'on cuit en Étolie pour être présentés aux dieux. Les Athamantes avoient leurs pains *dramices* ** et *araxis*; car c'est ainsi que les nomment les auteurs de *Glossaires*, qui nous ont rapporté les noms des différens pains. Séleucus dit que les Macédoniens appellent aussi *dramis* le pain que les Thessaliens nomment *daratos*. Selon lui, le pain *etnite* est le *lecitithe*, et l'on appelle *éréicite* celui qui est fait de froment simplement broyé, et dont la farine brute n'a pas été passée au bluteau.

Amérias appelle *xeeropyrite* ***, le pain *autopyre*.

---

* Pollux distingue le *pyrame* du *sésamite*, p. 611 ; cependant l'un et l'autre, selon lui, se cuisoient dans le miel. L'un a pris son nom de *sésame*, l'autre de *pyros*, froment, *ib.* p. 633.

** Passons ces *dramices* et *araxis*, inconnus quant à la matière, et qui étoient les mêmes que les *theiagones* pour l'usage. Il paroît que c'étoient des pains sacrés. Les Grecs avoient plusieurs espèces de pains sacrés, comme on le voit dans Pollux.

*** Ou *autopyre*, expliqué précédemment. Il est inutile de vouloir suppléer ici *pseeropyte*, qui étoit un pain de la nature de nos biscuits de mer.

Timachidas parle de même. Selon Nicandre, les Étoliens appellent *theiagones* des pains qu'on fait pour être offerts aux dieux. Le *kyllastis* * est, chez les Égyptiens, un pain acidule. Aristophane en parle dans ses *Danaïdes :*

« Parle-nous du *kyllastis* et du *pétosiris.* »

Hécatée, Hérodote et Phanodème, au septième livre de son *Attique*, en font aussi mention; mais, selon Nicandre de Thyatire, les Égyptiens nomment *kyllastis* le pain d'orge. Alexis a appelé *phaios* ou *bis*, le pain fait de farine grossière. Voici le passage pris de son *Cyorien :*

« A. Enfin, comment es-tu arrivé? B. Eh! à peine ai-je pu trouver
« du pain de cuit. A. Peste soit de toi! Mais combien en apportes-tu?
« B. J'en apporte seize; huit blancs et autant de bis (*phaioon*). »

Selon Séleucus, on appeloit *bleetha* un pain écrasé

---

* On lit ce mot différemment, *kylliste, kolleeste.* Selon Hérodote, ce sont des pains faits d'*olyre* ou de seigle. L'auteur dit à propos qu'ils étóient *hypoxizonta,* acidules. Casaubon induit ici en erreur les grammairiens qui ont commenté Pollux. Nicandre s'est trompé en prenant *olyre* pour orge, chez les Égyptiens. Pollux donne la forme de ces pains; mais Athénée ne parle que de la qualité : ainsi, on ne devoit pas expliquer l'un par l'autre. Je ne connois pas le *petosiris :* ou ce mot seroit-il le nom du mathématicien astrologue dont parlent Juvénal, Pline, etc., et qui auroit donné son nom à quelque pain?

tout chaud. Le traité des divers oracles de Philémon, nous apprend que le pain nommé *pyrnos* * étoit fait de farine non blutée, et où toutes les parties du grain se trouvoient. Quant aux pains *bloomilioi*, c'étoient, selon le même, ceux dont la masse étoit comme divisée par parties; ce que les Romains appellent *quadrati*, et *quadræ*. Il ajoute, le pain *bromite* ** étoit proprement un pain de son, que Timachidas et Amérias appellent *euconos* ou *teuconos*.

Philétas dit, dans ses *Atactes* ou *Dissolus*, qu'on nommoit *spolees* un pain qui n'étoit d'usage qu'entre parens.

Quant à ce qu'on appeloit *maza* ***, on en trouve diverses espèces décrites dans l'ouvrage de Tryphon, et dans nombre d'autres. Les Athéniens nommoient *physte* celle dont la pâte étoit peu pétrie; ils avoient aussi la *cardamyle*, le *berax*, les *tolypes*, l'*achillée*, qui est peut-être celle qu'on faisoit avec ce qu'on

---

* C'est l'*autopyre*, ou *syncomiste*. – Le *bloomilios* étoit divisé par carreaux, ou en parallélogrammes, comme les petits pains de Nanterre.

** C'étoit du pain fait de farine d'avoine (*broomos*), non blutée.

*** On retrouve une partie de ces *mazes* dans Pollux, p. 611. Il me faudroit perdre ici trop de temps. La plupart se comprennent par les noms mêmes.

appeloit *orge d'achille.* Il y avoit aussi des *thridacines*, des *œnoûtes*, des *mélitoûtes ;* celle qu'on appeloit *krinon* ou *lys. Krinon* est aussi le nom d'une espèce de danse en chœur, dans la *Daulis* d'Apollophanes: celles que Alcman nomme *thridacisques*, sont les mêmes que les *thridacines* d'Athènes. Alcman dit :

« Des *thridacisques* et des *cribanites.* »

Sosibius dit, dans son troisième livre, en parlant d'Alcman, qu'on appeloit *kribannes*, certains gâteaux faits en forme de *mamelles.*

On appelle *santé* *, la part de gâteau qu'on donnoit, seulement pour en goûter, à chacun de ceux qui assistoient aux sacrifices ou offrandes faites aux dieux.

Hésiode nomme certain gâteau, *amolgée :*

« Un gâteau *amolgée*, et du lait de chèvres qui sont épuisées **. »

Hésiode veut dire, par *amolgée*, pastoral ou *de berger*, et faite *akmaiee* ***, car *amolgos* a ce sens.

---

* Nous avons conservé cet usage, que les premiers Chrétiens nommèrent leurs *Eulogies.* On connoît le pain bénit qui se distribue à l'église.

** Dont on vient de *siccare ubera*, comme parle Virgile. Nemesianus a dit, *uberibus siccare fluorem*, Éclog. 3, v. 68, *édit.* 1728. *Scriptor. venatic.* in-4°.

*** Je suis obligé de conserver dans ma version le mot *akmaia*, qui

Mais on m'excusera de ne pas détailler ici toutes les espèces de gâteaux et de pâtisseries dont Aristomène d'Athènes a parlé dans le troisième livre de son traité sur ce qui étoit requis pour les cérémonies sacrées : je n'ai pas assez de mémoire pour l'entreprendre. Aristomène est un écrivain que j'ai connu dans ma jeunesse : il étoit déja avancé en âge, et avoit représenté dans les pièces de l'ancienne comédie. L'empereur Adrien, qui l'avoit affranchi, l'appeloit *la Perdrix* d'Athènes.

A ce mot d'affranchi, ou, en grec, *apeleutheros*, Ulpien prit la parole, et demanda en quel auteur on trouvoit ce mot. Quelqu'un répondant que Phrynicus avoit donné une pièce intitulée *Apeleutheros*, ou l'*Affranchi*, et que Ménandre avoit même employé ce mot au féminin (*apeleuthera*) dans son *Soufflette*, Ulpien répliqua : Mais quelle différence y a-t-il

---

signifie *extrémité, le plus haut point*. Les interprêtes de Calpurnius et de Nemesianus ont observé avec raison, *Éclog.* 5, v. 34, de Calpurnius, que le temps de traire les bestiaux étoit, ou le matin, ou le soir : or, selon notre auteur, *amolgos* ayant le sens d'*akmaiee*, peut désigner l'un ou l'autre temps auquel il faut traire, et auquel, par conséquent, on faisoit cette maze. Ainsi le passage d'Hésiode n'a plus qu'un sens indéterminé. Je ne puis non plus prendre ici *amolgos* pour le terme de midi, quoique je trouve dans Hésychius, *amolgazei* pour *mesembrizei*.

entre *apeleutheros* et *exeleutheros*? On fut alors d'avis de remettre cette question pour le présent.

Nous allions tous prendre du pain, lorsque Galien nous dit : Non, nous ne mangerons pas que vous ne m'ayiez entendu dire ce que les enfans d'Esculape ont écrit sur les diverses espèces de pains, de pâtisseries et de farines ou gruaux.

Diphile de Siphne nous dit, dans son traité de la *Diète des malades et des gens en santé* : « Les pains de froment sont beaucoup plus nourrissans que ceux d'orge, et la substance s'en distribue mieux : en général, ils sont toujours plus avantageux. Parmi ces pains *, les meilleurs sont les *sémidalites* **, ensuite les *aleurites*; enfin, ceux qu'on fait de farine non blutée,

---

* Je lis ici *meta de, sed inter* (*hos*), pour *eitha*, qui ne répond pas à l'idée de l'auteur. Il parle des pains de *bled* et d'*orge* en général, et il marque les meilleurs parmi ces pains.

** Paul d'Égine met le *sémidalite* après le *silignite*, peut-être pour la délicatesse. La *semidalis* est la farine la plus belle du bled rouge, ou tirant sur le rouge. La *silignis* est celle de bled blanc, autrement *siligo*. Selon Pline, on faisoit de celle-ci *lautissimus panis*, un pain fort délicat, mais très-peu substantiel. Le mot *siligo* a aussi désigné la farine de ce grain ; et Celse, par abus, l'a employé pour la farine de froment ou *semidalis*, disant que ce grain rendoit une *siligo firmissima*, si son texte est exact : ce que j'ai cru devoir remarquer ici. Du reste le lecteur trouvera, dans le *Lexique* de Gorrée, au mot *artos*, tous les détails qu'il peut désirer sur les pains grecs.

blutée, ou les *syncomistes :* ceux-ci passent pour être beaucoup plus nourrissans. »

Philistion de Locres dit que les *sémidalites* fortifient beaucoup plus que les pains *chondrites*, qu'il place au second rang, mettant les *aleurites* au troisième. Quant aux pains qui se font de très-fine farine *gyris* *, ils font un plus mauvais chyle, nourrissent moins; mais tous les pains mangés chauds ** fournissent une substance qui se distribue mieux, ils nourrissent plus, font un meilleur chyle que si on les mange refroidis; et malgré les flatuosités qu'ils causent, ils passent facilement. Quant aux pains refroidis, ils occasionnent des surcharges, digèrent difficilement; s'ils sont rassis depuis quelque temps, ils sont encore moins nourrissans, resserrent le ventre, et font un mauvais chyle. Quant au pain *encryphias*, il est pesant, digère mal, parce qu'il est inégalement cuit : celui qu'on

---

* Est le *pollen* des latins : farine extrêmement fine et sans substance.

** Les Grecs mangeoient chauds la plupart de leurs pains, ou mazes; mais ils risquoient moins d'en être incommodés que nous des nôtres, parce qu'ils y mettoient presque toujours quelque substance grasse. J'ai vu en Flandre manger tous les jours au matin de petits pains tout chauds, en y mettant un bon morceau de beurre. Les pains rassis des Grecs devoient être moins légers que les nôtres.

appelle *ipnite* et le *caminite* digèrent difficilement, et se distribuent avec autant de peine. Le pain *escharite*, et celui qui a été frit dans la poéle, passent facilement, à cause de l'huile qui s'y est jointe; mais, vu leur qualité nidoreuse, ils offensent l'estomac. Le *cribanite* l'emporte par toutes ses qualités; il digère bien, et passe facilement : comme l'estomac s'en accommode bien, il fournit un bon chyle: il ne resserre, ni ne tend le ventre.

Le médecin Andréas dit qu'en Syrie on fait des pains de *sycamines*, et qui font tomber les cheveux à ceux qui en mangent.

Mnésithée dit que le pain digère mieux que la maze; mais que celui qu'on fait de *tiphée*, a l'avantage de mieux nourrir, parce que la digestion s'en fait avec assez de facilité. On dit que le pain d'*épautre*, au contraire, pris jusqu'à satiété, est lourd sur l'estomac, et que c'est par cette raison que ceux qui en mangent habituellement ne jouissent pas d'une bonne santé. Il est bon que vous * sachiez que les grains qui n'ont pas été passés au feu **, ni

---

* Je lis *hymas*.

** Les anciens avoient mieux vu que nous à cet égard. Il faudroit faire

bien moulus, causent des vents, des coliques, des maux de tête.

CHAP. XXX. Après toutes ces dissertations, on jugea enfin à propos de souper. Comme on servoit une saline nommée *hooraion* *, Léonide prit la parole,

---

bien sécher les grains que l'on veut même conserver. On a inventé pour cet effet, en Allemagne, une machine fort ingénieuse, dont j'ai vu la forme et l'usage dans une gazette allemande de Munich. Ces grains, ainsi desséchés par l'impression du feu, sont dégagés de la partie aqueuse moyennant laquelle leur principe *mucoso-douceâtre* tend à la fermentation, et ainsi à s'altérer : outre qu'on peut conserver long-temps le grain par ce procédé, la farine en rend plus de pain; ce qu'il est essentiel d'observer. J'ai cru devoir dire ces deux mots sur un grain si important à la société.

* J'avoue que je n'ai encore pu saisir au juste le sens de ce mot, que Plaute rend par *horæum:* Nonnius et d'autres le croient le même qu'*ouraion*, désignant la partie de la queue salée de quelques poissons; mais plusieurs détails semblent s'opposer à ce sentiment, quoiqu'il se présente dans notre auteur, p. 303, liv. 7, ch. 14, où il donne de grands détails sur le *thon*. Selon Hésychius, *hooraion* désigne des salines faites au printemps : Élien est favorable à cette opinion, *Hist. anim.*, liv. 15, ch. 5; mais on pêche du thon depuis mars ou avril, jusque vers le mois de septembre, soit dans une contrée, soit dans l'autre. Aréthée a joint le mot *tarichos* à *hooraion ;* et ses interprêtes l'ont rendu par *salsamentum rectè conditum*, ou *opportunum*, ou *tempestivum*, ou *veris tempore conditum*, ou *vetus*. Voyez l'index de Goupyl. Cyprian est aussi indéterminé sur le sens de ce mot, p. 2013. Gorrée le prend pour une saline de *pelamide* ou de jeune thon; mais on a confondu la *pelamide* avec le thon. Ce n'est pas le même poisson, quoiqu'elle lui ressemble beaucoup. J'avoue donc que je n'entends pas bien ce mot; mais

et dit : « Messieurs, si nous en croyons ce que rapporte Euthydème d'Athènes, dans son traité des *Salines* ou des *Poissons salés*, Hésiode auroit ainsi parlé de tout le poisson * qu'on sale : »

« Des pêcheurs, gueux et couverts de haillons, avoient arrangé des « gueules de lamproie qui coupent des deux côtés, et des mâ- « choires de béliers ** et de brebis de mer ***. Ces hommes qui « aiment le Bosphore, où l'on sale quantité de poisson, pressés par « la misère, coupent en morceaux carrés (ou *en tronçons*), de « gros poissons, et font des salines. Entre ces poissons, est l'*oxy- « rinque* ****, qui est quelquefois funeste aux hommes. Ces mal-

---

je soutiens qu'on doit le distinguer d'*ouraion*. Il est même indéterminé, p. 120 du texte de notre auteur, ch. 33. Je parlerai du thon, liv. 7, en le considérant comme *poisson*. Ceux qui voudront quelques détails sur la pêche du thon, consulteront le voyage pittoresque de Sicile, par M. Houel, peintre du roi, chap. v, etc. Nous savons, par Aristote, que ce fut un hasard qui donna aux Phéniciens l'idée de la pêche du thon, sur la côte de la Bétique ou Portugal.

* Adam s'étant occupé long-temps à rétablir le texte de ces vers, dont l'auteur faisoit peu de cas, j'en donne la version, à la réserve de quelques mots: je les aurois passés, s'il ne les avoit pas traduits; mais je n'en garantis pas le sens, quoique très-suivi. J'y joindrai seulement quelques notes.

** Voyez Élien sur cet article, liv. 9, ch. 49; liv. 15, ch. 2; liv. 16, ch. 18. Pline, liv. 9, ch. 5. Il faut nécessairement conférer ici Cyprian, p. 2564.

*** Voyez Élien, liv. 9, ch. 38.

**** Poisson qui étoit en grande vénération en Égypte. On le trouve même sur des débris de Zodiaques africains. Il est ainsi nommé de son museau alongé. Voyez Rondelet; *et Élien*, liv. 10, ch. 46; liv. 11, ch. 24.

« heureux pêcheurs l'apportent, tantôt entier, tantôt coupé par
« morceaux. Byzance est la mère du thon salé, et du maquereau,
« qui se tient au fond des eaux, et de l'ange très-nourrissant. Mais
« la petite ville de Parion est la respectable nourrice des *cogoils* *.
« Les marchands de l'Abbruze, ou de la Campanie, ou de la bonne
« ville de Tarente, iront chercher à Cadix de l'*orcyn* ** mariné,
« rangé par morceaux triangulaires dans des jarres. Ils traverse-
« ront la mer Ionienne pour nous les amener. Or, ce sont les mets
« des meilleures tables ***. »

Mais ces vers me semblent plutôt être ceux de quelque cuisinier, que de l'harmonieux Hésiode : d'ailleurs, comment Hésiode a-t-il pu connoître Parion, Byzance, et en outre Tarente, l'Abbruze, la Campanie, lui qui est bien antérieur aux dénominations de ces lieux ? Je pense donc que ces vers sont d'Euthydème même. A ces mots, Dionisioclès dit : Mon cher Léonidas, c'est à vous autres, illustres grammairiens, de juger quel en est l'auteur; mais puisqu'on parle de salines, je vous citerai d'abord un proverbe remarquable de Cléarque de Soli.

« La vieille saline aime l'origan. »

---

* Texte, *kolioon.* C'est le colias, poisson analogue au maquereau.

** On nomme ainsi le thon de la plus forte taille.

*** Voyez Tournefort, *voyage du Levant*, t. 2, p. 134.

Et je vais ensuite vous dire sur ce sujet ce qui est du ressort de l'art : or, Dioclès de Caryste dit, dans son *Hygiène*, que, des chairs de poissons salés, non grasses, c'est l'*hooraion* qui est la meilleure ; que quant aux chairs grasses, c'est la *thonnine*.

Icésius * nous dit que les salines de Pélamides, les cogoils et les *hooraia* ne passent pas facilement, et que les *thonnines* récentes sont analogues aux salines appelées *cybia ;* mais qu'il y a une grande différence entre ces salines-ci et toutes celles qu'on appelle *hooraia*. Il ajoute qu'il faut faire la même différence entre toutes les salines (*horaia*) de Byzance et celles qu'on tire d'ailleurs, non-seulement à l'égard des *thonnines*, mais même de tous les autres poissons qu'on prend sur les bords de cette ville. Daphnus d'Éphèse ajouta à ces détails :

Archestrate, qui a fait, pour ainsi dire, le tour du monde, tant pour son ventre, que pour les plaisirs

---

* Le lecteur consultera, s'il veut (au sujet des salines dont parle ici l'auteur, et les différentes espèces de salines, ou sur la manière de les faire cuire), Pline, t. 1, p. 506-7 ; *Hard.* not. ; Nonnius, *de esu piscium*, p. 156 ; Scaliger sur Varron ; Cyprian, p. 2013 et suiv. ; Brueryn, *de re cibaria*, liv. 10, c. 16 ; Pollux, tom. 1, p. 592 ; Bochart, *Hieroz.*, tom. 2, col. 783 ; Vossius, *de Idolatriâ*, liv. 4, chap. 22 ; Athénée, pag. 120, 135 du texte grec, etc.

qui peuvént résulter de ses parties inférieures, écrit :

« Un tronçon de thon de Sicile qu'on va saler dans une jarre, me
« fait mépriser le coracin qu'on va chercher loin dans le Pont, et
« ceux qui le vantent. Peu de gens savent que c'est un manger
» chétif et méprisable ; mais prenez un maquereau nouvellement
« salé à demi, et depuis trois jours, et avant qu'il se fonde tout
« en saumure. Si jamais vous allez à la belle et respectable ville
« de Byzance, mangez-y, à volonté, un tronçon d'*hooraion ;* car
« c'est un manger excellent et fort délicat. »

Le friand Archestrate a omis de nous parler de la saline du poisson qu'on nomme éléphant *, et au sujet de laquelle Cratès, le poète comique, écrit ceci dans ses *Samiens :*

« Une tortue marine faisoit bouillir, à gros bouillons, de l'*éléphant*
« salé dans une marmite de peau de bouc (ou *dans une outre*);
« on vit alors, messieurs, les cancres aux pieds rapides, les loups
« marins aux larges ailerons, les porcs marins ** belliqueux, l'un
« frapper les pièces cousues de cette outre, les autres la serrer pour

* Est-ce ici le *rohart* de Rondelet ? ou s'agiroit-il du grand crustacée analogue à la langouste, et que Pline appelle *elephantus*, le *lion* d'Élien ? Cratès auroit-il salé *ce lion ?* J'avoue que les notes de Casaubon ne m'apprennent rien, et que son interprétation ne revient pas à la suite du discours. Voyez Gesner, sur le *rohart* et le *lion*, *de aquatil.* Quant à ce passage, je crois en avoir saisi la suite. C'est un des badinages des comiques. Mais il est prouvé, par les écrits d'Hippocrate, qu'on saloit aussi les crustacées.

** Je lis *hyes erimachoi, andres*, etc. ; et *tou tragou* pour *ouranou*. Par *hys*, j'entends ici le *porc marin*, autrement appelé *mys*, voyez liv. 7.

« l'emporter. *C'étoit une fête que de voir cela ; de sorte qu'on*
« *auroit pu appliquer là* ce proverbe : *Quel jour est-il donc à*
« *Cée* * *?* »

Or, Aristophane prouve, dans les *Thesmophores*, que la saline éléphantine de Cratès étoit fameuse. Voici ce qu'il en dit :

« Oui, certes **, la musique est un excellent mets pour un poète « tragique. Selon Cratès, c'étoit une saline d'éléphant exquise, et « qui pouvoit se servir sans beaucoup de peine. Cratès s'amusoit « de mille plaisanteries semblables. »

Alexis a nommé une saline, *omotarique* ***, dans sa pièce intitulée l'*Apeglaucomenos*. Il introduit dans sa *Ponera*, ou *Méchante*, un cuisinier qui parle ainsi sur la manière de faire cuire les salines :

« Cependant il est bon que je réfléchisse, en m'asseyant ici, sur le « repas qu'il s'agit de préparer, et que je règle bien ce qui doit être « servi le premier : d'ailleurs, il faut que je sache comment chaque « plat doit être assaisonné. Or, voici d'abord une saline (*hooraion*) ; « cela coûte une obole. Je vais donc la bien laver **** ; ensuite,

* Chacun se faisoit des jours de fêtes à son gré dans l'île de Cée. V. Érasme, *adag.* col. 1766, édit. 1599, aux mots *tu ipse calendas*, etc.

** Ceci est des premières Thesmophores.

*** Dioscoride désigne, en général, par ce mot, *le thon* salé, liv. 2, ch. 33 : il signifie *saline crue*.

**** Plaute, cité dans Nonnius, p. 164, dit de ces lavages :

Nisi multâ aquâ, et diu, macerentur,
Olent : salsa sunt, tangere ut non velis.

« lorsque

« lorsque j'aurai saupoudré le plat de ce qui peut affriander le goût,
« je vais y mettre mon morceau : j'y verserai du vin, j'arroserai
« le tout d'huile; et lorsque je l'aurai rendu, en cuisant, comme
« une moëlle *, je vous le releverai avec du jus de selfion. »

CHAP. XXXI. XXXII. Mais dans son *Apeglaucomenos*, un des personnages à qui l'on redemande les gages **, répond :

« A. Or, si tu me paies tous les articles l'un après l'autre, tu ne
« recevras pas même, des gages, la douzième partie d'un sol. B. Tu
« as raison : lis-moi donc la carte. A. Pour un *omotarique*, cinq
« pièces de cuivre. B. Ensuite. A. Pour des moules, sept autres
« pièces. B. Jusqu'ici rien de si juste : continue. A. Pour des oursins,
« une obole. B. Fort bien, jusqu'ici. A. N'y eut-il pas après cela
« des raves ? B. Et que tu vantois comme très-bonnes; mais il s'en
« falloit bien ! A. Je les ai passées pour deux oboles, comme elles me
« les coûtent. B. Nous n'avons rien à dire. A. Quant au *kybion*, ou
« au tronçon de pélamide salée, tu me le paieras *** trois oboles,
« d'autant plus que je ne te demande rien pour la chicorée. Cepen-
« dant tu ne sais pas ce qu'on la vend au marché ; car les chenilles
« ont mangé tous les légumes. B. C'est sans doute pour cela que

---

* Je laisse de côté le fatras de Casaubon.

** Thomasin a discuté cet endroit dans ses *Tesseræ hospital.*; mais il faut lire Kirchmann, *de annulis veterum*, p. 154. Voici le sens. Lorsque plusieurs personnes vouloient faire un repas, on en chargeoit une de la compagnie d'ordonner tout; chacun lui remettoit son anneau pour gage : après le repas, on comptoit. Chacun payoit, et retiroit son anneau. Cette personne avoit même, selon Pollux, le nom de *symposiarque*. *Anneau* et *symbole* ont été *synonymes* chez les anciens; mais voyez liv. 8, à la fin.

*** Infinitif pour impératif.

« tu fais payer ta saline le double. A. Eh bien, va le demander
« au marchand. Pour le congre, dix oboles. B. Il n'y a rien de trop
« à ceci : continue. A. J'ai payé le poisson rôti une drachme.
« B. Comment, une drachme ! ton compte est une fièvre qui ne
« se relâche que pour devenir plus forte. A. Ajoute à ceci le vin
« que j'ai fait venir lorsque vous étiez déja ivres : or, il y en a
« trois conges, à dix oboles le conge. »

Icésius nous apprend, dans sa matière des *Alimens*, qu'on fait les salines nommées *cybia*, avec la chair des grandes pélamides. Posidippe parle aussi de ces *cybia* dans son *Métaphéromène*. Selon le traité des *Salines* d'Euthydème, le poisson *delcon* a pris son nom du fleuve Delcon, où il se prend. C'est, dit-il, un manger qui va très-bien à l'estomac, lorsqu'il a été long-temps dans la saumure. Dorion, dans son traité des *Poissons*, nommant *lebianos* * le *leptinos*, dit que, selon quelques-uns, c'est le même que le *delcon* : il dit aussi que plusieurs appellent

---

* Je garde la lettre ; mais je ferois *lebenthinum* de *leptinum*. *Lebinthe* étoit une des Sporades, dont le *lebian*, ou *lebias*, pouvoit avoir du renom. Peut-être liroit-on mieux *lapethinum*, rapporté à l'île de Chypre : au reste c'est une conjecture. Casaubon tranche et rejette le mot *leptinon*. Je ne suis pas de cet avis.

Le *lebias* ou *lebian* est le même que l'*hepatus* ou le *foie marin* dont il a été parlé : voyez l'auteur, p. 301 du texte grec. Nous n'avons plus ce qu'il cite d'Aristote. Ce mot est le phénicien *leb*, qui désigne en général une masse épaisse et charnue.

saperda * le coracin, et que le meilleur est celui qui vient du Palus-Mæotis. Il ajoute que les muges qu'on prend près d'Abdère sont admirables. Il met au second rang ceux des environs de Sinope, et dit qu'ils sont fort bons pour l'estomac, lorsqu'ils ont été salés; que d'autres appellent les *mylles* **, *gnotidies*, ou *platistaques*, quoique ce soit le même poisson; qu'il en est de même à l'égard du *chellares*, auquel on donne plusieurs noms qui ne désignent que le même poisson : telles sont les dénominations de *bacchos* ***,

---

* C'est ce que disent Hésychius, au mot *saperdees*, et Varron; en lisant, dans le premier, *korakinos* pour *karkinos*; et dans le second, *coracinum* pour *cancrum*. Voyez Nonnius, *de usu piscium*, ch. 39; mais le *saperda* désignoit-il tout *coracin* ailleurs que dans le Pont? C'est ce que l'on nie : voyez Cyprian, p. 2300.

** Il ne faut pas le confondre avec le *mullus* des latins, en grec, *triglee*, surmulet. Le *mylle*, selon Élien, liv. 14, ch. 23, est un poisson du Danube, une des espèces de *coracins* du Pont, dont les grands se nomment *platistaques*, les moyens *mylles*, les plus petits *gnotidies*. Voyez Nonnius, *ibid.* On a rétabli *mylloi* pour *amylloi*, dans Pollux, p. 592.

*** Ce mot, synonyme d'*oniskos* et de *chellares*, est rappelé l. 7, p. 315; mais *bacchos* me semble un mot du Nord, que l'usage a défiguré chez les Grecs, et que l'on prononçoit d'abord *balchos*. En effet, *bacchos* désigne, dit-on, comme *bolch*, ou *balch*, prononcé obscurément, l'*asellus major*, le *cabliau*, ou la morue, qui est des grandes espèces des *ânes de mer*,

oniskos et *chellarees*. Mais il faut observer que ce sont les plus grands coracins qu'on appelle *platistaques;* les moyens sont les *mylles*, et les plus petits, *agnotidies* ou *agnotidies*.

Aristophane fait mention des *mylles* dans ce passage de ses *Holcades :*

« Des maquereaux, des colies, des lebies, des *mylles*, des thons,
« des *saperdes*. »

Dionysioclès (Daphnus) finissant ici de parler, le grammairien Varus dit : Mais voici les salines dont le poète Antiphane fait mention dans son *Deucalion :*

« Quelqu'un veut-il de l'*antacée* * salé, ou de la saline de Cadix ** ?
« Seroit-il flatté de l'odeur du thon de Byzance ? »

---

des anciens; mais *bolch* désigne aussi la *brême* en Allemagne : ce qu'il ne faut pas confondre. Voyez liv. 7, ch. 18; et Cyprian, p. 2355; Nonnius, ch. 21.

* Le *tock*, ou *tuck*, du Danube, supprimant la syllabe *an*. V. Cyprian, p. 2831 et suiv. : poisson d'une prodigieuse grandeur. Il vient à la surface de l'eau, et semble y dormir. On va le chatouiller sous les nageoires. Pendant ce temps-là, d'autres le garottent, et on le tue. C'est le vrai *huso*. On trouve, d'un ancien *Glossaire*, le mot *atakeus*, pour désigner le saumon, si ce *Glossaire* est vrai : voyez Nonnius.

** Dont les salines étoient renommées. Ceci peut s'entendre du thon et des sardines. Hippocrate parle de ces salines. Voyez Foës, *Œconom. Hippocrat.*; et Nonnius.

On lit, dans le *Parasite* du même :

« Il y avoit, au milieu, de l'*antacée* salé, gras, parfaitement blanc,
« chaud. »

Nicostrate, ou Philetaire, dit dans son *Antille :*

« Qu'on serve avec pompe * de la saline de Bysance; qu'on fasse
« paroître un bas-ventre de Cadix. »

Et continuant :

« Mais j'ai eu, d'un marchand de saline, brave et honnête homme,
« pour deux oboles, un gros morceau de poisson à écailles **,
« salé, qui vaut ma foi une drachme *** et deux oboles; et fussions-
« nous douze à manger pendant trois jours, nous n'en viendrions
« pas à bout, tant il est considérable. »

Là-dessus, Ulpien regardant Plutarque, lui dit: Mais dans tout cela quelqu'un n'a-t-il pas nommé de ces poissons de Mendes que vous mangez, vous

---

* C'est tout le sens que je puis tirer du terme *epibakcheusatoo*. On sait que les services étoient accompagnés du son des instrumens, mais sur-tout les grands plats. V. Pétrone, Pignorius, Stuck et autres.

** Mais dont les écailles avoient été grattées, comme le dit le terme *tilton*.

*** Pline égale la valeur de la drachme à celle du denier romain, qui, selon M. Brotier, valoit 15 sols et $\frac{1}{2}$ de notre monnoie ; mais la drachme pesoit 83 ou 84 grains, et le denier alloit au plus à 76. Voyez M. Brotier; Pline, liv. 21, vers la fin. La drachme pesoit six oboles, l'obole dix *chalques*, ou *æra*, pièces de cuivre dont il vient d'être parlé. On voit donc que le poisson étoit à bon marché.

autres Alexandrins, et dont un chien affamé ne goûteroit pas? Tels sont ces beaux *héminires* *, ou ces *silures* salés **. Plutarque lui répond : Quelle différence y a-t-il entre l'*héminire* et l'*hémitarique* mentionné ci-devant, et dont votre charmant Archestrate a aussi parlé ? Mais Sopatre de Paphos a aussi nommé l'*héminire* dans ce passage du *Mercenaire de Mystacus*.

« Il reçut de l'*antacée*, que le grand fleuve *Ister* (Danube)
« nourrit, et de l'*héminire* si délicieux pour les Scythes. »

Le même parle ainsi de celui de Mendes:

« Un meûnier *** de Mendes pris à temps, bien saupoudré, rôti
« à la flamme jaune du feu. »

---

* C'est le coracin salé. Les manuscrits portent *heemindre* : c'est un composé phénicien. *Hemin*, macéré, imprégné; et *nir* ou *ner*, cuir. On appeloit les salines dures, un cuir, comme l'a observé Nonnius. Les tronçons de thon, coupés en forme de *planchettes*, se nommoient *melandryes* ou *chênes noirs*. Il n'y a donc rien d'étonnant à voir le coracin salé appelé *heeminere* ou *heminire* ; mot dont les deux parties se trouvent encore dans l'Arabe.

** C'est le vrai *glanis* d'Aristote. Ce poisson se jette sur tout ce qu'il rencontre, poissons, quadrupèdes, hommes, et dévore tout. Cyprian donne plusieurs exemples horribles de sa voracité, p. 2666 : c'est le *wals* des Allemands. Ausone a décrit, sous le nom de *silure*, l'esturgeon de la Moselle. Voyez Nonnius, ch. 33.

*** Autrement *têtu*, ou *tetard*, *vilain*; selon nos provinces : en latin,

Or, ceux qui ont pour eux l'expérience, savent que ces alimens sont bien plus agréables que vos méchantes petites figues et votre passerage. Apprends-nous donc si l'on disoit *tarichos* (saline) au masculin, dans l'Attique, car nous savons qu'Épicharme en a usé ainsi. Comme il cherchoit un passage, Myrtille le prévint, et cita ce vers du *Dionys-Alexandre* de Cratinus :

« J'amenerai des salines (*tarichous*) du Pont dans des barils. »

Platon le comique a dit, dans son *Jupiter de mauvaise humeur* :

« De sorte que je perdrai mes salines (*tarichous*) : or, c'est tout
« ce que je possède. »

Aristophane le fait aussi masculin, dans ce passage de ses *Dœtalées* :

« Non, je n'ai pas honte de laver et de purger entièrement cette
« saline (*tarichon*) de ce que j'y vois de mauvais. »

---

capito. Les naturalistes ont donné à plusieurs poissons différens, le nom de *capito*. Il ne faut pas les confondre : on en verra les espèces dans Cyprian, d'après les autres naturalistes. Je rends *hooraios* dans le sens de *teleios* qui paroît plus loin, et je le rapporte à *kephalos*. Daléchamp suppose, au second vers, la particule *te* devant *optos*, et lit auparavant *hooraion*; mais les manuscrits et les autres textes s'y opposent.

Cratès dit, dans ses *Theerioi* (ou *Bêtes voraces*) :

« Il faut faire bouillir les choux, rôtir les poissons ; mais qu'aucun
« de *vous* ne s'avise de toucher aux salines (*tarichous*). »

Mais Hermippus a fait accorder *tarichos* (saline), nominatif, avec *piona*, *gras*, accusatif, par un trope qui lui est particulier, en disant :

« *Tarichos-piona* *, une saline grasse. »

Sophocle a écrit, dans son *Phinée* :

« C'étoit une viande morte, moins salée qu'embaumée à la ma-
« nière des Égyptiens. »

Aristophane s'est servi du diminutif *tarichion*, une petite saline, dans sa *Paix* :

« Achète quelque petite saline pour la campagne. »

Céphisodore en a fait de même dans son *Porc* :

« Quelque méchante viande, et une petite saline. »

Phérécrate dit aussi *tarichion*, dans ses *Transfuges* :

« Mais la femme qui a fait bouillir, pour chacun de nous, un plat

---

* Les passages et les raisonnemens de Casaubon ne lèvent pas la difficulté : il ne la comprend même pas. Il ne s'agit point de la différence des genres, mais d'un idiotisme relatif au régime. C'est l'ellipse de la préposition *kata* qu'il falloit noter ici. *Tarichos* est masculin comme neutre ; ainsi l'auteur a dit *tarichos kata piona*, pour *pioon*, comme les Orientaux disent, *Deus in potente*, pour *potens*. Les Grecs ont imité librement ces idiotismes : c'est aussi ce que fait Hermippus.

« de

« de lentille, attend un jaune-d'œuf, et fait rôtir actuellement une
« petite saline * chétive (*tarichion*). »

Mais Épicharme l'a fait masculin (*tharichos*), comme Hérodote, dans le neuvième livre de son histoire : Les salines (*tarichoi*) qu'on avoit mises sur le feu, dit cet historien, sautilloient, et étoient comme palpitantes.

On trouve aussi ce mot au masculin, dans les *Proverbes :*

« La saline est cuite dès qu'elle a vu le feu. »

« La vieille saline demande de l'origan. »

« Jamais on ne bat ** trop la saline. «

CHAP. XXXIII. Les Attiques écrivent *tarichos* au neutre, de sorte que le génitif est *tarichous* (pour *taricheos*) :

« Mais, mangeroit-il donc de cette saline? »

---

* Casaubon et Daléchamp manquent le sens du jeu du mot : *orphanon* fait ici allusion au poisson que les Grecs appellent *orphos*, ou *orphoos*, chez les Attiques, selon Pollux. Il est du genre des *spares :* voyez l'auteur, l. 7, chap. 18, où il en sera parlé. Je ne change rien dans ce passage, qui est exact.

** Plusieurs anciens rappellent l'usage de battre les salines avant de les faire cuire, comme nos cuisiniers battent une éclanche de mouton, pour la mortifier.

On trouve aussi le datif *tarichei* (à la saline), comme on dit *xiphei*, à l'épée :

« C'est sur cette saline qu'il faut frapper. »

Ménandre présente l'accusatif *tarichos*, dans ce vers de ses *Épitrepontes*.

« Il auroit, au besoin, saupoudré de sel cette saline. »

Mais lorsque ce mot est masculin, il n'a point la lettre *s* au génitif. Au reste, les Athéniens étoient si friands de salines, qu'ils donnèrent le droit de bourgeoisie aux fils de Chæréphile, marchand de salines, comme nous l'apprend Alexis, dans ce passage de son *Épidaure :*

« Timoclès voyant à cheval les fils de Chæréphile, devenus Athé-
« niens, parce que (leur père) avoit introduit l'usage des salines,
« dit que c'étoient deux maquereaux * (*poisson*), parmi des
« (*satyrs*) (*des lézards marins*). »

---

* J'ajoute le mot *poisson*, pour ne pas donner lieu à l'équivoque de *leno*, en grec *machlos ;* chez nos vieux françois, *machlo*, ensuite *machro*, dont on a confondu l'orthographe avec celle du poisson. La femme s'appeloit *machlas*, dont nous avons fait *maca*.

Mais le texte de l'auteur n'a jamais porté ici *satyrs :* il faut lire *saurois* pour *satyrois*. Il s'agit du beau *lézard marin*, dont le dos, marqué de lignes dorées, argentées, etc., présente aussi la couleur verte du *scombros* ou *maquereau*, parmi lequel Artedi le range avec raison. C'est un violent sarcasme contre ces deux hommes, qui n'étoient pas faits pour paroître dans cette belle troupe de citoyens. Casaubon devoit consulter la nature. V. liv. 8, ch. 5, p. 339, grec.

L'orateur Hypéride a aussi fait mention d'eux. Antiphane parle d'un Euthynus, marchand de salines, dans sa pièce intitulée *Kouris* :

« Lorsque tu seras arrivé chez celui où j'ai coutume de prendre
« quelque pièce, attends-moi. Si Euthynus (ce marchand) ne
« se trouvoit pas chez lui, reste là, sous l'un et l'autre prétexte,
« et ne fais rien couper. »

Alexis parle d'un nommé Phidippe, qui étoit aussi un de ces marchands; c'est dans ses pièces intitulées, l'une, *Hippisque*, l'autre, les *Soraques* :

« Phidippe, certain étranger, autre marchand de salines. »

Comme nous mangions des salines, et plusieurs ayant pour cette raison grande envie de boire, Daphnus nous dit, en levant les mains : Mes amis, Héraclide de Tarente nous apprend, dans son *Banquet*, qu'il faut prendre un peu de nourriture avant de boire, et sur-tout de ces légers alimens qu'on a coutume de présenter à la ronde, pour préluder aux repas. Si, au contraire, on prend des alimens quelque temps après qu'on a bu, ils sont comme arrêtés dans l'estomac, s'y corrompent, et y causent des picotemens poignans.

Mais quelques-uns pensent que ces alimens, savoir, les légumes et les salines, vont mal à l'estomac,

en ce qu'il y a certaine qualité poignante ; que les substances visqueuses, au contraire, sont plus favorables, de même que les astringens. Mais ces gens ignorent que les substances qui rendent les selles plus faciles, sont, par un effet contraire, favorables à l'estomac : or, parmi ces choses on doit compter le chervi, dont Épicharme a parlé dans son *Campagnard* et dans sa *Terre* et la *Mer :* Dioclès y comprend, dans son *Hygiène*, l'asperge, la poirée (car, selon lui, la bête-rave noire resserre le ventre), les conques, les solènes, les moules de mer, les cames, les peignes, les salines prises à leur temps et sans odeur de rance, et les espèces de poissons d'un bon suc.

Il est bon de servir d'abord quelque verdure *, de la poirée, et quelque saline, afin que l'appétit **

* L'auteur, disant qu'il faut arrêter d'abord l'appétit, ne peut avoir conseillé par *phyllida*, aucune plante capable de l'irriter, et telles que celle qu'indique Casaubon, d'après Hésychius. Je crois donc qu'on peut entendre ce mot dans le sens de *phyllia*, ou de *laitue*, à laquelle il joint de la *poirée*, plante également froide. La leçon *phyllias* approche de mon idée. Ainsi je lirois *phyllia* dans le texte; et je dirois *laitue*, au lieu de *verdure*. En effet, l'*hypotrimma*, ou *coulis*, cité d'Hésychius, produiroit un effet contraire aux vues de l'auteur.

** Je lis *hoos te*, pour *eis*, et tout est clair. On liroit bien ensuite, avec Adam, *hormoontas* pour *hormas*.

ne se porte pas avec la même vivacité sur les alimens très-nourrissans. Héraclide enfin nous dit qu'il faut éviter de boire beaucoup au commencement des repas, parce que trop de boisson * s'oppose à la coction des alimens.

Éphippus d'Olynthe nous dit, dans son ouvrage sur la sépulture d'Alexandre et d'Éphestion, que les Macédoniens ne savoient pas boire d'une manière réglée, mais qu'ils commençoient par de larges rasades; de sorte qu'ils étoient déja ivres aux premiers services, et ne pouvoient plus prendre d'alimens.

Selon Diphile de Siphne, les poissons salés, soit de mer, soit d'étangs, soit de rivières, sont peu substantiels, fournissent peu de chyle, causent des chaleurs assez grandes intérieurement, quoique légèrement laxatives, et propres à donner de l'appétit.

* Je lis *einai*, comme le sens l'exige. *Dyskleeton* est la leçon de mon manuscrit B, et de ceux de N. le Comte; le manuscrit A porte *dyskleetoi*: si le Comte l'avoit lu, il auroit écrit *adducuntur*, selon sa manière de traduire; mais je lis *dyskreeton*, ou *dyskraton*. Ce mot indique que trop de boisson maintient les alimens dans un état de crudité qui s'oppose à la *chylification*, et cela est constant. Nous ne sommes pas nourris par tout ce que nous mangeons, mais par la seule partie dont la nature peut former un bon chyle; et elle rejette le reste par les premières voies, et par les urines. Voyez, dans le traité des *Maladies des enfans*, de M. Underwood, l'explication que j'ai donnée du travail de la nature dans l'opération du chyle.

Selon le même, les meilleures des salines maigres, sont les *kybia* *, les *hooraia*, et autres espèces analogues; et parmi les grasses, ce sont les thonnines, les cordyles : en outre, les vieilles sont meilleures, plus piquantes, sur-tout celles de Byzance. La thonnine, ajoute-t-il, se fait de la plus grande pélamide; celle qui se fait des petites, est d'une qualité analogue au kybion, dans l'espèce duquel il faut comprendre l'*hooraion.*

La sarde ** a la même grandeur que le colias : quant au maquereau, il est léger, et passe promptement par l'estomac. Le colias est d'une qualité

---

* Tronçons de pélamide salée. Voyez les justes remarques de M. Camus, t. 3, p. 801; et de Cyprian, sur ce poisson, qui n'est pas le même que le thon. M. Brotier s'est trompé comme d'autres. La *cordyle*, ou *scordyle*, est un jeune thon.

** Selon Pline, *sarde* désignoit le thon pêché près de l'île de Sardaigne, t. 5, p. 476; et 382, *édit.* Broterii : il appelle encore *sarde*, une *longue pélamide.* Je reconnoîtrois dans ce sens le mot phénicien et arabe, qui désigne une chose longue et mince; mais on a aussi donné ce nom à toutes les salines qu'on envoyoit de Sardaigne dans différentes contrées, et au poisson que nous appelons *sardine ;* on a aussi fait la *sarde* de la grandeur du *colias* ou *cogoil.* Celui-ci, selon Pline, est des *lézards* marins les plus petits, rangés parmi les maquereaux, liv. 32, ch. 11. Quelques naturalistes ont entendu, par ce mot, le *hareng.* On voit combien il faut être attentif lorsqu'il s'agit de déterminer la nomenclature des anciens. Voyez Cyprian, p. 2747.

visqueuse, mêlée * de plus d'acrimonie ; il est plus poignant, et fournit un plus mauvais chyle, quoiqu'il rassasie bien : le meilleur est celui d'Amyclée, y compris le Sexitan ** d'Espagne : en effet, il est plus léger et plus doux. Strabon nous rapporte, au troisième livre de sa *Géographie*, que près des îles d'Hercule, il y a dans le voisinage de Carthagène une ville appelée Sexitanie, de laquelle ces salines de colias ont pris leur nom, et une autre nommée Scombrorie, à cause des maquereaux (*scombroi*) qu'on y prend, et dont on fait un excellent *garum*.

Quant aux salines appelées mélandryes ***, Épicharme en parle ainsi dans son *Ulysse Transfuge :*

« Il y avoit une tranche excellente de mélandrye. »

Le mélandrye est l'espèce **** la plus grande des thons, comme Pamphile le dit dans son traité *des Noms*; et ces salines en font les tronçons les plus

---

* On pourroit lire ici *skylloodesteros*, pour *skillood.*

** Voyez Pline, liv. 32, ch. 11.

*** Ce mot a été expliqué précédemment.

**** Selon l'auteur même, la saline du plus grand thon seroit celle de l'*orcyn*, autrement *kassias*, liv. 8.

gras. Selon Diphile, quelques-uns appellent *keeteeme* *, la saline omotarique: c'est un aliment lourd, visqueux, et d'ailleurs difficile à digérer. Quant au coracin, que les voisins du Nil appellent *peltee*, et les seuls Alexandrins, *héminère*, il est un peu gras, d'un assez bon suc, charnu, nourrissant, de facile digestion. La distribution s'en fait bien dans les humeurs, et à tous égards il vaut mieux que le mylle : quant à tous les œufs des poissons frais ou salés, c'est un aliment difficile à digérer, sur-tout ceux des poissons les plus gras et les plus grands. En effet, ils font comme une masse dure et indissoluble dans l'estomac; mais si on les fait griller après les avoir bien saupoudrés de sel, ils flattent assez le palais.

En général, il faut bien faire tremper les salines dans l'eau, avant de les manger, de sorte que l'eau en sorte parfaitement douce et sans odeur : une saline qu'on a fait bouillir dans l'eau de mer devient plus douce; les salines mangées chaudes sont aussi plus agréables.

* De *keetee*, latin, *cete*, mot qui désigne les plus gros poissons marins. *Omotarique* a été expliqué : voyez Dioscoride.

Mnésithée

Mnésitée d'Athènes dit, dans son traité des *Comestibles :* « Les sucs muriatiques et doux lâchent tous un peu le ventre; quant à ceux qui sont acides et acrimonieux, ils provoquent les urines, mais sur-tout ceux d'une amertune un peu poignante. Quelques-uns de ceux-ci lâchent même le ventre; quant aux sucs acerbes, ils arrêtent les excrétions des selles.

L'harmonieux Xénophon, blâmant ces alimens dans son ouvrage intitulée *Hiéron* ou *Tyrannique*, écrit ceci :

« A. Mais, dit Hiéron (à *Simonide*), que penses-
« tu de tout cet appareil de mets recherchés qu'on
« sert aux tyrans; de ces mets, dis-je, acides,
« acrimonieux, astringens, et autres semblables ?
« B. Certes, répond Simonide, tout cela me paroît
« bien contraire à la nature de l'homme. A. Ces
« mets ne sont donc suggérés, selon toi, que par
« les désirs d'une ame amollie et même énervée
« par les délices de la volupté? B. En effet, ceux qui
« ne mangent qu'avec le plaisir de l'appétit, n'ont
« pas besoin, comme tu le sais, de tous ces raffi-
« nemens. »

A ces mots, Cynulque demanda de la *décocte*,

ou eau bouillie, disant qu'il falloit laver avec un fluide doux, les discours muriatiques qu'on venoit de tenir. Ulpien, fort fâché, lui dit, en frappant son coussin de sa main : Quand cesserez-vous donc de faire ces barbarismes ? n'est-ce que quand je quitterai le repas, et me retirerai ne pouvant plus soutenir de semblables expressions ? Mais, mon cher, lui répond Cynulque, comme je réside actuellement à Rome, cette maîtresse du monde, je me suis servi d'un terme d'usage dans la contrée. En effet, ne trouve-t-on pas des mots perses dans les anciens poètes, dans les historiens Grecs les plus purs, et cela parce que l'usage les autorisoit ? Tels sont les mots *parasanges* *, *angares*, *schœne*. Ce mot est tantôt masculin, tantôt féminin chez les Grecs, et désigne certaine mesure de chemin ; plusieurs l'emploient même encore à présent. Je connois quelques Athéniens qui emploient des termes de Macédoniens, parce qu'ils les fréquentent. Mais j'aimerois mieux boire du sang de

* Je ne m'arrête pas à l'estimation de ces mesures, qui ont été discutées par M. Danville, dans les mémoires de l'Académie des inscriptions; M. Bailly, *Histoire* de l'astronomie. Conférez quelques observations de M. Larcher sur Hérodote; Brisson, *de regno Pers.*, etc.

taureau, et, certes, mourir comme Thémistocle, que d'avoir quelque différend avec toi; car je ne te dirai pas de boire de l'eau du Taurus : tu ne sais pas ce que c'est; d'ailleurs, tu ignores que les meilleurs poètes et les meilleurs historiens présentent quelquefois des expressions vicieuses.

CHAP. XXXIV. C'est ainsi que Céphisodore, disciple d'Isocrate, avance, dans son troisième livre contre Aristote, qûe l'on trouveroit quelques expressions (*réflexions*) condamnables dans des pòètes et des sophistes; telle est celle-ci dans Archiloque :

« Tout homme est libertin *. »

Celle-ci, dans Théodore :

« Il faut louer l'égalité, et conseiller en secret de s'enrichir par
« quelque voie que ce soit. »

Celle-ci, dans Euripide :

« Il n'y a que ma langue qui a juré. »

Celle-ci, dans Sophocle :

« Je leur parle ainsi pour leur plaire, loin de vouloir les contraindre.
« Mais toi, comme les gens adroits, loue les choses justes, et
» cherche toujours ton profit. »

---

* On cherchera le vrai sens du grec dans les *Lexiques*.

Le même dit encore ailleurs :

« Rien n'est mal dit, quand l'intérêt parle. »

N'a-t-on pas généralement blâmé Homère, de faire tendre des embûches à Jupiter par Junon, et de rendre Mars adultère?

Or, si j'ai lâché une expression vicieuse, ne t'irrites donc pas, grand éplucheur de mots; car, comme parle Timothée de Milet,

« Je ne chante pas d'anciens évènemens; car ce qui est nouveau
« est aussi meilleur. C'est Jupiter qui règne actuellement; autre-
« fois c'étoit le vieux Saturne. Adieu donc aux vieilles chansons. »

Aristophane a dit, dans son *Alcestide :*

« Eh bien * ! tu veux quelque chose de nouveau? Lui aussi; car
« il sait qu'une nouvelle tentative, quelque téméraire qu'elle soit,
« peut produire quelque chose de mieux que ce qui est ancien. »

Mais, afin que tu ne te fâches pas davantage, je vais te prouver que les anciens ont connu l'usage de cette eau que j'ai appelée *décocte*, ou bouillie. Je te dirai d'abord, avec le *faux Hercule* de Phérécrate,

« Si je m'avise de contredire quelqu'un de ces gens qui se croient

---

* Il n'y a rien à changer dans ce texte, que Casaubon n'entend pas. Les manuscrits portent *epi to k. Pher' houtoos*, etc. Le mot *phere* est ici *age, agedum*, çà, *çà donc :* c'est le reste d'une phrase que l'auteur coupe, laissant ce qui précède; mais le texte s'entend.

« si adroits, ne t'inquiète pas; mais fais attention, si tu le juges
« à propos. »

Et moi, répartit Ulpien, je te prie de ne pas omettre de nous expliquer ce que c'est que ton eau du Taurus; car je suis fort avide de pareilles expressions.

Eh bien, Cynulque, reçois donc comme signe d'amitié le salut que je te présente avec ce passage d'Alexis; car tu es altéré de mots : il est pris de sa *Pythagorizuse :*

« Un verre d'*eau bouillie ;* mais si tu en bois une d'eau crue, c'est
« un poids, c'est un malaise qui en résulte. »

Quant à l'eau du Taurus, Sophocle l'a nommée dans son *Ægée :* c'est donc celle du Taurus, fleuve voisin de Trœzène, et près duquel est la fontaine qu'on nomme Hyoessa.

Mais les anciens n'ont pas ignoré l'usage de l'eau très-froide, en commençant à boire. Cependant je ne te citerai rien, que tu n'aies montré s'ils usoient d'eau chaude dans leurs festins; si donc les cratères * ont

* L'auteur indique ici le sens de ce mot. Il désigne un vase où l'on mêloit l'eau et le vin, pour y puiser avec un *mystrum ,* ou *cuiller* semblable à celle avec laquelle nous servons le punch. L'esclave emplissoit ainsi la coupe, tasse ou verre. Je dis *verre ;* car Aristophane fait positivement mention de *verres* à boire.

été ainsi nommés de la fonction à laquelle ils servoient, et s'ils étoient laissés pleins à la proximité, lorsque l'eau et le vin y étoient mêlés, ils ne pouvoient présenter de boisson chaude, comme des chaudrons sous lesquels on auroit mis du feu.

Or, Eupolis montre, dans ses *Bourgades*, que les anciens connoissoient l'usage de l'eau chaude.

« Mets-nous aussi la bouilloire sur le feu, et fais-nous cuire quelques « victimes *, afin que nous en mangions ensemble les viscères. »

Antiphane dit, dans son *Omphale :*

« Je ne verrai donc *personne* (*meedena*) me faire bouillir de « l'eau; car je ne me sens pas de mal, et plaise au ciel que je n'en « sente pas! Si je suis pris de coliques, soit au bas-ventre, soit vers « le nombril, j'ai un anneau ** de Phertatus, que j'ai acheté une « dragme. »

---

* Je rends à la lettre le mot *thyee*, plurier de *thyos*. Les anciens étant dans l'usage d'offrir, à l'une ou l'autre divinité, une partie des animaux qu'ils tuoient pour leur table, les viandes ont été appelées généralement *thyee* ou *hiereia*. Je suis ici la leçon des manuscrits de N. le Comte. Casaubon l'admet aussi : cependant elle ne me paroît pas préférable à celle de mes manuscrits et des imprimés, qui portent *thyee pettein*, non *peptein*. Il s'agiroit alors de la *préparation des parfums*, dont on faisoit usage, soit pour les sacrifices, soit pour la table. Voyez Pollux, liv. 6. Nous pourrions mieux décider si nous avions le passage entier.

** On est réellement étonné de voir dans les ouvrages de quelques écrivains renommés, des détails sur la manière de préparer des anneaux propres à faire cesser la colique et autres maladies. Je cite ici l'excellent ouvrage de

Le même dit, dans son *Aleiptria* * (pièce qu'on dit aussi être d'Alexis) :

« Si vous causez quelque rumeur devant ma boutique, je vais
« prendre de l'eau bouillante dans mon chaudron, avec ma plus
« grande cuiller-à-pot **, et je vous la jette au visage ; j'en jure
« par Cérès ! si je ne le fais pas, que je sois esclave *** le reste de
« mes jours ! »

CHAP. XXXV. Platon montre, par un passage du quatrième livre de sa *République* ****, *qu'on faisoit usage d'eau chaude et d'eau froide* : « Supposons

---

Kirchmann, *de annulis veterum*, Leyde, 1672, p. 209. Il a rassemblé tout ce que les anciens ont dit à ce sujet. Ce passage y est bien expliqué. Les modernes ont aussi donné dans ces rêveries de l'antiquité, dont Moyse et Salomon n'auroient pas méprisé les théories, si l'on en croyoit Joseph. Conférez Kornann, *de triplici annulo*, part. 1, n°. 32.

* En latin, *unctrix*. Ce mot indique les femmes esclaves par lesquelles les dames se faisoient frotter et oindre de parfums aux bains. Les hommes leur ont quelquefois rendu ces services, sur-tout lorsque le même bain étoit commun aux hommes et aux femmes. Voyez Pignorius, *de servis*, p. 88 : voyez, à l'égard des bains communs, Stuck, *antiq. convival.*

** Casaubon a montré beaucoup de petit savoir dans son *Théophraste*, n°. IX, sur le mot *arytaina*. Il a même dit trop et trop peu : mais le sujet est trop peu important. Il s'agit d'un instrument de cuisine, soit pour puiser dans le pot qui est sur le feu, soit pour écumer les viandes.

*** Texte : « Que je ne boive jamais de l'eau libre, etc. »

**** Platon, p. 410, édit. 1ere. de Basle. J'ajoute ce qui est en italique, pour lier le sens ; et je lis *l. 4*, pour corriger le texte.

dit-il *, qu'il y ait un désir dans l'ame, tel qu'est la soif ; ce sera donc la soif d'eau chaude, ou d'eau froide, ou d'une grande quantité, ou d'une petite; mais si la chaleur est jointe à la soif, elle produira sans doute une soif d'eau froide; si au contraire c'est le froid qui s'y trouve joint, il produira une soif d'eau chaude; mais si la soif ** est grande, vu l'intensité de sa cause, alors on aura envie de boire beaucoup; si elle est petite, on ne désirera que peu de boisson. Or, la soif prise en elle-même, n'est le désir que de ce qui est dans son rapport naturel, c'est-à-dire de boire; comme, d'un autre côté, avoir faim est le désir de manger. »

Semus de Delos dit, dans le second livre de sa *Nésiade*, que l'on fait en été, dans l'île de Cimole, des fosses qui sont autant de *réfrigérans* où l'on descend des urnes pleines d'eau chaude, et que, lorsqu'on les en tire, elles sont aussi froides que la neige.

Les Athéniens appellent l'eau tiède, *metakeras****,

* Je lis *eiee an*, comme l'original.

** Je lis *dipsa ee, hoti : sitis sit, quia*, etc. Platon dit *tote* pour *hoti*, ce qui vaut mieux.

*** Qui est d'une température moyenne.

comme

comme Sophile le dit dans son *Androclès*. Alexis en parle aussi dans ce passage de ses *Locriens* :

« — Les servantes versoient, l'une de l'eau chaude *, l'autre de la
« tiède : *metakeras*. »

Philémon produit aussi ce mot dans sa *Corinthienne*, ainsi qu'Amphis, dans son *Bain*. On lit dans celui-ci :

« . . . . Il s'écria
« qu'on lui apportât de l'eau chaude; un autre en demandoit de
« la tiède : *metakeras*. »

Notre Cynique alloit encore accumuler d'autres passages, lorsque Pontien dit : Mes chers amis, les anciens connoissoient l'usage de l'eau très-froide. On lit à ce sujet, dans le *Parasite* d'Alexis :

« Car je veux que tu goûtes de mon eau : j'ai mon puits qui est
« plus froid qu'Araros **. »

* Quelques savans ont beaucoup discuté pour et contre l'usage de l'eau chaude. Les uns prétendent que les anciens ne le connoissoient que pour *délayer* les vins épais de ces temps-là, et qu'on mettoit ensuite rafraîchir dans la neige : les autres assurent, d'après des passages qui paroissent formels, qu'on buvoit quelquefois chaud. Je renvoie à Baccius, *Traité des vins*. Pline disoit que la brute ne buvoit même pas chaud ; ce qui paroît favorable à la négative. Mais Pignorius cite avec fondement des passages de Juvénal et de Sénèque, qui prouvent l'usage de boire chaud, p. 133. Il y avoit, dans les grandes maisons, un esclave *calidæ gelidæque minister*. Hippocrate recommandoit un peu de vin avec de l'eau chaude pour les enfans du premier âge.

** Poète comique peu estimé.

Hermippus fait aussi mention d'eau de puits, dans ses *Cercopes* *, en ces termes.....

Alexis nous apprend, dans sa *Mandragorizomène*, qu'on buvoit aussi de la neige. Voici le passage:

« L'homme n'est-il pas une production de la nature bien singu-
« lière, et qui se plaît à nombre de choses les plus opposées les
« unes aux autres! Nous aimons les étrangers, et nous ne regardons
« pas nos parens ! Nous n'avons souvent rien, et nous affectons
« d'être dans l'abondance aux yeux de nos voisins! Si nous fournis-
« sons notre part d'un repas **, nous ne le faisons qu'avec lésine.
« Quant à notre nourriture journalière, d'un côté nous désirons
« qu'on nous serve le pain le plus blanc, et nous préparons avec
« art, pour le manger, une sauce noire. Une belle couleur, nous la
« ternissons par une teinture indélébile ***. Nous voulons que nos

---

* Le passage manque.

** *Eranous aktees*, selon tous les anciens textes. Le Comte le prouve, à l'égard des siens, en traduisant *tributa cibi*. Casaubon veut mal-à-propos changer l'original. *Aktee*, pris d'*agoo*, je triture, je broie, a d'abord désigné *le grain*, ensuite tout ce que les Latins indiquoient par *cibus*.

*** L'inadvertance de Casaubon m'arrête encore ici. Texte, *deusopoios*, que les Grecs expliquent par *chrooma eis bathos*, une *teinture à fond*, ou qui pénètre totalement l'étoffe. Voyez Harpocration, et Gataker sur Antonin, *édit.* 1652, *in*-4°., p. 95, 225, 238 et suiv. La belle couleur dont l'auteur veut parler, est la *blancheur naturelle* d'une laine bien lavée, bien dégraissée. La pensée de l'auteur est donc que nous altérons cette *couleur naturelle*, en faisant prendre à la matière une autre *couleur quelconque indélébile*; car teindre, en grec, c'est *miainein*, ou *phtheirein*, souiller, corrompre : d'où vient que *le bouillon* de la cuve se nommoit, chez eux, *phthora*, corruption. Voyez Gataker, p. 238. Casaubon manque donc la

« boissons soient mêlées avec de la neige, et nous grondons si nos
« mets ne sont pas servis chauds. Le vin est-il un peu acide, à peine
« le goûtons-nous du bout des lèvres, et nous avalons l'*abyrtace*
« à grands traits. Plusieurs sages ont donc eu raison de dire qu'il
« valoit mieux ne jamais naître, où bientôt disparoître quand on
« est né. »

Déxicrates nous dit, dans sa pièce intitulée *ceux qui s'égarent eux-mêmes :*

« — Si je m'enivre, je prends mon vin à la neige, et je me par-
« fume la bouche avec l'excellent parfum que fait l'Égypte *. »

Eutyclès dit, dans ses *Débauchés*, ou l'*Épître :*

« Il sait toujours le premier s'il y a de la neige à vendre, et c'est
« toujours à lui à manger le premier rayon de miel. »

L'élégant Xénophon fait voir, dans ses *Dits mémorables*, qu'il connoissoit l'usage de préparer ** les boissons à la neige. Charès de Mitylène a dit, dans

---

pensée du texte, tout habile qu'il se disoit dans la théorie des couleurs. Les procédés préparatoires, requis pour la teinture des matières quelconques, prouvent encore plus clairement combien les Grecs étoient fondés à nommer la teinture *phthora*. V. le petit traité Suédois du célèbre chimiste Scheffer, que j'ai fait imprimer en françois, et dont j'ai complété la traduction.

* Nous avons vu quelques détails à ce sujet, d'après Théophraste et Dioscoride.

** Non-seulement on faisoit rafraîchir les vins à la neige, on mettoit même de la neige dans les vases, où elle fondoit et se délayoit avec le vin. C'est ce qui se fait encore en Sicile et en Italie, d'où nous avons eu l'usage des glaces à la crême, aux pistaches, etc.

ses histoires d'Alexandre, comment il falloit s'y prendre pour conserver de la neige; c'est lorsqu'il parle du siège de la ville de Pétra, dans l'Inde. Selon lui, Alexandre fit creuser trente fosses les unes près des autres, et après qu'on les eut remplies de neige, il ordonna de les couvrir de branches de chêne. Voilà, selon lui, le moyen de conserver la neige long-temps.

Strattis nous apprend, dans ses *Psychastes*, qu'on refroidissoit le vin, afin de le boire plus frais:

« Pas un ne consentiroit à boire du vin chaud, mais bien lorsqu'il
« a été rafraîchi dans le puits, mêlé avec de la neige. »

On lit dans les *Bacchantes* de Lysippe :

« A. Hermon, qu'y a-t-il là ? comment vont nos affaires ? B. Com-
« ment ! qu'y a-t-il autre chose, sinon que mon père s'est, je pense,
« mis au fond du puits, comme nous y mettons le vin en été. »

Diphile écrit, dans son *Mnémation :*

« Dorion, mets le vin rafraîchir. »

Protagoride racontant, dans le second livre de ses *Histoires comiques*, le voyage que fit Antiochus sur le fleuve *, nous donne quelques détails sur l'art de rendre l'eau fraîche : les voici. Après l'avoir

* L'Euphrate, dit *Adam*.

exposée toute la journée au soleil, ils la débarrassent le soir de ce qu'elle a de trop épais, en la passant au filtre; ensuite ils exposent le reste à l'air dans des urnes de terre, sur les plates-formes des maisons, et deux esclaves ne cessent d'arroser les vaisseaux pendant toute la nuit *; dès le point du jour, ils les ôtent, et dégageant encore l'eau du sédiment qui s'y trouve, ils la rendent légère et très-salubre. Alors ils mettent les urnes dans de la paille, et usent ainsi de l'eau sans avoir aucun besoin de neige.

Anaxilas fait mention d'eau de citerne dans son *Joueur de Flûte* :

« Je te permets de prendre ce que j'ai là d'eau *de citerne.* »

Et ailleurs :

« Peut-être que l'eau *de citerne* a disparu. »

Apollodore de Géla ** se sert du mot *citerne* comme nous l'employons. C'est dans son *Apolipuse* :

« Après t'être bien fatiguée au seau de *la citerne*, tu as délié celui
« du puits, et tu as mis en état les cordes, etc. »

---

* Les nuits y sont extrêmement fraîches.

** C'est Apollodore de Caryste. Voyez la note érudite de Gataker dans Suidas, *Kuster*, t. 1, p. 670. — Il faut conserver *apolipuse*, avec les manuscrits, quoiqu'en dise Casaubon.

Myrtile ayant entendu ces détails, dit : Mes amis, je suis *philotarique* (*amateur de saline*), ainsi je veux boire de la neige, comme parle Simonide. Oh! dit Ulpien, le mot *philotarique* se trouve dans l'*Omphale* d'Antiphane.

« Ma fille, je ne suis nullement *philotarique.* »

Alexis, dans sa *Gynæcocratie* *, appelle quelqu'un *zomotarique* **, friand de sauce salée.

« Mais ce Cilicien; mais cet Hippoclès, ce comédien *zomotarique.* »

Mais je ne sais ce que veut dire, *comme parle Simonide.*

Gourmand, réplique Myrtile, tu t'inquiètes peu de l'histoire. Tu es un vrai *knisolœque* ***, selon l'expression d'Asius, cet ancien poète de Samos, et un vrai *knisocolax.* Voici donc le fait : Callistrate nous apprend, dans le septième livre de ses *Mélanges*, que Simonide, mangeant chez quelqu'un lorsqu'il faisoit

* C'est la leçon des manuscrits, comme Casaubon l'a aussi trouvée dans la collation d'Ægius, qu'il avoit intérêt de ne pas nommer, voulant s'approprier sa dépouille.

** Ou *sauce à la saumure.*

*** Pour *knissol*, de *knissa* et *leickoo*, *leloicha.* C'est donc celui qui *lambit vaporem ciborum. Knissokolax*, *qui adulatur vapori*, etc.

fort chaud, s'aperçut que ceux qui versoient à boire, mêloient de la neige dans le vin des autres convives, et n'en faisoient pas autant pour lui; il fit donc l'impromptu suivant :

« Le rapide Borée se précipitant de la Thrace, avoit caché celle-ci*
« (*la neige*) dans les flancs de l'Olympe, affectant violemment
« la poitrine de ceux qui n'étoient pas vêtus; mais elle s'est enfin
« relâchée de sa rigueur, étant enfouie dans la terre de Piéris. Que
« quelqu'un m'en verse donc une portion; car il ne convient pas
« de porter une santé à un ami avec du vin chaud. »

Alors Cynulque but un verre, et Ulpien demanda où se trouvoit le mot *knisolœque*, et quels étoient les vers dans lesquels Asius avoit écrit le mot *knisocolax*.

CHAP. XXXVI. Voici, répond Myrtile, les vers

---

* Casaubon abandonne ici mal-à-propos les manuscrits, pour suivre la version de le Comte, qui, peut-être, n'a pas pu lire ses textes. Je lis *teen* avec mes manuscrits : ce mot est régi par *ekalypse*, et doit se rapporter à *chiona*, neige, sous-entendue, désignée de même par le seul pronom *autees*, au vers 5, Simonide la montrant du doigt sans la nommer. M. Weston, en 1784, n'a pas été plus adroit que Casaubon, lisant *tee* comme adverbe de lieu, *hac vel; illâ parte*. L'auteur dit mieux : Le vent soufflant avec violence, avoit jeté cette neige dans les flancs de l'Olympe, où elle se trouvoit comme cachée et à l'abri des rayons du soleil. Je rends par *poitrine*, *phrenas*, qui signifie le diaphragme. On peut l'entendre aussi du cerveau, ou des *méninges*.

d'Asius, où se trouve le mot *knisocolax* (qui caresse la fumée des plats).

« Lorsque Mélès se maria, il y vint *knisocolax*, vieux boiteux, « marqué d'un fer rouge, et sans être appelé : il avoit tout l'air « d'un mendiant, et grand besoin d'un peu de sauce. Etant donc « sorti de sa fange, il se plaça au milieu comme un personnage « de marque. »

Quant au mot *knisolæque*, on le trouve dans le *Philarque* de Sophile :

« Tu es amateur de franches-lipées, et un vrai *knisolæque.* »

Il s'est aussi servi du mot *knisolæquie*, dans ses *Syntreques* (ou ceux qui courent ensemble).

« Ce Rufien m'a ordonné de lui accommoder ce boudin; car c'est « un franc gourmand. »

Antiphane emploie le mot *knysolæque* dans son *Bombylion.*

Alexis nous fait voir, dans sa *Dropide*, que les anciens buvoient aussi du vin doux pendant les repas.

« Alors entra la courtisane, apportant du vin doux dans *un vase* « d'argent, *large* *, très-joli à voir, et qui n'étoit ni tasse, ni jatte, « mais qui tenoit de l'une et l'autre forme. »

On apporta ensuite un gâteau fait de lait, de

* Mes manuscrits portent *petachmoo ;* l'auteur rend le vrai terme, *petachnoo,* liv. 11, ch. 13 : j'ajoute *large,* d'après Athénée.

grosse farine et de miel, ce que les Romains appellent *libum* * *:* alors Cynulque dit à Ulpien : Remplis-toi donc de *chebrodlapse* et de *chtoorodlapse* ** de ton

---

* Le *libum* des Romains ne contenoit pas de miel, dans la description de Caton, ch. 75. Le docte Neapolis rapporte ce passage entier dans ses *Fastes* d'Ovide, liv. 6, pag. 276, *édit.* Panorm., 1735. Il se faisoit, selon Caton, avec du *fromage, de la fleur de farine, un œuf;* on en formoit *un pain,* qu'on mettoit cuire au feu sur une feuille, et on le couvroit d'un têt. Je parlerai ailleurs de l'*itrion,* liv. 14, ch. 15, où ce que Casaubon cite d'Harpocration, n'est pas exact.

** Mon manuscrit A porte *chtoorodlaps,* sans *chebrodlaps;* ce qui me prouve que ces deux mots ont été dans l'auteur. Je les garde donc. L'auteur les produit comme syriens ou phéniciens. Expliquons-les, si nous pouvons. Le premier mot est un composé, dont les racines sont *chatara,* mot qui, en arabe, signifie encore tout ce que les latins appellent *cibus,* et, en particulier, *graisse, festin, manger avec voracité,* ce qui revient bien à l'idée du texte, où il est dit, *remplis-toi,* etc. La seconde racine est *labas,* ou *laphas,* qui se disoit des petites figues de Syrie, que les Grecs ont appelées *cottanes.* Bochart croit même ce mot-ci phénicien. Il s'agiroit donc ici d'une espèce de *tourte aux figues,* ou de ce pain aux figues dont parlent les anciens. Si, d'un autre côté, on s'arrête à *lavas,* pour *labas,* en arabe, on trouvera dans ce mot tout ce que les Grecs ont appelé *dulciaria,* menues pâtisseries, etc. : ainsi, *chtoorothl.,* ou *chtoorodl.,* signifieroit simplement *placenta;* ou, comme le définit Hésychius, *pinguis panis.*

Quant à *chebroth-laps,* le sens en est clair : *chebrith* signifie un rayon de miel; et *laps,* ou *lavas dulciarium:* c'est donc l'analogue de ce que les Grecs appeloient *melipekton.* Voyez Castell, aux mots *chatar, labas* et *lavas,* ou *lous,* qui, en hébreu, signifie aussi *depsere,* pétrir. Conférez Buxtorf, *lexic. chald.* au mot *labas;* Schindler, au mot *kabar.* Je ne puis me rendre à l'explication de Bochart, ni à celle de Casaubon. Le premier

pays; mots que jamais aucun des anciens n'a écrits, j'en jure par Cérès, à moins que ce ne soit peut-être Sanchoniathon ou Mochus, tes compatriotes. Ulpien lui répond : C'est assez de gâteaux pour moi, effronté * que tu es. Je prendrois volontiers actuellement une bonne dose de gruau, où il y auroit beaucoup de pignons **; et quand on me l'aura apporté, donnez-moi une *mystile* *** (*cuiller*), car je ne voudrois pas me servir du mot *mystron*, qu'aucun de nos prédécesseurs n'a employé.

---

perd *l* radicale, de *laps*, et regarde cet élément comme une lettre servile ; le second ne m'intéresse en rien. Je n'ignore pas les sens qu'on peut encore trouver dans ces mots; car il n'y a que de l'or qu'on ne trouve pas dans les étymologies : ainsi, passons outre.

Je lis ensuite, avec tous les gens instruits, *Sanchoniathon*, pour *souniathon*. M. Belin de Ballu nous a promis, dans son *Oppian*, de prouver, *firmissimis argumentis*, que l'histoire de *Sanchoniathon* étoit un conte, *mera fabula* : j'attends les preuves de cette assertion, et je les lirai avec plaisir : j'aime à voir confondre les imposteurs. Ce docte éditeur ne s'est sans doute pas trop avancé.

* Texte, mouche de chien, ou impudente.

** *Ostracides* et *coccaloi* sont synonymes pour désigner le fruit du pin *pignier*.

*** Ce mot désigne un morceau de pain creusé pour prendre de la sauce ; ensuite il se prend pour cuiller. Voyez Pollux; mais Goupyl a fait sur ce mot quelques remarques qu'il est bon de connoître. V. son *index* d'Aréthée.

Tu manques ici de mémoire, mon cher, lui dit Émilien. A titre d'amateur de l'antiquité, n'as-tu pas toujours admiré le poète épique Nicandre, comme très-savant, et ne l'as-tu pas cité comme s'étant servi du mot *peperi* (*poivre*) ? Or, le même, montrant l'usage du gruau dans son premier livre des *Géorgiques*, emploie le mot *mystron* pour cuiller, dans ce passage :

« Mais lorsqu'il s'agira de préparer un repas avec un chevreau
« nouvellement tué *, ou avec un agneau, ou même avec une
« poule, écrasez de l'orge nouvelle **, et la répandant en poudre
« dans le fond des vaisseaux, mêlez-la bien en la délayant avec
« de l'huile qui ait une bonne odeur : versez-y ensuite du bouillon
« de ces viandes. Puisez *** et reversez plusieurs fois, afin que
« rien ne monte en bouillant : fermez bien alors avec un couvercle,
« car l'orge rôtie est disposée à se gonfler ****; après quoi dis-
« tribuez cela chaud à manger *aux convives*, dans des *cuillers*
« profondes : *mystrois*. »

Voilà donc, mon cher, Nicandre qui nous détaille

* Lisez *neosphagou*.

** Texte, *chidra*. Ce mot ne désigne qu'un grain qui vient d'être récolté. L'auteur montre qu'il s'agit ici d'orge.

*** Le vers que Casaubon trouve ici dans la collation d'Ægius, me manque.

**** Tous les corps gras, devenus fluides, se gonflent beaucoup au feu. L'auteur fait à propos la remarque. L'air dilaté s'en dégage avec peine.

ainsi l'usage d'un potage fait de gruau, ou d'orge broyée, prescrivant d'y verser du bouillon d'agneau, ou de chevreau, ou de poule. D'abord, il dit de broyer l'orge dans un mortier, ensuite d'y mêler l'huile en délayant le gruau pendant que cela cuit, de bien remuer, et souvent, avec la *cuiller* *, le mélange bouillant ainsi composé, mais sans y verser de nouveau bouillon de viande, et en puisant et reversant le mélange sur lui-même, afin que la partie la plus grasse ne monte pas en bouillant au-dessus des bords. C'est aussi pour cela qu'il dit : étouffez le trop grand bouillon du mélange, en le couvrant bien; car l'orge rôtie est disposée à se gonfler ; enfin, présentez cela dans des *cuillers* creuses (*mystrois*), étant modérément chaud.

Mais il est fait mention de cuillers (*mystron*) d'or servies à tous les convives, dans la lettre qu'Hippolocus de Macédoine écrit à Lyncée : il détaille dans cette lettre certain souper macédonien, qui surpassa en magnificence tout ce qui se fait ailleurs en ce genre. Cependant comme tu aimes tant l'antiquité, et que tu ne veux rien dire que dans le

* *Zoomecrysis*, de *zoomos*, jus, sauce, *aryoo*, je puise, etc.

pur langage d'Athènes, que dit donc Nicophon, poète de l'ancienne comédie, dans ses *Manouvriers?* car je me rappelle qu'il fait mention de (*mystres*) cuillers, dans ce passage :

« Des vendeurs de (*membrades*) *celerins* *, de vin pur, de figues
« sèches, de peaux **, de farines, de (*mystres*) cuillers, de
« livres ***, de tamis, de gâteaux (*encrides*), de graines. »

Or, qui sont les *mystropolès*, sinon ceux qui vendent des *cuillers ?* Après avoir ainsi appris, mon cher *Syratticiste*, l'usage des *mystres* ou cuillers, remplis-toi de gruau, afin que tu ne dises pas, je suis (*aki-kys*) *sans forces*, et près de tomber en défaillance; mais je suis étonné que tu n'aies pas demandé sur-le-champ, de quel pays est ce gruau, de Mégare ? de Thessalie, patrie de Myrtile ?

---

* Poisson analogue à la sardine. L'auteur le rappelle, liv. 7, p. 287 du texte.

** Ou dépouilles d'animaux, dont on fait des habits de différentes formes, des enveloppes, etc.

*** Je suis certain que l'auteur avoit écrit ici *bulbopoles*, non *bibliopoles*. En effet, que font des *libraires* parmi des alimens, et des instrumens de cuisine? Lisez donc *marchands de truffes*, au lieu de *libraires*. — C'est la faute que j'ai déja notée dans le passage de Théopompe, cité par Longin. J'ai vu depuis, dans les remarques de Toup sur Longin, que cet excellent critique m'avoit devancé, lisant dans Longin, *chytrai bolboon*. On verra plus loin *chytrai gongylidoon*, des marmites de raves.

Je ne cesse pas de manger, répond Ulpien, si tu ne m'apprends dans quels écrivains on trouve ces espèces de gruaux. Ah ! dit Émilianus, je ne te refuserai pas cette instruction; car, à la vue de l'appareil brillant de ce souper, on ne peut te refuser de te laisser emplir de gruau comme un coq, et de lever la crête * pour nous donner à ton tour quelques instructions sur les mets dont nous allons manger.

Mais, dit Ulpien avec humeur, apprends-moi donc d'où viennent ces alimens? car comment cesser de faire questions sur questions, à cause de ces sophistes qui s'y prennent si tard pour apprendre?

Eh bien ! répartit Émilien, je vais te rendre raison à ce sujet, et te dire d'abord ce qui concerne le gruau, en te présentant un passage de l'*Antée* d'Antiphane :

« A. Mon cher, qu'y a-t-il dans ces paniers? B. Il y a, dans trois, « du gruau de Mégare, et fort bon. A. Quoi, pas de celui de Thes- « salie, qu'on dit ** être excellent ! B. Voici de la fine farine de

---

* Ou prendre un ton de fierté. Nous avons la même expression. *Koryxasthai*, est la leçon exacte des manuscrits. Casaubon fait pitié.

** Je lis *phasi ge*, pour marquer le ton affirmatif. *De*, *ge* sont souvent mis l'un pour l'autre par les copistes.

« Phénicie, qui a été soigneusement blutée * d'une grande quantité. »

On a aussi une pièce d'Alexis sur le même sujet, et qui en diffère extrêmement peu.

Alexis dit encore, dans sa *Méchante Femme :*

« Il y a dedans beaucoup de gruau de Thessalie. »

Aristophane a appelé *chondros* ou gruau, ce que l'on nomme vulgairement *ropheema*, ou *potion*, *brouet*. Voici le passage de ses *Dœtalées :*

« Où après avoir fait cuire son *brouet* (*chondron*), il y jeta une
« mouche, et le donna à avaler (*humer*). »

On trouve *semidaleos* au génitif, dans l'*Anthroopo-resté* de Strattis, et dans la *Balance* d'Alexis. Je ne me rappelle pas les passages; mais Strattis a dit aussi *semidalidos* au génitif, dans la même pièce :

« Mais des jumeaux, enfans de *la fine farine :* (*semidalidos.*)

Quant au mot *edesmata* **, pour *mets* ou *alimens*,

---

* Je ne sais ce que Casaubon veut ici. Je lis *exseethomenee, criblée d'une plus grande quantité*, pour marquer la belle qualité de celle qu'il apporte : c'est le sens d'*ek pollees* qu'on n'a pas compris. Il est inutile d'entasser des exemples de cet idiotisme ; ils sont dans les *Lexiques*. Voyez Baduel.

** Ce mot sembleroit désigner ici ce que nous appelons *entrées :* ailleurs il a un sens plus général. Je rends *sitia* par *pain ;* c'est ici le vrai sens. Mais il est inutile de lire ensuite, avec Casaubon , *toon de toon ed.* Les manuscrits se refusent à cette leçon : du reste, je laisse Casaubon avec son commentaire sur *ropheema* et *chondros*.

Antiphane a employé ce mot dans ses *Jumeaux*. Voici ses termes :

« J'ai mangé de nombre d'excellens mets (*edesmatoon*), et après « avoir bu trois ou quatre santés : je vous ai même lestement « avalé autant de pain qu'en auroient peut-être mangé quatre » éléphans. »

Finissons donc ce Livre, et qu'il ait pour catastrophe, ou *dernière partie*, ce qui vient d'être dit du mot *edesmata*. Nous commencerons le repas par ce qui va paroître à la suite. -- Non, Athénée, dit Timocrate ; il faut auparavant nous raconter le repas macédonien dont parle Hippolochus. -- Puisque tel est votre désir, Timocrate, tâchons de vous satisfaire.

Fin du Tome premier, et du troisième Livre.

SOMMAIRES

DES TROIS PREMIERS LIVRES.

Matières contenues et expliquées dans l'abrégé du Livre premier.

Argument de l'Abréviateur. Plan de l'ouvrage. Noms des convives.

Occasion des détails de l'auteur. Larensius : son éloge. Marc-Aurèle. Grandes bibliothèques. Réception agréable chez un ami. Repas donnés au public. Bœuf d'Empedocle. Bons mots sur chaque plat servi. Gastronomie d'Archestrate. Ecrivains qui ont décrit divers repas. Souper de Philoxène : sa gourmandise : celle d'Apicius. Laitues d'Aristoxène. Aphye de Nicomède. Convives non invités, ou qui participent au repas sans payer. Monophages, ou qui mangent seuls. Frugalité des héros d'Homère. Vin de Pramne. Manière de vivre des héros d'Homère. Nom et nombre de leurs repas. Repas par portions égales. Pêcheurs dans Homère. Auteurs qui ont traité de la pêche. Oppien. Réflexions sur les repas d'Homère. Chantres, ou musiciens dans Homère. Jeu de balle. Danses dans Xénophon. Autres réflexions sur les repas d'Homère. Volupté des Phéaciens. Amans de Pénélope : jeu de la pettie. *Poëtes qui ont rapporté les vices de leur âge à celui des héros d'Homère. Positions à table. Les héros se servoient eux-mêmes. Bains. Aphrodisiaques : leur effet contraire. Parfums. Couronnes. Arts manuels plus honorés que ceux du génie. Dan-*

seurs considérés; réflexions sur cet abus. Planes; faiseurs de tours, escamoteurs.. Rome, l'abrégé de toute la terre. Danses diverses. Pylade. Démonstrations de Théophraste dans son école. Vêtement décent. Eschyle perfectionne la représentation théâtrale. Musæum. Bacchus médecin. Canicule, temps de boire de bon vin. Expressions différentes de la position des convives à table. Goûter d'une chose. Chasse des héros d'Homère. Fruits des arbres. Les héros d'Homère prennent des oiseaux et des poissons. Tantale : sa punition. Vin vieux : différentes couleurs des vins. Bacchus se sauvant dans la mer. Vins d'Italie. Vins propres à chaque ville, et à chaque contrée. Villes données par les rois de Perse. Vin de Pramne, d'Icarie, d'Acanthe, Biblin. Espèce d'hypocras. Vin Anthosmias. Propriétés des vins de différentes couleurs. Vin mariné. Vins de Chio, de Lesbos, etc. Vin maréotique, taeniotique, d'Égypte. Astydamas, poète tragique. Découverte de la vigne à Plinthine. Égyptiens, aimoient à boire. Bierre faite avec de l'orge. Chou préservatif contre l'ivresse.

MATIÈRES contenues et expliquées dans l'abrégé du Livre second.

Vin : son étimologie. Origine de la vigne. Vin rend présomptueux. Maison appelée la Galère. *Vin, vérité. Trépieds : sens de ce mot. Parler du trépied. Bacchus droit. Verre de Jupiter-Sauveur : avantage résultant. Nectar. Ambroisie. Invention de la comédie, de la tragédie. Explication des mots* thoinee, thalia, methee. Telos *pour offrande ou sacrifice. Eaux différentes : leurs qualités particulières. Eau tiède. Eau, corps du fleuve. Buveurs d'eau.*

Épargne des Ibériens. Magon traverse le désert de l'Afrique trois fois sans boire. Plusieurs mangent des alimens salés sans avoir soif. Démosthène ne boit que de l'eau pendant certain temps. Lasyrtas urinoit sans boire. Rois de Perse ne buvoient que de l'eau du Choaspe et du Nil. Ptolémée envoie de l'eau du Nil à sa fille Bérénice, femme d'Antiochus. Mélampe détrempa le premier le vin avec de l'eau. Vin protrope *ou de mère-goutte. Vin doux pris chaud. Eaux; quelles sont les meilleures. Eau nutritive. Usage du miel.* Monositoon, *qui mange seul.* Noogaleümta, *friandises. Nomenclateur.* Triclins, *lits ou salles à manger. Salle à plusieurs lits. Tapis différens. Valets destinés à couvrir les lits de table. Entimus de Crète, honoré chez les Perses. Tables à trois pieds ou trépieds :* quatre-pieds. *Prunes de Damas, et autres. Cerises. Arbouses. Sycomores. Mûres. Goutte épidémique. Noix. Amandes. Amandes amères, préservatif contre l'ivresse. Accent du mot* amygdalee. *Noix du Pont, d'Héraclée, de Perse : utilité, désavantage des noix. Pois. Lupin. Haricot. Olives. Raifort. Pignons, cônes de pin. Œufs. Pourquoi a-t-on fait naître Hélène d'un œuf ? Mélionides.* Propoma; *différens sens de ce mot. Mauves, ses qualités. Courges.* Sikyos, *nom de plusieurs productions cucurbitacées. Questions futiles d'une assemblée de Philosophes. Champignons. Céphisodore ; son ouvrage contre Aristote. Champignons mortels. Berle. Truffes. Hydnophylle, ou plante qui les fait découvrir. Ortie. Asperge. Jets de chou. Limaçon. Bulbes. Grives. Épikiclides, poëme d'Homère. Becfigues. Tarins. Merle. Cervelle. Poivre. Huile. Garum. Vinaigre. Assaisonnemens. Cumin. Pépons. Laitue. Artichaut. Églantier. Cacte.* Carduus. *Cervelle de palmier.*

MATIÈRES contenues et expliquées dans le Livre troisième.

Ciboires. Colocasia. Fleuves et plante qui ont disparu spontanément en punition de l'avarice des propriétaires. Concombres. Figue. Pommes. Huîtres. Perles. Chaircuiterie. Tête du cheval; sa belle forme. Chordee, *intestins grêles, particulièrement. Groins. Pieds. Oreilles. Abbatis. Cochon immolé à Vénus. Pieds bouillis. Thymœte tue son frère Aphidas. Vulve de porc. Cyniques ou chiens; os destinés pour eux. Leur gourmandise. Casaque,* phænolee, penula. Kaumata, *brûlures. Différens mots formés singulièrement. Platon, comment il divise les animaux. Ancre. Femme non réglée. Être rassasié, ou* korestheenai, chortazesthai. *Callimédon, orateur, surnommé la Langouste.* Meetra, *matrice, etc. -- Repas décrit par Archestrate; couronnes, parfums. Lamie; repas qu'elle donne à Démétrius Poliorcète. Poissons et viandes au commencement des repas. Archestrate maître d'Épicure pour la volupté. Mollusques. Foies. Pains. Salines. Appétit, préférable à tous les assaisonnemens.* Décocte, *ou eau bouillie. Gruau. Aristote blâmé pour son recueil de proverbes. Réflexions condamnables dans plusieurs auteurs. Eau du Taurus. Désir, espèce de soif. Réflexions de Platon à ce sujet. Eau de puits. Neige, son usage pour les boissons. Fosses pour rafraîchir le vin. Procédé pour le rafraîchir sans neige. Impromptu de Simonide sur la neige qu'il demande à table.* Knisokolax knisolœque, *mots qui désignent un gourmand. Gâteau; le* libum *des Romains. Chebrodlaps, mot syrien. Sanchoniaton, Mochus. Gruau. Cuiller. Repas Macédonien indiqué, mais décrit dans le livre suivant.*

Fin des Sommaires du Tome premier.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Il est essentiel de rapporter chacun de ces articles aux pages et lignes, avant de lire.

Page 5, ligne 19, endroits; *lisez* endroits : avec deux points.

Page 16, ligne 3, vint aussi *lisez* vint même

Page 28, ligne 22, l'orphe, l'aïol, *lisez* l'orphe *aïolie*, ou spare varié. Marquez après, en note ** *sparus varius capite rufescente, maculâ nigrâ ad caudam in extremo æqualem.* Linn. *Regn. anim.* § 141, n. 8.

Page 29, ligne d^ere^. après cataplasme ajoutez—l'exactitude exige qu'on traduise le mot grec *skorpios* par *scorpène;* et le mot grec *skorpaina* par *rascasse.* C'est ainsi qu'on doit lire par la suite, si j'ai, par inadvertance, négligé cette distinction.

Page 48, ligne 6, *Taxiarques*, etc. mettez en note * les noms de ces emplois militaires seront expliqués plus loin dans une autre note.

Page 57, ligne 6, *cubistères* lisez *cubistétères* et ainsi ailleurs.

Page 74, ligne 9, que c'étoit *lisez* ce que c'étoit

Page 83, ligne d^ere^. prononcé à Strasbourg *lisez* à Deux-Ponts, *Biponti*, par Jean-Philippe Crollius en 1721. Ma mémoire assez heureuse, et sur laquelle je me fie quelquefois, m'a manqué ici. J'ai retrouvé ce discours dans mes cartons, où je l'avois laissé depuis long-temps. Je l'indique précisément, parce que c'est le seul morceau intéressant que nous ayons sur le musée d'Alexandrie.

Page 103, ligne 9, enfant *lisez* enfans

Page 129, ligne 1, *onesis* lisez *oneesis*

Page 141, ligne 11, effacez une étoile.

Page 148, ligne 21, *agonaou—atrophaou* lisez *agona ou — atropha ou*

Page 172, ligne 15, dont tu *lisez* que tu

Page 175, ligne 11, aux vieillards *lisez* au vieillard

Page 228, ligne 17, avec une *lisez* avec un. Je préviens que je fais toujours bulbe masculin, lorsqu'il ne s'agit pas de *bulbe sur l'eau.* Les imprimeurs l'ont écrit plusieurs fois féminin, contre mon intention.

Page 248, ligne p^énult. liv. 18. *lisez* ligne 18.

Page 251, ligne p^énult. après *tetrax* ajoutez—une variante de mes manuscrits m'a donné lieu de reprendre cette note l. 9. ch. 13. Linnée range le *tetrax* ou cannepetière sous le genre de l'outarde, § 85, n°. 3. Le *tetrix* est, selon lui, l'*uragallus minor*, ou moyen coq de Bruyère, § 91, n°. 2; et le *porphyrion* sous le genre des *foulques*, § 82, n°. 3.

Page 261, ligne 7, Phérérate *lisez* Phérécrate

Page 269, notes l. 5, Plin. *ibid.* je *effacez* Pline, et lisez *Ibid.* je

ibid. — l. 6, dans Pline *ajoutez* l. 9. c. 15.

Page 282, ligne 7, *Eukephalos* lisez *Enkephalos*

Page 284, ligne 7, *gemmis mirabile* lisez *gemmis, mirabile*

Page 305, ligne 10, phibulées *lisez* phibalées

Page 333, ligne 11, note : après *fait à Pline* ajoutez — mais Casaubon se réfute lui-même dans ses notes l. 9. c. 17, en observant sur un passage des *Silles* de Timon, qu'il y avoit des esclaves *horologètes* ou chargés d'*observer et de dire* les heures de la journée, *sur-tout celle du souper.* M. Larcher, homme infiniment érudit, auroit encore dû faire attention à cette note de Casaubon.

Page 341, ligne 16, *Halientique* lisez *Halieutique*

Ibid. ligne 17, au mot *chérabe* mettez en note ** grosse huître ainsi appelée de la grande ouverture de ses valves.

Page 343, ligne 15, *Phylillius* lisez *Philyllius*

Page 379, ligne 18, *oeoloscyon* lisez *aiolosikon*

Page 394, ligne 19, *Koreesthenes?* lisez *Korestheenai ?*

Page 395, ligne 8, *chortazomenos* lisez *chortazomenoi*

Page 397, ligne 12, *métra* lisez *meetra*

Page 409, ligne 7, *lisez* V. p. 411.

Page 436, ligne 6, *notes* — ch. 14, *lisez* ch. 14 : avec deux points.

Page 438, ligne 4, *notes* — après *pain ereikite* ajoutez — on pourroit même présumer, avec assez de vraisemblance, que ce pain étoit fait de grains cueillis avant leur parfaite maturité. Le texte hébreu, qui répond à celui des septante que j'ai cités précédemment, le feroit croire ; et le mot *bachylos* qui est ici synonyme d'*ereikite* le confirmeroit. En effet *bachul* ou *bachyl*, en Chaldéen, se dit d'un grain ou d'un fruit qui mûrit, mais qui n'est pas encore à son terme. On voit donc encore en même temps que *bachylos* a passé de la Phénicie, ou de la Syrie, chez les Grecs, comme nombre d'autres mots.

Page 461, ligne 8, si tu me paies *lisez* si tu ne me paies

Page 475, ligne d^ere^. *Kassias* lisez *Kassyas*

Page 490, ligne p^énult^. *notes* — *knyssol*, lisez *knissol.*

Page 491, ligne 8, enfouie *lisez* enfouie toute vive. Le sens est que cette neige répandue sur les flancs de l'Olympe en Macédoine, fut en fouie peu de temps après qu'elle tomba, et que fondant lorsqu'on s'en servoit, elle ne causoit plus un froid âpre, mais agréable au buveur. M. Weston a totalement manqué le sens de cette épigramme.

Ibid. ligne 6, note lisez *hac, vel illâ parte*

Page 483, ligne 5, notes Kornaan *lisez* Kornmann.

Fin des Additions et Corrections du Tome premier.

JUN 1 [illegible]		
MAR [illegible]		
APR [illegible]		
[illegible]		
APR [illegible]		
[illegible]		
[illegible]		